

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google<sup>TM</sup> books

<http://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

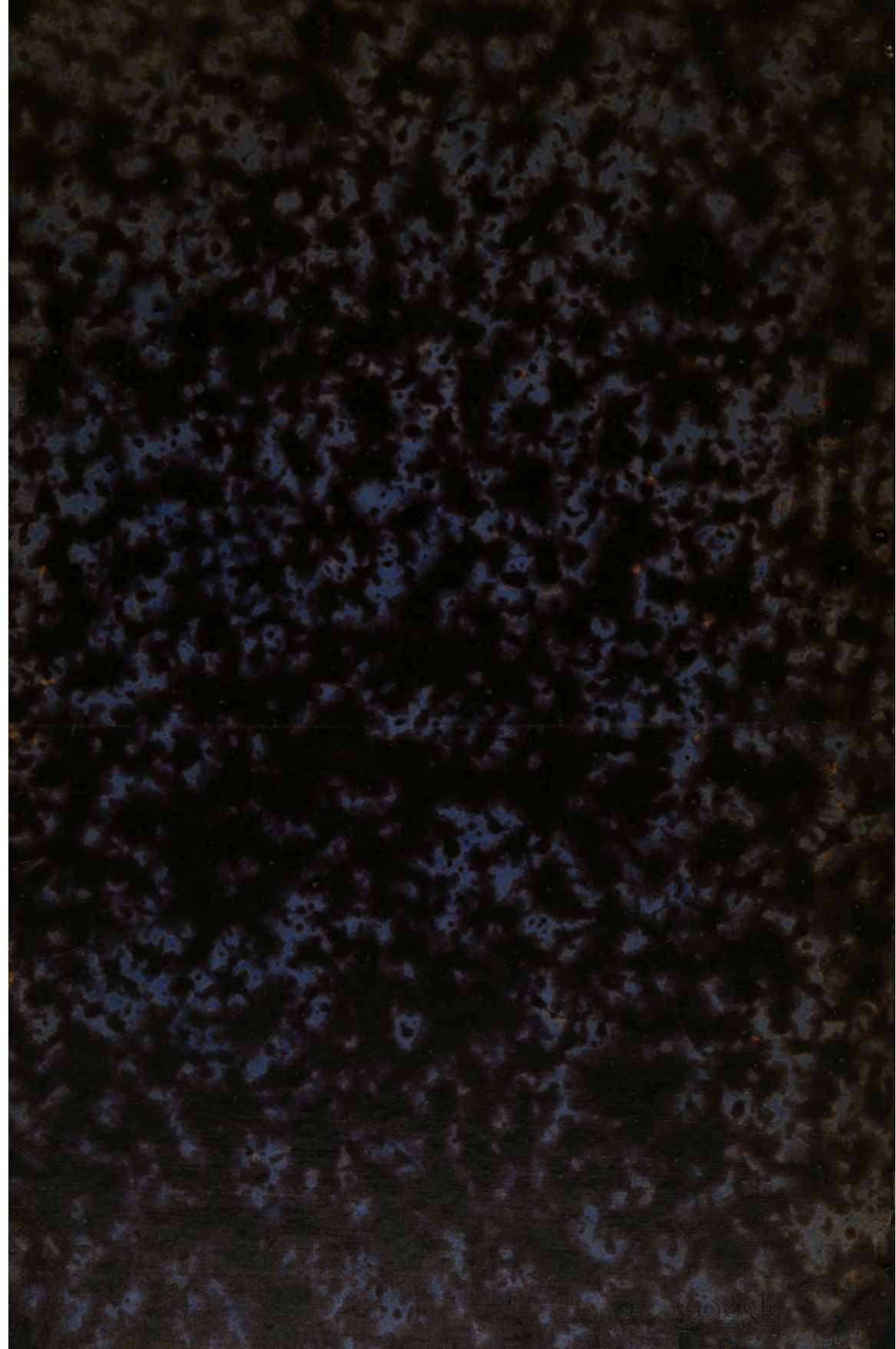
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



P. O. gall.  
18<sup>1<sup>o</sup></sup>

(Adenès li Bois)

Bormans







OBSERVATIONS PHILOLOGIQUES ET CRITIQUES

SUR LE TEXTE

DU ROMAN DE CLÉOMADÈS



## LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

- MM.** SYLVAIN VAN DE WEYER, ministre de Belgique, à Londres.  
GUILLAUME, général, à Bruxelles.  
M.-L. POLAIN, membre de l'Académie de Belgique.  
RENIER CHALON.  
AD. BORGNET, professeur à l'Université de Liège.  
CH. GRANGAGNAGE, à Liège.  
SNELLAERT, à Gand.  
BAGUET, professeur, à Louvain.  
FÉLIX NÈVE, à Louvain.  
L. TERRY, professeur, à Liège.  
J.-G. SCHOONBROODT, conservateur des Archives de l'État,  
à Liège.  
X. DE THEUX, à Bruxelles.  
Chev. CAMILLE DE BORMAN, membre du Conseil provincial  
du Limbourg, à Schalkhoven.  
P.-L. BELLIS, préfet des études, à Hasselt.





OBSERVATIONS PHILOLOGIQUES ET CRITIQUES

SUR LE TEXTE

# DU ROMAN DE CLÉOMADÈS

PUBLIÉ PAR M. ANDRÉ VAN HASSELT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE ;

PAR

J.-H. BORMANS

PROFESSEUR ÉMÉRITE A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

---

Nullius et omnium.

---

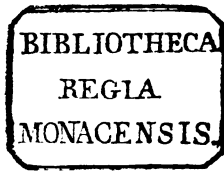
---

LIÈGE

IMPRIMERIE DE J.-G. CARMANNE

RUE ST-ADALBERT, 8.

—  
1867



## AVANT-PROPOS.

---

J'avais passé de trop agréables heures en lisant les premiers volumes de la collection de nos grands écrivains nationaux qui se sont servis de la langue française, publiés sous les auspices de l'Académie royale de Belgique, les Chroniques de Froissart, celles de Jehan Le Bel et les écrits de George Chastelain, pour que je ne saluasse pas avec joie l'apparition du premier tome du *Cléomadès*. Cette fois j'allais me trouver en présence, non pas d'un historien plus ou moins grave ou d'un versificateur moitié homme politique, moitié moraliste, mais d'un écrivain d'imagination aussi bien que de talent, créateur du fond comme de la forme du sujet qu'il traite; en un mot, d'un trouvère, et des plus célèbres, d'Adenès le Roi, enfin.

J'aurais bien désiré achever la lecture de Chastelain, commencée depuis quelques jours : l'attrait de la nouveauté et la curiosité l'emportèrent.

L'auteur du *Cléomadès* était le même que celui de *Berthe aux grands pieds*, que j'avais lue autrefois et dont il m'était resté, malgré l'imperfection du texte que j'avais eu sous les yeux, un souvenir assez favorable. Le *Cléomadès* m'invitait d'abord à comparer Adenès avec lui-même dans ses deux œuvres différentes; ensuite, à mettre en regard l'un de l'autre les éditeurs des deux poèmes, tant au point de vue de l'érudition que de l'intelligence et de l'habileté qu'ils y avaient déployées. A qui aurais-je à décerner le prix du mérite, en leur genre, à *Berthe*, ou au *Cléomadès*? à M. Paulin Paris, ou à M. André Van Hasselt?... Quant aux poèmes, je n'étais mû que par une pure curiosité, sans alliage d'aucun autre sentiment. La question de la prééminence de l'un des deux poèmes sur l'autre, m'intéressait médiocrement : Adenès avait-il gagné ou perdu en vieillissant?

Je n'avais guère autre chose à apprendre de ce côté. Mais la comparaison des éditeurs avait une autre importance. Leur mérite respectif devait jusqu'à certain point me donner la mesure des progrès de la science philologique pendant les trente-cinq années qui séparent aujourd'hui la publication de Berthe de celle du Cléomadès. Je connaissais les noms et, en partie, les travaux de Génin, de Francisque Michel, de Raynouard, d'Edelstand du Méril, d'Achille Jubinal, de Tarbé, ainsi que de Guessard et de la plupart de ses collaborateurs à la collection des Anciens poètes de la France ; je connaissais les publications du baron de Reiffenberg, chez nous ; de M. Jonckbloet, en Hollande ; celles d'Immanuel Becker, de Conrad Hofmann, de Théodore Müller et d'autres savants en Allemagne, et je ne doutais pas que M. Van Hasselt, venu à la suite de tant d'habiles devanciers, et placé, dans notre Belgique, pour ainsi dire au milieu de ce cercle de vaillants pionniers de la philologie romane, encouragé, guidé et soutenu par leur exemple, n'eût marqué, par une profonde et nette empreinte, le dernier pas de la science dans le vaste champ dont il venait d'explorer une nouvelle zone avec elle.

Ainsi mes présomptions, de même que mes vœux, étaient en faveur de notre compatriote, que les journaux m'avaient du reste depuis longtemps fait connaître avantageusement comme poète et littérateur et en particulier comme auteur d'un *Essai sur la poésie française en Belgique*, beaucoup vanté lorsqu'il parut et qu'on n'a pas oublié depuis.

On comprend que la comparaison dont je parle ne pouvait être qu'une appréciation générale et sommaire de la connaissance de la vieille langue, du sens critique, de la perspicacité et de la sûreté de coup d'œil, des procédés philologiques plus ou moins rationnels et méthodiques dont chacun des éditeurs avait fait preuve dans sa publication. Elle devait m'éclairer sur les services rendus par eux tout à la fois à l'auteur des poèmes et à ceux qui les lisaient, c'est-à-dire à la science elle-même.

Une fois ces raisonnements faits et ma résolution bien affermie, je plaçai devant moi le nouveau volume que je venais de recevoir, et après en avoir encore une fois examiné le titre, qui

me parut bien composé et joliment imprimé, je me mis à le découper et commençai ma lecture avec la résolution de la poursuivre jusqu'au bout. Le premier tome, le seul qui avait paru alors, me prit quatre jours. J'en mis encore deux autres à le parcourir de nouveau, en contrôlant et en résumant tout à la fois mes premières observations, afin d'en prendre note par écrit.

Je n'ai pas dissimulé tout-à-l'heure à quel résultat je m'attendais, ni quels étaient surtout mes vœux. Comment mes prévisions et mes espérances ont-elles été réalisées ? Je n'abuserai pas de la patience du lecteur ; ma réponse à cette question est tout entière dans ces vers d'Adenès, par lesquels il s'excuse quelque part de s'interrompre dans un douloureux récit :

De ce ne vous parlerai plus ;  
C'on doit passer, au plus briément  
C'on puet, issi fait parlement.  
Bon fait legièrement passer  
Ce que on ne puet amender  
Et chose qui n'est profitable  
Ne à deviser agreable.  
. . . . . plus n'en dirai.

C'est ainsi qu'il s'exprime au v° 16418, et comme au précepte il joint en même temps l'exemple (car il coupe court à tout détail ultérieur), j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de m'y conformer, c'est-à-dire qu'au lieu de faire, entre l'édition française de Berthe et l'édition belge du Cléomadès, une comparaison qui serait peu flatteuse pour notre amour-propre national, je me suis borné dans mes Observations philologiques et critiques, et me bornerai encore dans cet avant-propos, à considérer la publication de M. Van Hasselt en elle-même. De la sorte, la besogne que je m'étais d'abord imposée s'est trouvée abrégée des trois quarts, sans la moindre perte pour le lecteur, qui après avoir pris connaissance de ma critique du texte du Cléomadès, se donnera la peine d'examiner aussi celui de Berthe. Les points de ressemblance et de différence ne lui échapperont pas ; les uns aussi bien que les autres, sont assez nombreux et assez saillants, pour que son attention ne puisse jamais être en défaut.

J'ai gagné moi-même à ce changement de plan, de n'avoir pas

été exposé à me répéter ou à donner à certains détails de nouveaux développements, qu'un parallèle eût rendus absolument nécessaires, mais dont je puis me dispenser dans une critique restreinte au seul poëme du Cléomadès. Le lecteur ne s'en heurtera pas moins à plus d'une redite dans mon livre; mais il voudra bien considérer que le retour fréquent des mêmes fautes ou de ce que je nommerai leurs variantes, dans un texte que j'étais obligé de suivre pas à pas, rendait cet inconvénient inévitable. Il remarquera que mon travail, fait jour par jour et pièce par pièce, n'a pu être soumis à aucune révision générale et moins encore à une refonte complète, que du reste d'autres circonstances ne m'auraient pas permis d'entreprendre.

La première partie de mes Observations, celle qui se rapporte au I<sup>er</sup> volume du Cléomadès, fut présentée à la classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique dans sa séance du 5 mai 1866. Trois mois après, sur la proposition des trois commissaires désignés pour examiner mon manuscrit, la classe en décida l'impression *en principe*; mais prévenue en même temps que je me proposais de comprendre aussi dans mon travail le II<sup>e</sup> volume du Cléomadès, qui venait d'être distribué, elle résolut de différer la question de l'impression immédiate jusqu'à son vote définitif sur l'ensemble de mes Observations.

Ce vote eut lieu à la séance du mois de janvier de la présente année 1867. Au mois de mai, l'impression n'était pas encore commencée. C'était justement un an après la présentation de mon manuscrit, quinze mois après la publication du livre dont je faisais la recension. Il ne s'agissait donc plus, pour moi, de la publication immédiate de mon travail, mais simplement de sa publication, qui malgré le temps écoulé, me paraissait toujours également opportune. Si mes Observations avaient été écrites à l'occasion du livre de M. Van Hasselt, les questions que j'y traitais étaient pour la plupart indépendantes de ce livre et avaient leur intérêt propre et permanent; elles existaient avant lui. Résolues ou non, elles nous survivront; car elles appartiennent à la science.

D'un autre côté, la présentation de mon travail à l'Académie



et la décision qui avait été prise n'étaient pas inconnues du public, et souvent mes amis, parmi lesquels plus d'un académicien, m'en demandaient des nouvelles. Mes réponses, qui ne faisaient que confirmer, sans l'expliquer, ce qu'ils savaient déjà de la chose, ne les satisfaisaient pas ; si bien qu'un jour deux d'entre eux me dirent que, si j'avais foi dans la bonté et l'utilité de mon travail, constatées du reste pour eux par le jugement des commissaires et la décision conforme de la Classe, ils étaient étonnés que je ne songeasse pas à le faire imprimer moi-même. D'autres aussi m'avaient déjà indiqué ce moyen d'en finir promptement. Je l'avais toujours repoussé ; au lieu de me croire déjà réduit à tourner l'obstacle inconnu que j'avais devant moi, je comptais, pour le voir tomber, sur le temps même qu'il me faisait perdre. Mais, cette fois, outre qu'on s'attaquait directement à mon amour-propre par une sorte de défi, on fit valoir tant de suppositions qui, pour un homme retenu depuis deux ans loin de Bruxelles et de l'Académie, ressemblaient à des révélations ; on me prouva si bel et bien que je me faisais illusion en espérant obtenir de ce que j'appelais le temps, plus qu'il ne m'avait accordé jusqu'ici, ou autre chose que ce que je lui arracherais moi-même ; enfin, on me pressa si vivement et par de si bonnes raisons, on revint tant de fois à la charge, que je ne résistai plus. Quinze jours après parut mon prospectus.

Dans cette feuille volante qui fut distribué à cent quarante personnes seulement, y compris tous les membres de la Classe des Lettres, et qu'on a eu tort de considérer comme un manifeste belliqueux, je déclarais qu'en publiant mes Observations critiques sur le texte du Cléomadès de M. Van Hasselt, j'avais uniquement pour but l'intérêt des études philologiques, particulièrement dans notre Belgique, dont elles ont longtemps fait la gloire. La philologie et la critique conjecturale, soit qu'on les distingue, en faisant de l'une une science et de l'autre un art, soit qu'on les réunisse sous une même qualification, ce qui est plus convenable, ont toutes les deux leurs principes, leurs règles, leurs traditions, qu'un éditeur ne saurait négliger sans porter atteinte à la dignité même des lettres. L'éditeur du

Cléomadès a fait pis que cela : après avoir méconnu ces lois en pratique et, dans le fait, d'un bout à l'autre de son livre, il les a contestées théoriquement dans ses *Notes et Errata*, en prenant sur lui de leur opposer une doctrine inouïe jusqu'à ce jour et en révolte ouverte contre tout ce qui doit faire autorité en ces matières. Dans cet appendice de son livre, sous prétexte de corriger quelques fautes qu'il semblait vouloir reconnaître, il en a doublé le nombre, et dans l'espoir de parvenir à justifier par le raisonnement la plupart de ses autres bévues ou à les faire excuser, en les mettant sur le compte de son manuscrit, il a entassé hérésies sur hérésies ; il a affirmé, soutenu obstinément des faits paléographiques que jamais œil de lecteur n'a observés dans les vieux monuments de la littérature française. Cette partie de son livre ne tend à rien de moins qu'à la perversion et à la ruine de toutes les études de philologie romane dans notre pays, où, comme on sait, elles n'ont guère eu le temps de se développer et de se fortifier jusqu'aujourd'hui. Le danger était réel ; il me paraissait d'autant plus grand, que la position et la réputation littéraire de M. Van Hasselt semblaient devoir assurer à sa parole et à son exemple une autorité et une influence à laquelle les jeunes amis de ce genre de littérature pourraient difficilement se soustraire. Le système suivi et préconisé par lui dispense d'ailleurs de longues études préparatoires ; il exige si peu de connaissances positives ; il laisse tant de place à l'arbitraire ; il fait si bon marché de toutes les prescriptions de l'usage, de la grammaire et de la logique, que beaucoup de jeunes gens sans expérience ou d'un esprit peu sérieux pourraient être tentés de se laisser séduire par cette absence apparente de difficultés. Il en résulterait d'autre part une déconsidération des études philologiques aux yeux de quelques autres qui auraient été capables de les cultiver avec fruit : deux écueils également à éviter, deux conséquences également préjudiciables à la science et désespérantes pour l'avenir littéraire de la Belgique.

Mais en voilà assez sur l'occasion, la cause et le but de ma publication ; il ne me reste plus qu'à donner quelques explica-

tions sur la composition et l'arrangement de mon livre même. Le manuscrit dont j'avais successivement soumis les deux parties à l'Académie, et sur lequel elle avait voté, était ma première rédaction telle qu'elle était sortie de ma plume, et dont, pour ce motif, j'avais demandé d'avance de pouvoir plus tard revoir le style et, au besoin, modifier la forme avant ou pendant l'impression, en m'engageant à ne faire au fond que les modifications que MM. les commissaires auraient approuvées ou conseillées. C'est ce même manuscrit que j'ai remis à mon imprimeur le 10 juillet passé, après avoir été autorisé à le retirer des mains de M. le Secrétaire perpétuel. Je dois ajouter que j'y ai fait quelques changements, commandés par les nouvelles conditions dans lesquelles ce travail allait être présenté au public. J'en ai par-ci par-là rendu le style un peu plus net et clair ; j'y ai surtout intercalé plusieurs paragraphes ou compléments de paragraphes, que j'avais d'abord laissés de côté pour ne pas prendre trop de temps aux commissaires chargés de l'examiner, et en partie aussi parce que la recherche et la discussion minutieuse des causes et de l'origine des fautes que j'y signalais, pouvait paraître superflue à quelques membres de la Classe et faire perdre à la question son caractère purement littéraire.

J'y ai aussi ajouté une dizaine de paragraphes entièrement nouveaux, dont j'ai recueilli la matière au hasard, pendant le long chômage qui m'avait été imposé. Cette partie, ainsi que la précédente, se distingue peut-être par son allure plus libre et par la différence du ton, d'avec le reste de mes Observations ; mais je n'y ai point abusé, je l'espère, de la liberté que peut se permettre une critique honnête et de bonne foi (1).

(1) Les lecteurs qui en ont le loisir et l'occasion, et qui seraient curieux de voir jusqu'où s'étendent les limites du *decorum*, en ce genre, pour la nouvelle école critique qui a surgi depuis peu d'années en France, feront bien de jeter un regard sur l'article que M. G. Paris, dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, t. XXVI, p. 384 et ss. a consacré à mon travail sur les anciennes rédactions thioises de la Chanson de Roncevaux, où j'avais eu le malheur de dire avant lui certaines choses qu'il aurait préféré avoir vues et dites le premier. Fièremment assis à Paris sur ses cahiers récemment rapportés d'Allemagne, le jeune homme (voyez M. Van Hasselt, intro.

J'avais promis une impression nette et soignée ; je croyais surtout pouvoir garantir la correction , que je suis toujours parvenu à obtenir dans les dix ou douze mille pages que j'ai fait imprimer depuis quarante ans. Malheureusement, de quelque manière qu'on entende les termes de mon engagement, mon présent livre, qui plus que tous les précédents aurait dû offrir un texte d'une pureté et d'une exactitude irréprochables, laisse beaucoup à désirer sous tous ces rapports. J'en suis désolé ; et vraiment je ne l'oserais pas adresser aux souscripteurs qui m'ont honoré de leur confiance , si je n'étais convaincu qu'en véritables bibliophiles et connaisseurs de livres qu'ils sont tous sans exception, ils ne tarderont pas à reconnaître la cause du mal dont ils se plaindront comme moi. Quand on est invalide et hors d'état de visiter l'atelier , même une seule fois, avant le tirage, la correction seule de trois ou quatre épreuves, quelque soin qu'on y mette , ne suffit pas. C'est le travail d'Hercule combattant l'Hydre, pour une tête abattue il en renaît deux ou plusieurs à côté, s'il n'y a pas un Iphitus qui cautérise les plaies après vous. Cette aide, je dis le dernier et sûr coup de main

p. xviii) semble prétendre au monopole, en-deçà du Rhin, de tout ce qui appartient à l'histoire poétique de Charlemagne. Celui qui ne voudra pas se donner la peine de lire son article, pourra en partie en deviner le ton, par cette note qu'y a consacrée Léon Gautier, dans sa prétentieuse compilation intitulée *Les Épopées françaises*, vol. 4<sup>er</sup>, p. 637. On y lit, à l'occasion de mon livre cité plus haut : « M. Gaston » Paris réfute (?) avec beaucoup de vivacité et de bon sens (?) les arguments de » M. Bormans, qui réclame pour la Belgique, pour la Flandre (?), l'honneur d'une » priorité que rien ne justifie dans la composition de notre Chanson de Roland. » M. Bormans n'avait pas craint d'écrire cette phrase malheureuse : « Je suis fort » disposé à croire que la première rédaction (?) de cette chanson n'a pas été fran- » çaise ou romane, mais franque, c'est-à-dire teutonique, théodisque, thioise (?). » » M. Paris fait justice (?) de ces prétentions singulières. Tout cet article est écrit » avec un esprit mordant, un entrain, un *brio* qui ne nuisent en aucune façon et ne » peuvent jamais, suivant nous, faire tort à la véritable (?) érudition. M. Bormans, » dit en terminant l'auteur de *l'Histoire poétique de Charlemagne*, M. Bormans » nous donnerait un livre bien intéressant sous ce titre : *De la contrefaçon fran- » çaise des chansons de gestes belges*. » — J'ai mis un point d'interrogation aux endroits contre lesquels je proteste. Au surplus, je n'ai pas compris jusqu'ici si cette note a pour but d'excuser M. G. Paris ou de l'accuser. Si elle est destinée à l'accuser, je dois en conclure qu'il avait été blâmé ; sinon, l'excuse serait elle-même un blâme et une accusation. Les deux amis peuvent choisir.

d'un prote, aussi me manquait. En examinant la nature des fautes qu'il rencontrera dans mon livre, le lecteur éclairé se convaincra facilement que mes allusions à la Mythologie ne cachent pas une fable, et il se montrera d'autant plus indulgent, que le nombre et la grossièreté de ces erreurs typographiques lui causeront plus d'étonnement que de gêne ou d'embarras. Une permutation d'accent, une virgule, un point, une apostrophe ou même un mot, omis ou mal placés, ne sauraient troubler le sens pour lui, et encore, si l'on m'a prêté un terme ou un tour peu français, p. ex. l'adj. *inintelligent*, pour *peu intelligent*, ou *en définitive* (?) pour *en définitif*, il me les pardonnera également, si, du reste, ce qu'il voit que je veux dire obtient son approbation.

Ces considérations ne m'empêcheront pas de joindre, comme M. Van Hasselt, un Errata à mon livre ; mais je le partagerai en deux parties, dont l'une, qui contiendra les fautes principales et dont il est bon que le lecteur soit averti d'avance, sera placée avant le texte ; l'autre partie, à laquelle le lecteur exercé n'aura guère besoin de recourir, sera reléguée à la fin du volume. Celle-ci ne comprendra pas toutes les fautes, mais quelques-unes seulement, comme exemple et pour satisfaire la curiosité. Pour le reste, on voudra bien m'accorder le bénéfice de la formule : *Cætera benevolus lector facile corriget*, des philologues du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle.

Je dois aussi dire un mot de mon Index, ne fût-ce que pour déclarer que je n'ai nullement la prétention de le donner pour complet. J'aurais voulu le rédiger sous forme de table analytique, en indiquant par catégories, les différents faits grammaticaux et autres dont j'avais parlé dans mon livre. J'ai dû y renoncer, car presque partout la connexité des choses avec les mots était si étroite, qu'il n'y avait pas moyen de les séparer. J'ai donc pris le parti d'accueillir, à côté des désignations générales du classement méthodique, par lequel j'avais commencé, un grand nombre de mots qui conduisaient au même résultat, à savoir d'adresser le lecteur à la question et à la page voulues. A ces mots, j'en ai ajouté quelques autres qui me paraissaient dignes d'être notés ; mais sans la moindre intention de faire un glos-

saire. Mon Index ne sera d'une véritable utilité que pour les personnes qui, après avoir lu une partie de mon livre, désireront y retrouver ce qu'elles avaient remarqué.

J'aurais pu rendre ma besogne je ne dis pas plus courte, mais plus facile, en faisant simplement l'inventaire des fautes que j'ai corrigées dans mes Observations; mais si j'avais affiché à la fin de mon livre une pareille liste ou un tableau de cette espèce, je mériterais le blâme de toutes les personnes judicieuses et équitables.

Je ne puis terminer cet avant-propos sans reproduire les dernières lignes de mon prospectus, pour y ajouter une courte explication. « Tandis qu'une partie de mon travail était soumise  
« à l'examen des commissaires de la Classe, » disais-je, « deux  
» bonnes recensions de l'édition du Cléomadès ont paru en  
» Belgique : l'une plus sommaire, signée Ch. P., dans la *Revue*  
» *trimestrielle*; l'autre plus étendue, de M. Aug. Scheler, dans  
» la *Revue de l'Instruction publique*, qui se publie à Bruges. Je  
» me suis nécessairement rencontré avec les deux savants et  
» judicieux critiques, surtout avec le dernier, qui a, comme  
» moi, examiné les deux volumes de M. Van Hasselt d'un bout  
» à l'autre.... Souvent j'avais dit la même chose presque dans  
» les mêmes termes. Pour ne pas encourir le soupçon de plagiat, je n'ai vu rien de mieux à faire que d'indiquer partout  
» ces concordances, ainsi que les emprunts que j'ai pu lui faire.  
» Dans d'autres cas, peu fréquents du reste, où je n'étais pas  
» de son avis, je l'ai avoué franchement, en justifiant de mon  
» mieux mon opinion. Les notes de M. Scheler, dans la *Revue*  
» *de l'Instruction*, sont au nombre d'environ deux cent-cin-  
» quante; les miennes, qui complètent provisoirement la cri-  
» tique du texte du Cléomadès, portent ce nombre à six cent-  
» quarante (l. sept cents) et au-delà. »

J'ai reçu l'article de M. Scheler le 25 septembre 1866, quand mon travail était entièrement terminé. Cependant dans l'intérêt de la science et dans le mien propre, aussi bien que pour rendre justice à la science de bon aloi et à la perspicacité de mon devancier, je ne pouvais me dispenser de mettre à profit ses



remarques. On vient de voir comment je m'y suis pris, et on le verra encore mieux dans mon livre même, où le nom de M. Scheler se trouve cité presque à toutes les pages. D'après le calcul fait dans mon prospectus, il devait y figurer au moins deux cents fois. J'ignore si j'ai été tout à fait exact sous ce rapport, puisque la plupart de ces insertions ont été faites après coup ; je puis en avoir passé quelques-unes, ne fût-ce qu'en cherchant à en varier la formule. Au reste la *Revue de Bruges* est là, pour y suppléer comme pour compléter les notes que j'ai dû abréger. Souvent j'ai supprimé ma propre remarque pour la remplacer par celle de M. Scheler, quand je trouvais celle-ci plus précise, plus claire ou plus nette. Chaque citation de son nom donnait à ma critique une nouvelle autorité. Je regrette d'autant plus de n'avoir pas toujours pu m'y appuyer avec la même confiance. J'ai parfois été obligé de m'écarter de mon confrère en critique et de défendre une opinion contraire à la sienne. Les deux choses étant la conséquence l'une de l'autre, j'ai la certitude que le savant et judicieux linguiste de Bruxelles m'approuvera d'avoir, en toute circonstance, rendu franchement hommage à ce que je croyais être la vérité.

## ERRATA

(*Corrections à faire avant la lecture du livre*).

Page 7, l. 19, pour tout après, lisez : après tout.

— 9, l. 16, lisez : ne fût ce que pour.

— 12, l. 23, écrivez : Des or mès.

— 14, l. 7, fut de joyeux, biffez de.

— 18, l. 15, pour interceptée, lisez : interprétée.

— 24, l. 24, lisez : *puis* ou *pues*.

— 25. après le § v<sup>s</sup> 244 a été omis le v<sup>s</sup> 249 , où je proposais de lire :  
Ele est, à la place de Ce est.

— 59, l. 10, au lieu de soient, lisez : ooient.

— 60 (v<sup>s</sup> 1626), au lieu de cil cheval, lisez : cil chevaus.

— 61, l. 13 en bas, mettez un point après *feu*.

— 65, l. 12, pour li roi, mettez : li rois.

— 80, l. 6 en bas, lisez comme à la page 79 : En travers parmi ses mustiaus.

— 88, l. 3, pour ni a, écrivez : n'i a.

— 89, l. 6 en bas, pour 259, mettez : 259.

— 96, l. 7 et 8 en bas, biffez les mots : auquel il manque une syllabe  
et... en même temps, mots mal restés d'une autre note changée sur  
l'épreuve.

— 120, l. pénult., au lieu de : d'une apostrophe à ajouter, mettez : d'un  
mot à séparer en deux.

— 191, l. 20, 2<sup>e</sup> v<sup>s</sup> de la citation de Parth., lisez : as bon par ; biffez si.

— 200, l. 13 en bas, lisez : li atorna, sans apostr.

— 202, l. 25, lisez : dont je puisse ; on a omis je.

— 204, au milieu, lisez : *men evesquiel* ; la faute est dans GACHET.

— 205, l. 3, lisez : sai au lieu de sais.

— 211, l. 8 en bas, lisez : *vaurroit*.

## OBSERVATIONS PHILOLOGIQUES ET CRITIQUES

### SUR LE TEXTE

# DU ROMAN DE CLÉOMADÈS

« *Piget, taedet, pudet, pœnitet, miseret habent accusatioem (sic) personae et vocantur impersonalia.* »

DONATUS CUM GLOSSA MORALI, Ms., f<sup>o</sup> XII v<sup>o</sup>.

V<sup>e</sup>. 1.            En non de Dieu, le créateur  
                  Qui nous doinst, par sa grant douceur,  
                  Que les ames li puissions rendre,  
                  Vorrai à rimoier entendre.

Quand on a la prétention d'écrire un livre qui a pour objet de juger et de critiquer un autre livre et qui ne devrait contenir qu'une suite de démonstrations nettes et évidentes d'un bout à l'autre, il est humiliant de se voir arrêté dès le début par un doute qu'on ne saurait avouer, sans paraître en même temps faire l'aveu de son incompétence. C'est pourtant ce qui m'arrive en ce moment. Je pourrais, il est vrai, dissimuler ma perplexité, sauter à pieds joints par-dessus la difficulté ou passer à côté comme si elle n'existait pas pour moi. Mais je fais de la philologie, et la véritable philologie (car il y en a aussi une fausse) qui n'a pour but que le progrès des lettres, ne connaît pas ces petits artifices de l'amour-propre, qui du reste ne font pas longtemps illusion. La philologie est la littérature *pure*, non pas seulement dans le sens qu'on donne à cette épithète, lorsqu'on parle de philosophie et de mathématiques pures, mais encore dans l'acception morale du mot, pure de toute dissimulation, de tout faux semblant qui peut induire en erreur ou laisser subsister l'erreur. Comment le philologue ou le critique (c'est tout un) oserait-il prétendre exercer la justice au nom de la science, de la vérité et du bon sens contre ceux qui souvent n'ont péché que par légèreté ou par le manque de moyens de

s'éclairer, et dont les fautes tout involontaires sont presque excusables, si lui-même se sentait coupable de mensonge ? Que deviendrait son autorité ?

Ceci dit d'une manière générale et comme un principe et une profession de foi dont je promets de ne m'écarter en aucune circonstance, voici mon doute, que j'exposerai avec simplicité et sans détour.

Il se rapporte, ai-je dit, au commencement du texte dont je vais m'occuper. J'ajouterai que ce doute est double ; car il comprend à la fois une question de paléographie ou de lecture du manuscrit et une question de grammaire ou de langue. La première question n'a quelque importance qu'à cause de la seconde, qu'elle peut éventuellement contribuer à résoudre, et la solution de celle-ci confirmerait ensuite à son tour la solution, jusque-là seulement hypothétique, de la première.

La question de lecture est une question de fait, comme serait celle de savoir si la tour de Saint-Michel est massive ou percée à jour ; pour les décider l'une comme l'autre, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, pourvu que, d'un côté, on ne soit pas trop myope et de l'autre côté qu'on sache lire une belle écriture du XIII<sup>e</sup> siècle.

Cette dernière réserve, tout en supposant que le vérificateur du texte du Ms. sera un de ces hommes qu'on appelle savants, n'est pas aussi saugrenue qu'elle pourrait le paraître : on va le voir. Les quatre vers que j'ai mis en tête de ce chapitre, sont-ils vraiment la leçon du manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal (Belles-Lettres, n<sup>o</sup> 175), dont M. Van Hasselt assure dans son Introduction, p. XXVII-XXVIII, qu'il a « reproduit le texte dans toute son intégrité » ? M. Van Hasselt répondra indubitablement oui ; mais M. Paulin Paris a d'avance et depuis longtemps déjà répondu non, lorsque, dans l'Histoire littéraire de France, tome XX, page 711, il a cité les mêmes quatre vers d'après le même Ms. de l'Arsenal dûment indiqué en marge, sans oublier le folio, avec cette notable différence, que ce n'est pas *En non de Dieu* qu'il écrit, comme M. Van Hasselt, mais *Ou non de Dieu*, en remplaçant, ainsi qu'on le voit, la préposition simple *en* par une autre combinée avec l'article, par *ou* = *au* contraction de *à le*. La différence est du tout au tout !

Voilà ce que j'appelais la question de lecture et pourquoi tantôt je n'acceptais pas pour la résoudre *de visu*, le premier littérateur venu. Maintenant je demande : de nos deux savants susdits, qui se contredisent si étrangement, lequel a bien lu la vieille écriture du Ms., et lequel l'a mal lue ? ou ne l'ont-ils pas bien lue ni l'un ni l'autre ? Qu'on ne s'étonne pas non plus de cette nouvelle et beaucoup plus singulière supposition ;

surtout qu'on ne la repousse point avant d'avoir pesé les raisons qui m'enhardissent à la mettre en avant.

Je ne parlerai pas de la grande et curieuse miniature qui se trouve placée en tête du texte du Cléomadès dans le manuscrit dont nous parlons : M. Paulin Paris et après lui M. André Van Hasselt l'ont assez minutieusement décrite. Ce dernier nous apprend même qu'elle a été « plusieurs fois reproduite. » Si cela doit s'entendre de gravures, je regrette de ne les avoir jamais vues, parce que, moins absorbé par les autres détails, peut-être, que ces messieurs, j'aurais sans aucun doute remarqué si la grande initiale ornée par laquelle commence ordinairement le texte dans les Mss. de luxe, est engagée dans cette miniature ou si elle en est indépendante. Cela m'aiderait probablement à m'expliquer la divergence entre l'écriture de notre éditeur et celle de l'auteur de la notice sur Adenès dans l'Histoire litt. de France. L'un a fait de la première lettre un *E*, l'autre un *O*. Ces grandes initiales des Mss. affectent souvent des formes bizarres et la lettre qui les doit suivre, est parfois difficile à distinguer ou s'en trouve placée assez loin. Voyez, à défaut de Mss., le *facsimile* des quatre livres des Rois. Il serait étonnant cependant, on en conviendra, que des savants dont l'un a décrit tant de Mss. de la plus grande Bibliothèque de Paris et dont l'autre a un libre accès à la Bibliothèque royale de Bruxelles, également célèbre par ses Mss., fussent assez étrangers à la paléographie pour ne pas savoir distinguer un *O* d'un *E* ni ensuite un *u* d'un *n* et pour confondre les monosyllabes *Ou* et *En*.

Mais au lieu de discuter le fait, qui résulte incontestablement des textes imprimés par chacun d'eux, tâchons, si possible, de l'expliquer d'une manière plus ou moins vraisemblable.

Quand, en parcourant l'introduction et quelques notes au bas des pages du Cléomadès de M. Van Hasselt, on a vu quelle espèce de culte il professe pour M. Paulin Paris, et avec quel respect il recueille les moindres mots tombés de la plume de celui-ci (p. 11, 21, 36, 51, 265 du 1<sup>er</sup> vol., etc.), on doit se dire qu'il n'a pu s'écarter de la leçon adoptée par son devancier, qui était certainement connue de lui, sans y être impérieusement forcé par les plus graves motifs, c'est-à-dire sans s'être bien convaincu que M. Paulin Paris était à côté du vrai et que, manifestement, il n'y avait pas *Ou* dans le manuscrit, ni un mot terminé en *u*, mais *En* ou un autre mot terminé en *n*; car je ne dois plus parler de la première lettre seule, mais de tout le monosyllabe, ou plutôt je passe à la seconde lettre et, pour plus de facilité, j'accepterai même provisoirement

la première pour un *O*, en supposant qu'il y est, comme M. P. Paris a cru l'y voir. Cette concession de ma part n'empêche pas que M. Van Hasselt n'ait pu croire y voir autre chose.

Nous en sommes donc à la seconde lettre, dont l'un de ces savants fait un *u* et l'autre un *n*. Cet *u* ou *n* est-il parfaitement visible dans le Ms. ou est-il plus ou moins obscurci, effacé ou caché ? Dans le premier cas, l'un de ces messieurs a confondu la forme des deux lettres *n* et *u* et pris l'une pour l'autre, ce qui est arrivé cinquante fois dans le *Cléomadès* imprimé (comprz. ma note v<sup>s</sup>. 1169); dans le second cas, c'est-à-dire si cette lettre problématique n'est pas clairement visible ou tout-à-fait effacée (ce qui est pourtant rare dans les Mss. de luxe), alors tant la lettre que nous donne l'écrivain parisien que celle qu'a préférée l'éditeur belge, ne sont que des conjectures, des divinations de leur part; c'est évident, de toute évidence. Mais je n'admets pas cette dernière supposition, et de même que tantôt j'ai accepté l'*O* de M. P. Paris pour la première lettre, j'accepte ici l'*n* de M. André Van Hasselt pour la seconde, non pas afin de faire à chacun de ces messieurs sa part de perspicacité et partager entre eux le prix de lecture, mais par la raison que j'ai dite plus haut, que M. A. Van Hasselt se serait fait un scrupule de contredire son devancier, si la conscience de ses yeux, si je puis m'exprimer ainsi, ne l'y avait forcé. S'il l'a fait tacitement et sans nous avertir de sa rectification, cela s'explique par le même motif de délicatesse, de respect et de bienséance : il n'a pas voulu se donner l'air de faire la leçon à son maître. Je ne m'arrête pas non plus à l'objection qu'on pourrait me faire, que M. A. Van Hasselt semble dire, au commencement de ses Notes et Errata, qu'il n'a pas lui-même collationné le manuscrit; il y a loin de là à avouer qu'il n'en a pas vu le premier mot.

Je fais une courte halte ici avant de poursuivre ce que j'ai encore à dire de la question de lecture; car il s'en faut qu'elle soit suffisamment résolue. Je n'ai pu procéder que par hypothèses, mais le résultat que j'ai obtenu, bien que tout hypothétique aussi, me suffit pour que je puisse également m'occuper un instant de la question de langue et de grammaire, en attendant que tout-à-l'heure nous tâchions d'éclaircir un peu mieux l'une par l'autre.

Quelle est cette question de langue ? — La voici en un mot : Si les deux leçons *En* et *Ou* mises ici en présence dans ce qu'on nous donne comme le texte d'Adenès, sont également françaises? Je sens qu'elle est un peu téméraire de ma part : c'est elle que j'avais en vue lorsque, en commençant ce chapitre, je regrettais mon incompetence. Aussi je ne la discuterai pas



du ton dont quelque savant français pourrait se croire autorisé à le faire, mais j'en dirai modestement mon opinion, que le lecteur sera libre d'approuver ou de rejeter comme il lui plaira. Mais il m'approuvera, j'en suis certain, en ce qui concerne la leçon de M. P. Paris, *Ou non de Dieu*, qui, au point de vue de la langue et de la grammaire, me paraît devoir être tenue pour irréprochable : d'abord parce qu'elle est de lui et qu'il doit s'y connaître, ensuite parce que *ou* pour *au* datif de l'article, est habituel dans la langue d'oïl et particulièrement dans celle d'Adenès, et que par suite *Ou non de Dieu* est aussi légitime chez celui-ci que *Au nom de Dieu* l'est chez nous, *ou* et *au* représentant au même titre *al*, contraction ou apocope de *à le* (Voir Burguy, I, p. 51).

La leçon de M. P. Paris est donc française, il n'est pas permis d'en douter. Que n'est-il également certain que c'est la leçon du manuscrit ! Mais écartons encore cette question, que j'examinerai ultérieurement, quand j'aurai dit d'abord ce que je pense, sous les mêmes rapports de la langue et de la grammaire, de la leçon de M. Van Hasselt.

Celui-ci nous donne, comme on l'a vu, *En non de Dieu*, et quelque réserve que je doive garder en ces matières, je ne puis m'empêcher de déclarer que cette formule me paraît contraire à l'usage, ou, si l'on admet cette distinction, à l'esprit et aux règles de la langue française. La nature même de la préposition *en* s'oppose à l'emploi qu'on lui donne ici. *En* a un sens essentiellement vague et indéterminé ; or, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il peut y avoir de moins vague et de plus déterminé, si l'on considère la pensée du poète, que le nom de Dieu, qu'il invoque si solennellement ? Ce caractère indéfini de la préposition *en* est si bien reconnu par les grammairiens, que plusieurs d'entre eux vont même jusqu'à nier d'une manière absolue, qu'elle puisse jamais s'adjoindre l'article. Quelques-uns seulement, moins rigoureux mais aussi moins logiques, permettent d'y joindre l'article, quand celui-ci est éliminé ou quand c'est l'article féminin, parce que alors, disent-ils, l'oreille n'en est point offensée. C'est, comme on voit, fonder l'exception sur une raison peu scientifique et qu'en d'autres matières on appellerait immorale. Encore ces *laxistes* eux-mêmes conseillent-ils de l'éviter (Le P. Bouhours, Th. Corneille et Marmontel). Dans une langue où l'on s'appuie presque aussi souvent sur l'autorité de l'exemple et de l'usage que de la raison et de la logique, ces grammairiens auraient mieux fait d'invoquer les précédents de l'ancienne langue d'oïl, où l'on avait la contraction *el*, qui n'est autre chose, nous dit-on, que *en le*, et par conséquent l'article combiné avec la préposition *en* (je passe forcément l'*el* picard = *au*).

Mais les Français se sont pendant longtemps fort peu occupé de leur vieille grammaire. En faisant ces remarques je ne prétends pas dire que l'ancien usage aurait légitimé l'emploi de l'article défini avec *en* dans la langue moderne ; j'indique seulement un meilleur argument qui a échappé aux grammairiens.

Je répète donc que le commencement du vers d'Adenès dans le texte donné par M. Van Hasselt : *En non de Dieu*, ne me paraît pas français, parce que l'idée étant nécessairement déterminée, le groupe de mots *non* (nom) *de Dieu* exige impérieusement l'article déterminatif, qui n'y est pas et, à cause de *en*, ne pourrait pas y être. C'est par suite de cette différence entre le sens défini et indéfini que nous disons d'un côté avec *en* : *en ville*, *en voyage*, *en fuite*, *en paix*, etc., et de l'autre côté avec *dans* : *dans la ville*, *dans le voyage*, *dans la fuite*, *dans la paix*, etc., où l'omission de l'article fait quelquefois une locution adverbiale, *vivre en paix*, *s'en aller en hâte*, etc. *En non de Dieu* est grammaticalement et logiquement injustifiable <sup>(1)</sup>.

Et cependant j'ai dit que je tiens pour certain que M. Van Hasselt, tout en se trompant sur la première lettre, qu'il a prise pour un *E*, ne s'est point trompé sur la seconde, et qu'il doit y avoir réellement un *n* à la suite de la grande initiale du texte, parce que s'il n'y avait pas clairement vu cette lettre, dont M. P. Paris a fait un *u*, ou s'il y avait eu le moindre doute possible, il se serait cru obligé de suivre les traces de cet habile devancier et d'écrire comme lui. L'*n* de M. Van Hasselt ne vient donc point de la nécessité où il se trouvait, après avoir cru

<sup>(1)</sup> Je prie le lecteur, qui se rappelle sans doute qu'il a encore rencontré ailleurs la locution sur laquelle il me voit épiloguer si longuement en cet endroit, de n'en pas conclure que je viens seulement de faire connaissance avec elle dans le livre de M. Van Hasselt. Il s'en faut tant, que je suis même en état d'en fournir à ce savant deux fois plus d'exemples qu'il n'en faudrait pour la défendre, si elle pouvait être défendue dans les circonstances dans lesquelles elle se trouve employée chez lui. Voici quelques-uns de ces exemples que j'ai sous la main. Je les donne sous la forme qu'ils ont dans les livres où je les prends ; le lecteur fera bien de les collationner à leur place, à laquelle je renvoie, dans la *Collection des anciens poètes de la France*, publiés sous la direction de M. Guessard. Soit Parise la Duchesse, p. 40 : *An no Deu*. It. p. 51 : *En non Deu*. It. p. 57 et 72 : *A non Deu*. It. p. 88 : *En et E[n] non Deu*. Gui de Bourg., p. 23 et 96 : *E[n] non Dieu*. It. p. 40 : *à non Dieu*. Doon de Maience, p. 283 : *E non Dieu et E nom Dieu*. It. p. 292 et 344 : *E non Dieu*, etc. Huon de Bord., p. 43 et 44 : *En non Dieu* ; p. 68, 77, 93, 103 (bis), etc. : *En non Di* et même p. 304 : *En non de pais*. Hugues Cap., p. 228 : *Et (En?) non Dieu*, et cent fois ailleurs, etc. Dois-je encore ajouter que tous ces exemples diffèrent essentiellement de signification et de ton avec celui du Cléomadès?

reconnaître un *E* dans la grande initiale (l'*O* de M. P. Paris), de compléter le mot d'une manière quelconque ou de la manière qui était pour lui, au premier aspect, la plus simple et la plus facile, par l'adjonction d'une lettre conjecturale; mais cet *n* est bien dans le manuscrit, et M. P. Paris l'y a probablement vu aussi, mais à cause de son *O* (l'*E* de M. Van Hasselt), qui lui semblait demander autre chose, il en a, sans réflexion ou après réflexion, fait un *u*, ce qui lui donnait *Ou*, mot que la place, le sens, la langue et l'usage paraissaient réclamer. Je n'y ferais aucune objection s'il n'y avait l'*n* de M. Van Hasselt. Cet *n* contredit si hardiment l'*u* de M. P. Paris, que je crois même devoir aller plus loin. A mon sens, celui-ci n'a pas reconnu l'*n* à cause de son *O*, qui exigeait un *u* pour arriver à *Ou*; et de même M. Van Hasselt n'a pas reconnu l'*O* à cause de son *n* qui avait besoin d'un *E* pour aboutir à *En*. Ils ont tous les deux bien représenté et mal représenté une lettre : l'un la première, l'autre la seconde.

D'où il faut conclure, dira le lecteur impatienté de mes ergoteries et se substituant à moi, qu'il n'y a dans le manuscrit ni *En non de Dieu*, que vous déclarez n'être pas français, ni *Ou non de Dieu*, quoique vous l'admettiez comme français; qu'y a-t-il donc, tout après, ou que s'agit-il de mettre à la place? — Rien, cher et indulgent lecteur, rien qu'une simple conjecture, qui après l'inspection du manuscrit sera peut-être trouvée aussi fausse (je m'y résigne par avance) que l'une des leçons contradictoires et inconciliables que nous avons comparées; mais non absurde du moins, et nullement incompatible avec les règles et l'usage de la langue, et en tout cas digne d'être examinée par les philologues. Elle est la conséquence logique des dernières réflexions qui précèdent. S'il est encore quelqu'un qui ne l'ait pas devinée, la voici : je conserve l'*O* de M. P. Paris et j'y joins l'*n* de M. André V. Hasselt, tous deux déjà provisoirement acceptés plus haut, et par conséquent au lieu de *Ou*, qu'écrivit l'un et de *En*, qu'écrivit l'autre, je mets *On* :

On non de Dieu le créatour.

Je dis *On*. La présence de ce nouveau mot, bien qu'il ait dû s'annoncer depuis longtemps au lecteur attentif, n'en étonnera pas moins, je le prévois, tout le monde; mais j'ai la confiance qu'une courte explication dissipera cet étonnement et l'incrédulité qu'il a pu provoquer.

Cet *On* que je restitue ou prête à Adenès, n'est autre chose qu'un synonyme de *ou*, de *al*, de *el*, tous anciens représentants de notre *au*, datif de l'article défini, seulement sous une forme plus particulièrement

lorraine, mais qui a pénétré aussi dans la langue de la Picardie, de la Champagne, d'une partie de la Bourgogne et de l'Île de France. Voici ce que Burguy, vol. I, p. 51 et 52, dit de cette forme *on* : « Une dernière » forme de régime indirect masculin (de l'article), *on*, se trouve usitée dans » les textes des diverses provinces de la langue d'oïl. Cependant jusqu'à » la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, *on* n'a jamais été employé pour *au* » (c'est-à-dire à *le*), « mais par contraction pour *en le*, *dans le*. » Que le lecteur remarque bien que Burguy l'attribue à diverses provinces (je viens d'en nommer quelques-unes, qui sont précisément celles dont le dialecte rentrait aussi dans la langue d'Adenès), et qu'il ajoute que cet *on* avait toujours la valeur de *en le* ou pour parler plus exactement, *dans le*, c'est-à-dire tout à fait le sens dont nous avons besoin ici dans le vers de notre poète.

Ensuite ne perdons pas de vue que *On non de Dieu* est, ainsi que je l'ai dit, une invocation, une de ces formules qui, plus qu'aucune autre locution, jouissent du privilège de s'étendre d'une contrée à une autre sans subir même un changement de prononciation, comme les jurons populaires, en conservant en dépit des autres dialectes auxquels elles se sont mêlées leur forme primitive et, si l'on ose le dire, sacramentelle. Je ne sais si c'est une illusion que j'éprouve, mais décidément cette grave intonation me frappe comme aurait pu frapper les Romains un archaïsme du rituel de Numa au début d'un hymne séculaire d'Horace. Je n'affirme au reste que mon impression. Burguy cite quatre exemples de cet emploi de *on*, et chose remarquable ! le premier est exactement le même que l'invocation d'Adenès : *On nom de sainte Triniteis (Triniteit ?)*, preuves de l'histoire de Metz, par Dom N. Tabouillet et D. Jean François, tome III, p. 164 ; puis : *On tesmoignage de laquele chose*, histoire d'Auxerre, p. 82 (charte de 1294). Les deux autres exemples, *logent on pré flori* et *on chastel*, sont tirés du roman de Garin le Loh., I, 216 et 243.

Ainsi au lieu de *Ou non de Dieu*, que M. P. Paris nous donne comme la leçon du n° 175 de l'Arsenal, et au lieu de *En non de Dieu*, que M. V. Hasselt prétend être la reproduction fidèle du même Ms., la comparaison de ces leçons absolument disparates et exclusives l'une de l'autre, nous fournit, par une induction rigoureuse appuyée de toutes les considérations qui peuvent établir la probabilité d'une conjecture dans de pareilles matières, une troisième leçon, que je regarderai comme la seule vraie, tant qu'un homme intelligent et expert en paléographie, après avoir inspecté de nouveau le Ms. de l'Arsenal, ne sera pas venu la contredire et nous donner enfin la leçon authentique de ce vieux livre. Ce sera, ma conjecture

y comprise, la quatrième transformation que le malheureux monosyllabe aura subie, sans que nous soyons plus sûrs d'avoir trouvé en elle la vraie écriture d'Adenès, surtout si elle diffère, comme je le suppose, des trois que nous avons mentionnées. Si elle s'accorde avec l'une des trois, ne fût-ce qu'avec ma conjecture, qui ne repose au fond que sur les deux premières leçons, nous pourrions considérer alors la question de lecture comme définitivement résolue en ce qui concerne le Ms. de l'Arsenal; mais nous n'aurons toujours que l'autorité d'un seul et même manuscrit, ce qui, à ne voir que les erreurs auxquelles lui-même a donné lieu, ne suffit pas pour nous assurer que le poète avait ainsi écrit; car rien ne garantit que cette leçon n'est pas déjà elle-même une corruption. Pour établir une certaine probabilité à cet égard, il faudrait au moins la concordance de deux bons manuscrits. Ceux du Cléomadès ne sont pas rares, dit-on, et l'éditeur, outre le n° 175 de l'Arsenal, avait encore à sa disposition le n° 7539 de la Bibl. impériale. Pourquoi ne nous a-t-il pas au moins fait connaître la leçon de celui-ci, ne fût-ce pour confirmer son *En*, s'il y est, et pour ne pas tromper le lecteur, s'il n'y est pas? Car d'après l'engagement qu'il a pris à la fin de son Introduction, p. XXVIII, d'en indiquer « scrupuleusement toutes les variantes, » le lecteur est induit à croire que cet *En* y est. Je n'insiste sur ces négligences que dans l'espoir que l'un ou l'autre des savants qui habitent Paris et qui n'ont qu'à étendre la main pour prendre le livre (*O fortunatos nimium sua si bona norint!*) se fera un jour un devoir de mettre fin à un doute qui en se prolongeant deviendrait ridicule et honteux.

Pour ma part je n'ai plus que deux remarques à faire, que j'ai différées à dessein pour ne pas embrouiller davantage la discussion qui précède. J'y ai fait, comme on l'a vu, assez bon marché de l'*E* initial de l'*En* de M. V. Hasselt, en ne tenant compte que de son *n*. D'un autre côté j'ai accepté l'*O* de M. P. Paris et rejeté son *u*, avec tout aussi peu de façons, et en adoptant le résultat obtenu (*On*), j'ai eu l'air de justifier ce procédé qui était évidemment arbitraire. J'aurais pu aussi bien accepter l'*E* de M. V. Hasselt et l'*u* de M. P. Paris, et alors au lieu de *On* nous en aurions vu sortir *Eu*, forme dont déjà Roquefort cite deux exemples, l'un des Miracles de St-Louis et l'autre de Bocace (Ms. n° 6889), et puis Burguy plusieurs autres de Benoit. Roquefort le traduit simplement par *au*; Burguy, p. 51, dit: « *El* a produit *eu*, comme *al*, *au*, » et il appelle *ou* « une forme mitoyenne entre *eu* et *au*. » Ce serait une nouvelle métamorphose de notre monosyllabe, qu'on ne trouvera pas plus invraisemblable que les autres, s'il est certain, comme j'espère le prouver sous le

vs. 11694, que les lettres *u* et *n* sont souvent difficiles à distinguer dans le Ms. de l'Arsenal. A ce propos je fais encore une parenthèse : Les éditeurs de Gaydon avaient fait imprimer page 52, le quatrième vers de ce poème comme suit :

Li . VII. Traître furent *en* pavillon.

Dans leurs notes et variantes, p. 331, ils reviennent sur cette leçon : « C'est-à-dire, » disent-ils, « *dans le pavillon*, ce que *EN* ne suffit point à » exprimer. Il faudrait *el*, *eu* ou l'équivalent de *eu*, *ou*. Mais dans le » manuscrit (de Gaydon) les *n* se distinguent fort bien des *u*. Il est donc » impossible de lire *eu* comme nous y étions disposé. Sans doute le copiste, » ici comme dans beaucoup d'autres passages analogues, aura lu *en* au » lieu de *eu* dans l'original qu'il transcrivait. » Ensuite ils citent un autre manuscrit qui a *el pavillon*, et de même ailleurs, où le premier donne *en* ou *an*, le second persiste à donner *el*. Evidemment les éditeurs de Gaydon (MM. Guessard et S. Luce) auraient été plus scrupuleux que M. V. Hasselt, ils auraient reconnu que *En* « ne suffit pas à exprimer » ce que le poète voulait dire et ils auraient écrit *Eu*. Mais M. V. Hasselt n'est pas de leur école.

C'est tout ce que j'en dirai, en laissant au lecteur équitable le soin de voir jusqu'à quel point l'explication que j'ai donnée plus haut de la préférence de M. V. Hasselt pour son *n* sur l'*u* de M. P. Paris a besoin d'être modifiée par suite de cette dernière conjecture (*Eu*).

C'est, si je compte bien, la cinquième figure que notre Prothée prend. En cherchant à deviner quelle peut être cette mystérieuse écriture du Ms. de l'Arsenal, qui n'a fait jusqu'ici que mettre les savants en contradiction les uns avec les autres, nous avons vu défiler devant nos yeux presque toutes les formes du datif de l'article ; mais nous ne sommes pas au bout : j'ai encore à y joindre *au*, qui m'est fourni tout fait par une copie moderne du même Ms. de l'Arsenal ayant appartenue à Crozat et portant dans cette bibliothèque le n° 176. J'aurai encore à citer cette copie sous le vers 870. On me dit qu'elle a été faite avec soin ; mais il paraît qu'une fatalité s'oppose à ce que l'original, le n° 175, soit bien lu ou copié, au moins en ce qui concerne le premier mot. Le transcripteur donc employé par Crozat, je le repète, a écrit : *Au non de Dieu*.

J'ai dit plus haut que les vieux Mss. du Cléomadès ne sont pas rares. Outre les deux que M. V. Hasselt a eu à sa disposition, j'en mentionnerai un troisième que De Reiffenberg cite dans l'Introduction de son Phil. Mouskes, tome I, p. CLXXIII, comme le n° 2733 du fond de La Vallière

et dont il transcrit (peut-être d'après le comte de Tressan dont je n'ai pu voir l'ouvrage indiqué par De Reiff.) les cent quarante-six premiers vers. Ces vers sont ainsi depuis plus de trente ans dans le domaine public, et il n'était point permis à l'éditeur du Cléomadès de les ignorer ni, s'il les connaissait, de ne pas en tenir compte comme il a fait au grand détriment de son édition.

Pour convaincre le lecteur de la justesse de ce reproche, je n'ai qu'à citer successivement les vers de l'extrait de De Reiffenberg à côté de ceux de notre texte qu'ils auraient pu servir à corriger, en commençant par le premier, qui débute précisément par une variante non encore vue jusqu'ici et qui aurait pu donner à réfléchir à l'éditeur. A la place de *En non de Dieu*, etc., que celui-ci a mis dans son texte, l'extrait du Ms. La Vallière porte :

El non de Dieu le créateur,  
Qui nous doint par sa grant douçour  
Que les ames li puissions rendre,  
Voudrai à rimoier entendre.

Cet *El*, dis-je, aurait pu engager M. Van Hasselt à mieux s'assurer de la légitimité de son *En* tant au point de vue de la paléographie que de la grammaire, à laquelle il n'a peut être pas songé. De Reiffenberg explique en note *El non* par *Au nom* ; M. Van Hasselt aurait-il osé en faire autant pour son *En non* ? Quel est le grammairien qui se soit jamais avisé de ramener *en* à *au* ou à toute autre modification du datif de l'article ?

Je terminerai ici, sans les avoir épuisées, les observations auxquelles se prête si complaisamment le premier mot du texte de M. Van Hasselt. Mais puisque j'ai mentionné l'extrait de M. de Reiffenberg, je vais prendre un instant la place de l'éditeur afin de montrer par quelques exemples le parti qu'il aurait dû en tirer. On a pu remarquer que les quatre vers que je viens d'en transcrire contiennent plusieurs variantes. Il en est de même des cent quarante vers suivants. Je ne dirai rien des premières, qui intéressent plus la grammaire que la critique, ni de celles du même genre (une quarantaine au moins) qui se présentent encore plus loin. Je relèverai seulement celles qui pouvaient contribuer à l'amélioration du nouveau texte ou qui offrent quelque chose de notable. Ainsi au v<sup>s</sup> 8, où l'extrait donne *Ai un autre livre entrepris*, le Ms. de l'Arsenal a fourni à l'éditeur :

Ai un autre livre rempris,

c'est-à-dire *réempris*, entrepris de nouveau ; ce qui est plus propre après l'énumération qui précède. C'était une occasion pour l'éditeur, qui devait connaître la valeur de son Ms., de faire remarquer au lecteur que de

même, par tout le poème, ce Ms. porte les traces les plus manifestes d'une révision judicieuse du texte, probablement faite par l'auteur. Cette observation, comme nous serons plus d'une fois dans le cas de le constater, aurait été aussi utile à l'éditeur lui-même qu'aux lecteurs.

V<sup>s</sup> 16. Si diverse comme cesti.

Au lieu de *cesti*, régime sing. fém., l'extrait a la forme en *ui*, *cestui*, qui est plus rare dans la rime.

V<sup>s</sup> 28. . . . se fait ne dit avoie  
Riens fors leur plaisir et leur gré.

L'extrait porte : *se fet et dit avoie*, moins bien eu égard à l'usage d'Adenès. Voyez sous le v<sup>s</sup> 168.

V<sup>s</sup> 30-31. J'écris dans le texte de M. Van Hasselt, en ajoutant deux virgules indispensables :

. . . seront leur non nommé,  
Se je puis, si couvertelement, etc.

V<sup>s</sup> 35. La fin de ce livre cerchiés.

L'extrait de De Reiffenberg porte *de cest livre*. Comparez plus bas v<sup>s</sup> 73.

V<sup>s</sup> 54. Dès ore mais vueil commencer,  
Ceste matere aprochier.

Le second vers est corrompu et la virgule après le premier gâte en outre la construction et le sens de l'ensemble de la phrase. L'extrait de De Reiffenberg donne ces vers comme suit :

Des ormès veulle commencer,  
Ceste matère et aprouchier.

L'incorrection de notre texte n'a pas échappé à M. Aug. Scheler, dont voici la remarque à la fois très-précise et très-complète. « En supprimant la virgule après *commencer* et en insérant *à* devant *aprochier*, on sauvera le sens, la mesure et la syntaxe. » J'avais d'abord corrigé comme ce savant linguiste; car *commencer* et tous les verbes de signification analogue sont volontiers suivis de *à* dans la vieille langue (comparez v<sup>s</sup> 10649), et *commencer* n'admettait même que cette préposition; mais puisque la leçon du Ms. de La Vallière est excellente, notre conjecture



devient absolument inutile. Il y a plus, quand je l'examine bien, je suis obligé d'avouer qu'elle serait moins une correction du texte qu'une nouvelle corruption d'un autre genre ; car *aprochier* n'étant ici qu'un synonyme de *commencier* 'approcher = mettre la main à, se mettre à), la réunion des mots *commencier à aprochier* constituerait un mauvais pléonasme, tandis que *commencier et aprochier ceste matière* est irréprochable, surtout comme les mots sont disposés dans la phrase : *commencier ceste matere et* ['] *aprochier*. Dans le texte de De Reiffenberg, je voudrais ajouter un *e* à *or* pour retrancher la dernière syllabe de *veulle* qui n'est pas la forme de l'indicatif, mais du subjonctif. Le vers étant trop court avec *or*, a-t-on voulu le compléter ? Il n'est pas probable que *veulle* soit fourni par le Ms. ; il y a peut-être *veull* avec un double *ll*, qui aura paru à De Tressan ou De Reiffenberg les inviter à ajouter un *e* à cette forme en apparence tronquée ; cependant ils avaient déjà admis cette orthographe *veull* au v<sup>s</sup> 25. Nous la trouvons aussi dans notre édition v<sup>s</sup> 11167. Il se peut aussi qu'il y ait *veulh*, autre manière de marquer la prononciation mouillée, qu'on aura mal lu.

V<sup>s</sup> 73.

K'à faire empreisse ce livre.

L'extrait de De Reiffenberg donne *cest livre*, ce qui est conforme à la grammaire, qui assigne au pron. démonstrat. pour le régime sing. masc. les formes *cel* ou *cest*, mais non, que je sache, *ce*. Je suppose que le Ms. de l'Arsenal a *cel livre* et qu'on a cru que l'un de ces deux *l* qui se suivent dans ces mots, faisait double emploi et qu'on l'a biffé. J'aurai encore à parler du même pronom sous le v<sup>s</sup> 169 et ailleurs. Adenès, dans le Ms. de l'Arsenal, emploie *cil*, *cel* de préférence à *cist*, *cest*. Comparez plus haut v<sup>s</sup> 35.

V<sup>s</sup> 92.

Bien doit estre en autorité  
Pouvu qu'ele est, de vérité,  
Estraitte dou tans ancien,  
Dès le tans Deoclesien.

Suivant la coutume constante de tous les anciens romanciers, Adenès commence par recommander son livre en disant que la *merveilleuse estoire* qu'il va raconter doit obtenir plein crédit auprès du lecteur, parce qu'elle est vraie, ou comme il s'exprime, *de vérité*, c'est-à-dire de pure vérité et non d'invention. Comprz. Jean de Condé *Des braies le prestre*, v<sup>s</sup> 7 :

J'en dirai conte nouviel,  
Qui est estrais de vérité.

Si l'on est d'accord avec moi que c'est là le sens de ces vers, on m'accordera également qu'il est un peu obscurci par la virgule que M. V. Hasselt a placée avant les mots *en vérité*, qui au lieu de rester l'attribut de la proposition à laquelle ils appartiennent, deviennent par cette séparation, une espèce d'adverbe indépendant, ce qui change tout le sens. — Au lieu de *Pource que*, De Reiffenberg écrit *Pour ce que* en trois mots. L'ancienne langue d'oïl ne distinguait pas, dans beaucoup de cas, *por* ou *pour* de *par* et les combinait l'un comme l'autre avec *que* pour former la conjonction causale, dans laquelle l'usage actuel n'admet plus que *par* (parce que). Ce sont toujours trois mots; mais, dans la conjonction, le pronom *ce* ne désignant plus rien de déterminé et devenu de moins en moins accentué, a fini par n'être plus là que par une certaine tolérance de l'usage et, s'il ne s'est pas effacé entièrement comme dans *pour que*, trop faible pour se soutenir seul, il a dû s'accrocher à ses voisins de façon à ne faire qu'un mot avec eux. Les anciens copistes réunissaient ou séparaient les trois parties presque arbitrairement en écrivant soit *par ce que*, soit *parce que* et même *par ceque*, soit *parceque*. Mais tout art tend fatalement à la régularité, et c'est à la préposition que le pronom affaibli s'est enfin définitivement attaché pour ne faire plus qu'un corps avec elle. Philologiquement parlant, il était libre à l'éditeur de suivre l'usage moderne ou d'adopter le système le plus généralement suivi dans le Ms., mais non de passer indistinctement de l'un à l'autre, comme il l'a fait non-seulement pour cette locution, mais encore pour quelques autres semblables. Aux v<sup>s</sup> 65 et 177, nous avons encore comme ici *pource que*; mais déjà au v<sup>s</sup> 472 *Pour ce que* et de même v<sup>s</sup> 1227, 1305, 2408, etc., en trois mots séparés, quoique ce soit toujours la même conjonction.

V<sup>s</sup> 444.

. . . . . et ainsi vint  
Que le mariages avint.

Le défaut d'accord entre l'article et le substantif saute aux yeux et je me demande comment la faute a échappé à l'attention du réviseur des épreuves. M. Scheler dit : « Lisez *li mariages* pour *le mariages*, qui pêche contre la grammaire de langue d'oïl et contre les habitudes mêmes du manuscrit. » Mais l'éditeur n'a pas plus consulté le Ms., probablement, que l'extrait de De Reiffenberg, où on lit *li mariages*. Si l'éditeur s'était fait une idée plus juste et plus sérieuse de la tâche qu'il s'était imposée, la critique n'aurait pas à relever une foule de petites fautes de ce genre qui maintenant déparent son livre. Je ne dis pas que le texte de l'extrait que j'ai mentionné soit généralement plus correct que le sien, il s'en faut; mais

il devait le comparer. En constatant une telle indifférence de sa part, on a quelque peine à le croire lorsqu'il dit à la fin de son introduction (p. XXVIII) : « Toutes les variantes que présentent les deux transcriptions (le n° 175 de l'Arsenal et 7539 de la Bibl. imp.), se trouvent scrupuleusement indiquées dans notre édition. » Ici, dans le commencement même du poème, sur cent quarante-six vers cités d'une suite par De Reiffenberg, on trouve que notre éditeur a négligé de signaler une différence de douze vers, non pas en plus, mais en moins, entre le Ms. de l'Arsenal et cet extrait imprimé qu'il avait sous les yeux ; et cette circonstance obligeait, me semble-t-il, un éditeur scrupuleux, autant que pourrait le faire une promesse. L'omission a eu lieu entre v° 112 et 115 d'un côté et 112 et 125 de l'autre, c'est-à-dire précisément après le vers où nous venons de rétablir *li mariages* pour *le mariages*. Tout cela se tient ; s'il avait vu l'un, il aurait vu l'autre.

Je supplée ici ces douze vers d'après l'extrait de De Reiffenberg en conservant son orthographe et sa ponctuation, et j'y réunis les deux précédents :

- . . . . . et ainssi vint  
Que li mariages avint,  
Où moult ot noblesse et aroi.  
Maint duc, maint conte et maint roi  
115. Y péust-on véir le jour,  
Et mainte dame de valour  
Et mainte pucele ensement  
Appareillies noblement.  
Assez péust-on oïr.  
120. Dous instrumens pour esjoïr.  
Lors fu Ynabele amenée  
A celui qui l'a espousée,  
Qui joians fu de la venue,  
Tel dame li fu eschée.  
125. Martadigas à non avoit, etc.

Je suis loin de prétendre que l'éditeur aurait dû recevoir ces douze vers dans son texte, ce qu'il n'eût pu faire du reste sans en corriger en deux ou trois endroits les expressions et la ponctuation. Par exemple le point après *esjoïr* sépare mal le vers suivant de ceux qui précèdent, car *Lors* n'est pas mis pour l'adverbe *alors*, mais pour la conjonction *lorsque* ; et ainsi en remontant deux vers plus haut, il ne fallait de même qu'un point-virgule. Ensuite quoiqu'on puisse à la rigueur, en y mettant beaucoup de bonne volonté et de complaisance, expliquer la construction des derniers vers, en y voyant, par exemple, l'expression de l'admiration, je ne les

regarde pas moins comme corrompus et je corrige sans trop de crainte de m'écarter beaucoup de ce qu'avait écrit le poète :

Qui joians fu de l'avenue  
Tel dame li fust eschée.

Par *l'avenue* j'entends l'aventure, l'évènement, comme j'aurai encore à expliquer ce mot au vers 7525, où il a également été méconnu ; et j'en fais dépendre le vers suivant en suppléant l'ellipse de *que* : « qui fut de joyeux de la bonne fortune [que] telle femme lui fût tombée en partage. » Cette ellipse de *que* est dure, je l'avoue, mais elle n'est pas sans exemple et l'on comprend que, lorsqu'on l'a méconnue, elle ait donné occasion à corrompre le texte, comme ici on a écrit *fu* au lieu du subjonctif *fust*. La cause première de toute l'erreur réside dans le mot *l'avenue* que l'on a trouvé dans le Ms. écrit *la venue* en deux mots, et qu'on a mal expliqué d'après le v° 121 (de l'extrait) : *Lors fu Ynabele amenée* ; on n'a vu dans *fu amenée* et dans *la venue* qu'un même fait. Mais même après avoir ainsi corrigé ces vers, je ne voudrais pas les voir rétablir dans le texte d'Adenès, où ils gêneraient à l'avance toute la partie suivante de la même description, qui est aussi nette et précise que ces vers sont embarrassés et trainants. C'est tout ce que j'en dirai, parce que je suis certain qu'il n'y a pas de lecteur intelligent qui puisse en juger autrement. Nous pouvons donc féliciter l'éditeur de l'omission de ces douze vers dans son texte ; mais sans lui en faire un mérite. Pour cela il aurait dû nous en avertir par une note, comme il a fait en sept ou huit, peut-être neuf, autres endroits de son livre (5789, 7354, 10180, 11408, 18476), où la différence entre ses deux Mss. était bien moins notable qu'elle ne l'est ici entre le texte de De Reiffenberg et le sien.

On ne peut voir dans les changements successifs des trois textes, celui du Ms. de La Vallière y compris, que la main d'Adenès lui-même. Il ne serait pas moins instructif qu'agréable pour le philologue et le littérateur de rechercher les motifs de convenance ou de goût d'après lesquels le poète s'est réglé dans chacune de ces révisions de son œuvre ; malheureusement l'éditeur n'a pas songé à nous faciliter cette étude autant qu'il le pouvait. Je regarde la rédaction du texte suivi par De Reiffenberg comme la plus ancienne et celle du Ms. de l'Arsenal comme la dernière des trois. Je dis la rédaction du texte et non le manuscrit, qu'il faudrait avoir vu pour en déterminer l'âge.

V° 119.

Ne s'entramèrent pas agas  
Ynabele et Marcadigas.

Écrivez en deux mots à *gas* comme l'a fait De Reiffenb., qui l'explique : pour un vain plaisir ; c'est le sens ; mais l'expression *ne pas s'entr'aimer pour un vain plaisir* est étrange. *A gas* est proprement *par plaisanterie*, pour rire. Ici c'est une locution adverbiale ; au v° 669 *n'iert pas gas* (ce n'était pas une moquerie), c'est le substantif. Au v° 2182 le lecteur aura à faire la même correction.

V° 156. Le poète dit du riche vilain :

Pou li touche de quel part viengne  
Avoirs, mais k'à son ces le tiengne. »

Ce doit être la leçon du Ms. de l'Arsenal n° 175, puisque dans une note au bas de la page, l'éditeur nous dit : « Le Ms. 7539 porte :

Avoir, fors qu'il as mains le tiengne. »

Si j'avais été à la place de l'éditeur, j'aurais donné la préférence à la variante, sauf à écrire *Avoirs* avec son *s* de flexion, comme sujet. *Fors que* est plus juste comme restriction que *mais que*, et la répétition du sujet *il* appuie avec plus de force sur le vilain. Une autre raison de ma préférence pour la variante, c'est que je la comprends, et que je ne comprends pas du tout l'autre leçon, ni ne puis deviner ce que *tenir à son ces* veut dire. Le substantif *ces* m'est parfaitement inconnu et le Glossaire de Burguy que je viens de consulter, ne reconnaît, comme je m'en doutais, que le pronom démonstratif sous cette forme. Ne pouvant me résigner à passer ainsi outre sans avoir fait autre chose que de constater mon insuffisance et celle de Burguy pour interpréter cet étrange mot, je me suis mis à regarder comme suspect le mot lui-même, et je n'ai pas tardé à me convaincre qu'il ne doit son existence qu'à une corruption du mot primitif et véritable par la maladroite substitution d'une lettre à une autre. Pour faire partager ma conviction au lecteur, je n'ai qu'à rétablir la lettre ainsi éliminée à la place de celle qu'on y a substituée, c'est-à-dire, pour aller droit au fait, qu'à changer le *c* de *ces* en *o* et à écrire *oes*, mot qui a pu embarrasser autrefois un membre de l'Institut, mais dont il n'est plus permis à personne aujourd'hui d'ignorer la signification, surtout quand on entreprend de lire Adenès qui l'emploie encore ailleurs. Au v° 4698 l'éditeur l'a changé en *ues* pour le faire rimer avec *lues* ; on le trouve aussi écrit *eus* et *us* et d'autres manières, que j'indiquerai à l'endroit cité. Ici je me contente de signaler les formes qui ont particulièrement pu prêter à la confusion par la ressemblance des traits des lettres ; or ce sont certainement *oes* et *us*, la première surtout, où il suffisait

que l'o fût mal fermé, pour qu'on le prit pour un c. Et puis, on a probablement cru comprendre ou deviner le sens de *ces*, qui, malgré l'absence de tout crochet, m'a tout l'air de n'être qu'une conjecture. Quoi qu'il en soit, je crois rétablir la pensée et la main d'Adenès en écrivant :

Pou li touche de quel part viengne  
Avoirs , mais k'à son oes le tiengne.

C'est-à-dire à son usage, à son profit. Et maintenant, je suis d'accord avec l'éditeur pour préférer cette leçon.

M. Scheler a vu aussi bien que moi que le mot *ces* est une corruption du texte. Voici sa note : « *A son ces* ne donne pas de sens ; il faut à son *sés*. Le substantif *sés* (satiété), tout négligé qu'il est par les lexicographes, est d'un emploi fréquent. Voy. Baud. de Condé, Notes expl. p. 424. » Je maintiens ma conjecture *oes*, qui a déjà fait son chemin, puisque l'éditeur lui-même a jugé à propos de l'adopter dans son *Errata* ; seulement il l'a interceptée d'une manière fort impropre. La note à laquelle je fais allusion renferme plus d'une maladresse.

V<sup>s</sup> 167.

Que seur aus en puist escheoir.

Si l'on transporte le tréma de l'i du subjonctif *puist* sur l'o de l'infinitif *escheoir* la grammaire et la prosodie seront réconciliées. M. Scheler, qui désapprouve le tréma sur l'o de la diphthongue *oi* comme isolant (?) mal à propos l'élément *o* (je ne parle moi-même du tréma que parce qu'il y est), se contente de dire : « *Puist* est fautif, lisez en une syllabe *puist*. »

V<sup>s</sup> 168. Il s'agit toujours du vilain ; car Adenès paraît avoir voulu faire de son livre une espèce de tableau de morale en action à l'usage des chevaliers, qui déjà de son temps ne se piquaient pas trop, semble-t-il, de se distinguer par leur conduite des vilains, qu'à cette occasion il n'épargne guère

Car jà vilain ne loëront  
Nule honnour, puis qu'il i verront  
Que seur aus en puist escheoir  
Periex , ne de cors ne d'avoir.

J'ai conservé la ponctuation du texte imprimé, afin d'examiner, mais sans me livrer à aucune discussion de système, si elle est d'accord avec la pensée de l'auteur telle que nous devons l'interpréter d'après sa manière habituelle de parler. Pour procéder méthodiquement, il me faudrait commencer par exposer tout un chapitre de grammaire sur l'emploi des

particules négatives dans la vieille langue, ce qui serait long et fastidieux. Je préfère ne toucher aux détails de cette théorie assez difficile qu'à mesure que certains passages que nous rencontrerons, le rendront nécessaire et permettront d'en faire une application immédiate. Nous avons sous la main un de ces passages; mais comme la question relative à la négation qu'il renferme n'en fait qu'une avec celle de la ponctuation et par conséquent de la pensée, nous ne les séparerons pas.

Voyons d'abord ce que le poète veut dire et comment il le dit.

Il dénie au vilain tout sentiment de générosité et d'honneur. Jamais, dit-il, le vilain ne louera, c'est-à-dire ne recommandera, ne conseillera une action honorable, dès qu'il voit qu'il peut en résulter quelque danger ou dommage pour sa personne ou pour sa fortune. On voit que le fond de la sentence qu'il énonce est tout négatif, en ce qu'il n'accorde au vilain aucun sentiment honnête ou généreux; et si l'on examine bien son langage, on voit de plus que la négation qui est dans la pensée domine toute la proposition et pénètre formellement dans la phrase. Au lieu de dire : dès qu'il entrevoit quelque danger pour lui-même *ou* pour sa fortune, le poète rend plus exactement sa pensée en employant la disjonctive négative : quelque danger *ni* pour son corps *ni* pour ses biens; car dans cette distribution aussi tout est négation : il n'exposera jamais *ni* sa vie *ni* sa fortune.

Appuyons ces observations d'un certain nombre d'exemples des plus simples, que nous puissions citer sans entrer dans d'autres explications. Tout verbe qui implique une idée d'ignorance, comme *s'esmerveiller de*, *s'enquerir de*, etc., continue ordinairement sa construction en en liant les différents membres au moyen de la conjonction négative *ne* = *ni*, où nous mettrions *et* ou *ou*. Ainsi v° 5178 :

Moult s'esmerveilla dont venoit  
Cil hons *ne* quel chose il queroit.

Et de même v° 5568 :

Grant merveille ot qu'estre povoit  
*Ne* dont si très lais hom venoit.

Et encore v° 6768 :

Mais durement se merveilloit  
Où cil lais hom l'avoit trouvée  
*Ne* pour quoi l'ot là amenée.

*Ne* a remplacé la conjonction positive, parce que *s'esmerveiller* d'une chose c'est *ne pas* la comprendre. Le verbe *celer*, ne pas dire, appartient aussi à cette catégorie. V° 6446 :

Que vous nostre afaire celez,  
D'ainsi que vous m'avez trouvée  
Ne comment m'avez aportée.

Au v<sup>s</sup> 5227, il y a le verbe *dire*, avec lequel le poète a l'habitude de parler de la même manière :

Dont me dites, ne soit celé,  
Qui vous a céens amené,  
Ne pour quel raison fait l'avés.

On peut ainsi, sans rappeler l'usage des Grecs, à moins que ce soit pour mieux l'expliquer lui-même, rendre compte de la négation si expressément répétée après le verbe *noier*, nier, au v<sup>s</sup> 6816 :

Car forment li touche et anoie  
Que la bele pucele noie  
Que ele sa femme n'est point.

Elle nie qu'elle *n'est point* (en aucun point, de la valeur d'un point) sa femme, pour : elle nie qu'elle est sa femme. Cpz. le verbe *tarder*, v<sup>s</sup> 666.

Voici pour le verbe *s'enquerir* et d'autres semblables aussi quelques exemples. V<sup>s</sup> 6774 :

A Crompart moult bel et à trait  
Enquist trestout premierement  
Dont vient, *ne* où va, *ne* comment  
Là est venus, *n'en* quel contrée  
Fu si bele femme trouvée....

V<sup>s</sup> 6783 : Meniadus li demanda  
De la pucele qui ert là,  
S'il l'avoit tolue ou robée,  
Ne s'ele ert sa femme espousée...

V<sup>s</sup> 6826 : A Crompart dist qu'il envorroit (?)  
En son castel : là connoistroit  
Qui il ert *ne* de quel contrée,  
Ne dont la pucele estoit née...  
Là sara tout à tans adont  
Que il quierent *ne* quel gent sont,  
Ne quel merveille ce puet estre.

On peut encore comparer les vers 388, 1906, 2225, 3295, 3908, 4394, 4635, 4820, 5024, 6236, 6383, 6691, etc. Dans quelques-uns de ces exemples *ne* est employé comme souvent en latin *neque* (= *et ne*, *et non*) dans un sens impératif; dans d'autres, les particules positives et négatives sont mêlées, comme dans les vers suivants (6968-74) :

Car il li vorra demander  
Dont il vient, *ne* où doit aler



Et qui la demoiselle estoit....  
Li a demandé et enquis  
Dont il ert *ne* de quel pays  
Et comment il avoit à non.

Aux exemples que je viens de signaler dans le Cléomadès, on peut encore joindre comme particulièrement remarquables les v<sup>s</sup> 12100, 12540, 12972. Je n'en transcris plus qu'un seul, v<sup>s</sup> 12583-5 :

« Or me dites que devenra  
Mes vallès, *ne* s'o moi ira,  
Ou je ici le laisserai ? »

*Ne* exprime l'ignorance, l'incertitude; dans les deux vers suivants que je prends dans Huon de Bordeaux, p. 44, une simple chance ou possibilité: Je reçois vos ôtages, dit Charles, sous la condition

Que, se vous estes *ne* vencus *ne* maumis,  
Je les ferai trainer à roncis.

Je me serais volontiers dispensé de copier tous ces passages, si je n'y avais pas vu le moyen le plus sûr d'engager le lecteur à les comparer entre eux et avec d'autres semblables, afin qu'il se familiarise le plus tôt possible avec la logique et la syntaxe de l'ancienne langue.

Ce mot de logique me rappelle que nous avons à examiner ici une question de ponctuation, qui ne sera aussi, comme on doit s'en douter, qu'une question de logique sous un autre nom. Les quatre vers que nous avons mis en tête de cette note renferment deux propositions, dont la seconde réunie à la première au moyen de la conjonction *puis on pues que* (dès que), peut se résumer en ces mots : s'ils y voient quelque danger pour eux. Certes on ne s'aviserait pas de séparer ici par une virgule, les mots *pour eux* de celui de *danger*, dont ils sont le déterminatif et le complément. Mais au lieu de *danger pour eux*, le poète a dit, en spécifiant davantage, danger pour leur personne ou pour leur fortune; et il l'a dit de la façon dont nous avons tantôt vu de si nombreux exemples, en se servant de la conjonction négative : quelque danger *NE* de corps *NE* d'avoir. Cela change-t-il rien à la nature des idées ou au rapport grammatical des termes? les mots *cors* et *avoir* dépendent-ils moins du mot *danger*, que s'il y avait : danger de mort ou de ruine? et serait-il rationnel de séparer ici par une virgule le substantif régisseur des génitifs qui en dépendent? Des deux côtés la question est la même.

J'ai pris un bien long détour, je le sais, pour arriver à une conclusion toute simple que je pouvais énoncer en deux mots, en disant que la virgule après *Periex* doit être biffée comme étant contraire au sens et

comme pouvant faire méconnaître la manière de parler d'Adenès. Si le lecteur m'en veut pour le moment de l'avoir arrêté si longtemps ici à propos de si peu de chose, j'ai la confiance qu'il me pardonnera avant d'être parvenu à la moitié de la lecture du poème, surtout s'il est de ceux qui désireront aller jusqu'au bout. Mais ceux-ci seront probablement, comme s'exprime Perse, *vel duo vel nemo*. Ajoutons avec le poète : *turpe et miserabile* !

V<sup>s</sup> 169. Car pieça, con dist ce proverbe :  
« De pute racine pute herbe ; »  
Et si redist on à la fois :  
« Adès reva li leus au bois. »

Ces vers sont mal écrits et mal ponctués, d'où l'on est forcément conduit à conclure qu'ils ont été mal compris. En les expliquant, nous les corrigeons en même temps. En voici d'abord la traduction littérale : car il y a longtemps qu'on dit ce proverbe « de mauvaise racine mauvaise herbe ; » et aussi (ou ainsi) dit-on parfois : « toujours retourne le loup au bois. » Certes il serait très étrange de mettre là une virgule après *longtemps* ; pourquoi donc l'éditeur en a-t-il mis une après *pieça* qui dit la même chose ? Il écrit *pieçà*, comme encore v<sup>s</sup> 9908 *grant pieçà*. Dans Hugues Capet je trouve p. 225, *piech'a*, dans Gaydon, p. 215, *pies'a* ; ce sont d'autres variations. Décomposons le mot : *pièce* (= *bout*, vulgairement : un bon bout de temps, ailleurs *une piécette* et v<sup>s</sup> 11819 même *une piécette*, en vieux thiois : *een stic*, *een groot stic* ou *stuc*) a (il y a), ici suivi de *que* (*con*, *c'on* = que on), que l'éditeur a méconnu, parce que, en confondant légèrement les mots *con dist ce proverbe*, avec notre formule banale : *comme dit le proverbe*, il n'a vu dans *con* que la forme picarde de l'adverbe de comparaison *com*, notre *comme*, tandis que ce sont les deux monosyllabes *que* et *on* réunis par l'élision de l'*e*, qu'il aurait dû distinguer par une apostrophe, en écrivant *qu'on*, *c'on* ou *k'on*. Je puis me dispenser de m'étendre davantage sur cette dernière erreur qui ne trompera plus personne ; et quant à *pieça*, nous aurons à y revenir au v<sup>s</sup> 6538 :

Car, pièce que tournoient  
Furent trouvé, etc.,

où, quoique sans accent grave cette fois, ce qui est bien, il s'est plu à jouer une nouvelle pièce à l'éditeur. Je me contente d'y renvoyer pour le moment ; car ces sortes d'erreurs s'expliquent les unes les autres. Mais il y en a une troisième qui doit encore m'arrêter quelques instants ici-même. L'éditeur, en méconnaissant le pronom *on*, qui était le sujet du

verbe *dist*, a bouleversé toute la construction pour trouver un autre sujet dans *ce proverbe*, qui était le régime. Au lieu de dire comme le faisait Adenès : car depuis longtemps on dit ce proverbe..., le texte imprimé nous donne : car depuis longtemps comme dit ce proverbe..... Et qu'est-ce que ce proverbe dit ? il dit :

De pute racine pute herbe.

Mais n'est-ce pas là le proverbe ou, pour reproduire le texte dans toute son étrangeté, *ce proverbe même* ? Ce proverbe se dit donc lui-même ?... Le *ce* est précieux à noter, parce qu'il peut prouver à lui seul qu'il y avait un autre sujet, que nous retrouvons dans *on* (*on dist*). Ce n'est pas tout ; le pronom *ce* lui-même m'est suspect, puisqu'il n'a jamais pu appartenir à la langue d'Adenès comme sujet masculin singulier, pour lequel le pronom démonstratif n'a chez lui, comme formes monosyllabes, que *cis* ou *cil*. *Ce* soit comme sujet ou comme régime direct est pour lui exclusivement neutre. Quand il est masculin, il est toujours accompagné d'une préposition : *en ce lit*, *à ce jour*, *ens ce point*, *de ce commant*, *puis ce di*, etc. Je n'ai noté que les deux exceptions, v<sup>s</sup> 73 : *ce livre*, et v<sup>s</sup> 3010 : *orent ce lieu arrée*, où la dernière lettre de *cel*, qui est la véritable forme du régime direct masculin, peut facilement s'être perdue devant la première des mots *livre* et *lieu*, soit sous la plume du transcritteur ou déjà anciennement. C'est un fait très fréquent que cette omission d'une consonne, surtout d'une liquide, à la fin d'un mot, quand elle revient au commencement du mot suivant, comme ici *ce livre* et *ce lieu*, pour *cel livre*, *cel lieu*. Mais dans *ce proverbe* le cas est différent, de même que dans trois ou quatre autres exemples que je puis encore citer. Gui de Bourg., page 67 : *Or me rendés ces armes sans plus de demorer, Ce hauberc et ce hiaume et ce branc d'acier clair* ; et même poème, p. 69 : *Si je lais cest enfant ce bon cheval mener*. Il serait plus que téméraire de chercher querelle dans ces vers à l'accusatif masc. *ce*, sous prétexte que soit l'auteur, soit un copiste, par un scrupule de style qu'on n'éprouvait pas à leur époque, aurait voulu éviter d'abord un triple, ensuite un double retour de *cest* qui est la forme la plus ordinaire dans ce poème ; et même dans ce cas ils auraient témoigné en faveur de *cest*. Je l'ai également trouvé dans Floovant, p. 21 : *Gardcz-moi ce chatel*, et p. 23 : *ce droit lor recevez* et dix vers plus bas encore une fois : *Ce droit... an respit li metez*. Je ne sais si je rendrais cette dernière arme inutile dans les mains d'un défenseur éventuel de cette forme *ce*, en disant avec MM. Guessart et Michelant que le Floovant est écrit en dialecte lorrain et que l'orthographe en est fort irrégulière ; mais de quelque manière que j'envisage les exemples que je viens de citer de ce poème et de Gui de

Bourgogne, ils ne me font pas changer d'avis relativement à cet usage du pronom *ce* comme régime direct masculin dans Adenès.

Il continue de m'être suspect. Malgré l'absence de toute indication de variante, je doute que l'éditeur du Cléomadès l'ait trouvé dans ses manuscrits au vers 169. Dans aucun cas il ne peut y être maintenu comme sujet. Je n'examinerai pas ce que l'éditeur devait en faire, le remplacer par *cis* ou *cil* ou même par l'article sujet *li*... Pour moi, en effet, ce n'est pas ce pronom seulement, mais toute la construction qui est à corriger en changeant ce prétendu sujet en régime. J'ai à voir ce que j'en ferai moi-même : si nonobstant mes doutes sur sa légitimité, je le conserverai comme régime direct, ou si je le remplacerai par la forme régulière *cel* ; car je ne sais quoi rendrait l'emploi de l'article *le*, régime, moins propre dans ma nouvelle phrase. Sans discuter ultérieurement les raisons de ma préférence, j'adopterai *cel*, en soumettant au jugement du lecteur la restitution suivante de tout le passage :

Car pieça c'on dist cel proverbe :

« De pute racine, pute herbe ; »

Et si redist on à la fois :

« Adès reva li leus au bois. »

Il n'échappera à personne que *redist on* aurait dû suffire seul pour protéger *on dist* dans le premier vers ; mais tout le monde n'appréciera pas également bien quel service j'ai rendu à ce passage en retranchant après *pieça* cette virgule qui résumait en quelque sorte toutes les autres fautes. Quoique m'étant fait une loi de me borner à la correction du texte sans trop fouiller les plaies que j'y découvrirais, le peu d'importance qu'on attache d'ordinaire à une virgule bien ou mal placée, c'est-à-dire, comme je l'entends, la négligence avec laquelle beaucoup de lecteurs suivent la pensée d'un auteur, m'engage à y insister en cette rencontre, où le contre-sens ou plutôt le non-sens qui en résultait est utile à observer comme enseignement et avertissement. Plus haut, en faisant abstraction de *pieça* et de sa virgule, nous avons vu que le proverbe se citait assez étrangement lui-même ; tenons-en compte cette fois en traduisant de nouveau tout le passage littéralement et mot à mot : *car longtemps [il y] a, qu'on répète ce proverbe : « de mauvaise racine [vient] mauvaise herbe ; » et d'autre part dit-on quelquefois : « toujours retourne le loup au bois. »* Pour aider le lecteur à se mettre à mon point de vue et mieux comprendre mon intention, j'ai suppléé entre crochets les ellipses et ajouté des guillemets. Si après cela il ne comprend plus dans le texte imprimé ce qu'on a fait dire au poète, j'aurai atteint mon but. Afin de ne rien oublier, j'ajouterai encore

que *redist* s'emploie souvent de celui qui parle à son tour après un autre et que *reva* appartient au verbe *raler* (réaller, retourner), mais que c'est une affectation d'étymologiste que d'écrire *r'aler*.

V<sup>a</sup> 203.                    Tel ainsi com je truis lisant  
                              Que plus preus, etc.

Mettez après *Tel* et *lisant* une virgule. La locution *trouver lisant* revient souvent dans les récits des poètes, qui aiment à en appeler au *livre*, aux *anciens* *escriis* ; mais Adenès, en la répétant, oublie qu'il tient son histoire du récit des deux dames dont il parle v<sup>a</sup> 20 et suivants et plus clairement encore à partir du v<sup>a</sup> 18523. La même chose lui est arrivée plusieurs fois.

V<sup>a</sup> 217. Mettez un point-virgule après ce vers, et de même après le v<sup>a</sup> 232.

V<sup>a</sup> 244.                    Car en es anciens escriis,  
                              Trueve on que tousjours a esté  
                              France la flours et la purté  
                              D'armes, d'honneur, etc.

Je ne m'explique pas cet *en* dans le premier vers, car je ne saurais le rapporter ni à celui *pays* qui précède, ni même par un pléonasm à *France* qui suit. C'est probablement une faute d'impression pour *ens* ou *enz*, adverbe qui se joint et se combine souvent avec *en* et d'autres prépositions : *ens en*, *ens es*, *ens el*, *ens ou*. Comparez v<sup>a</sup> 150 : *Ens es bons mettre* ; v<sup>a</sup> 1155 : *Enz ou lieu*, etc., surtout dans le II<sup>e</sup> vol. le même langage, v<sup>a</sup> 15079 : *ens es lettres*. Quant à *en es le pas* au v<sup>a</sup> 11709 je n'ai point à m'en occuper ici.

V<sup>a</sup> 269-70.                Si gentiment estoit taillié  
                              Que se on l'eüst souhaidié.

Ces participes avec leur accent aigu sur leur voyelle finale pèchent évidemment contre le genre. Comp. v<sup>a</sup> 1517-18 :

Car il faisoit si très douz tans  
Que se on l'eüst souhaidié :  
Ce leur a moult la nuit aidie.

J'ai rapproché ces vers dans un double but, d'abord pour montrer cette forme de participe dans son véritable emploi (car ici *souhaidié* et *aidié* l'un masculin, l'autre neutre, ce qui revient au même, sont légitimement accen-

tués, tandis que dans l'autre exemple, *taillie, souhaidie*, féminins, doivent perdre tout accent); ensuite pour faire remarquer que le deuxième vers qui est, à cette différence près, de part et d'autre absolument le même, renferme une locution, familière à Adenès, répondant à notre *fait à souhait*, et qu'il n'y a pas par conséquent à changer *se* en *si* (= ainsi) comme je l'avais un instant soupçonné. Ce serait même absurde, si l'on considère que ce serait la faire souhaiter *telle qu'elle est*. Sur ces terminaisons en *ié* masculin et *ie* féminin, particulièrement dans les participes, on peut voir BURGUY, Gramm. I, p. 213-14. Mais quant au passage qui nous occupe, et pour mieux comprendre l'importance de la question qui s'y rattache, on fera bien de lire en premier lieu l'excellente note de M. Scheler. Je ne l'approuve cependant pas toute entière sans réserve, car dans ce qu'il dit du v° 14461 et suivants, où il veut changer *pitié* en *Pythie*, qu'il interprète ensuite par conseillère, je ne saurais adopter son opinion. Il n'est pas croyable qu'Adenès se soit jamais trouvé si à court d'invention, d'expressions et de rimes, qu'il ait dû se résigner à prêter au personnage qu'il faisait parler, un langage si embarrassé. Je reviendrai sur ce passage en son lieu; mais je puis dire dès à présent qu'à la place de *une moult grant pitié*, c'est *une moult grant partie* qu'il faut lire. A cette exception près, j'adhère à tout ce que contient la note de M. Scheler.

Je fais suivre ici autant que possible par ordre un certain nombre d'endroits où l'éditeur a, soit bien soit mal, observé les règles grammaticales dans la terminaison *ié* ou *ie*. La liste est loin d'être complète. V° 359, 707, 1024, 1491, 1797, 1809, 1874, 2089, 2169, 2211, 2291, 2827, 3194, 3545, 3770, 3897, 4940, 4982, 5162, 5205, 5488, 5943, 5991, 6270, 6377, 6611, 7757, 7960, 7991, 8257, 8308, etc. La plupart des fautes qui y ont été commises dans le texte se trouvent corrigées dans mes observations.

V° 306-7.

Or est droit que je vous espele  
La biauté de sa suer seconde.

Il fallait *est drois* (cprz. v° 16173); mais la flexion manque souvent dans cette locution. Voici en partie la note de M. Scheler : « Lisez *drois* (nom.) pour *droit*; de même v° 679 *seürs* pour *seür*, 706 *rois* pour *roi*. » ..... « Nous avons encore à noter ici l'emploi de *suer* au cas-régime au lieu de *serour*; cette infraction à la règle..... paraît remonter à l'auteur, car les passages où elle se présente ne sont pas toujours susceptibles de correction (v° 2178, 2646, 4105, 4332, etc.). Cependant la bonne forme du régime, *serour*, se présente v° 4088 et 7212. » Je respecte trop l'autorité de

M. Scheler pour que je sois tenté d'élargir ou de restreindre une règle de grammaire posée par lui. Je ne cite les deux vers suivants de Gui de Bourgogne, p. 39, v<sup>s</sup> 11-12, qu'à cause de la liberté que le poète s'y est donnée :

Si i vient vostre suer, à celer nel vous quier,  
Et si i vient bele Aude, la soreur Olivier.

Voilà *suer* et *soreur* côte à côte au cas sujet.

V<sup>s</sup> 309. Sachiez qu'ele ot XX [et] II ans.

J'ai ici une couple de petites observations à faire. Comme toute autre science, la philologie a ses traditions, dont l'oubli ne peut qu'amener le désordre et la discréditer. Cet [et] entre crochets ici et de même aux vers 432 et 557 : XX [et] V ans, X [et] IX ans, indique qu'il n'y a dans le Ms. que les chiffres XXII, XXV, XIX, sans la conjonction. Au vers 505, où le nombre est exprimé en toutes lettres, le Ms. a la conjonction : *vint et trois ans*, et cela se comprend ; mais cela ne devait pas engager l'éditeur à l'insérer entre les chiffres, même avec des crochets. D'abord l'usage ne le veut pas : ensuite, si, comme je le soupçonne, du temps d'Adenès on exprimait habituellement la conjonction en parlant, le chiffre seul la renfermait déjà nécessairement, et l'ajouter par-dessus le compte, c'est effacer un des témoignages de l'ancien usage de la langue. Je trouve la preuve de la justesse de mon observation dans l'Introd. de LE ROUX DE LINCY, en tête des *Quatre livres des Rois*, p. XCIX, où, dans sa liste des noms de nombre en vieux langage, la conjonction *et* est partout exprimée : *dis e set*, *dis e huit*, *dis e neuf*,... *li dis e setmes*, *le dis e uitme*, *le dis e nofme*, etc. On voit qu'il est bon de se demander le pourquoi de tout. Au commencement de la Préface de Gui de Bourgogne, éd. Guessard, on cite dans un vers : *XXVII anz* et dans une note au-dessous on avertit qu'il faut lire : *vingt et sept ans*. Notre éditeur n'a pas compris cela. Il est vrai, dans Flovant, p. 1, v<sup>s</sup> 5, l'éditeur français s'est aussi oublié et a écrit « *XX et VI anz* » ; mais p. 2, v<sup>s</sup> 27, il revient à la règle en écrivant « *XXVI anz* », et les points y sont. Les contemporains du poète, qui étaient en outre plus instruits, et plus habitués à la mesure et au rythme des vers qu'on ne le pense généralement (voyez v<sup>s</sup> 5495 et 5810 et suivants), n'étaient ainsi pas exposés à tronquer en lisant le mètre de ces sortes de vers.

Une autre observation qui m'est également inspirée par mon désir de voir maintenir la sévérité et, si j'ose le dire, la sincérité des études philologiques, dans lesquelles les Belges pourraient figurer au premier rang, s'ils voulaient, c'est que tous les sigles, c'est-à-dire les lettres employées

autrement que pour leur valeur alphabétique (et les chiffres romains sont de ce nombre), se trouvent toujours dans les Mss. du moyen-âge placés entre deux points, et qu'il est d'usage de les reproduire ainsi dans les impressions des vieux textes, auxquelles on tient avec raison à donner un caractère diplomatique. L'éditeur du Cléomadès a malheureusement négligé cette pratique, sans quoi l'ami de l'antiquité aurait le plaisir de retrouver dans le livre imprimé les vers 309-310 représentés de cette manière :

Sachiez qu'ele ot .XX.II. ans,  
Et près ert plus bele .II. tans  
Que cele que j'ai devisée,

comme ils sont certainement écrits dans les Mss., à moins qu'ici peut-être, ce qui arrive quelquefois, dans le premier chiffre, on n'ai pas séparé par un point, les unités des dixaines.

Je ne rechercherai pas la cause de toutes les imperfections de ce genre que j'ai rencontrées dans le Cléomadès ; les premières lignes du préambule de l'*Errata* ne les révèlent que trop. Je signalerai cependant en particulier l'étrange écriture :

C. ou plus en enbelesist (v<sup>s</sup> 3107) ;

et de même v<sup>s</sup> 4640 :

Que C. mile fois bien venus  
Soit il...;

et encore v<sup>s</sup> 5064 :

C. chevaliers i eslirez,

avec un point après le C numéral et nul point devant, ce qui n'est ni antique ni moderne. Ce n'est pas à la place que le chiffre occupe dans le vers qu'il faut attribuer cela, puisqu'elle varie, et qu'au vers 7626 :

X roiaumes, qu'il prenderoit ;

et au vers 8677 :

XX de ceux k'o lui amena,

les X se trouvent aussi au commencement de la ligne et ne sont ni précédés ni suivis d'un point. Quelle que soit la cause à laquelle on voudra attribuer ce privilège du C d'être escorté d'un point, il faudra bien admettre que l'éditeur l'a trouvé ainsi dans sa copie et qu'il a dû se demander ce qu'il faisait là et ce que lui-même en ferait. Il l'a conservé ; a-t-il en même temps biffé celui que son copiste, fidèle au Ms., avait probablement mis devant ? Je dois le croire ; en effet il a dû se dire qu'on ne commence guère une ligne par un point.

V<sup>s</sup> 310.

Et près ert plus bele II tans.

« Le Ms. porte : *Et pres ele plus bele II tans.* » Le Ms. qui renferme



cette faute de copiste, est sans doute celui de l'Arsenal (n° 175) qui a servi de base à l'édition. La bonne leçon reçue dans le texte vient par conséquent du Ms. de la Bibl. impériale n° 7539 ? Pourquoi ne le dit-on pas ? Cprz. v° 313.

V° 313.

Or vous dirai de la mainsnée

Briement : parmi le bois m'en vois.

La leçon n'est pas la même dans les deux Mss. Celui de la Bibl. imp. porte : *parmi le voir m'en vois*. Si la variante est réelle et qu'on n'ait pas mal lu *bois* pour *voir* dans le Ms. de l'Arsenal, elle semble prouver que déjà anciennement le sens du vers n'était pas tout à fait clair pour les copistes. Dans de pareils cas, c'est un principe de critique que l'on a eu mille fois l'occasion de vérifier, que la leçon la plus facile par elle-même, la plus immédiatement intelligible, quoiqu'elle soit souvent effrontément absurde relativement à l'ensemble des pensées, a été introduite par les copistes, et que rarement, au contraire, une leçon plus obscure a été substituée à une plus claire. Ces gens là, dont la race n'est pas éteinte depuis l'invention de l'imprimerie, mais s'est perpétuée sous d'autres noms, voulaient comprendre ce qu'ils écrivaient et le faire comprendre à leur manière par les lecteurs qu'ils mesuraient à leur taille. Ainsi dans les vers qui nous occupent, quoi de plus banal que la phrase *parmi le bois m'en vois*, je vais ou je marche dans le bois, et quoi de moins vulgaire que *parmi le voir m'en vois*, je me promène dans le vrai ? langage figuré, pour dire je n'ai pas à inventer, je n'ai qu'à exposer la vérité. L'auteur a fait une critique indirecte des poètes de son temps qui, en traçant le portrait d'une belle femme, s'abandonnaient à leur imagination et remplissaient de leurs fades hyperboles des pages entières. Il sera bref, dit-il, parce qu'il n'a qu'à choisir dans le vrai ; et il tient si bien parole, qu'il n'y emploie que trois vers. Le copiste du Ms. 175 n'a pas compris cela et fait dire au poète qu'il sera court parce qu'il va faire ou qu'il fait une promenade dans le bois. C'est cependant la leçon que l'éditeur a préférée. Il a bien fait d'un autre côté de ne pas se contenter de reproduire la note marginale de P. Paris qui n'était propre qu'à induire le lecteur en erreur, en lui faisant prendre *voir* pour la variante de *vois*, plutôt que de *bois*. Mais il y a des personnes qui ne comprennent pas qu'on puisse se tromper ou seulement douter. Heureuses gens ! — L'éditeur aurait dû écrire *Briement* avec un accent aigu.

V° 532.

Poissant furent, et moult avoient

Seur Marcadigas grant envie,

Pour ce qu'il menoit tele vie,  
De la terre que il tenoit,  
Que chascuns s'en esmerveilloit.  
Pou parloit on se de lui non, etc.

Encore une malheureuse virgule qui gâte tout le sens de la phrase. Pour le prouver, donnons le vrai sens. *Avoir grant envie seur quelqu'un*, ne pouvant signifier que porter grande envie à quelqu'un (les anciens disaient *envie sur quelqu'un*, comme encore les Thiois : *nijd op iemand*), Adenès dit que les cinq puissants rois qui étaient les voisins de Marcadigas lui portaient grande envie, parce qu'il avait trouvé le moyen de vivre si noblement (en entretenant un grand nombre de chevaliers, etc.) de la terre qu'il possédait, que chacun s'en étonnait et qu'on ne parlait que de lui. On voit que je n'ai tenu nul compte de la virgule placée par l'éditeur après *vie* à la fin du troisième vers ; les mots *menoit telle vie* (vivait tellement) *de sa terre* doivent rester étroitement liés ensemble, pour que le poète ne dise pas qu'on portait à Marcadigas envie de sa terre. On lui enviait la splendeur de sa cour et le grand train de vie qu'il menait avec les revenus de son royaume.

V<sup>s</sup> 349. Par envie enprent on souvent  
Ce dont on trop tard se repent.

« Lisez *tart* pour *tard*. » Noté par M. Scheler.

V<sup>s</sup>. 357-62 Mais moult l'orent arrière mis  
De sa terre k'essilie orent ;  
Dou pis li firent que il porent  
Tout li V roi sans nul deport ;  
N'i regardoient droit ne tort.

J'ai écrit ces cinq vers comme il doivent être lus, en remplaçant les virgules après *orent* et *deport* par un point-virgule et *N'i* par *N'i*. M. Scheler corrige pareillement cette dernière faute. Au dernier vers devant *N'i* il faut suppléer *il* (ils).

V<sup>s</sup> 385. . . . . par tel couvent  
Que, se cil à cui combatroit,  
Par ses armes le conqueroit,  
K'Espaigne lairoit à tous jours,  
Ne mais n'i seroit ses retours.

J'ai ajouté une virgule après *combatroit* et une autre après *tous jours* ; la première est indispensable, la seconde n'y fera pas mal.

V<sup>o</sup> 392.           Ce pour quoi tel chose manda,  
Ce fut pour la pitié qu'il a  
De sa gent qu'il voit essillier ,  
Ne n'a pover del adrecier.

M. Scheler a ici une longue et excellente note dans laquelle il réfute par des raisons péremptoires tout le système orthographique exposé par l'éditeur dans son *Errata* à l'occasion du mot *del* dans ce dernier vers, où il propose d'écrire *d'el*, avec une apostrophe ainsi placée. Je me fais un devoir de recommander cette note à quiconque veut voir clair dans ces sortes de questions, dont la discussion n'exige pas seulement beaucoup de jugement, mais encore des connaissances grammaticales positives. Pour ma part, je crois qu'il n'y a à opter qu'entre l'orthographe ancienne, invariable dans tous les manuscrits, *del*, sans apostrophe, et, en cas d'élimination, comme ici, sa résolution conforme à l'usage moderne, *de l'*, en séparant la préposition de l'article. Ma préférence est pour cette dernière et j'écirais :

Ne n'a pover de l'adrecier,

que l'on fasse de *l'* apostrophé un pronom, *la (sa gent)*, régime du verbe (je dis verbe) *adrecier* ou qu'on fasse de celui-ci un substantif et de *l'* apostrophé l'article de ce substantif, *le (de le=dou)*, peu importe. Comparez v<sup>o</sup> 11968 et 11260.

V<sup>o</sup> 421.           . . . . tant qu'il avint  
Que à Cléomadès en vint  
La nouvele. Là il manoit  
El roiaume de France droit.  
Quant cele nouvele oy ot,  
Au plus tost que il onques pot,  
S'esmut, etc.

Cette ponctuation est contraire à la construction et au sens de la phrase; pour rétablir l'une et l'autre, effacez le point au milieu du troisième vers et donnez à l'adverbe *Là* qui suit un *l* minuscule. Le point peut se remplacer par une virgule, mais elle n'est pas nécessaire; je préférerais en mettre une après le verbe *manoit*, et une autre avant l'adverbe *droit* qui doit se rattacher au verbe *vint* à la fin du deuxième vers (*vint droit là [où] il manoit*), de sorte que le détail explicatif : *El roiaume de France*, se trouverait entre deux virgules. Quoique l'opération que je recommande soit assez clairement décrite, je crois bien faire de la pratiquer moi-même ici sous les yeux du lecteur, et d'apporter en même temps à ces vers un

autre changement que la régularité grammaticale semble conseiller. Voici donc comme je les écris :

. . . . . tant qu'il avint  
Que à Clebmadès en vint  
La nouvele là il manoit,  
El roiaume de France, droit.  
Quant cele nouvele oïe ot,  
Au plus tost que il onques pot  
S'esmut pour aler cele part, etc.

L'accord formel d'oïe avec *nouvele* est dans les habitudes d'Adenès ; voyez v<sup>s</sup> 6218 et ma note sous le vers 4967 ci-près ; cp. aussi v<sup>s</sup> 792-94 :

Si tost que perceüs les ot ,  
A sa gent dist : « Or leur alons ;  
Sachiez desconfis les avons. »

Quant à l'autre correction, elle est d'autant plus importante que dans *là il manoit*, au lieu de *là où il manoit* (en thiois : *daer hi verbleef* pour *daer waer* ou *dat hi verbleef*), nous avons un exemple frappant de la liberté avec laquelle les anciens usaient de l'ellipse, particulièrement de celle des adverbess relatifs. Cprz. v<sup>s</sup> 15343, 16523. 17245. — M. Scheler : « L'adverbe *là* est ici, comme en beaucoup d'autres passages du livre, relatif et équivaut à *là où*. »

V<sup>s</sup> 429. Je croi k'ains hom de si pou d'ans,  
Selonc le point de celui tans,  
Eüst tel force com cil ot  
Que XX [et] V ans sans plus n'ot.

Croirait-on qu'il y a des corrections si faciles et si évidentes qu'on les fait sans en avoir la conscience, en lisant, et qui ensuite vous font hésiter à les accepter à cause de cette facilité et de cette évidence mêmes, parce que vous regardez comme impossible qu'elles auraient échappé aux yeux qui ont revu les épreuves, si c'étaient de véritables fautes? C'est ce qui m'est arrivé dans les vers qu'on vient de lire. Ma pensée en a comme instinctivement saisi et suivi le sens logique, et ce n'est qu'après être parvenu au bout de la phrase, que je me suis aperçu que la négation qui devait en être comme la clef de voûte, y manquait. Cette négation a dû être placée en tête du premier vers ou du troisième, c'est-à-dire qu'il a dû y avoir *Ne croi* ou *N'eüst*, au lieu de *Je croi* ou *Eüst* seulement. Comme, malgré la brièveté et l'insuffisance des renseignements que l'éditeur nous a donnés sur les manuscrits, il en résulte cependant qu'ils sont tous les

deux des exemplaires de luxe, il n'y a pas de doute que les différentes séries de vers qui se suivent dans le texte imprimé comme autant de strophes ou de paragraphes, ne commencent dans les Mss. par des initiales rouges ou bleues plus ou moins grandes, plus ou moins ornées. On sait que d'ordinaire ces lettres n'étaient pas faites par le copiste proprement dit, mais par ce qu'on appelait le rubricateur. Pour prévenir les erreurs de celui-ci, le copiste avait soin de tracer en petit et très-légèrement au milieu de l'espace blanc qu'il avait ménagé à cet effet, la lettre que le rubricateur devait reproduire en couleur; ce qui n'empêchait pas toujours ce dernier de se tromper dans son travail machinal et de remplacer le petit moniteur, que nous retrouvons encore dans beaucoup de Mss., par une autre lettre, un *N*, par exemple, comme ici, par un *J*. D'autres fois l'espace lui manquait pour les ornements plus ou moins ambitieux de son initiale, et il couvrait sans scrupule en tout ou en partie les premières lettres des vers voisins. Ce cas était le plus fréquent, parce que les premières lettres s'avancant ordinairement un peu vers la gauche sur le reste de la ligne, rétrécissaient la marge; mais quoique à demi effacées ainsi, elles n'étaient pas perdues pour le lecteur habitué à ces accidents et connaissant assez la langue du livre qu'il avait devant lui, pour les suppléer.

Lequel des deux cas a eu lieu ici? Le rubricateur a-t-il mis au premier vers un *J* pour un *N* ou, en supposant qu'Adenès ait écrit *Je croi*, la queue du *J* est-elle venue absorber ou obscurcir l'*N* initial du troisième vers? Il y a plus d'une probabilité à faire valoir pour et contre, mais comme en définitive la question ne peut être décidée d'une manière certaine que par l'inspection du Ms. ou, pour plus de sûreté, des deux Mss., je me bornerai à dire, qu'en égard à la place qu'Adenès assigne encore à la particule négative en d'autres endroits (par ex. v<sup>o</sup> 4066), je ne pense pas qu'il l'ait ici éloignée du verbe *croi* jusqu'au troisième vers et transportée de la proposition principale dans celle qui lui est subordonnée. L'inspection du livre peut ne pas confirmer mon opinion sur ce dernier point; mais il est impossible qu'elle ne prouve pas que le texte imprimé est vicié. Je le rétablis provisoirement comme suit :

Ne croi k'ainc hom de si pou d'ans,  
Selonc le point de celui tans,  
Eüst tel force com cil ot,  
Que .XX.V. ans sans plus n'ot.  
Adont ert pour enfes tenus  
Cil qui n'avoit .XXX. ans ou plus.

J'ai ajouté une virgule après le troisième vers, parce que le *Que* au

commencement du vers suivant amène le motif de ce qui précède; je n'oserais le changer en *Qui*. — M. Scheler : « Lisez *Ne croi*. » Et note suivante : « *Enfés* (infans) pour *enfes* est une orthographe à juste titre réprouvée par M. Littré et tous les adeptes de l'école critique. »

V<sup>s</sup> 460.

Si bel, si gent, si par creü.

On pourrait douter ici si *par creü* ne doit pas former un seul mot. Je suis bien aise que l'éditeur se soit décidé pour la division. Je reviendrai sur cette question sous le v<sup>s</sup> 4089 et ailleurs. — L'éditeur a changé d'avis dans l'*Errata*.

V<sup>s</sup> 567.

Cléomadès li respondi.

M. Scheler : « Lisez *respondi* ». La rime aurait dû avertir le réviseur. Au reste voyez Burguy, I, p. 228. Changez aussi le point en deux-points.

V<sup>s</sup> 572.

C'est vostre flex qui fait aura.

Une note au bas de la page dit « Le Ms. porte : *C'est vostre flex qui ce fait aura*. » Si ce Ms. est le n<sup>o</sup> 175, comme on doit le croire, d'où vient alors la leçon reçue dans le texte où le vers est réduit à sa juste mesure ? Si elle est empruntée au n<sup>o</sup> 7559, on devait nous le dire, afin de lui donner un peu d'autorité, ce dont elle a grandement besoin ; car si le vers y a gagné en régularité, on ne peut se dissimuler que la phrase y a perdu beaucoup en justesse et en netteté d'expression. *Qui fait aura* n'est pas du tout la même chose que *qui ce fait aura*. Le pronom *ce*, régime du verbe *faire*, a ici un rapport tellement déterminé avec ce qui est dit au vers précédent, qu'il est indispensable et que sans lui la proposition est tronquée et n'a plus de sens. J'avouerai que le silence de l'éditeur relativement à la provenance du vers adopté dans son texte m'a fait craindre un instant que, plus frappé de l'irrégularité du mètre que de l'importance du pronom, il n'ait sans plus de réflexion corrigé le vers de la manière en apparence la plus simple, en éliminant ce monosyllabe qui le gênait, et qu'il ne se soit pas même donné la peine de consulter l'autre manuscrit. Après bien d'autres suppositions également invraisemblables, parmi lesquelles celle-ci, qu'il ait trouvé la même leçon dans les deux Mss., je me suis demandé ce que, dans tous les cas possibles ou impossibles, j'aurais fait à sa place et ce que j'avais à faire encore en ce moment pour en finir. C'était, me suis-je dit, de me servir du seul élément certain qui m'était fourni (la variante indiquée sous le texte), pour tâcher de reconstituer ce

malheureux vers d'une manière satisfaisante. Le problème à résoudre, c'était de le débarrasser d'une syllabe surabondante sans sacrifier le pronom *ce* dont la phrase ne pouvait se passer. Je crois y être parvenu. Ces petits mots sont souvent transposés par les copistes, surtout quand leur place est grammaticalement plus ou moins indifférente. On trouve même que s'étant aperçus de leur erreur après l'achèvement de la ligne, ils ont cherché à la rectifier par un signe de renvoi. Ces signes de différente forme sont souvent, et pour cause, très-faiblement marqués et peuvent ne pas être aperçus ou compris par les éditeurs ou les transcripteurs. On en peut voir un exemple dans les Quatre livres des R., page 225, dans la note. Je ne vois donc dans le vers hypermétrique de la variante :

C'est vostre flex qui ce fait aura,

qu'une transposition du pronom *ce*, et, que le Ms. signale l'erreur par une marque de renvoi ou non, je corrige :

C'est vostre flex qui fait ç'aura.

Si quelqu'un, pour conserver à *ce* toute son accentuation, regrettait de le voir élidé, il y aurait encore moyen de le satisfaire. Une fois entré dans la voie des corrections on ne doit pas plus s'arrêter devant la suppression d'une terminaison arbitraire d'un mot, que devant une transposition, et ici moins que partout ailleurs. Écrivons donc :

C'est vostre flex qui ce fait a.

Nous y gagnons non-seulement de n'avoir plus à transposer le pronom *ce* ni à l'élider, mais encore de remplacer le futur antérieur *fait aura* par le passé *fait a* qui est logiquement beaucoup préférable. Je doute même que personne ait jamais entendu quelqu'un s'exprimer de cette façon : *On dira que vous l'aurez fait*, pas plus du temps d'Adenès que du nôtre.

Ceci était écrit depuis près d'un mois, quand l'Institut archéologique liégeois délégua deux de ses membres au Congrès d'archéologues qui s'est réuni le 20 mars (1866) à Paris. L'un des délégués, M. Eug. Dognée, avocat, était un de mes anciens élèves. Comme en lisant le Cléomadès j'avais regretté plus d'une fois d'en être réduit à de simples conjectures sur tout ce qui concernait l'écriture des Mss. et que j'étais d'un autre côté bien certain que, pendant son séjour dans la grande ville, mon jeune et studieux ami ne manquerait pas à son habitude d'y visiter les Bibliothèques, je trouvai l'occasion trop belle pour n'en pas profiter, et je le priai de vouloir bien, à mon intention, examiner les deux Mss. utilisés par l'éditeur d'Adenès, et particulièrement celui de l'Arsenal. Non seulement M. Dognée

accueillit ma demande avec empressement, mais me permit aussi de lui signaler une dizaine de passages dont il m'intéressait le plus à cette époque de connaître exactement l'écriture. Parmi ces passages le vers 572, qui nous occupe en ce moment, était le premier, et je me réjouis de pouvoir, en cet endroit même, donner au lecteur un échantillon de l'intelligence et de l'exactitude avec lesquelles mon obligeant ami s'est acquitté de sa promesse. Il a fait mieux encore en collationnant aussi à la Bibliothèque de l'Arsenal le n° 176, copie moderne du n° 175, qui fut faite, comme dit une note, pour Crozat. Toute moderne qu'elle est, les variantes qu'elle présente dans certains endroits douteux, prouvent qu'elle pourrait être de quelque secours dans une édition vraiment critique. Je passe quelques autres renseignements que je dois encore à mon jeune ami, pour faire connaître le résultat de sa collation du vers dont nous avons spécialement à parler ici. Le voici (je copie la note qui m'a été remise) :

Ms. de l'Ars., n° 175 : C est vostre flex qui ce fait aura. (f° 5 r°, col. 5. v° 14).

Ibid. n° 176 : C est vos flex qui ce fait aura. (Ms. Crozat, p. 10).

Bibl. imp. n° 7539 : C est vostre filz qui ce fet a. (f° 5 v°, col. 2. v° 2).

La leçon du n° 176, qui est du reste d'après le témoignage de M. Dognée une copie fort exacte du n° 175, *vos* au lieu de *vostre*, est une bonne correction faite en vue de rétablir la mesure (Adenès emploie encore ailleurs *vos* sujet et *vo* régime pour *vostre*; cprz. v° 7281 et 5087); mais ce n'est que cela. Le n° 7539 seul donne la leçon primitive, qui est aussi, comme je crois l'avoir démontré plus haut, la meilleure et la seule rationnelle. Il reste seulement à ramener les formes *filz* et *fet* à l'orthographe ordinaire du dialecte d'Adenès. Ce n'est pas cela certainement qui a pu engager l'éditeur à négliger cette variante.

En prenant connaissance ce matin de l'*Errata*, à la fin du deuxième volume qui m'a été remis hier dix juillet (1866), j'ai été frappé de l'admirable parité qui existe entre la conjecture malheureusement unique et un peu tardive de M. Paulin Paris communiquée à l'éditeur, et le manuscrit de Crozat dont j'ai cité la leçon plus haut. J'aurais été vraiment trop fier si le hasard avait voulu que l'éditeur de *Berthe aux grands pieds* se fût ainsi trouvé d'accord avec le Ms. de la Bibl. imp. et avec moi.

En relisant (après six mois) cette note je me suis demandé s'il n'était pas téméraire de ma part de contester, comme je l'ai fait plus haut, la régularité de l'expression *on dira que votre fils AURA fait cela*. J'aurais dû en effet, en ce qui concerne Adenès, m'exprimer avec plus de réserve, puisqu'en d'autres endroits il parle encore de la même manière, par exemple v° 15196 :



Tele (feste), que cil puissent conter,  
Qui à cele feste seront,  
Qu'à bele feste esté aront.

et v<sup>s</sup> 16024 : Voist à la guerre : là sara  
Quel hardement en lui ara.

Si dans mon premier essai de correction *qui fait ç'aura*, dans l'élision de *ce*, quelqu'un craignait aussi l'apparent endurcissement du *c* devant l'*a*, il n'aurait qu'à écrire : *qui fait l'aura*, le pronom personnel neutre *le* n'ayant pas moins de force en cet endroit que le démonstratif *ce*. Mais le *c* n'en reste pas moins doux malgré l'élision et il recevra notre cédille comme dans *ç'ai oï conter* v<sup>s</sup> 9700, *ç'ai oï dire*, v<sup>s</sup> 10600, 10857, 11325, *ç'aferit*, v<sup>s</sup> 12150, 16006, etc. Je n'ajoute ces petits détails grammaticaux que parce qu'on est souvent tard à les apprendre et qu'ils ne laissent pas d'embarrasser quelquefois des hommes habiles.

V<sup>s</sup> 588. Ce vers et le précédent forment une sentence qui ne sera juste et raisonnable que si l'on place une virgule entre les deux hémistiches du second, ainsi :

Que cil qui pert son heritage  
Par lascheté, fait grant folage.

De cette manière le sens sera clair et la pensée vraie, ce qui n'est pas, si l'on dit que celui qui perd son héritage, fait grand folage par lâcheté.

V<sup>s</sup> 591. « Lisez *no droit* (cas-régime) pour *nos droit*. » M. Scheler.

V<sup>s</sup> 604. *Desvolep'e*; je sais qu'on n'est pas d'accord sur la dérivation de ce mot; mais cette orthographe remonte pour le moins au XII<sup>e</sup> siècle, et notre *développer*, sans accent sur le second *e*, conserve encore le souvenir de sa première forme. Voir aussi M. Scheler.

V<sup>s</sup> 613-4. Biffez les virgules à la fin de ces deux vers.

V<sup>s</sup> 677 et suivants, le sens exige une légère rectification de la ponctuation, telle que je la représente ici :

Seur un cheval liart séoit  
Tel que meilleur ne convenoit;  
Car fins ert et seür et fors  
Pour sus combatre cors à cors;  
Ne nul meillour cheval de guerre  
Ne trovast on en nule terre.

Au troisième vers j'ai biffé le point très-mal placé après *fors* et au quatrième j'ai remplacé la virgule après *cors* par un point-virgule. *Seür et fors pour sus combatre* tiennent nécessairement ensemble. Je laisse *seür* pour *seürs*, mais j'écris *nul* au lieu de *nol* aussi noté par M. Scheler.

V<sup>s</sup> 707-8. .... fu premiers comincié  
Icele guerre et atisié.

Rétablissez dans *commencié* et *atisié* la terminaison féminine en biffant l'accent. — La forme *premiers* est adverbiale, ce que j'ai méconnu dans mes notes sur mon fragment d'Aiol.

V<sup>s</sup> 760. De cel poindre trois enchei  
Qui onques puis n'orent santé.

M. Scheler a vu comme moi que *enchei* devait s'écrire en deux mots : *en chei*. C'est une construction impersonnelle; nous dirions *il en chei* (tombe) *trois*. L'ellipse du pronom *il* est des plus fréquentes dans la vieille langue. Comparez sous tous les rapports le vers 1006 :

Que trois contre .I. en y avoit.

L'absence ou la présence de l'adverbe *y* ne change rien à la chose. Je conseille aussi de mettre une virgule après *en chei*; le pluriel qui suit (*qui n'orent*) n'en sera pas moins légitime. J'ajoute cela afin de donner au lecteur l'occasion d'examiner en même temps si, dans ce vers, au lieu de *trois*, il ne faut pas écrire *troi* sans *s*, cette flexion n'appartenant qu'au régime pluriel, comme dans le v<sup>s</sup> 1006. Pour plus de détails voyez v<sup>s</sup> 4450.

V<sup>s</sup> 797. Et brandir maint espie trenchant.

« Lisez *espié* (épieu, lance) au lieu de *espie*, » etc. M. Scheler, dont on peut voir la note même et le Dictionnaire étymologique.

V<sup>s</sup> 799. S'en venoit la lance en poignée.

Au recto de ce feuillet du texte, v<sup>s</sup> 752, nous avons vu ce même vers écrit d'une manière passablement différente, la ponctuation y comprise, quoique la construction soit aussi des deux côtés la même :

S'en venoit, la lance enpoignée.

Abstraction faite de la ponctuation, sur laquelle on pourrait différer d'opinion, la première manière est la meilleure et seule bonne, car *enpoignée* est

incontestablement le participe du verbe *empoignier*, dont la préposition est inséparable, et la lance *en poignie* pris dans le sens de la lance au poing (comp. v<sup>s</sup> 989, 996, 1014, etc. *l'espée ou poing*), qu'un lecteur distrahit pourrait y voir, serait un affreux barbarisme. Je ne m'explique pas la cause de cette inconstance dans deux passages si peu distants l'un de l'autre, et ne puis y voir qu'une faute d'impression. Cprz. Gaydon, p. 324, v<sup>s</sup> 4 : *Le lance empoigne et l'escu mist avant* ; it. p. 274, près de la fin : *l'escu au col et la lance anpoignie* (sic), etc.

V<sup>s</sup> 849.                   Fors que toute jour chaploier.

Ce *toute jour* m'a été suspect jusqu'à ce que je l'ai de nouveau rencontré dans le même sens v<sup>s</sup> 7511. Depuis je l'ai encore trouvé dans le Test. de Jeh. de Meun, Keller, Romvart, p. 126, et dans J. de Condé, *Dit de l'aigle*, v<sup>s</sup> 52 et. p. 75, v<sup>s</sup> 155. J'y compare Burguy, I, p. 191, ligne 30 : « *tante* invariable pour *tant*. » Je le lis encore dans Huon de Bord. p. 91 et 158 ; it. dans Hugues Capet, p. 235 ; it. p. 209 : *Toute jour ajournée* !

V<sup>s</sup> 855. Au lieu d'un point je préférerais mettre deux-points ou au moins une virgule après ce vers.

V<sup>s</sup> 859-68.           Quant Marcadigas son fill voit  
                          Comment les rens fremir faisoit  
                          Et les batailles remuer,  
                          « Castele ! » li ot escrier.  
                          Toute la bataille branloit  
                          Au lez là où il se tournoit.  
                          En son cuer en a Dieu loé,  
                          Quant son fruit vit si meüré  
                          Et moult plus que devant ama  
                          L'ente qui si fait fruit porta.

La marche de ces dix vers est étrangement embarrassée. On ne voit pas bien jusqu'où la dépendance de *Comment* s'étend ; car il est difficile d'y rattacher encore le quatrième vers *Castele ! li ot escrier*. Il en est de même de *Quant*, qui commence une période dont la protase et l'apodose, de quelque manière qu'on les détermine, paraîtront toujours logiquement inconciliables. J'avais essayé d'y remédier en mettant le cinquième et le sixième vers entre parenthèses et, comme cela n'aidait pas, d'y comprendre encore le quatrième ; mais dans cette disposition le septième vers aurait dû devenir le complément du premier et se terminer par un point, ce que la suite rendait impossible. J'ai donc eu recours à une conjecture

qui, sans me satisfaire complètement, m'a paru cependant constituer une véritable amélioration du texte. Le changement que je propose est d'ailleurs peu de chose en lui-même ; il ne s'agit que de remplacer au deuxième vers *Comment* par *Forment* dont les trois premières lettres se trouvent probablement obscurcies dans le manuscrit par la queue et les ornements de la grande initiale *Q* du vers précédent. Le transcritteur n'y distinguant clairement que la syllabe finale *...ment* aura suppléé la précédente comme il l'entendait, sans songer qu'à côté du mot *comment* qui se présentait à lui, il y avait encore l'antique *forment* (fortement) qui remplissait les mêmes conditions. Je l'excuse cependant volontiers de s'être fourvoyé dans un passage qu'Adenès lui-même n'a pas tracé avec la régularité et la netteté que nous sommes habitués à trouver chez lui. Je souhaite qu'en le relisant, le lecteur en soit plus content que moi :

Quant Marcadigas son fill voit,  
Forment les rens fremir faisoit  
Et les batailles remuer ;  
« Castele ! » li ot escrier :  
Toute la bataille branloit  
Au lez là où il se tournoit.  
En son cuer en a Dieu loé, etc.

Les quatre derniers vers tiennent ensemble ; mais je laisse au lecteur à démêler à qui *son fruit* du huitième vers doit se rapporter, si *son* doit s'entendre de Marcadigas ou de Cléomadès. Dans l'un cas *fruit* signifiera *fil* (son fils), dans l'autre cas, *valeur* (sa valeur, sa prouesse). Je le comprends de la seconde manière, parce que sans cela *L'ente*, au dernier vers, désignerait Marcadigas, qui serait ainsi dit *s'aimer plus que devant* lui-même, et tout le reste deviendrait absurde. Il suffit de n'y voir qu'un échantillon du mauvais goût du temps : *L'ente* c'est Cléomadès, non considéré comme rejeton de son père, mais par rapport aux fruits qu'il porte, à la valeur qu'il déploie. Je cède à la tentation de citer quelques vers de Baud. de Condé où il s'agit aussi de l'ente et de ses fruits, *Contes dou mantiel*, v<sup>s</sup> 1 :

Ki de boins est, si mete entente  
A boins estre, car de bonne ente  
Vient bons fruis, u nature ment :  
Tout ensi sachiés purement  
Que boins fruis de bone ente vient.  
Par nature ensi bons devient  
Fius de preudome et de tel pere, etc.

V<sup>s</sup>. 869-71. Je transcris les trois vers comme ils sont dans le texte :

Lors se feri Marcadigas  
Si anemis ou plus grant tas.  
Moult durement les assailloit.

Ils sont accompagnés d'une note qui dit : « Le Ms. porte *S'anemis*. Comp. v. 951. » Me trouvant en présence de deux leçons manifestement fautives, celle de la variante et celle du texte refait d'après elle, je n'ai rien eu de plus pressé que d'aller comparer le vers 951, auquel on me renvoyait. Que m'a-t-il appris? Que les fautes que j'avais vues n'étaient pas des fautes? Loin de là; mais ce que je savais depuis longtemps, que l'*i* du pronom *si* peut ne pas s'élider devant une voyelle. Ce qu'il aurait dû m'apprendre, c'était que le pronom *si* pouvait être employé comme régime masculin pluriel et surtout qu'Adenès avait pu construire le verbe pronominal *se ferir* avec un régime direct et dire : *Marcadigas se feri si anemis ! Ferir*, sans *se*, se construit de deux manières, ou avec un régime direct, *ferir quelqu'un*, le frapper, ou avec une préposition, par ex. *ferir sur*, se jeter sur, tomber sur, comme dans ces vers que j'ai déjà expliqués il y a du temps dans ma notice sur quelques fragments d'Aiol, v<sup>s</sup> 17 : *Sur l'escu de son col vait ferir le premier*; v<sup>s</sup> 21 : *Si en vait ferir l'autre, celui qui Aiol tient*; v<sup>s</sup> 31 : *Vont ferir sur les quatre des quivers renoies*, c'est-à-dire vont se jeter sur les quatre. Voilà pour *ferir*, sans pronom; quant à *se ferir* verbe pronominal, l'analogie s'oppose à ce qu'il soit employé sans préposition et jamais Adenès n'a pu écrire ce qu'on nous donne dans le texte, mais tout aussi peu, cela s'entend, ce que la note nous dit être la leçon du Ms. Je n'ose plus demander quel Ms.; pour changer de formule, comme « le Ms. » n'en désigne certainement qu'un, je demanderai ce que « porte » l'autre? Ne l'aurait-on encore une fois pas consulté pour goûter le plaisir de corriger le vers boiteux par conjecture? J'en serais d'autant plus fâché, que cette conjecture est moins acceptable, et qu'on me force par là d'entrer dans la même voie. Soit, puisqu'il ne peut en être autrement; mais tâchons de venir en aide en même temps au vers et à la phrase. Celle-ci sera régulière, d'après ce que nous avons vu plus haut, si nous parvenons à y introduire la préposition *sur* et si nous écrivons :

Lors se feri Marcadigas  
Sur les anemis ou plus grant tas,

ou *sur sis anemis* ou *sur ses anemis* avec le pronom picard ou bourguignon; toutefois je préfère l'article. Mais la phrase ainsi rectifiée donnerait au vers une syllabe de trop. Eh bien! au lieu de *sur*, prenons une autre préposition équivalente à *sur*, à ou mieux *en* (= *dans*) qui se laisse

combiner avec l'article ( : *as* = à *les*, *es* = en *les*) et nous aurons une leçon qui remplira toutes les conditions :

Lors se feri Marcadigas  
Es anemis ou plus grant tas.  
Moult durement les assailloit, etc.

C'est, pour m'exprimer comme les anciens philologues, la main même, *ipsa manus*, du poète, et c'est aussi, dirai-je, au risque de scandaliser ceux qui ne croient pas à une double vue de la critique, ce que je lis d'ici dans les deux Mss. de Paris. Si l'éditeur et le copiste qu'il a employé ne l'y ont pas vu, cela s'explique facilement quand on remarque dans la collation du Ms. indiquée par l'éditeur à côté de ce vers, qu'il se trouve, fo 4 vo, le quatrième, par conséquent tout en haut de la colonne au coin supérieur de la page, à laquelle place sa première lettre peut, par accident ou pour peu que le Ms. ait été fatigué par la main des lecteurs, être devenue difficile à distinguer. Mais il serait bien extraordinaire que les deux Mss. se trouvassent absolument dans les mêmes conditions.

Ceci aussi était écrit avant que mon obligé ami, M. D., partit pour Paris, et l'on comprend que le vers dont je m'étais si longuement occupé, ne fut pas oublié sur la liste que je lui remis, et que je lui communiquai en même temps mes observations. Voici le résumé de sa réponse :

« Votre restitution *Es anemis* est parfaitement justifiée. Seulement le feuillet n'est ni usé ni sali ; mais la première lettre *E* est cachée sous la lettre ornée *L* qui commence le vers précédent, ainsi : (ici une espèce de calque de cet *L* dont la patte, ou comment appellerai-je le prolongement de sa base vers la droite, absorbe le premier *E* de *Es anemis*). Il n'y a après l'*s* restant aucune trace d'un *i* ni d'une apostrophe. » Ensuite, M. D. me reproduit en entier l'écriture visible du Ms. 175 :

	..s anemis au plus grant tas.
du Ms. 176 :	S' anemis au plus grant tas.
du Ms. 7559 :	Es anemis au plus grant tas.

Ainsi ce dernier Ms., celui de la Bibl. imp., coté aujourd'hui, me dit M. Dognée, n° 1456, n'a pas été consulté par l'éditeur. Le n° 176, la copie moderne faite pour Crozat, s'accorde d'une manière surprenante avec la leçon que M. Van Hasselt, malgré l'apostrophe, a prise pour celle du vieux manuscrit. Je me borne à le faire remarquer ; il sera facile au lecteur d'ajouter le commentaire.

Malgré les rectifications que la note de M. Dognée m'indiquait à faire

dans la première partie de ces observations ou plutôt à cause de ces rectifications suffisamment nettes et faciles à appliquer, je n'ai pas voulu changer un mot dans ma première écriture, parce que la connaissance des causes de nos erreurs fait elle-même partie de la science. M. Scheler appelle *si anemis* « un péché grammatical » et écrit aussi *Es anemis*.

V<sup>s</sup> 876.                    Quant aucun en véoit retraire ,  
                               Ne vous sarois je pas retraire  
                               Comment les savoit ravoier.

Voilà le texte, et immédiatement au-dessous, la note : « Le Ms. porte :

Ne vous *saroie* je pas retraire, »

avec le mot *saroie* en italiques pour mieux nous le signaler. En effet, comme ce mot est placé là, il compte nécessairement dans Adenès pour trois syllabes. et gâte par conséquent le vers. C'est ce que l'éditeur, à cheval sur le mètre, a voulu dire, car il remplace hardiment *saroie* par *sarois* sans examiner si cette forme du conditionnel appartient à la grammaire du poète. S'il avait fait le contraire à l'imparfait, et changé quelque part la terminaison *ois* de ce temps en *oie*, je n'aurais rien à y redire, car cet *s* final a été autrefois un *c*, avant que la forme de la seconde personne fût passée à la première, et Adenès en offre encore plus d'un exemple. Ainsi v<sup>s</sup> 2066 :

A envis m'i assentiroie  
                               Si je pour vous faire l'osoie.

De même v<sup>s</sup> 5255-54 :

Moult vous desiroie à veoir  
                               Pour ce que vous devoie avoir.

et v<sup>s</sup> 3781 :                    En manjai, car grant fain avoie.

et 3784 :                    N'avoie encor nului veü.

Comparez encore v<sup>s</sup> 3801, 4977, etc., etc. Peut-être est-ce cela qui a trompé l'éditeur ; mais le réciproque ne peut avoir lieu et *sarois* pour *saroie* n'est pas du temps d'Adenès, quoiqu'on eût déjà à la seconde personne *ois* pour *oies*.

Il y avait deux autres moyens de corriger le vers et des plus simples, c'était de retrancher *je* ou *pas*, au choix : *je*, comme dans les vers 1200 *Que n'i saroie metre pris* ; 1401 *Trop y metroie longuement* ; 2389-90 *Que la disme pas n'en porroie Recorder, car jà ne saroie* ; 7912 *Que dire nel saroie pas*, et cent fois ailleurs ; *pas*, comme déjà dans deux des exemples que je viens de citer, et dans le vers 2470 : *Que ne le porroie retraire*, et

beaucoup d'autres. Je corrige donc à mon tour, en attendant l'inspection de l'autre Ms. dont l'éditeur ne nous parle pas :

Ne vous saroie pas retraire.

J'aime mieux, comme on voit, conserver *pas* que *je*, parce qu'il est moins probable que *pas* soit dû à une distraction du copiste que *je*, qui semble n'être que la répétition des dernières lettres du mot précédent. Au reste voici un exemple de *je* dans le même cas. V<sup>s</sup> 6499 :

Que vous iroie je contant ?

Le vers auquel se rapportent les observations qui précèdent, était le troisième de ceux que j'avais recommandés à l'attention de mon jeune ami, et l'on va voir que j'avais bien fait de ne pas l'oublier. Il n'y a à corriger dans ce vers qu'une bévue du transcrit. La collation des trois Mss. n<sup>o</sup> 175, 176, et 7539, que j'ai sous les yeux, prouve que la variante est une fausse indication, non pas en ce qui concerne *saroie*, mais à cause du pronom *je* qu'aucun Ms. ne reconnaît. Le premier et le deuxième ont : *Ne vous saroie pas retraire* et le troisième :

Ne vous sauroie pas retrere,

où il n'y a d'autre différence que celle du dialecte. Cette différence entre ce Ms. et les autres, s'était déjà révélée dans les variantes qu'on m'a communiquées au vers 572 et elle est très-marquée, m'assure-t-on, dans tout le cours du poème. Je n'approuve pas le silence absolu de l'éditeur à cet égard ; car il y a encore beaucoup à apprendre pour tout le monde à une comparaison attentive des différentes formes de la langue du XIII<sup>e</sup> siècle.

M. Scheler dit : « Il fallait simplement biffer *je*, au lieu de commettre... un choquant anachronisme (*sarois*). »

Le pluriel *les*, au troisième vers après le sing. *aucun* qui précède, est à noter. *Aucun* n'avait point de forme de pluriel, mais il en gardait parfois la valeur. Burguy, I, p. 169.

V<sup>s</sup> 878-82.

Comment les savoit ravoier  
Et à droit d'armes ensaigier.  
Quant il véoit qu'il en ert poins,  
Souvent li ot valu cis poins,  
A paines fust nus si doutiex,  
Qui fesist mal devant ses iex.

La ponctuation des trois premiers vers est contraire à la construction et au sens. Le point à la fin du deuxième vers, après *ensaigier*, qu'il faut



écrire *ensaignier* comme l'indique la rime, doit être changé en virgule et la virgule à la fin du troisième en point. Au lieu du point après le quatrième vers il faut un point-virgule ou mieux encore deux-points. Je n'avais pas touché aux deux derniers vers qui ont seuls attiré l'attention de M. Scheler, dont voici la note : « Il vaut mieux mettre *Que fesist* au lieu *Qui fesist*. » Je préfère garder *Qui fesist*, parce que je rapporte *Qui* à *nus* ou plutôt à l'expression complexe *nus si doutieus*, en interprétant *si doutieus* en particulier par *quatumvis timidus*, si lâche qu'il fût.

V<sup>s</sup> 898.                    A celui point tout droit avint  
                              Que Galdas des Mons là survint  
                              Entre lui et Bondart le Gris ;  
                              Sous Cléomadès fu ocis  
                              Ses chevaus à cele venue.

J'ai changé la ponctuation de l'imprimé qui était contraire à la construction et au sens de ce passage. *Galdas survint là entre lui et Bondart* est la même chose que s'il y avait : Galdas survint là conjointement avec Bondart, lui et Bondart entre eux. Avec un point après *survint*, comme écrit l'éditeur, nous aurions : entre lui (Galdas) et Bondart fut tué sous Cléomadès son cheval, ce qu'il serait bien difficile de comprendre. Et puis, que ferait-on des mots à *cele venue* ? J'aurai à revenir plus loin sous le v<sup>s</sup> 5451 sur cet usage d'*entre* que l'éditeur a méconnu en plus d'un endroit.

V<sup>s</sup> 905. *En mi aus tous*. Il n'y avait ici aucune raison particulière pour écrire la préposition *enmi* ou *emmi* en deux mots. Remplacez la virgule après ce vers, par deux points et biffez le point à la fin du vers précédent.

V<sup>s</sup> 921. Ecrivez en changeant la ponctuation comme le sens l'exige :

Dou rescourre moult se penoient  
Sa gent, et grant paine i metoient,

*Sa gent* collectif, qu'Adenès emploie toujours comme sujet avec le pluriel, ne peut être séparé par une virgule de *se penoient*. La construction, sauf l'inversion, est ici tout à fait la même qu'au vers 1001 :

Sa gent durement se penoient  
Dou rescorre.

Comparez encore v<sup>s</sup> 895, 1107, etc. Je n'ai mis une virgule après *gent* que pour être mieux compris. M. Scheler supprime également la virgule après *se penoient*.

V<sup>e</sup> 923-6.

Mais tant erent afebloïé  
De lui qui estoit mis à pié  
Que moult en erent esbahi ;  
Leur cuer et leur coup amenti.

Dans une note au bas de la page l'éditeur a mis « *Amenri* ? » avec un point d'interrogation. A-t-il voulu indiquer que l'écriture du Ms. est douteuse ou est-ce une correction qu'il propose ? Dans le premier cas il aurait mieux fait de recevoir dans le texte le mot *amenri* qu'il recommande ensuite dans sa conjecture ; dans l'autre cas, c'est-à-dire si l'écriture n'est pas douteuse et que le Ms. porte clairement *amenti*, mais que ce mot lui parût suspect, il ne devait pas se contenter d'écrire au bas du texte le mot *amenri*, avec un point d'interrogation qui est une énigme de plus, mais faire connaître d'abord exactement au lecteur la leçon du vieux texte et, s'il y tenait, ses conjectures ensuite. Maintenant tout est confusion.

Malgré l'insuffisance des données que l'éditeur me fournit en cet endroit sur la sincérité du texte que j'ai devant moi, je n'en poursuivrai pas moins ma tâche en m'appuyant sur les hypothèses les plus vraisemblables. Avant de choisir entre *amenti* et *amenri*, examinons d'abord ces deux mots en eux-mêmes, leur signification, leur condition grammaticale et la fonction qu'ils remplissent dans la phrase. *Amenti*, comme il est écrit là en un mot, m'est absolument inconnu ; mais si je l'écris en deux mots, *a menti*, je le reconnais et il sera reconnu par tout le monde pour le passé du verbe *mentir*. Outre sa signification ordinaire, ce verbe peut aussi avoir celle de manquer à ses promesses, à ce qu'on avait fait attendre ou espérer, et, par extension, tromper, faillir, faire défaut, et c'est dans ce sens que j'expliquerais ici *leur coup a menti* : le coup a failli, faibli, est moins sûr, n'est plus ce qu'il devrait être. L'auxiliaire *a*, au singulier, prouve que *leur coup*, qui en est le sujet, quoique sans son *s* de flexion, est également au singulier, et à plus forte raison, qu'il ne faut pas donner au verbe deux substantifs pour sujet en comprenant *Leur cuer et leur coup* dans la même proposition, mais rattacher *Leur cuer* à la proposition précédente dont il sera le sujet plur., comme *leur cops* (sic) sera le sujet sing. de *a menti*. Voilà les principales considérations, me semble-t-il, qu'on pourrait faire valoir en faveur de *a menti*. Je ne me dissimule pas les objections qu'on peut y faire, mais celles-ci, moins une ou deux peut-être, seront tout aussi contraires à *amenri*, et cependant c'est entre ces deux leçons que nous avons à choisir. Qu'est-ce qu'*amenri* ? c'est la forme du participe passé et aussi de la première ou troisième personne du singulier du prétérit déf. du verbe *amenrir*, notre amoindrir, diminuer, actif ou neutre.

Dans notre passage, si on le prend pour un prétérit défini, il se trouvera dans les mêmes rapports grammaticaux avec le reste de la phrase que nous avons établis pour *a menti*. En traduisant littéralement les quatre vers, nous aurons ainsi : Mais ils étaient tellement affaiblis à cause de lui qui était mis à pied (de ce qu'il était démonté) que leurs cœurs en étaient fortement étonnés (troublés), et leur coup (bras) perdit une partie de sa vigueur. Je ne fais plus dépendre, comme on voit, le dernier membre de la conj. *Que*, mais j'en fais une énonciation absolue et j'en détache les mots *Leur cuer* pour en faire le sujet du verbe qui précède. Adenès change souvent ainsi brusquement sa construction et l'on ne saurait nier que *ils erent ebahi* et *leur cuer erent ebahi* ne puissent également se dire. Quant à l'espèce d'enjambement qui en résulte, il est tout à fait dans la manière du poète. Ce n'est pas tout ce qu'il y aurait à dire sur la construction que je propose, mais c'en est assez pour qu'on me comprenne ; quant aux lecteurs qui préféreront considérer *amenri* comme un participe passé, ils n'auront qu'à rectifier la mauvaise ponctuation du texte. Pour en finir, voici les deux manières dont ces quatre vers pourraient être écrits :

1<sup>o</sup> Mais tant erent afebloïé  
De lui qui estoit mis à pié,  
Que moult en erent esbahi  
Leur cuer, et leur cops amenri *ou a menti* ;

2<sup>o</sup> Que moult en erent esbahi  
Leur cuer et leur coup amenri.

Pour en finir, disais-je ; je dois à l'obligeance de M. Dognée de pouvoir ajouter encore quelques renseignements qu'il est regrettable que l'éditeur ne nous ait pas donnés lui-même ; nous n'aurions eu ni à deviner des énigmes ni à raisonner d'après des hypothèses. Voici la note courte, mais bien nette et bien positive qui vient de m'être remise :

Ms. de l'Arsenal n° 175 : Leur cuer et leur coup amenri. (f° 4 v° col. 2. V<sup>s</sup> 16.)

Ibid. n° 176 (Crozat) : Leur cuer et leur coup amenri.

Bibl. imp. n° 7539 : Leur cuers et leur cops alenti. (f° 8 v° col. 1. V<sup>s</sup> 18.)

On voit que la leçon du dernier Ms. diffère beaucoup de celle du n° 175 et que les indications fournies par l'éditeur sont non-seulement incomplètes, mais disposées de telle sorte qu'elles ne peuvent qu'induire le lecteur en erreur. Si je n'en étais encore qu'au commencement de cette note, je me ferais un devoir de profiter de ces nouveaux renseignements pour tâcher de démêler parmi ces variations dues à des copistes embarrassés, la rédaction primitive de ce passage ; mais mon siège étant fait, je ne me sens

plus le courage de le recommencer, et je me borne à souhaiter bonne chance à celui qui se chargera de cette besogne.

La recension de M. Scheler me ramène une troisième fois à ce vers 926. Je ne puis me dispenser de transcrire sa note en entier : « Ce vers ne réclame, pour être intelligible, que la division de *amenti* en *a menti* (Cléomadès a mal répondu à leur courage et à leur rescousse et les a rendus sans effet). On connaît cette acception du verbe *mentir*. L'éditeur conjecture inutilement le changement du mot en *amenri*. »

On voit que relativement à *amenti* la même conjecture s'est présentée à M. Scheler et à moi, mais que nous différons en ce que lui l'adopte définitivement et que moi je l'abandonne pour la variante *amenri* qui m'a paru d'un langage moins forcé. Aujourd'hui que je sais que ce mot n'est pas une conjecture de l'éditeur, mais la véritable leçon du Ms. de l'Arsenal, et qu'au contraire l'*amenti* du texte n'est qu'une leçon menteuse et controuvée qui n'existe dans aucun des Mss., je ne puis que persister dans mon choix et je suis certain que M. Scheler, qui, trompé par une fausse indication, n'avait vu qu'une conjecture dans *amenri*, s'y ralliera. S'il préférerait lire *alenti* avec le Ms. 7559, il serait forcément amené à rattacher avec moi *Leur cuer* (sic) à *erent ebahi*; car je ne pense pas qu'il approuve jamais l'expression *leur cuer alenti*, quoique *leur cops alenti* puisse lui plaire. J'ajouterai que je voudrais que l'analyse du passage qu'il a donnée dans sa parenthèse, fût plus exacte. Ce n'est pas Cléomadès qui *a menti* (pour garder ce mot) à ses compagnons; mais ceux-ci n'étant plus secondés par lui comme lorsqu'il combattait encore à cheval à leur tête, sentirent leur courage et leurs coups faiblir, mentir.<sup>(4)</sup>

V<sup>s</sup> 959. Au lieu d'une virgule à la fin de ce vers, il faut un point-virgule.

(<sup>4</sup>) En écrivant cette page, j'avais perdu de vue les passages suivants que j'aurais pu utiliser. Huon de Bordeaux, page 62, au milieu :

Forment estoit navrés et mal baillis,  
Pour .I. petit li cuers ne li menti.

Gaydon, page 53, après le milieu :

Quant Thibaus voit que de son bras n'a mie,...  
Li cuers li ment, ne puet avoir baillie.

Ce que l'éditeur de Gaydon explique dans une note p. 361 : « Le cœur lui dit qu'il ne peut avoir le dessus. (Il sent qu'il ne peut être vainqueur); » et il fait effacer la virgule après *ment*. Je ne suis pas de son avis; il n'a rendu le sens ni de *ment* ni de la phrase. Si le cœur de Thibaut lui disait qu'il ne pouvait vaincre, il ne *mentait* pas, mais disait parfaitement vrai.

V<sup>s</sup> 957-65.      Sormans li Rous li ot ocia  
Son cheval et Garsianis.  
Ne vous puis pas tout deviser ;  
Grant paine ot à lui remonter.  
Là ses chevaus demora mors  
Fu un petit navrés ou cors ;  
Mais n'estoit pas plaie mortés.  
Tant ot fait qu'il fu remontés, etc.

Le poète dit de Marcadigas : Sormans et Garsianis lui avaient tué son cheval et, par une espèce de parenthèse à laquelle il a souvent recours pour abrégé (cp. mes obs. sur le v<sup>s</sup> 18569), il ajoute : « Je ne puis pas vous raconter toutes les circonstances de cette lutte ; (mais) il eut beaucoup de peine à se remonter ; (car) là (à l'endroit ou au moment) où son cheval fut tué sous lui, il avait été lui-même quelque peu blessé au corps ; mais ce n'était pas une plaie mortelle. Il était parvenu à se procurer un autre cheval, » etc. J'ai conservé la ponctuation du troisième vers qu'on pourrait aussi mettre entre parenthèses. J'ai effacé le point-virgule entre le cinquième et le sixième, parce que ces vers tiennent étroitement ensemble, comme on peut le voir dans ma paraphrase. L'éditeur n'a pas compris cette construction ; il a pris *Là* comme démonstratif et absolu (*ibi*), tandis qu'il est relatif (*ubi*). L'expression complète serait *Là où*, qu'on trouve cinquante fois dans Adenès, mais dont les anciens pouvaient omettre le second membre comme nous omettons ordinairement le premier. J'ai déjà parlé de cette remarquable ellipse sous le vers 421 et nous la retrouverons encore aux v<sup>s</sup> 11735, 14760, 15545, 16325, où le lecteur, qui ne connaîtrait pas cet usage, le trouvera suffisamment confirmé. Les v<sup>s</sup> *Là ses chevaus*, etc. et le suivant ne servent qu'à expliquer pourquoi il eut grande peine à se remonter : il était blessé.

V<sup>s</sup> 966.                      S'on li ot dit en quel perill  
Il avoit longuement esté.

Si j'en avais le moyen, je voudrais m'assurer qu'il y a bien *Son* (Si on) dans le Ms. et non pas *Con* ou *Kon* (que on = parce qu'on). Au fond l'un et l'autre peuvent s'expliquer, mais je préfère avec M. Scheler *C'on*.

V<sup>s</sup> 979.                      . . . . car si chargié estoient  
Que tous les bras plains en avoient.

Il est évident que *tous* doit s'entendre des gens de Marcadigas et non de leurs bras. Écrivons donc *tout*, qui sera le sujet pluriel, à la place de *tous* qui est le cas régime. Alors Adenès dira justement ce qu'il veut dire,

que tous en avalent les bras pleins. Comme l'évidence exclut toute possibilité d'un malentendu, nous ne devons voir ici qu'une faute de déclinaison.

V<sup>s</sup> 996-99. On m'accusera de fausser le sens de ces vers, si je dis que j'admire beaucoup ce *sangler* qui *l'espée au poing rendoit estal* (tenait ferme à sa place); mais qu'on accuse d'abord l'éditeur de n'avoir pas fait dire autre chose à son texte, en mettant après *sangler* le point qui devait venir après *estal*. Les quatre derniers vers ne forment qu'une seule phrase et la ponctuation devait être celle-ci :

L'espée au poing rendait estal.  
A guise de hardi sangler  
Qui l'i veïst esboueler  
Chevaus et entour lui ferir,  
Bien le deüst à preu tenir.

J'ai en même temps, au troisième vers, écrit *l'i* (l'y) avec une apostrophe au lieu de *li*, que l'éditeur aurait au moins dû changer en *le* pour donner à *veïst* son régime naturel. Mais l'adverbe *i* (y) est nécessaire pour compléter la scène du tableau et... il y est.

V<sup>s</sup> 1024. Car s'espée brisié estoit.

Cet *espée brisié* résume en lui toutes les autres bévues de ce genre. Cprz. v<sup>s</sup> 269.

V<sup>s</sup> 1051. Que l'espée Galdas trencha  
Si que l'autre parmi coupa  
En la moienne tout parmi;  
La piece à la terre en chei.  
Quant Cléomadès vit s'espée  
Qui estoit en mi leu coupée, etc.

Je suis d'opinion que dans le deuxième et le troisième vers il valait mieux écrire *par mi* (par le milieu) en deux mots, que dans le septième *en mi leu* en trois, comme l'a fait l'éditeur; *mileu* étant un substantif composé tout fait, *en mileu* suffisait. Comparez v<sup>s</sup> 905.

V<sup>s</sup> 1058. Pour *la sene*, lisez *la seue* et v<sup>s</sup> 1060 mettez *S'il puet* entre deux virgules.

V<sup>s</sup> 1075. Pour que ces vers : Ne sot pouoir de retenir  
Galdas, ainçois convint cheir,

soient français et aient un sens, il faut, dans le premier, au moyen d'une apostrophe après l'*s* de *sot* (*s'ot*), séparer le pronom *se* du prétérit défini du

verbe avoir, *ot*, notre *eut*, auquel il s'est attaché; tandis que ne composant qu'un mot avec lui, *sot*, il formerait le prétérit du verbe savoir, notre *sut*. Le texte imprimé serait en langage moderne : Galdas ne sut pouvoir de se retenir, mais dut tomber; avec *s'ot* nous aurons : Galdas n'eut pouvoir de se retenir. La transposition du pronom régime est usuelle dans la vieille langue; écrivez aussi *pavoir* pour *pouvoir* ici et V<sup>s</sup> 1675. V. M. Sch.

V<sup>s</sup> 1080. « *Micudre* est une faute de gramm. dans le Ms.; la règle veut au cas de régime *millour*. » M. Scheler.

V<sup>s</sup> 1087. L'éditeur a eu raison de s'écarter de la leçon du Ms. rapportée dans sa note, non-seulement parce que le vers était trop long, comme il le dit, car il aime à faire preuve d'exactitude en cela; mais encore parce qu'il ne s'agit pas ici de *se saisir de quelque chose*, mais *d'être saisi de*, en possession de quelque chose, d'avoir en son pouvoir, comme l'indiquent clairement le cinquième et le sixième vers plus haut :

Quant Cléomadès se senti  
Dou bran le roi Galdas saisi.

La différence est grande; et l'oreille si délicate de l'éditeur a aussi dû être choquée de l'accumulation de tant de lettres sifflantes dans ce même vers : *qui de s'espée estoit saisis*. Il est certes dommage qu'il nous laisse encore une fois ignorer si c'est à lui ou au Ms. n<sup>o</sup> 7559 qu'est due l'initiative de la correction de ce vers.

V<sup>s</sup> 1091. *Puis ce di*, litt. depuis ce jour, mais mis pour dès ce moment, tout de suite, se trouve ici écrit en trois mots et dans d'autres endroits plus souvent en un seul. Si l'éditeur a cru que le choix était indifférent, il devait du moins éviter cette inconstance; elle est fort désagréable dans un livre de ce genre, où le lecteur cherche à se rendre compte de tout, même du système d'orthographe soit de l'auteur ou de l'éditeur.

V<sup>s</sup> 1094. *Puis le jour*, il se pourrait que l'auteur eût écrit *puis ce jour*. Peut-être aussi pourrait-on séparer les mots *ce jour* de *puis* par une virgule ce qui donnerait *ains puis, le ou ce jour*, etc., c.-à-d. : ce jour-là il ne chercha plus à rencontrer Cléomadès.

V<sup>s</sup> 1104.            Tant féri de ça et de là  
                      Et les rens si aclaroia,  
                      Que ses peres ot racouvré  
                      Cheval.

La note dit : « Le Ms. porte : *Que les rens,* » etc. La substitution de *Et* à *Que* pour ne pas avoir deux *que* de suite, est aussi inutile qu'arbitraire. On pourrait même examiner si, à cause des diverses nuances de signification que *tant*, *si* et *que* admettent dans la vieille langue, on n'a pas changé la marche logique de la pensée du poète, quoique, en définitive, la conclusion soit la même. Mais il n'est pas besoin d'entrer dans ces subtilités pour recommander le respect des Mss. quand il n'y a pas une corruption réelle et évidente. L'accent aigu sur *féri* me déplaît d'autant plus que je ne comprends pas la raison de son emploi ici ni de son omission ailleurs.

V<sup>s</sup> 1113.

Bien le cuidèrent, tel fois fu,  
Sa gent du tout avoir perdu ;  
Si eüssent il, cest passé,  
Si ses bons flex n'eüst esté,  
Qui le rescoust.

Le père de Cleomadès avait été démonté dans la mêlée et avait eu son épée brisée ; il se trouvait ainsi à pied et désarmé au milieu des ennemis. Ses gens, dit le poète, le crurent à certains moments (*tel fois fu*) tout-à-fait perdu, et certes il l'aurait été, c'est chose décidée, n'eût été son fils, qui le secourut. *Tel fois fu* étant la même chose que parfois, quelque fois, souvent, il n'y a pas lieu à le séparer par des virgules de *cuidèrent l'avoir perdu*. A la place de *c'est passé* le Ms. 7539 a, dit la note, la variante : *par verté*. Comme l'un vaut l'autre, je ne puis y voir qu'une glose mentale que le copiste, pour qui l'autre locution, si fréquente plus loin dans ce poème, était peut-être encore nouvelle ici, a sans le savoir laissée se glisser dans le texte, comme M. V. Hasselt y a laissé glisser la faute *cest passé* sans apostrophe. — *Du tout*, dans une proposition non négative, me paraît digne d'être noté. C'est une expression qu'Adenès semble avoir aimée et qu'il faut peut-être rétablir dans quelques endroits où l'éditeur a mis *de tout*. — *C'est passé*, locution évidemment populaire, doit avoir eu un attrait particulier pour notre poète.

V<sup>s</sup> 1156. *Faisoit adouter* ; écrivez : *faisoit à douter*, c'est-à-dire était à craindre. Cprz. v<sup>s</sup> 1949, où nous verrons d'autres exemples de la locution *faire à*.

V<sup>s</sup> 1162.

Peureusement [il] se tenoient

Toujours avec une note, que les crochets, s'ils étaient régulièrement employés par l'éditeur, devaient rendre superflue ici : « Le Ms. porte :



*Peureusement se tenoient.* » Tous les crochets et toutes les notes relatives à un changement dans le texte excitent ma défiance dès que je n'y vois pas en même temps la mention du deuxième Ms. Ainsi je me demande si l'insertion de cet [*il*] était bien nécessaire, et si, en écrivant simplement *paoureusement*, comme nous avons une quantité de fois dans ce livre *paour* pour *peur*, la négligence du copiste n'était pas suffisamment réparée. Il y a, ce me semble, dans cette lenteur de son de *paoureusement* quelque chose d'imitatif, qui devait le faire préférer. J'avais compris cette vétille dans ma note de passages à vérifier, et voici la réponse de M. Dognée :

Ms. de l'Arsenal n° 175, f° 5 v°, col. 1, v° 31 : peureusement.  
Ms. n° 176, ibid. copie du précédent : peureusement.  
Ms. de la Bibl. imp. n° 7539, f° 40 r°, col. 2 v° 20 : pauurement.

Je ne discuterai pas l'orthographe ni la prononciation de cette dernière forme ; mais je crois pouvoir en conclure que, si l'éditeur l'avait connue, il n'aurait pas hésité à la prendre pour point de départ de sa correction. N'a-t-il pas ainsi au v° 4356 *peüreuse*? Je fais remarquer que je n'avais signalé dans ma note que ce mot seul et non tout le vers, ce que je regrette maintenant à cause du Ms. 176. M. Scheler corrige *peüreusement*. L'éditeur aurait voulu apparemment que le tréma fût dans le Ms.

Vr 1169.                    Que devant s'espée fuioient  
                                 Com fait ane devant faucon  
                                 Et grue pour l'alérion.

Ce qui m'a d'abord frappé dans ces vers, c'est le ton proverbial qui résulte de l'omission de l'article dans les mots *ane devant faucon*. On ne parle de cette manière que des choses ordinaires, qui sont de tous les jours et généralement connues, et je ne me rappelais pas avoir jamais rien lu dans les *Scriptores rei venaticae* de tout âge et de toute langue que nous possédons en si grand nombre, concernant la chasse aux ânes, pas même du temps de Mécène qui, au dire de Pline, mit les fricandeaux de viande d'ânon à la mode ; et en dehors de la chasse, supposée, mais impossible, je ne voyais pas ce que l'âne pouvait jamais avoir à démêler avec le faucon, devant lequel la fuite lui serait dans tous les cas fort inutile. Ensuite en cherchant à m'assurer que j'avais bien lu, j'ai remarqué que le noble nom de l'animal dont nous parlons, était estropié, comme Adenès, roi d'armes ou non, n'aurait jamais pu le défigurer de son temps où la prononciation vulgaire même y respectait probablement encore l's généalogique. Ainsi, si le poète avait pu dans ses deux comparaisons confondre si étrangement

les quadrupèdes et les oiseaux, ce serait *asne* que nous lirions dans le Cléomadès et non *ane*. Il est encore heureux qu'on n'ait pas imposé à celui-ci son bât moderne en écrivant *âne*. Dans les Quatre livres des Rois je lis *adne* avec un *d*.

Il y avait donc à trouver à la place de l'âne un autre animal, non pas un quadrupède cette fois, mais un volatile, et il ne fallait pas un Cuvier pour le reconnaître : malgré la large peau dont on l'avait affublé, il montrait encore sa tête et sa queue. C'était, puisqu'il faut le nommer par son nom, l'antique *aue*, notre *oie*, proverbiale parmi les oiseaux, comme l'âne l'est parmi les quadrupèdes ; mais sa célébrité n'est pour rien dans ceci. L'essentiel est, que c'est un gibier qu'on chassait au faucon. En latin du moyen âge elle s'appelait *auca*, contraction d'*avica*, dont le dérivé roman a pris différentes formes, parmi lesquelles je ne citerai que celle d'*auée*, qu'on peut voir dans le Glossaire roman-latin de Lille publié par M. Aug Scheller, et celle d'*awe* expliquée dans le Dictionnaire wallon de M. Charles Grandgagnage. Celle-ci, malgré son orthographe, qui du reste se rencontre aussi dans quelques vieux Mss. français, est visiblement le même mot que *aue*, que j'hésite d'autant moins à rétablir dans Adenès à la place du nom ridicule qu'on y a substitué, que la confusion des lettres *u* et *n* est très fréquente dans notre texte : *songit* pour *sougit*, *sene* pour *seue*, etc. — Chasser au faucon se disait *aller en rivière*, parce que cette chasse avait surtout pour objet la capture des oiseaux aquatiques, par opposition à ce qu'on appelait *aler en bois*, chasser avec des chiens (à cor et à cri).

Depuis que j'ai écrit ces lignes j'ai été surpris de voir que la même confusion d'*ane* avec *aue* avait eu lieu dans Gui de Bourgogne, publié avec beaucoup de soin sous la direction de M. Guessard, page 5, v° 121 :

En trestoute la terre n'a rivièrè petite  
Que n'aie à mon faucon ane ou sorceille prise.

C'est plus fort, comme on voit, que dans le Cléomadès. M. Van Hasselt se contente de faire fuir son « quadrupède du genre mulet » devant « l'oiseau de la tribu des falconiens, » dans Gui de Bourg. le gerfaut prend et enlève l'âne comme une simple sarcelle. Mais ici la lourde bête était moins mise en évidence et à pu échapper à l'attention des deux savants éditeurs (MM. Guessard et Michelant) : ils n'avaient pas comme moi déjà fait connaissance avec elle chez M. Van Hasselt.

V° 1204.

Tant avoit li enchaus duré  
Que il estoit près k'à vespré.

Le second vers ne pouvait être plus mal écrit, mettez : *presk' avespré*.  
J'en dirai plus ailleurs. Cprz. M. Scheler sous le v° 1319.

V° 1208. . . . si tost com les cors ooit.

Écrivez : *si tost c'om* = que on.

V° 1226. Mettez un point-virgule après ce vers, car le *k'* ou *que* suivant vaut parce que.

V° 1239. Il faut mettre un point après ce vers et une simple virgule à la fin du vers précédent. Aussi noté par M. Scheler.

V° 1245. Et se pert si en plusieurs lieux  
Que ce est damages et dieus.

La note, en ne disant que « Le Ms. porte *ce* », est incomplète ; il fallait au moins « porte *ce pert* », pour éviter la confusion tant avec *si* qu'avec *ce* du vers suivant. Il fallait certainement aussi dire « Les Mss. portent » et conserver leur *ce* ; car *pert* n'est pas ici la 3<sup>e</sup> pers. de l'indicatif du verbe *perdre*, mais de *paroir*, paraître, se montrer, être visible, et *ce pert si* signifie : cela est tellement manifeste. Toute la même expression revient v° 8288 :

Ce pert il bien en maint regné.

Comparez encore v° 1821, 7221, 8289 et surtout v° 7139 :

Si que en maint lieu est parant.

M. Scheler ordonne aussi de rétablir la leçon du manuscrit.

V° 1245. Tous ont guerpi tentes et trés.  
Chascuns d'aus s'est de là sevrés.

J'écris le premier vers sans virgule au milieu. M. Scheler veut en outre qu'on écrive « *Tout* (nominatif plur.) » au lieu de *Tous*, qui est la forme du nom. sing. ou de l'acc. pluriel. Je pense comme lui, ne fût-ce qu'à cause du *Chascuns* et du développement qui suit, qu'Adenès a eu le sujet pluriel dans la pensée et qu'il avait écrit *Tout* ; mais le changement est-il ancien ou moderne ? Dans ce dernier cas, il y a eu un double malentendu : faute de se rendre compte de l'ancienne déclinaison, on a vu dans *tout* le régime de *guerpi* en le rapportant à *tentes et trés* comme explicatifs, d'où la virgule, qui était légitime alors ; puis trouvant que ce mot *tout*, si large,

semblait annoncer autre chose que les deux synonymes *tentes* et *trés* (tentes et pavillons), on a, par un second oubli de l'ancienne grammaire, écrit *Tous* croyant en faire un sujet pluriel, et l'on a oublié d'effacer la virgule. C'est ainsi que je m'explique ces fautes et je les excuserais peut-être, si cinq vers plus haut (1258) :

Il seront tous pris à la main

le même *tous* sujet pluriel masculin pouvait être excusé également. Cprz. en outre v<sup>s</sup> 980, 8868 et v<sup>s</sup> 6581. J'ai dit pourquoi on doit entendre plutôt *Tout* comme sujet plur. masculin que comme régime sing. neutre. Ceci pourtant, eu égard aux v<sup>s</sup> 1225-1230, ne serait pas absolument insoutenable, d'autant plus que, d'après v<sup>s</sup> 1269 et suiv., quelques-uns furent forcés de rester. Ni *tout* ni *tous* ne figurent d'aucune manière dans le passage suivant des Quatre livres des Rois, page 371, fin : *Et guerpirent là les tentes e les paveillons*. Je ne le citerais pas, si ce n'était pour faire remarquer cet exemple de l'adjonction de l'adverbe *là* à *guerpir* comme nous disons *laisser là*. Le latin de la Vulgate dit *reliquerunt*.

Le point entre le premier et le second vers d'Adenès pourrait aussi être changé en point-virgule.

V<sup>s</sup> 1265. *Car lendemain*, écrivez *l'endemain*, et cprz. v<sup>s</sup> 1319 ainsi que la note de M. Scheler.

V<sup>s</sup> 1277. Mettez un point d'interrogation après ce vers et remplacez celui qui vient deux vers plus bas par une virgule.

V<sup>s</sup> 1299. J'écris sans virgule après le premier vers :

A merveille fu regardés  
La nuit que l'estours fu finés.

Il n'y a pas de risque que quelqu'un rapporte le participe *regardés* à *La nuit*, qui est un accusatif de temps.

V<sup>s</sup> 1311. Lié sont de ce qu[e] il n'i a  
Perill, et que très bien garra.

Je voudrais encore une fois savoir ici si l'*e* de *que* se trouve élidé dans les deux Mss.

V<sup>s</sup> 1319. Lendemain, droit à la journée...

L'éditeur ne paraît pas avoir nettement compris le sens de ce vers, sans quoi il aurait écrit *droit à l'ajournée*, car entre *la journée* et *l'ajournée* il n'y

a pas seulement une différence d'orthographe, mais encore de sens. *La journée* est la durée du jour, du matin au soir, *l'ajournée* est le point du jour, le lever du soleil. Dans *Lendemain* c'était presque le contraire qu'il fallait faire; car à la rigueur on pourrait le diviser en trois mots, l'article, la préposition *en*, et *demain*: *L'en demain*, comme je le trouve imprimé dans la Chanson d'Antioche, vol. I, p. 75. Mais l'usage, d'accord cette fois avec la raison, demandait *L'endemain* (sic), comme la même chanson écrit partout, sauf les endroits où la préposition et l'article ont permuté leur place ensemble, comme dans *Et demain*, vol. II, p. 14 et ailleurs, et *Al demain*, vol. I, p. 163. L'éditeur du Cléomadès a dû faire violence, j'en suis sûr, au sentiment qu'il a de la justesse du langage, pour supprimer la force déterminative de l'article dans le vers 1265, que je transcris ici :

Car lendemain tant redoutoient,  
Que là plus demorer n'osoient.

Afin de ne plus avoir à revenir plus tard sur le mot *ajournée*, disons encore ici que l'éditeur, par son orthographe *la journée*, se met même en contradiction avec la nature aux v<sup>s</sup> 2785-86 :

Ce fu si k'après la journée  
Moult faisait bele matinée.

Dans le sens ordinaire des mots la matinée est la première partie de la journée et ne vient pas après celle-ci. Notez aussi qu'il ne s'agit pas de la journée, ni du voyage de Cléomadès pendant presque un jour et une nuit à travers l'air sur son cheval de fust; le poète dit que son héros arriva en vue du castel du roi Carman peu après le lever du soleil par une belle matinée du mois de mai; mais pour cela il faut lui laisser parler sa langue :

Ce fu si k'après l'ajournée  
Moult faisoit bele matinée.

Au lieu de à *l'ajournée* je trouve dans la Chanson d'Antioche, vol. II, p. 218 *aus ajournaus*: *Qui lor fait le service le main* (le matin) *aus ajournaus*, pluriel, qui s'explique peut-être par là, que l'évêque dont il est question disait la messe pour les croisés *tous les jours*, mais que la nécessité même de la rime ne justifie pas. On disait aussi à *l'ajourner*. Voyez v<sup>s</sup> 9869. — La note de M. Scheler porte en même temps sur l'Errata.

V<sup>s</sup> 1528.

Ne sai pas kan qu'il i avint

Écrivez sans séparation *kanqu'il* ou en ajoutant le *t*, *kant qu'il*. L'éditeur n'observe nulle part ces distinctions.

V<sup>s</sup> 1389. Au lieu d'un point, mettez un double point après ce vers.

V<sup>s</sup> 1398. Enconvint il maint coup ferir.

Écrivez *En convint* en deux mots. *En* = pour cela, à cette fin, dans ce but, etc., c'est-à-dire pour se venger de ses ennemis.

V<sup>s</sup> 1486-81. Car à celui tans vraiment  
Ert coustume communement  
Que li grant seignour, qui estoient  
Adont, de clergie savoient,  
Et savoient de tous langages ;  
Tex estoit adont li usages.

J'ai ajouté trois virgules, dont les deux premières sont absolument nécessaires. Ensuite au lieu d'un point à la fin du cinquième vers, j'ai mis un point-virgule, qu'on pourra changer en deux points si l'on veut.

V<sup>s</sup> 1524. Et pour ce envis li donroit  
Cil rois sa fille saroit droit.

Comme *saroit droit* n'est autre chose que *si auroit droit*, c'est-à-dire : et vraiment il aurait raison, il faut au moins une virgule avant cette proposition. Je ne comprends pas par quelle distraction on a ici, pour la seconde fois (cprz. v<sup>s</sup> 966), oublié une apostrophe indispensable et écrit *saroit* au lieu de *s'aroit*. C'est surtout dans des cas semblables, où la confusion est si facile, que l'éditeur doit venir au secours du lecteur. La faute a été reconnue dans l'Errata.

V<sup>s</sup> 1550. « Mais qui ore avoit cuer soutil,  
Par quoi peussions arréer, etc.,  
Je crois que valoir nous porroit. »

Si c'est là la leçon du Ms. ou plutôt des deux Mss. (car c'est si étrange que l'éditeur n'a pu certainement en croire d'abord ses yeux et doit avoir voulu y regarder à deux fois), je m'étonne qu'il n'ait pas rassuré le lecteur contre tout soupçon d'erreur par un (*sic*) bien accentué en ajoutant même : *ambo codices* ! Et après ? La critique n'en exercerait pas moins son droit et dirait : une faute pour être ancienne n'en est pas moins une faute, et celle-ci est aussi inexcusable qu'elle est évidente. Corrigeons-la en écrivant malgré les Mss., mais conformément à la logique et à la grammaire :

« Mais qui ore aroit cuer soutil,  
Par quoi peussions arréer, etc.,  
Je crois que valoir nous porroit. »

C'est-à-dire : « Mais qui maintenant aurait l'esprit assez ingénieux pour

préparer. » etc. *Qui aurait* dans le sens de si quelqu'un avoit (ici *si nous avions*), est assez connu et chacun sait qu'avec ce *qui* conditionnel la forme du mode est indispensable. Il n'y a qu'un copiste qui ait pu confondre *aroit* ou *auoit* (car les deux formes sont bonnes) avec *avoit*. — L'éditeur a adopté cette correction dans son Errata.

V<sup>s</sup> 1556. *Par si cun don*, etc. Écrivez *Par si c'un*. *Par si que* = à condition que.

V<sup>s</sup> 1568. *Car quan qu'il dist*, etc. Mettez *quanqu'il*. Cpz. v<sup>s</sup> 1528.

V<sup>s</sup> 1577. Car li desiriers qu'il avoit  
D'avoir celes dont tant soient  
Dire de bien, etc.

La rime seule suffit pour avertir le lecteur qu'il a ici une faute d'impression à corriger et à écrire *avoient* pour *avoit*. Le singulier *nus peüst, seüst*, où le verbe est au subjonctif, n'a pu induire personne en erreur. Aussi noté par M. Scheler.

V<sup>s</sup> 1614-18. Les virgules pouvaient être mieux distribuées ici.

V<sup>s</sup> 1619. Li chevaus ert tous de benus.

Une note nous apprend qu'il y a au Ms. la glose « *D'ebene* » de la main de M. P. Paris. Cela m'a rappelé que j'avais vu le même mot avec la même aphérèse, mais avec le changement de la labiale *b* en *v* dans le conte du *Cheval de fust* publié par Adelbert Keller, Romvart, p. 99, et, d'après le même, attribué par P. Paris à notre Adenès. Voici les deux vers qui se lisent dans ce pitoyable poème (p. 115, v<sup>s</sup> 15) :

Il avoit .I. cheval de fust,  
D'un fust que l'on venus apèle.

L'aphérèse de l'*e* est facile à expliquer.

V<sup>s</sup> 1623. . . . . amont ou aval,  
Ou par en coste, ou de travers.

Je ne me prévaudrai pas de l'analogie qu'il y a entre les formes *amont* et *aval* et celle de *agas*. qu'au v<sup>s</sup> 119 j'ai partagé en deux mots, pour proposer ici la même chose ; l'usage et d'autres bonnes raisons s'y opposent. Mais je demanderai, au contraire, qu'on écrive dans le vers suivant *encoste* en un mot. *Encoste* est tantôt adverbe, tantôt préposition. Ici il est adverbe : le *par* qui y est joint marque la direction. Aux vers 5181, 5559 et 5648, où il faut de même écrire *encoste* en un mot et surtout sans accent,

il est préposition, comme aussi v<sup>s</sup> 2762, 4568 et 6571. Ajoutez-y *dencoste*, qu'on ferait mieux d'écrire *d'encoste* avec une apostrophe. On trouve encore *par d'encoste* préposition : *par d'encoste lui*. Je n'entre dans ces détails que parce que l'éditeur représente le même mot de trois manières différentes et une seule fois bien (v<sup>s</sup> 2762). C'est trop de négligence. Si un pareil exemple trouvait beaucoup d'imitateurs, il faudrait désespérer de la philologie dans notre pays. M. Scheler corrige également *encoste* et le compare à *delés*, *dessus* etc.

V<sup>s</sup> 1626.

Par foi cil cheval fu divers ;  
Car quant on l'avoit esmeü,  
Jamais ne l'eüssent veü  
Nule gent, ce sachiez de voir,  
S'il ne fussent à l'esmouvoir ;  
Nes cil qui au mouvoir estoient,  
En petit d'heure le perdoient.

J'ai remplacé le point après *esmouvoir* par un point-virgule et mis une virgule après le vers suivant. Me serait-il permis de revenir encore une fois sur la tendance qu'avait l'ancienne langue à exprimer accessoirement, si l'on veut, mais tout à la fois formellement, la négation qui est au fond de la pensée de celui qui parle, lors même que tout le reste de la tournure qu'il emploie, est affirmatif, comme quand nous disons encore : *Il est plus instruit ou moins instruit que vous NE pensez*, au lieu de *que vous pensez* ; parce qu'il y a au fond la négation de ce que l'autre pense. Mais le vieux français va bien plus loin, particulièrement dans Adenès. C'est comme si chez cet écrivain chaque particule conjonctive ou disjonctive entraînait nécessairement la négation après elle. Prenons l'exemple que nous avons sous les yeux. Il venait de dire qu'on ne pouvait voir le cheval qu'au moment de son départ, et il complète cette observation en ajoutant (je parle comme lui) : ni même ceux qui étaient présents au départ le perdaient (de vue) en une minute. Pour nous cela signifierait presque le contraire de ce que le poète veut dire ; mais perdre de vue c'est cesser de voir, ne plus voir, et l'emploi de la conjonction négative dans sa phrase était pour lui strictement logique. — La forme *Nes*, qui est un *ni* ou *ne* renforcé (*ni même*), est employée ici de la façon que je viens de dire et sert à mieux marquer la gradation. Voyez Burguy, II, p. 509 et cprz. *nes que*, p. 585.

V<sup>s</sup> 1665.

Près de Naples un vile a.

Ce vers n'offense pas seulement l'oreille, mais encore la vue. Si, par impossible, les deux Mss. maintenaient *un* et qu'il me fût défendu de lui



rendre son *e*, qu'il a certainement perdu, je voudrais du moins rétablir la mesure du vers en insérant entre *vile* et *a* l'adverbe de lieu *i*, qui donnerait en même temps au vers un air sinon plus poétique, du moins plus antique, à cause de la reprise du vers suivant. Voici comme, sans cela, j'écrirais ce vers pour jouer un tour à certains copistes et éditeurs, tout en évitant moi-même d'écrire un solécisme en toutes lettres :

Près de Naples .i. vile a,  
Puchole le clame on pieça.

Le lecteur ordinaire, faut-il croire, ne s'y tromperait pas et prononcerait *une* et non *un*.

La collation des Mss. faite pour moi à Paris par mon jeune ami lève tout doute à l'égard de l'écriture. Voici sa note :

Ms. de l'Arsenal, n° 175 : *Pres de Naples une vile a* (fol. 7 v°, col. 1, v° 4).

id. n° 176, même leçon.

— Bibl. imp., n° 1456 : *Pres de Naples une vile a* (fol. 14 r°, col. 1, v° 14).

Il n'y a donc qu'à corriger dans le texte la faute d'impression *un vile* pour *une vile*. — L'orthographe *wile* du Ms. 1456 (7539) me fait croire qu'au v° 1169 le même Ms. pourrait bien aussi, au lieu de *awe* (l'*ane* du texte imprimé), écrire *awe* ou même *auwe*. Je suis fâché de n'avoir pas songé à le faire vérifier. Le *v* s'est nommé jusque dans ces derniers temps, dans toutes nos écoles belges et hollandaises, *uvè* et le *w*, *dobbel uvè*, à cause de son double emploi comme voyelle (*u*) et comme consonne (*v*). Le *w* est très-commun dans plusieurs vieux textes français; moins cependant que ne le feraient croire beaucoup d'éditeurs qui n'ont pas su distinguer les cas où il n'est qu'une contraction d'écriture pour *vu*, comme dans *welt* pour *vuelt* (veut). — M. Scheler, rétablit aussi *une*.

V° 1681. Écrivez : *Mais c'on le loïast*, etc. *C'on* = que on, pourvu qu'on, à condition qu'on, ellipse.

V° 1720. Ces vers gagneraient beaucoup en vivacité, si au lieu de

Et il traist el feu : s'estaint si, etc.

on osait écrire :

Et il traist : li feu[s] s'estaint si.

Mais ne nous faisons pas donner sur les doigts en soulevant une question de goût toujours contestable. Je dois déclarer que la collation du Ms. 175 faite pour moi n'autorise pas le changement de *el feu* en *li feu*. Le n° 7539 n'a pas été consulté.

V° 1738.

Seur chascune tour tout enson  
En mist un . . . . .

Écrivez *en son* en deux mots, c'est-à-dire *en som*, au sommet : Virgile mit un grand homme de pierre sur le sommet de chaque tour. Je voudrais que l'éditeur eût réservé pour ce mot une part de la place accordée à la note de la page précédente. *En son* se trouve plusieurs fois dans la *Chanson d'Antioche*.

V<sup>s</sup> 1797. *Puiscedi*. Je remarque dans la manière dont ce mot est écrit une grande inconstance. Ici il ne forme qu'un seul mot ; comp. v<sup>s</sup> 9581, etc. Je lis dans Hugues Capet, p. 142, *Puis se dy*, mais cela équivaut à *puis ce di* dans ce livre.

V<sup>s</sup> 1806.                    Ou il ne l'osent entreprendre ,  
                              Ou il entendent plus aprendre.

Au lieu d'*aprendre*, lisez, en détachant la préposition, à *prendre* en deux mots, et comprenez que, depuis Virgile, les clers et les savants ou n'osent plus entreprendre des choses semblables ou ne savent plus les exécuter et s'appliquent plus à amasser de l'argent ; car *entendre à* est *s'appliquer à*, presque tous les verbes pronominaux pouvant, dans la vieille langue, se débarrasser de leur pronom sans changer de signification. Comp. v<sup>s</sup> 4, 126, 1354, etc. La preuve qu'il ne s'agit pas d'apprendre, mais de s'enrichir est dans les vers immédiatement suivants :

Car convoitise deçoit mout  
Clergie et laie gent partout.

Je n'ai pu, en citant ce dernier vers, me dispenser de faire pour le mot *partout*, que l'éditeur a écrit *par tout*, en deux mots, le contraire de ce que j'avais fait pour *aprendre* : c'est une compensation. V. aussi M. Scheler.

V<sup>s</sup> 1870. Après *je l'otri* il faut un point. Voir l'Errata.

V<sup>s</sup> 1878. Effacez la virgule au milieu de ce vers.

V<sup>s</sup> 1902-4.                A Sebile ot maint haut baron  
                              D'Espagne et dou regne environ.  
                              Le jour que cil roi vinrent là,  
                              Auscuns moult s'en esmerveilla  
                              Pour quel raison, etc.

Le deuxième et le troisième de ces vers ne doivent pas être séparés par un point, ni même par une virgule et, au contraire, après le troisième, au lieu de la virgule, il faut un point plein. *Cil roi* ce sont Crompt et ses deux compagnons. Au quatrième vers, je regarde *Auscuns* pour *Aucuns* comme une faute d'impression. *Aucuns*, au singulier, pour quelques-uns, où nous employons de même *tel*, mérite d'être noté. Cp. v<sup>s</sup> 876.

V° 1909. 'A tout grant plenté de sa gent.

'A tout devait s'écrire sans accent en un mot. *Atout*, pour avec, est une forme des plus communes; de là peut-être la méprise de l'éditeur.

V° 1949. Car moult furent bien à prisier.

« Le Ms. porte *frent*, » dit l'éditeur. La remarque n'était nécessaire que pour l'acquit de sa conscience, car les locutions *bien frent à prisier*, *qui moult fist à prisier*, etc., sont un idiotisme tellement stéréotypé, que même sans la note je n'aurais pas hésité à rétablir *frent* dans le texte. Il serait inutile d'en accumuler des exemples; je n'en citerai qu'un que l'éditeur lui-même nous a réservé au v° 7158 :

Moult fist cele dame à prisier.

Voyez Burguy, II, p. 167.

V° 1951. . . . . je vous requier  
Sans plus I seul don pour nous trois.

Je mettrais volontiers *sans plus* entre deux virgules, qui équivaldraient ici une parenthèse. Cprz. v° 2312.

V° 1966. Ce vers doit avoir nécessairement une virgule avant et après lui.

V° 1977. [Je] nel di pas pour ce, sachiez, etc.

Est-ce que ce [Je], indiqué ici comme addition, manque dans les deux Mss.? Je demande cela, parce qu'il n'est pas indispensable pour la construction, et que je ne suis pas tout à fait certain qu'il vaille mieux suppléer un mot inutile pour le sens que d'insérer devant *sachiez* l'adv. *bien*, qui accompagne si souvent ce verbe.

V° 2004. La faute corrigée ici par l'éditeur (*les* pour *la*) est si grossière que je doute qu'elle se trouve dans les deux Mss.

V° 2054. Bon se fait d'outrage garder.

M. Scheler attribue encore ce vers à Crompart. Je serais peut-être de son avis, si cette maxime était présentée comme une réflexion tacite du prétendant et non pas énoncée tout haut en de pareils termes (*bon fait se garder*!). Alors *outrage* devrait signifier prétention ou exigence excessive, parce que l'ainée avait certains droits particuliers, faut-il croire; mais je prends le mot dans son acception ordinaire d'affront et je ne vois dans ce vers qu'une observation du poète sur la conduite prudente de Marcadigas qui, au lieu de répondre à Crompart par un refus plus ou moins

motivé, mais toujours offensant, ne répondit rien. De cette manière le *Et* au commencement du vers suivant marque la conséquence, l'application de la maxime :

Et li rois n'a rien respondu.

Marcadigas, dit le poète, savait qu'il est bon et prudent de n'offenser personne, aussi il ne répondit rien, quelque désagréable que lui fût la demande de Crompart.

V<sup>s</sup> 2058. Les deux leçons *l'en mentiroit* (Ms. 175) et *li mentiroit* (Ms. 7559) sont également bonnes. Cprz. v<sup>s</sup> 2350, 2359, 6348, 6352, 7655, etc.

V<sup>s</sup> 2062-3. Je mets un point-virgule après le premier de ces vers et un point après le second.

V<sup>s</sup> 2081. Au lieu de *nel ont pas destrüié*, lisez : *ne l'ont pas detrüié*. Il a déjà été question de *nel* et d'autres formes semblables. Quant à *destrüier* pour *detrüier*, c'est du neuf. C'est peut-être une de ces incorrections dues à l'inexpérience de notre typographie dont l'éditeur se plaint dans les premières lignes de son Errata ; cependant il ne l'a pas rectifiée. Je le soupçonne un peu de complicité avec les ouvriers.

V<sup>s</sup> 2087. Ne leur dist pas qu'il ne savoit  
Liquels laquele avoir devoit.

J'adopte la remarque de M. Scheler : « Les mots *qu'il ne savoit* forment parenthèse et sont à placer entre virgules ; ils signifient : car il ne le savait pas » Cprz. v<sup>s</sup> 3521.

V<sup>s</sup> 2107. Mais dou tiers (de Crompart) sont en grant erreur  
N'i a cele n'en ait paour.

Je n'avais fait aucune observation sur ces vers dont le sens et l'expression ne me semblaient présenter aucune difficulté. Les deux rois, Melocandis et Baldigant, dit le poète, plurent beaucoup aux princesses ; mais en ce qui concernait le troisième, le laid Crompart, elles étaient dans un grand trouble, dans une grande peine ; il n'y en avait pas une d'elles qui n'en eût peur, quand elles le virent si hideux. M. Scheler y a regardé de plus près. « Je soupçonne » dit-il, « que le poète avait mis *irour* pour *errour*, qui contrarie le sens ; de même au v<sup>s</sup> 3179. La confusion des deux mots est fréquente, voy. le glossaire de Gachet v<sup>o</sup> *Esroure*. On pourrait cependant, au besoin, prêter à *errour* le sens métaphorique de peine extrême, fureur ; cp. les expressions *desvoier*, *marvoier*. » Il arrive souvent aux hommes de notre métier de prendre le possible pour le vraisemblable, surtout

quand il s'agit de remplacer un terme commun par un plus rare et plus savant. C'était le grand faible de ce *monstre d'érudition* Joseph Scaliger; mais cela avait toujours l'avantage d'apprendre aux lecteurs ordinaires ce qu'ils auraient longtemps ignoré peut-être. C'est à ce titre que je sais gré à M. Scheler de sa note, tout en ne partageant pas ses scrupules.

V<sup>s</sup> 2160. Il y a ici toute une suite de vers qui ont été édités pendant un mauvais jour et sur lesquels j'avais moi-même passé trop légèrement. Je suis heureux que le retard apporté à l'impression de mes Observations m'ait permis d'y revenir. Je les partagerai en deux groupes et les rangerai sous leurs chiffres respectifs, comme si je les avais examinés il y a quatre mois en même temps que les autres.

Dist li roi : « Bien avons trouvé,  
Melocandis, en verité,  
K'ains riens si volentiers n'oy  
Ne si riche jouel ne vi. »

C'est le texte de l'éditeur avec sa ponctuation. L'un et l'autre sont fautifs, le texte, parce qu'au lieu de *k'ains*, c'est *k'aine* qu'il fallait écrire; la ponctuation, parce que non-seulement elle détruit la régularité de la phrase, mais qu'en outre, si l'on s'efforce à l'interpréter, elle ne peut conduire qu'à un sens absurde. Pour démontrer cela le plus brièvement possible, je ferai remarquer d'abord qu'elle représente *Melocandis* au vocatif, comme si le roi s'adressait à ce personnage, ce qui est une erreur complète. Le roi parle à son conseil convoqué exprès pour cette épreuve. Voyez v<sup>s</sup> 2067, c'est-à-dire quatre-vingt-quinze vers plus haut :

Dist li rois (à son fils) : « Faire le convient. »  
Adont li consaus le roi vient  
Que Cléomadès ot mandé.  
Au roi ont ensamble moustré  
K'il serait bon c'on essaiaist  
Les trois joiaus et esprouvast, etc.

Outre le conseil et d'autres personnes probablement de sa cour, il y avait la reine (v<sup>s</sup> 2189) et Cléomadès (v<sup>s</sup> 2075), et c'est à cette assemblée que le roi fait connaître son jugement sur l'épreuve. Quant à Melocandis, il ne lui parle pas, mais lui fait avec une certaine solennité transmettre sa décision par Cléomadès (v<sup>s</sup> 2188) :

« Alez, portez li de par moi,  
Sa demande je li octroi. »

Tout cela est fort clair, et il ne faut qu'ouvrir les yeux pour le voir ; mai

ce n'est pas tout. Nous n'avons fait que débarrasser Melocandis de ses deux virgules ; il reste encore à dégager le sens de l'ensemble du passage. Avec Melocandis au vocatif l'éditeur faisait dire au roi l'absurdité que voici : « O Melocandis, nous avons bien trouvé en vérité que jamais (*ainc*) je n'entendis (*n'oy*) rien si volontiers ni ne vis si riche joyau. » Ai-je besoin de montrer combien ce compliment : *nous avons trouvé que je n'entendis ni ne vis jamais rien de plus joli* est drôle ? Je préfère indiquer tout de suite comment la phrase doit être construite et ce que le poète a réellement dit. Si je satisfais le lecteur, il pardonnera peut-être à l'éditeur de s'y être mépris.

J'ai dit que Melocandis est à l'accusatif. Il est le régime direct du participe *trouvé*. « Messieurs et Mesdames, » dit le roi, « nous tous qui avons été témoins de cette épreuve, nous avons trouvé Melocandis en vérité et non en mensonge ; tout ce qu'il avait promis de son joyau s'est trouvé exact ; car jamais, pour ce qui me concerne, je n'entendis rien avec tant de plaisir que le chant de cette poule et de ses poussins, ni ne vis d'aussi précieux joyau. » Maintenant justifions notre interprétation dans les deux points qui pourraient seuls encore laisser des scrupules à certains lecteurs. Le premier est l'expression *avons trouvé en vérité*. Il me suffirait de rappeler celle de trouver quelqu'un en mensonge, que nous employons encore usuellement et dont Adenès lui-même se sert dans les trois endroits suivants, v<sup>s</sup> 2564 :

S'en mençonge trouvez estoit.

et 2595 : Et se trouvez sui en mençongne.

et v<sup>s</sup> 5539 : C'on l'a en mençonge trouvé,  
Dont ele cuidoit verité.

où l'on remarquera l'opposition de *vérité* dans le second vers ; mais j'ai mieux que cela ; au v<sup>s</sup> 5699 je retrouve l'expression même dans un sens qui incontestablement est le même aussi :

Et s'en verité trouvez sui.

Le second scrupule pourrait naître du *que* (*k'ainc* = *que ainc*), si on le comprenait mal ; mais nous avons déjà tant de fois signalé ce *que* causal, que je puis me borner à le rappeler au souvenir du lecteur, qui sera maintenant en état, j'espère, d'apprécier la nouvelle ponctuation que je lui propose :

Dist li rois : « Bien avons trouvé  
Melocandis en verité ;  
K'ainc riens si volentiers n'oï  
Ne si riche jouel ne vi. »

Quant à l'accusatif ou régime direct, j'ajouterai pour ceux qui ont encore besoin qu'on leur recommande l'étude de la grammaire, qu'il est nettement confirmé par la forme *trouvé* sans *s* de flexion comme dans le troisième des exemples cités plus haut, tandis que les deux premiers et le quatrième nous offrent dans *trouvez* le sujet avec son *s* (*z* = *s*) de flexion.

V° 2169-74. C'est ici le deuxième des groupes dont j'ai tantôt parlé. La confusion y est grande. Je commencerai cette fois par écrire ces vers comme ils devraient être imprimés :

Car moult ert biaux et bien tailliez  
Et sages et bien afaitiez :  
Moult plot le roi et la roïne,  
Et li poucin et la geline;  
Et cil qui les ot aportés  
Fu et d'aus et de tous loés.

Si, en prenant le texte du livre, on demandait à quelqu'un peu au fait des règles de la grammaire de l'ancienne langue, de quoi il faut entendre *Moult plot le roi et la roïne*, il répondrait sans hésiter qu'il entend cela des poussins et de la poule, et il adopterait la ponctuation de l'éditeur. Si on lui demandait ensuite comment il concilie ce sujet pluriel avec le verbe *plot* qui est au singulier, il répondrait encore sans hésitation que, quoique le sujet soit double (*poucin et geline*), le verbe s'accorde avec le substantif le plus voisin, *poucin*. Démontrerez lui que *poucin* même (il doit se rappeler qu'il y en avait trois) est la forme du sujet pluriel, que le sujet singulier serait *poucins* avec un *s*, et que l'article *le* qui y est joint, d'où qu'il vienne, est une corruption de *li* (le picard lui-même n'employant *le* comme sujet qu'au singulier); il vous répondra peut-être de nouveau, si ses souvenirs classiques remontent jusque-là, par le *schema pindaricum*, le verbe singulier précédant le sujet pluriel.

Je ne poursuivrai pas cette revue d'absurdités; j'aime mieux excuser ceux que ce passage aura embarrassés, et je suis du nombre, en disant qu'Adenès en est un peu cause par les variations rhétoricales, auxquelles il soumet sa première proposition, qui était assez simple et suffisamment complète dans les deux vers qui précèdent cette amplification, et que voici :

Melocandis à tous plaisoit  
Et il et ce que fait avoit.

Le *car* qui suit et toute sa séquelle que nous avons vue, me font l'effet d'une procession de théâtre où l'on voit les mêmes moines sortir de l'un côté et rentrer de l'autre; et le défilé n'est pas sans confusion. Ma ponctuation remédie un peu à ce défaut, comme on pourra le remarquer dans la

paraphrase suivante : Melocandis et l'œuvre qu'il avait faite plaisaient à tout le monde ; car lui-même était beau et bien fait, sage et de bonnes manières : (aussi) il plut beaucoup au roi et la reine, et (de même) les poussins et la poule ; et celui (Melocandis) qui les avait apportés, reçut d'eux et de tous des éloges et des félicitations. La virgule après *roïne*, dont j'ai tâché de rendre la valeur en ajoutant (*de même*) dans la paraphrase, détruit toute objection contre le singulier *plot* ; elle fait suppléer le plus naturellement possible l'ellipse de *plurent beaucoup*. Voyez du reste une construction presque semblable v<sup>s</sup> 957-58. — M. Scheler se contente de dire en deux mots : « Lisez *li poucun* (les poussins, nom. plur.) »

V<sup>s</sup> 2182. Lisez à gas.

V<sup>s</sup> 2193.

Et Cléomadès maintenant  
Li dist devant tous, en oiant  
Que ses peres li a donnée  
Sa fille qu'il a demandée.

La virgule que l'éditeur a placée avant *en oiant* est superflue ou ne suffit pas ; car le sens en exigerait encore une seconde après ces mots. Cette sorte d'ablatif ou, plus proprement, d'accusatif absolu n'est pas rare et n'en a pas moins embarrassé quelques philologues, comme on peut voir dans le Glossaire de Gachet, qui a fait un article spécial de cette locution (sous le mot OIANT), où il prétend désapprouver la traduction latine *coram audientibus* de M. de Reiffenberg, sans dire lui-même rien qu'on puisse accepter ; car les locutions *en estant*, *en esciant* qu'il compare avec *en oiant*, sont d'un tout autre genre et ne s'emploient jamais, que je sache, d'une manière absolue. Avant de dire mon opinion sur la nature de l'expression composée *en oiant*, je mettrai ici sous les yeux du lecteur quelques-uns des exemples sur lesquels je crois pouvoir l'appuyer. Je ne citerai que ceux que j'ai notés dans mes dernières lectures. Li Mantel mautailé, v<sup>s</sup> 581 :

Quant eles le mantel voient  
Eles créantent et otroient,  
Oiant seignors, oiant amis,  
Que le mantel soit arrier mis.

Item v<sup>s</sup> 771 :

Et Curados grant duel en a ;  
Oiant toz dist : « Ma douce amie, » etc.

Le lai du Corn, v<sup>s</sup> 203 (je suis le texte de fr. Michel) :

Li rois ne pas ne demure,  
Aunceis afiche et iure  
Qui (sic), oiaunt touz, le dirra  
Qui (sic) sis barnez l'orra,  
Dames et damaiseles, etc.



A ces trois exemples j'en joins encore deux où le participe *oiant* est remplacé par *voyant* absolument dans les mêmes conditions. L'un nous est fourni par le Cléomadès, v<sup>e</sup> 13928 :

Pinchonnet estroit embrça,  
Voiant tous souvent le baisa;  
Qu'ele tenir ne s'en povoit, etc.

l'autre appartient de nouveau au Mantel mautailé, v<sup>e</sup> 833 :

Et s'en ont il molt grant envie  
Qu'el l'enporte lor iex voiant;  
Mès n'en osent fere samblant.

Il résulte de ces exemples, parmi lesquels il n'y en a pas un seul où le participe ne soit accompagné de son sujet logique bien déterminé, différent du sujet grammatical de la proposition principale, il en résulte, dis-je, que ceux qui, comme Gachet, voudraient y voir un substantif, sont dans une grande erreur. Passe pour *en estant*, *en mon* ou *son estant*, *en son vivant*, etc. ; mais qui a jamais lu *en mon oiant* ou *en son voiant*, avec le pronom possessif, ou *il dist en oiant*, de manière que l'action de *dire* et celle d'*oïr* pussent se rapporter au même sujet ? C'est toujours l'un personnage qui *dit* ou *fait* une chose et les autres qui *oient* ou qui *voient* : *oyant tous*, *voyant tous*, *leurs yeux voyant*, qu'il ne faut pas traduire en latin par *coram audientibus* ni par *coram videntibus*, mais simplement par l'ablatif absolu : *audientibus* ou *videntibus* (*cunctis*, ou *qui aderant*, etc.) sans *coram*. Quant à *lor iex voiant*, j'ajouterai qu'il n'y a pas de Limbourgeois qui n'y reconnaisse à l'instant-même son *aenziende hun oogen* ; les deux expressions sont comme calquées l'une sur l'autre. J'appelle particulièrement l'attention du lecteur sur le dernier exemple et sur le premier où les sujets logiques des verbes *oïr* et *voir* : *lor iex*, *seignors* et *amis* sont si clairement exprimés, qu'il est impossible de ne pas reconnaître le *touz*, *toz* et *tous* des autres passages en la même qualité, et j'en conclus que les participes *oiant* et *voiant*, quand ils se trouvent dans les mêmes conditions absolues, ne peuvent s'en passer. Il ne s'agit pas de chercher péniblement un substantif ou un gérondif dans *en oiant* et *en voyant* pour en faire une locution adverbiale (*in audientia*!!) ; mais d'y voir ce qui y est, un participe présent actif avec le sujet qui fait l'action, sujet indéterminé, mais réel : *en oiant* = *on oiant* = *hom oiant* = *homme oiant*, de même que *tous oiant*, *barons oiant*, etc. Comme ceci n'intéresse que les linguistes spéciaux, je puis me dispenser de prouver la légitimité de mon interprétation de *en par on* ; ceux qui sont moins familiers avec ces études

peuvent consulter la Grammaire de Burguy, tome I, p. 176-8. Je leur recommande surtout l'observation : « *en*, dans la Picardie, pour *on*, était bref, » et tout l'alinéa suivant. Cette prononciation brève de *en* pour *on* explique comment la locution dont nous parlons a été confondue, et de bonne heure probablement, avec le gérondif qui a la même forme et qui existait à côté d'elle et s'employait, comme encore aujourd'hui, quand le sujet de la proposition principale était le même, p. ex. : *Il dit en parlant*, etc. Il va sans dire d'après la manière dont j'explique *en oiant* dans le vers *Li dist devant tous en oiant*, que je ne rattache cette locution aux mots *devant tous* que comme un complément explicatif plus ou moins accentué, selon qu'on le voudra ; il sera moins marqué et prononcé plus simplement si on supprime toute virgule ; il aura plus d'intention et si j'ose ainsi parler, d'intension, si on le met entre deux virgules. Dans tous les cas je traduis : il lui dit devant tous de manière à être entendu, ou de sorte qu'ils l'entendissent. Ce qu'il lui dit suit ; mais la gravité et la solennité avec laquelle tout s'accomplit ici, m'inspire un petit soupçon relativement à un mot dans le vers 2187 précédent. Les dernières paroles dans lesquelles Marcadigas charge son fils de transmettre sa décision au roi de Barbarie, seraient-elles bien fidèlement reproduites ici ? J'en doute, et je crois qu'au lieu de

Alez, portez li de par moi,  
Sa demande je li otroi,

ce qui, malgré la virgule qu'on a mise après le premier vers, est et demeurera toujours un mauvais langage, Adenès avait écrit :

Alez, parlez li de par moi :  
Sa demande je li otroi.

Cela n'est pas moins emphatique, il est vrai, mais on peut le comprendre. L'hémistiche du texte a tout l'air d'un souvenir de mélodrame, tombé de la plume d'un copiste au milieu d'un bâillement qui lui a fait oublier le reste de la tirade ; à moins qu'un ancien disciple de Dumarsais, s'il en existe encore, ne vienne au secours de la phrase, en remplaçant la virgule de la fin du premier vers par un point-virgule au milieu du deuxième, pour nous faire reconnaître que *demande* n'est ici qu'une métalepse pour *réponse* et que, le principal entraînant l'accessoire, le pronom de la troisième personne, *sa* (*sa demande*), se métamorphose de même (cette figure n'a plus de nom spécial, mais *méta*... peut se compléter par l'inventeur) en pronom de première personne, *ma* (*ma réponse*). De cette façon Marcadigas aurait dit à son fils :

Alez, portez li de par moi  
Sa demande : je li otroi.

Il faudrait à la rigueur *je la li otroi*; mais voyez ma note sur le v° 3938.

M. Scheler propose de lire v° 2193-5 : *Et Cléomadès maintenant li dist devant tous enoiant, que ses peres li a donnée*, etc. Après l'explication que moi-même je viens de donner de l'expression du texte, on m'excusera, j'espère, de n'accepter aucun changement de cet *en oiant*, dont j'ajouterai encore ici quelques exemples ou variations qui mettront en évidence ce que j'en ai dit. J. de Condé, vol. III, p. 269, v° 71 : *veant tout le peule*. Le même, Messe des Oisiaus, p. 5, v° 145 : *Oiant tous*. Otinel, p. 42 : *François voiant*; voyez encore p. 11 et 15. Lai du Corn, v° 58 : *oiant amis*. Parise la Duch., p. 74 : *veant tot lo barné* (bis). Fierabras, p. 50 : *lor ex veant*. Huon de Bord., p. 46 : *voyant tos les marcis*; cpz. aussi p. 50, v° 3. Gui de Bourg., p. 51 : *voyant tot le barné*. Tristan, I, p. 125 : *Lisiez le brief oiant nos toz*. Puisque je suis occupé à vider mon sac, je ne dois pas oublier Cléomadès v° 13580, que je n'ai qu'à indiquer, ni surtout v° 10445 et 13633, dont la construction très-remarquable est des deux côté la même. Voici le second passage :

. . . . . enporta  
Clarmondine, les iex voiant  
Clarmonde, sa mere, et Carmant  
Le roi son pere.

où le sujet logique est complexe : *les iex* et puis *Clarmonde* et *Carmant*; *les iex* pouvait s'omettre, ou régit-il les noms propres au génitif? Jusqu'ici nous avons partout remarqué l'accusatif absolu; je trouve le nominatif dans Floovant, mais le texte de ce poème et ce seul exemple ont peu d'autorité. J'y lis v° 841 : *voyant M. chevalier* (la rime est exacte). Je cite encore Gaidon qui explique en quelque sorte la locution v° 157 : *L'enfes s'escrie hautement en oiant*, et p. 183 : *En haut parole que l'oïrent plusor*.

V° 2211. Au lieu du masculin *lié* il faut le féminin *lie*, c.-à-d. sans accent. Cprz. M. Scheler.

V° 2291. « Écrivez *raisnié*, *conseillié* avec un accent. » M. Scheler.

V° 2318. J'avais passé les vers

Qui tant est bele et debonnaire  
Que nature la sot miex faire,

parce que rien ne me faisait soupçonner que l'éditeur se fût écarté de son Ms. comme en d'autres endroits, où il a substitué *la* à *le*, et que les deux formes s'expliquent également bien. M. Scheler veut qu'on lise *le*. Comp. v° 11978.

V° 2369.

« Sire, » ce dit Cléomadès.

M. Scheler : « Lisez *dist* pour *dit*. Cette faute se présente plusieurs fois. » C'est-à-dire qu'on a confondu le présent de l'indicatif, ou l'on trouve *dit* ou *dist*, avec le prétérit défini, qui n'a que *dist* seulement.

V<sup>s</sup> 2374.           A tout le mains sachiez avant  
                      Se ce est veritez ou non,  
                      Qu'il par ait de ma suer le don.

La construction et le sens sont : *A tout le moins, avant qu'il ait* (obtienne, reçoive) définitivement (*par*) *le don de ma suer* (pour femme), *sachez si ce* (qu'il dit de son cheval) *est vrai ou non*. J'ai écrit *par ait* en deux mots, afin que *par* ne perde pas son accent tonique. Comp. v<sup>s</sup> 5348.

V<sup>s</sup> 2382.           Bien voit au semblant du visage  
                      Cléomadès qu'au mariage  
                      Ne fassent pas bien, ce li semble.

C.-à-d. Crompart voit bien au semblant, à l'expression du visage de Cléomadès, que celui-ci ne fera pas bien (ne sera pas favorable) au mariage. J'interprète comme s'il y avait au singulier *fasse* ou plutôt *face*, car je ne connais pas de vieille forme *fasse*, pas plus que *fassent*. Il serait difficile d'entendre le pluriel du père et du fils, puisqu'il n'est parlé que de la mauvaise mine du dernier et que c'est de lui aussi que Crompart se vengera. Il serait plus difficile encore de ramener le pluriel à Crompart et Cléomadès en sous-entendant le mot *ensemble* : *Ne fassent pas bien ensemble*, ne s'accordent pas *au mariage*. Quant aux subjonctifs, tant *fassent* (?) ou *facent*, que *fasse* (?) ou *face*, s'expliquent facilement comme mode conjectural, car *voir*, dans *Bien voit*, n'est autre chose que prévoir, craindre. Si les Mss. de Paris, les nos 175 et 7439 s'accordent à maintenir le pluriel *fassent*, je dois croire que je me suis trompé sur le sens de l'expression *bien* ou *ne pas bien faire* à qq. ch. Le latin *facere* ou *non facere* ad. p. ex. *Non facit ad luctus naenia docta meos*, c.-à-d. *non convenit*, ne m'aide pas. — Voyez mes remarques sur l'Errata qui complètent et modifient cette note.

V<sup>s</sup> 2405-6. J'ai craint un instant que dans ces deux vers :

Car moult crueus et fel estoit,  
Sa façon par droit le devoit,

la virgule mise après *estoit* ne confondit l'un avec l'autre le sujet de ce verbe et celui de *devoit*, et qu'il ne fallût rectifier ainsi l'écriture et la ponctuation :

Car moult crueuse et fel estoit  
Sa façon ; par droit le devoit.

Mais outre que j'avais du scrupule à transformer *crueux* en *crueuse*, il y

avait l'inconvénient de changer l'acception du mot *façon*, qui n'est pas celle d'une disposition morale, de caractère (*indoles*), mais de forme, figure (*facies*), et dans ce sens *cruel* et *fel* ne semblent pas bien pouvoir se dire de façon. Cependant cela s'arrangeait à merveille avec *par droit le devoir*, qui se rapportait alors à la personne : il, Crompart, par droit (laid et odieux à Cléomadès comme il se sentait être) devait vouloir se venger ; il ne pouvait en être autrement. Cette acception du verbe *devoir*, que M. Scheler signale souvent dans ses notes sur B. et J. de Condé, appartient aussi au flamand *moeten*. Adenès semble s'être vaguement rappelé ici l'épigramme de Martial :

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine luscus,  
Rem magnam praestas, Zoile, si bonus es.

Je trouve encore la même pensée dans B. de Condé, conte des Hiraus, v<sup>s</sup> 337, et comme les expressions mêmes s'accordent, je crois bien faire en citant le passage :

J'esgardai le vilain, hideus  
De tel hidour, c'ainc ne vi deus  
Si lais, car trop ert contrefais.  
Lors dis : « Se tu ne dis ne fais  
Nul bien et fel iès et redoïs,  
Tu paies moult bien ce que dois,  
Selonc çou c'on voit ta fachon, » etc.

Les mots *Tu paies*, dans de Condé, expliquent comment il entend ce *que dois*. Quant à *par droit*, chez Adenès, comparez v<sup>s</sup> 3728.

V<sup>s</sup> 2418. Encore une omission de virgule qui rend le sens louche :

Pour ce que cil qui marchissoient  
Entour aus leur songit estoient.

Le poète a voulu dire que leurs voisins tout autour d'eux étaient leurs sujets. Il faut par conséquent pour mieux lier entre eux les mots *qui marchissoient autour d'aus*, mettre une virgule après cette proposition incidente ; il sera même permis, pour plus de clarté, d'en mettre aussi une devant. La forme *songit* ici et v<sup>s</sup> 2418 et ailleurs fait un singulier effet à côté de *sougi*, v<sup>s</sup> 1418, 1527 (*sougit*), etc. Le lecteur doutera toujours si ces variations existent dans le Ms. M. Scheler prend *songit* pour une faute typographique ; il est fâcheux qu'elle revienne plusieurs fois. Je lis aussi *songit* dans la Romvart de Keller, mais ces sortes de fautes abondent dans ce livre.

V<sup>s</sup> 2422.

Pour ce le laisserent ester,  
Ni orent cure de penser

Qu'il ne doutoient que nus hon  
Leur osast faire desraison.

Voilà le texte imprimé, avec sa ponctuation. Je conseille de mettre un point-virgule après le premier vers, d'écrire *N'i* avec une apostrophe au commencement du deuxième, et de mettre un nouveau point-virgule ou au moins une virgule à la fin, pour avertir le lecteur que le *que* suivant (*Qu'il*) n'est pas la conjonction ordinaire dépendant de *penser* qui a déjà son complément dans (*N'i*), mais qu'elle a ici la force causale de son composé *par ce que* ou de *car*. Le texte imprimé est inexplicable. M. Scheler corrige aussi *N'i*.

V<sup>o</sup> 2435. M. Scheler corrige la faute *fraint* pour *frain*.

V<sup>o</sup> 2447.                      Fors il. Et il [ y ] est montez.

Puisque cet *y*, qui manquait dans le Ms. n<sup>o</sup> 175, nous est fourni par le n<sup>o</sup> 7539, la note suffisait sans les crochets qui marquent ailleurs l'intervention de l'éditeur même en dépit des Mss. Il faut éviter la confusion. Chose étrange, si l'éditeur ne disait expressément qu'il suit le Ms. 7539, je préférerais suppléer *sus* comme au v<sup>o</sup> 2439, précisément parce que c'est un cheval de bois ! L'omission de *y* par le scribe s'explique facilement quand on sait qu'Adenès emploie ailleurs *monter* d'une manière absolue pour monter à cheval. Cprz. v<sup>o</sup> 16943, 17209, etc.

V<sup>o</sup> 2472. Lisez à *gas*, opposé à à *certes*.

V<sup>o</sup> 2478.                      Car mais de prison n'isterés  
                                    Si sera ici retornés  
                                    Cléomadès li miens chers fils.

Le sens voulu est incontestablement celui-ci : Car jamais vous ne sortirez de prison à moins que mon fils Cléomadès ne soit ici revenu. Je sais que le vieux français a de singuliers rapports de propositions, qu'on parvient cependant en général à expliquer. Mais la tournure que présente cette phrase ne m'avait jamais fortement frappé avant que j'eusse lu le Cléomadès, et, comme en outre je ne saurais pas m'en rendre compte, je suis tenté de regarder le second vers comme corrompu. Le meilleur moyen de s'en assurer, serait de consulter les Mss. ; mais ils ne sont pas à ma portée et je ne me fie pas toujours sur les yeux d'autrui. Ensuite les Mss. peuvent être eux-mêmes fautifs. Il ne reste donc qu'à recourir à une conjecture, comme je vais faire, en consentant d'avoir tort ou raison selon qu'elle aura ou non l'approbation du lecteur. Je propose d'écrire :

Si ne sera ci retornés  
Cléomadès.

Ou, pour profiter une seconde fois de l'observation que j'ai déjà faite au vers 869, que souvent les premières lettres d'un vers sont peu lisibles dans les Mss., ne changeons que le premier mot sans rien transposer, en mettant :

Ains sera ici retornés,

à moins qu'on ne préfère encore déplacer un seul mot pour faire disparaître un hiatus, dont au reste les anciens se souciaient fort peu :

Ains ici sera retornés  
Cléomadès.

Mais reste toujours à savoir ce que le poète avait écrit. La seule chose que j'ose garantir, c'est qu'il a pu écrire ainsi, de même qu'au v<sup>s</sup> 7888 il a dit avec bien peu de différence (je veux parler du *ne* qui est ici dans le conséquent) :

Et pense que en mainte terre  
Ira Clarmondine requerre  
Et par hiver et par esté,  
Ains qu'il n'en sache vérité,

C'est-à-dire jusqu'à ce qu'il sache ou, littéralement, avant qu'il ne sache ; et encore une fois au v<sup>s</sup> 7942, où *ains que* est remplacé par *avant que* :

Clarmondine requerre irai.  
Tout le mont avant cercherai  
Que n'en sache aucune nouvele.

Et l'on remarquera que les circonstances dont il s'agit dans ces passages sont aussi tout à fait semblables. — Pour ne pas compliquer la question aussi difficile qu'intéressante que je viens de soulever, j'ai évité avec soin d'y faire entrer aucune autre considération que celles qui servaient d'appui à ma conjecture. J'aurai à y revenir au v<sup>s</sup> 5876, pour la discuter dans tous les sens, sans grand espoir cependant de la résoudre définitivement. Le lecteur jugera.

V<sup>s</sup> 2497. *Quant* est ici conjonction = *que*, *de ce que*.

V<sup>s</sup> 2501-5.            Pour ce se fait bon aviser  
A com fait chief on puet torner  
De la chose ains c'on l'ait emprise.

La pensée de ces trois vers est claire ; c'est la sentence de Salluste, *Prius quam incipias consulto opus est*, ou le vieux dicton du moyen âge :

Quidquid agis prudenter agas et respice finem.

Cependant la construction m'embarrassait, et j'avais déjà une conjecture toute prête, quand je fus averti par M. Scheler qu'il n'y avait rien à changer dans ce passage. En effet le *com fait* n'est ici que le *koedanig* des Thiois, qui traduiraient tout le vers par : *tot welk einde ou welke uitkomst men kan gelangen* ; en français : à quelle fin on peut aboutir. Quant à *De la chose*, on peut le faire dépendre de *chief* (à quelle fin de la chose) ou l'interpréter relativement à la chose ; *de* = par rapport à. Voyez pour *com fait*, Burguy, Gram. II, p. 292, et pour *de*, Cléom. v° 2953.

V° 2510. Car à son tans n'avoit nul per ;  
K'en lui ot, ce sachiez de voir,  
Kank'en chevalier doit avoir, etc.

J'ai écrit et ponctué ces vers comme ils doivent l'être. L'absence de toute ponctuation après le premier vers dans le texte prouve qu'on n'a pas compris la construction ni le sens, qui est celui-ci : « Car il n'avait pas son égal (*per* = pair) de son temps ; car il y avait en lui, sachez le pour vrai, tout ce que (*quanque*) dans un chevalier il devait y avoir. » J'ai parlé ailleurs de l'orthographe de *quanque* ou *quant que*. *K* = *qu*.

V° 2521. *Les enporta*. Je ne sais pas si, à la place de l'éditeur, je n'aurais pas écrit *en porta* en deux mots. Cprz. v° 2555 : *en ont portée* ; 6058 : *en fist portez*, it. v° 5971, 6828, 9245, 9505, 9665, 10566, 10532, 11628, 12612, etc., etc.

V° 2552. . . . . « Puis que vous dites  
Ce chascuns de nous en est quités.  
Et que riens ne nous demandés  
De ce meffait, etc.

Le *Ce* au commencement du deuxième vers m'a beaucoup surpris, parce qu'il était évident qu'il était mis pour *que* (comme on lit au reste dans le troisième vers) et que je ne me rappelais pas l'avoir jamais vu dans aucun Ms. écrit de telle manière. C'est toujours *que*, *qe*, ou *ke*, et vraiment, pour qui connaît l'usage du *c* dur ou doux, la forme *Ce* est impossible. Je suppose donc qu'il y a dans le Ms. *que* ou *qe* ou *ke* plus ou moins caché sous le minium que le rubricateur appliquait sur la première lettre de chaque vers sur toute la hauteur de la colonne ; pour qui y regardera avec des yeux exercés, il ne pourra même pas y avoir de doute si c'est un *K* ou un *Q* qui est effacé. Cette particularité était un des points pour lesquels j'avais fait consulter le Ms. La réponse fut courte : « dans le Ms. n° 175 il n'y a de bien visible que *ue chascuns*, avec le *u* de *ue* en rouge ; il y a eu *que*, mais le *q* est perdu dans les ornements du grand *D* qui fait l'initiale du vers



précédent. La copie moderne, n° 176, porte en lettres bien distinctes *que chascuns.*» Le Ms. de la Bibl. imp. n'a, comme de raison, pas été consulté. — Que signifie après cela la rectification si embarrassée de l'*Errata*? Pauvre manuscrit! pauvre *codice*! comme on vous calomnie! Mais l'éditeur avait à ménager la chèvre et le chou (un légume, dirait le prof. A.....) et lui-même. On s'embrouillerait à moins.

V° 2567. Il faut *en ce point*. Il semble que l'éditeur ne s'est pas enquis de la différence entre *en* et *ens*. Voyez aussi M. Scheler.

V° 2635. « Lisez *deshonnorés* pour *dehonnorés*. » M. Scheler.

V° 2727. M. Scheler corrige avec raison *bobancières* et explique cette faute de lecture. Cprz. le vers 2852 et la note du même critique.

V° 2732. Oil ; et les flours de li [sont] téz.

Ce [sont] entre crochets, qui manque dans le Ms. 175, nous est-il fourni ici par le n° 7539 comme l'[y] au v° 2447? Il n'en a pas l'air, car il est parfaitement inutile tant pour la construction à laquelle l'*Est* du vers précédent suffit, que pour la mesure du vers, qui ne demande qu'un tréma sur *Oil*. Bien plus l'insertion de ce [sont] ôte à la subjection, comme on appelle la figure employée ici par le poète, une partie de sa vivacité, et *Oil* même devient une affirmation plus accentuée avec le tréma. Qui oserait douter que les anciens ne sentissent cette différence, comme aussi, indépendamment des dialectes, celle qui pouvait exister entre l'emploi de *non*, *naie* et *nenil*? M. Scheler dit nettement : « *oïl* (oui) est de deux syllabes. » Toutefois voyez Burguy II, p. 310. — J'ai aussi trouvé fort étrange qu'on eût mis un accent aigu sur *tez*, rimant avec *humilitez* (sic), quand le *z* final en marquait suffisamment la prononciation.

V° 2760. Ecrivez *atant* en un mot sans accent.

V° 2787. Je viens de parler de l'orthographe de *tez*. Je m'arrête de même ici à l'occasion de celle du mot *mays*, non pour la désapprouver, mais pour exprimer le regret que l'éditeur n'ait pas suivi un système fixe et surtout bien raisonné dans l'emploi de l'*y-grec* comme on appelle cette lettre, qui après les voyelles *a* et *o* tantôt se combine en diphthongue avec elles, comme ici dans *mays*, tantôt remplace l'*i* avec tréma, comme dans *ayde* v° 1023, *traynant*, v° 783, *gayn*, v° 1753, *oy*, *oyrent*, *conjoys*, *royne*, etc., et alterne avec le simple *i* comme adverbe de lieu. Ces variations gênent le lecteur. Mais il y avait quelque chose à faire pour régula-

riser et simplifier l'orthographe sans contrevenir en rien à l'usage des meilleurs manuscrits, puisque le mal réside moins dans l'emploi des lettres que dans le double emploi ou l'emploi irrationnel qu'on fait avec elles de nos signes modernes. Soit dit en passant, nous sommes arrivés, nous Belges et nos frères les Hollandais, à mieux régler l'orthographe de notre vieux thiois.

V<sup>o</sup> 2814. Au lieu de *par tout aler* je préférerais *partout* en un mot, et d'autant plus ici, que le vers précédent commence par la même préposition *par*.

V<sup>o</sup> 2837.

En pos d'or et hanas autés.

Une note dit : « Le Ms. (175) porte : *d'os*. Dans le Ms. 7539 on lit : *d'or*. » La lettre *r* à la fin d'un mot, surtout si elle est précédée d'un *o*, auquel cas elle prend la forme que nous lui donnons dans l'écriture ronde, ressemble souvent à un *s* et vice versa l'*s* à l'*r*. Il nous faut choisir entre les deux leçons citées ici. Comme nous ne connaissons pas assez les deux Mss. pour accorder à l'un plus d'autorité qu'à l'autre, nous sommes obligés de nous déterminer d'après le plus ou moins de vraisemblance que présente le fait même. L'éditeur a préféré les *pos et hanas d'or*. Si nous étions dans un palais féérique, je me rangerais hardiment de son avis ; mais comme nous sommes dans un château royal ordinaire, j'hésite à croire que les vases et les coupes d'or, objets faciles à emporter, y fussent ainsi laissés à la disposition du premier venu. Passe pour la table d'ivoire incrustée de pierres de cristal, passe pour les quatre lionceaux d'argent de la fontaine de marbre (v<sup>o</sup> 2900), passe pour tout le reste ; mais les vases d'or, j'ai quelque scrupule à les admettre. Les *pots d'os*, que cet *os* soit de la corne ou de l'ivoire, comme je n'ai pas à m'occuper de leur façon et qu'on me les offre tout faits, je les accepte volontiers.

La collation du Ms. 175 a confirmé qu'il y a bien *En pos dos*. La note qui m'a été remise par M. D. dit en outre : « La copie moderne n<sup>o</sup> 176 porte de même *dos*, mais avec une apostrophe (*d'os*). Le n<sup>o</sup> 7539, fol. 24, col. 1, v<sup>o</sup> 27, ne diffère pas des précédents quant aux lettres ; il a également *dos* et non pas *dor*. » Ainsi biffons les apostrophes dans les mots *d'os* et *d'or* et... la variante tout entière.

V<sup>o</sup> 2852.

Cil que cel chose acoustuma.

M. Scheler corrige *tel chose*. Il faudrait avoir l'oreille dure et être peu habitué aux vieux livres, pour n'être pas de son avis.

V<sup>o</sup> 2909.

Et Cléomadès i lava  
Ses mains et tantost il ala  
Vers la table, se s'i assist.

Il y a certainement une confusion de mots dans ce dernier vers, que je ne saurais mettre sur le compte du manuscrit, mais que j'attribue à l'éditeur qui se montre partout peu familier avec l'usage des particules de la vieille langue. Le Ms. porte, on peut l'assurer, *Vers la table, si si assist* ; il n'y avait qu'à ajouter l'apostrophe, comme on l'a fait, et tout était en règle. Le premier *si* équivalait à *et*, qui pouvait même s'y ajouter : *et si s'i assist* (v. Burguy, II, p. 392). Le second *s'i* (sic, avec son apostrophe) représente *se i* ; mais c'étaient toujours deux *si* qui se succédaient dans la prononciation et dont sans assez réfléchir on a changé le premier en *se*. Comparez v<sup>o</sup> 2913, 3115, 3672, 3888. Je transcris ce dernier :

C'on li coupast I poing et puis si s'en alast.

V<sup>o</sup> 2920. Voy. l'*Errata*.

V<sup>o</sup> 2956-59.      Et si avoit pendu encor  
                    Une arbaleste fait de cor,  
                    Et un cueure plein de quarriaus ;  
                    En travers parmi ses mustiaus,  
                    I ut un grant hache danoise.

Dans le troisième vers *cucure* devait s'écrire *cuerre* pour nous qui n'employons plus l'*u* autrement que comme voyelle, et la forme *v* comme consonne. Le glossaire de Burguy donne les trois formes *couire*, *cuevre* et *cuivre*, avec l'interprétation *carquois*. Je n'y trouve pas *mustiel* ni *mustiaus*, mais il est connu que les *mustiaus* sont les cuisses, les mollets, les jambes. La *hace* ou hache danoise (à deux tranchants) qui repose en travers parmi les jambes du vilain endormi (probablement le fer près de ses pieds et le manche sous sa main droite), se trouve aussi dans le glossaire roman latin de Lille publié par M. Aug. Scheler, p. 19. — J'allais passer au cinquième vers pour y signaler une étrange bevue paléographique, quand en relisant encore une fois les quatre premiers, j'y ai vu une autre faute du même genre, qui m'avait d'abord échappé. En me rappelant *cette hache danoise* appuyée contre le gros des jambes du gardien de Clarmondine et les huit ou dix autres armes indiquées plus haut comme pendues soigneusement à son chevet, j'ai dû naturellement jeter un regard dans sa chambre pour y chercher aussi la place de son arbalète et de son carquois, et j'ai cru bientôt les découvrir pareillement près du chevet de son lit, quoiqu'ils s'y trouvassent un peu mis dans l'ombre par la négligence de l'éditeur. Le lecteur les apercevra aussi s'il veut bien me permettre d'ouvrir un petit jour entre *4's* et l'*i* de *si*, au premier vers, au moyen d'une apostrophe, et de diviser ce monosyllabe trop compacte en

deux parties distinctes, ainsi : *s'i = si i* ou, comme l'éditeur écrit parfois, *si y*. C'est fait. Maintenant pour que le lecteur voie aussi clairement que moi ce dernier détail de l'emménagement du curieux arsenal, répétons ici ces trois vers en entier :

Et s'i avoit pendu encor  
Une arbaleste fait de cor,  
Et un cuevre plain de quarriaus.

C'est-à-dire : Et ainsi ou et vraiment il y (à son chevet) avait (était) encore pendu (pendue) une arbalète et un carquois plein de flèches. Le *si* et l'*i* (*y*) sont également nécessaires pour la netteté de la description. *Il avait pendu* sans *i* n'aurait même pas de sens.

J'arrive au dernier vers qu'on a voulu guérir d'un mal qu'il n'avait pas et qui maintenant par suite de l'opération qu'on lui a fait subir, se trouve dans le plus pitoyable état. Faute d'avoir suffisamment étudié l'écriture du Ms., on a cru voir une syllabe de trop dans ce vers et pour le ramener à la juste mesure, on l'a disloqué au commencement et mutilé au milieu, sans parler de la violence qu'on a en même temps faite à la langue. N'ayant pas remarqué que le Ms. détache et avance un peu la première lettre de chaque vers on a lu *I ut* en deux mots, en les prenant pour *Y cut*, au lieu de *Iut* ou *Jut* en un mot, prétérit défini du verbe *gésir*, être couché, sans se demander comment la forme exclusivement normande *ut* pouvait se trouver dans Adenès. Si l'on s'était le moins du monde douté de la faute qu'on commettait, on n'eût pas manqué de changer *ut* en *ot* que l'on savait par cent exemples appartenir à la langue du poète. L'une faute entraîne l'autre. Comme par cette division de *Jut* en deux mots le vers devenait trop long d'une syllabe, on n'a rien trouvé de mieux que de supprimer la flexion féminine de *une*, en écrivant *un grant hace* au lieu de *une grant hace*, sans se laisser arrêter par l'adjectif féminin *danoise* qui se rapporte au même substantif. C'est évidemment méconnaître toutes les règles de la langue et de la critique. Si l'éditeur avait bien lu et fidèlement reproduit la leçon du manuscrit qu'il cite, qui sera bien aussi celle de l'autre Ms., il nous aurait donné à la place des étrangetés que nous venons de voir, l'excellente leçon :

En travers de ses mustiaus  
Jut une grant hace danoise..

Quelle différence, pour faire encore cette observation en finissant, entre ce *jut*, *jut en travers*, si propre et pour ainsi dire si pittoresque et l'insignifiant *y ut* ou *y ot* que nous avons expulsé ! La dernière faute a aussi été corrigée par M. Scheler.

V<sup>o</sup> 2952. J'ai été frappé ici d'une locution empruntée au langage populaire le plus nettement caractérisé et qu'on prendrait pour un flandricisme si on la trouvait dans un de nos écrivains modernes :

Sachiez que fort seroit à croire,  
De cel huis comme fais estoit,  
Qui la façon vous en diroit.

pour : sachez que ce serait chose difficile à croire, qu'on croirait difficilement, si, etc. On connaît l'usage du relatif *qui* dans les propositions conditionnelles, pour *si l'on*, *si quelqu'un*, avec un antécédent indéterminé. Voir Burguy, I. p. 164 ; et nous en avons déjà vu un exemple au v<sup>o</sup> 1530 : *qui aroit* = si l'on avait. Il faut de même entendre ici *qui la façon vous en diroit* d'une manière absolue, sans chercher l'antécédent de *qui* dans ce qui précède, comme, par exemple, dans *fort seroit à croire*, qu'on ne doit prendre aussi que pour une proposition impersonnelle. Voici la construction de toute la phrase : sachez qu'il serait difficile, pour ce qui concerne cette porte (*De cel huis*), à croire comment elle était faite, si l'on vous en décrivait la façon, ou plus brièvement : Sachez qu'il serait difficile à croire comment cette porte était faite, etc., et non pas : Sachez que celui qui vous décrirait cette porte serait fort ou difficile à croire, etc. Je m'arrête, en disant avec Adenès (v<sup>o</sup> 1836) :

Qui croire m'en veut, si men croie,  
Et qui ne le veut, si le laist.

Celui qui prendra ce dernier parti n'en croira probablement pas non plus l'éditeur. Je me suis aussi demandé si, dans le premier vers, l'*s* de *seroit* n'a pas été substitué, ne fût-ce que par mégarde cette fois (comp. v<sup>o</sup> 1949), à l'*f* de *feroit* ; mais comme *fort feroit à croire* est une phrase faite, dont le sens : *serait fort digne d'être cru*, paraît ne pouvoir varier, et que ce sens n'est pas admissible en cet endroit, j'ai volontiers renoncé à mon soupçon.

V<sup>o</sup> 2973. N'i ot œuvre qui entaillié  
Ne fust d'œuvre triforrié.

C'est la leçon du Ms. n<sup>o</sup> 175. Le n<sup>o</sup> 7559 écrit avec une double variante :

Ni ot pierre qui entaillie  
Ne fust d'œuvre triffoirie.

Les deux leçons étant défectueuse d'une manière différente, c'était le cas de corriger l'une par l'autre. Il saute aux yeux que c'est en se préoccupant dès le premier vers de l'*œuvre triforrie* du second vers (peut-être à cause de l'orthographe insolite pour lui des deux mots), que le copiste du

n° 175 a écrit *œuvre* au lieu de *pierre*, en suivant instinctivement son orthographe habituelle, et que l'autre copiste s'est surtout trouvé embarrassé par la forme certainement peu usuelle du participe *triforiie* dont il a fait *triffoirie*, remplaçant ainsi, contre les règles de la dérivation, dans le corps du mot la diphthongue radicale *oi* du primitif *trifoire* et en supprimant l'*i* intercalaire devant la terminaison (*i-ie*). Quant au double *ff*, je le regarde comme l'effet d'une confusion avec *trefforer*, transpercer, du latin *transforare*, que je trouve dans les Sermons de S. Bernard, p. 540 : *Mais por la quinte fut il trefforez el costeil, après ceu qu'il ot aïrme renduit*. A moins que ce ne soit réellement le même mot, auquel, comme terme technique, les anciens maîtres de sculpture et d'architecture ont cherché à donner une apparence plus savante en le rapprochant du grec, avec lequel il ne pourrait cependant rien avoir de commun, quand même le *τρίθυρον* qu'on étale si complaisamment, ne serait pas lui aussi un mot mis en vogue par les moines du Bas-Empire.

Nos linguistes obligés, ici, comme dans tant d'autres cas, de se contenter d'une conjecture, se sont emparés de ce qu'ils trouvaient. Burguy lui-même renvoie à du Cange où l'on apprend que *triforium*, et le mot grec cité étaient les noms qu'on donnait aux balustrades des galeries pratiquées dans l'épaisseur des murs des églises et courant au-dessus des arcades et sur les chapiteaux des piliers, par lesquelles on pouvait faire le tour de l'intérieur de la nef, en passant derrière cet ouvrage à jour de la travée et les deux colonnettes, qui y ménageaient comme trois fenêtres ou portes, *tres fores*, d'où viendrait, dit-on, le terme de *triforium*, *trifoire*. Le même mot désignait aussi une bordure ciselée ou des franges à mailles. Il signifiait encore l'enchâssure des pierres précieuses, et d'autres choses que l'on peut lire dans du Cange. Pour ma part, en comparant les différents passages où j'ai vu le mot employé, je reste convaincu que *trifoire* et le verbe *trefforer* et toutes les autres formes qu'on rencontre, doivent se rapporter à *transforare*, et signifient en premier lieu percer, creuser, fouiller; mais j'en conclus en même temps que, dans l'acception artistique du mot, le *trans* de *transforare*, devenu *tre* ou *tri* dans les composés romans, a reçu ensuite la force superlative de son autre dérivé *très* (p. ex. très-dur) ou du *ter*, *per*, *prae*, etc. des Latins, pour marquer la perfection et l'excellence du travail. C'est alors que les maîtres de l'art se sont emparés du mot, et les étymologistes ont fait le reste. Le lecteur, j'en suis sûr, partagera mon opinion, s'il veut bien comparer attentivement les paroles de St-Bernard que j'ai citées plus haut, avec les exemples suivants dans lesquels le passage de l'un sens à l'autre est des plus visibles. Chanson d'Antioche, tome II, page 61 : *Mahomes* (sa statue) *estoit creus par*

*dedans et fait par triforie*. Cléomadès v° 5756 : *Une sèle à arçons d'ivoire, richement ouvrée à trifoire*. Parthon. v° 821 (cité par du Cange) : *comme yvoire ovre menu d'œuvre triforie*. Un ancien inventaire (chez le même) : *cum XIV listis in longitudine panni, ad modum triforiae* (ii ?), *contextis*.

Ceci dit en passant sur l'étymologie de ce mot, j'ajouterai, ce qui est plus important, qu'au lieu de la terminaison masculine *entaillié*, *triforié*, il faut écrire *entaillie*, *triforie* au féminin, en biffant l'accent aigu, comme la variante, toute fautive qu'elle est, aurait dû l'apprendre à l'éditeur. Je reviendrai sur la terminaison *-ie* ailleurs. M. Scheler blâme aussi l'emploi du mot *oeuvre* et la forme masculine des participes.

V° 3042.

Car il la paramoient si  
Que on pavoit plus fille amer.

J'aurais écrit *par amoient si*, en séparant les mots, parce que je ne crois pas que le composé *paramer* ait jamais existé et parce que *si* et *par* s'affectent et se renforcent l'un l'autre. Nous retrouverons encore cet adverbe *par* au v° 3060, 4092 et ailleurs. Le *Que* du second vers dépend de *si par* : ils l'aimaient si par(faitemment) qu'on pouvait (le) plus aimer (une) fille. Cette forme de superlatif, où *plus* vaut notre *le plus*, était très-commune dans l'ancienne langue et on la trouve encore dans les meilleurs écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle.

V° 3032.

Moult erent riches chascuns lis.

Voilà le texte que nous donne l'éditeur, et au-dessous la note : « Le Ms. porte : *Moult erent riches chascuns des lis*. » Ce vers péchait contre la mesure. Qu'y avait-il à faire ? puisqu'il ne s'agit encore une fois que d'un seul Ms., chacun dira qu'il fallait recourir à l'autre. C'est ce que l'éditeur n'a point fait ; il n'a eu recours qu'à une conjecture, détermination grave qu'un éditeur prudent ne prend jamais qu'en l'absence de tout autre moyen de se tirer d'affaire, et lorsque l'erreur est en quelque sorte impossible, que l'auteur ne puisse pas avoir dit autre chose que ce qu'on prétend lui prêter. C'est si peu le cas ici, qu'à la première lecture du texte il se présente une autre conjecture, qui pourrait bien être non-seulement aussi bonne, mais meilleure que celle qu'on y a introduite, ou même la seule bonne, puisque l'autre ne l'est absolument pas ; car elle renferme un affreux solécisme, un verbe au pluriel avec son sujet au singulier. Je n'ai rien à prouver, je n'ai qu'à mettre de nouveau cette tentative si mal réussie sous les yeux du lecteur averti :

Moult erent riches chascuns lis.

Tout le monde doit ici, dans *riches chascuns lis*, reconnaître le sujet singulier à son *s* de flexion et dans *erent*, la troisième personne du pluriel; ce qui fait pour nous : *chaque lit étaient* ! Et qu'à cause du mot *chascun* on ne me cite pas le vieux *l'un et l'autre se dit ou se disent* de Vaugelas, ni le *Quisque suos patimur manes* de Virgile ou le *turba ruunt* de la grammaire de L'homond; soit dit sans vanité, ce n'est pas à moi que quelqu'un reprochera d'ignorer mon Rudiment. C'est un solécisme qu'on corrige, je l'ai déjà dit, en lisant, et du même coup on rétablit le vers dans sa forme primitive que voici :

Moult ert riches chascuns des lis.

J'ajouterai la remarque que les anciens employaient volontiers *chascun* substantivement en le faisant ainsi suivre de l'article au génitif : *chascun des lis*, au lieu de *chascun lit*; les exemples de *chascun*, adj., pour *chaque*, sont comparativement peu nombreux. Mais nulle part on ne trouvera *chascuns* avec le pluriel du verbe. M. Scheler, en corrigeant ce vers, fait aussi remarquer que « l'adjectif *riches* (sic) indiquait clairement un nom singulier. »

V<sup>s</sup> 3060.

Tant parfist cis lis à loer.

*Parfist* devait s'écrire en deux mots. Comp. v<sup>s</sup> 3012, 4089, etc. Je sais que plusieurs lecteurs seront d'un autre avis, mais ils auront tort; il ne pas s'agit du composé *parfaire* ici.

V<sup>s</sup> 3079.

Et s'erent faites si adroit  
Les lettres, que riens n'i faillloit  
D'uevre si tres fine et riche.

« Lisez à *droit* en deux mots, de préférence à *adroit*; de même dans beaucoup de passages. » — « Le troisième vers est boiteux; j'intercale donc un second *si* devant *riche*. » Note de M. Scheler, que j'adopte.

V<sup>s</sup> 3084. Voyez l'*Errata*.

V<sup>s</sup> 3085-9.

Dou cele de la chambre issoit  
Une main d'or, à quoi pendoit  
Cil espreviens moult gentement  
Et tendoit si faiticement,  
Que nus n'i peüst amender,  
Jà tant s'en seüst bien pener.

Ne connaissant pas le mot *cèle*, mais comprenant qu'il ne pouvait signifier que le plafond, je m'étais demandé si ce n'était pas peut-être *ciel* qu'il fallait écrire, au risque de déplaire à l'oreille par un hiatus inévitable dans le second hémistiche, et je trouvais même que le concours des voyelles



entre *chambre* et *issir* pouvait, à cause de la consistance de la syllabe *bre* de l'un côté, et de la ferme intonation de *is* de l'autre, paraître plus excusable que beaucoup d'autres libertés du même genre que nous sommes bien forcés d'admettre. La note de M. Scheler est venue répondre à mes doutes : « Il faut lire *dou celé* (*caelatum*) au lieu de *dou cele* qui est intelligible ; » Mais lorsque le même savant ajoute : « Au quatrième vers lisez *pendoit* pour *tendoit*, je ne suis plus de son avis, parce que nous avons déjà *pendait* deux vers plus haut ; ce cas n'est pas insolite dans Adenès, je le sais ; mais ici le nouvel adverbe qui suit, demanderait impérieusement un nouveau verbe : *Cil espreviers pendoit moult gentement et pendoit si faiticement que.* etc., ne serait pas supportable. La description et l'éloge pour être complets l'exigent d'ailleurs aussi. Ce rideau ou ces rideaux n'étaient pas seulement un ornement, mais un objet de commodité, s'ils *pendaient gentement*, ils devaient aussi *tendre* (couvrir, *pourprendre tout entour*, comme il est dit au v° 3064 ; comp. tente, *tenture*) *faiticement*, adverbe qui est à noter. Je ne sais si l'usage du mot *esprevier* ou *espervier* pour pavillon est plus rare chez les trouvères français que dans nos vieux poèmes thiois, mais je ne me rappelle pas l'avoir encore rencontré ailleurs que dans Adenès, tandis que chez les Thiois on le trouve fréquemment, non pas toutefois pour pavillon ou tente en général, mais quand il s'agit d'un logement ou d'une retraite de luxe. C'est ainsi que, dans le *Rijmbijbel* de *Maerlant*, Judith est introduite auprès d'Holoferne sous son riche épervier *dieren sporeware* ou *spareware*, dans la Vulgate : *Vidit... sedentem in conopeo*. *Conopeum*, dans Horace la tente de Cléopâtre, le grec *Kónópeion*, litt. en allemand *Mückennetz*, en flamand *muggenscher*, en franç. *moustiquaire*, implique déjà cette idée de luxe. Cependant le mot *spareware*, aujourd'hui *sperwer*, d'où le franç. *espervier*, n'a rien de commun avec cette idée. Il est simplement une métaphore transportée de l'oiseau de proie de ce nom à une espèce de filet bien connu, que le pêcheur expérimenté lance sur les poissons de la même manière que l'oiseau s'abat sur sa proie. Ce filet, quand on le tient par son sommet, qui est en pointe, se développe et s'élargit en descendant de manière qu'ouvert en bas, il présente la forme d'un cône, comme une tente ronde dressée autour d'une perche. C'est à cause de cette ressemblance que, par une seconde métaphore, on a de nouveau emprunté au filet le nom d'épervier pour désigner ces sortes de tentes faites ordinairement d'étoffes fines et légères et plus ou moins précieuses, ainsi que l'était primitivement le conopeum oriental lui-même. Tel était dans le Cléomadès l'*esprevier* du lit de Clarmondine ; suspendu à une main d'or

qui sortait du plafond, il embrassait sa couche dans ses plis artistement arrangés. Ce que je viens de dire ici du mot *espervier* avait déjà été utilisé dans l'Introduction du *Rijmbijbel* publié par feu mon ami le chanoine David ; ce savant y a ajouté la preuve que déjà un copiste du XV<sup>e</sup> siècle se méprenait si bien sur la valeur de ce mot que, n'osant dire qu'Holoferne était assis sous un épervier (*spareware*), il lui a mis un épervier sur le poing.

V<sup>s</sup> 3097. *Si k'en l'escrit le truis et voi*, est une distraction du poète. Lui du moins devait, après ce qu'il avait dit v<sup>s</sup> 20, etc., éviter de répéter ce refrain banal. Il parle encore ailleurs de *l'escrit* et du *livre*.

V<sup>s</sup> 3134. M. Scheler corrige *je l'entrepreïsse* en *se l'entrepreïsse*. On a pris un *s* long pour un *j* et de plus on n'a pas compris la construction.

V<sup>s</sup> 3144.                    Ne se prendroit femme nesune  
                                 A la biauté que ele avoit.

La leçon du Ms. 7559 était certainement préférable cette fois à celle du n<sup>o</sup> 175 où il y a *prendoit*. Les deux temps sont bons ; mais la comparaison amenait plus naturellement le conditionnel que l'imparfait. — *Se prendre à* doit s'interpréter ici pouvoir se comparer à, sens que Burguy, II, p. 200, ne mentionne pas. Je note seulement que la comparaison implique une idée de rivalité, de lutte, et que nous disons encore *se prendre* ou *s'en prendre à*, etc., pour attaquer, etc.

V<sup>s</sup> 3179. L'indication des variantes des deux Mss. n'a pas d'autre utilité ici que de mieux nous laisser apprécier la valeur respective des Mss. Il est à regretter qu'on n'ait pas eu ce soin partout. — J'entends par *erreur* inquiétude, trouble d'esprit. Cprz. v<sup>s</sup> 2107.

V<sup>s</sup> 3195.                    Car fait [m']avez trop grant outrage.

Rien n'exige l'insertion de *me* [m'] dans ce vers, rien même ne l'autorise. C'est une pure fantaisie de l'éditeur dont la faute, que je signale en cet endroit, est d'autant plus blâmable, qu'il s'y est exposé gratuitement. D'abord le vers est régulier sans ce *me*, et si les crochets ont quelque signification, les Mss. s'accordent à l'exclure du texte. Ensuite par l'addition de ce pronom le mot *outrage* reçoit un sens que l'auteur et la demoiselle qu'il fait parler n'ont pas voulu lui donner. *Faire outrage* d'une manière absolue, n'est pas du tout la même chose que *faire outrage à quelqu'un*. *Faire un grand outrage*, c'est commettre un grand excès, un acte d'audace et de folie qui passe toutes les bornes, sans qu'il y ait pour cela

offense personnelle envers quelqu'un ; tandis que *vous m'avez fait grant outrage* se rapporte particulièrement à la personne offensée. L'un est l'expression d'un blâme, l'autre est une sorte de plainte ou une accusation. Mais je n'ai pas les motifs d'un arrêt à développer ; contentons-nous de donner quelques exemples de cet emploi de la locution absolue dans Adenès. Le premier sera naturellement celui-là même que nous avons sous les yeux ; pour deuxième, citons le v° 1688 : *Dont* (En quoi) *ils firent mal et outrage* et pour troisième, le v° 3811 : *Et grant outrage fait avoie*. J'espère qu'on n'en désirera pas davantage ; mais pour mieux s'assurer du sens, on fera bien de lire toute la suite des observations de Clarmondine au v° 3190 : *Folement estes enbatus*, etc.— M. Scheler désapprouve aussi l'intercalation et pour les mêmes motifs.

V° 3204

Si vous aviez V° testes.

M. Scheler : « *Aviez* ; biffez le premier *i*, pour que le mot ne soit pas lu en quatre syllabes. » Puisque la terminaison pleine est *iez* et non pas *ez*, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux biffer simplement le tréma et laisser les deux *ii* : *aviez* ? Supposons que le mot se trouve dans la rime et que le poète eût fait dire à la jeune fille :

. . . . . car bien sachiez,  
Si vous cent testes aviez

le tréma sur l'*i* d'*aviez* n'empêcherait pas la rime d'être fautive, car même dans les longues stances monorimes *iez* et *ez* ne sont jamais confondus. Le tréma isolerait l'*i* et détruirait la diphthongue. J'en conclus que de même, au milieu du vers, le tréma sur l'*i* d'*aviez* fausserait la prononciation et que, puisque les deux *ii* existent dans la prononciation (*i-iez*), il faut les écrire, en rejetant le signe de la diérèse comme parfaitement inutile. Qui a jamais écrit *prïer*, *prïier*, *prïier*, *detriër*, *detriïer*, etc., pour *prier* ou *détrier*, etc. ? Voyez v° 6788-9.

V° 3280. Voir les formes du verbe *issir* ou *istre* dans BURGUY, Gramm. I, p. 353-9.

V° 3315. Si, comme il est presque certain, le Ms. n° 175 seul omet le mot *trois*, il fallait au moins rendre justice au n° 7559 et ne pas mettre le mot entre crochets ni l'appuyer d'un témoignage inutile. Toutes ces irrégularités ne sauraient, il est vrai, dérouter la critique, mais elle l'embarassent pourtant dans sa marche, parce qu'elle ne voit pas d'abord à qui elle a affaire, de l'éditeur ou des manuscrits, en présence de ces signes d'une application si variable.

V<sup>o</sup> 3520.

Car Clarmondine leur conta  
La chose si com ele va,  
Qu'ele si a riens oïste.

A cause de l'emploi très-particulier de *que* l'Qu'ele au commencement du troisième vers, j'ai mis une virgule à la fin du vers précédent. C'est une espèce d'ellipse, qu'on pourrait suppléer par *au point que*, de sorte que (*car*). Il est bon que la ponctuation y appelle l'attention du lecteur. Cprz. v<sup>o</sup> 2987, etc. — Si *com*, que nous voyons ici écrit en deux mots, n'en forme qu'un seul au v<sup>o</sup> 208 et ailleurs.

V<sup>o</sup> 3531.

Forment plus as trois damoiseles.

Dans *plus* je ne vois qu'une faute d'impression ; il faut *plut* ou *plot*, 3<sup>e</sup> pers. sing. du prêt. déf. du verbe plaire. Le sens est : il plut grandement, il fut très-agréable aux trois demoiselles, quand elles apprirent les nouvelles que Clarmondine leur avait racontées. Cprz. v<sup>o</sup> 3254 et suiv.

V<sup>o</sup> 3537. Quand on voit annotée ici la collation des Mss., n'a-t-on pas le droit de se plaindre qu'elle ait été négligée en cent autres endroits infiniment plus importants ? Elle ne nous en est pas moins bien venue. Cprz. v<sup>o</sup> 8 repris.

V<sup>o</sup> 3542.

Cil qui Amours saisi avoit.

Je suis convaincu que dans ce vers le poète avait écrit *que* ou *cui* et non *qui*, puisqu'il n'est pas vraisemblable que cette dernière forme ait jamais été employée par lui comme régime direct masculin. Je ne m'explique cette faute que par la supposition que le Ms. porte réellement *cui*, forme du régime direct masculin encore assez usitée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et qu'on ait cru y voir *qui* ; ou que le changement de *cui* en *qui* provienne de l'irréflexion ou d'une distraction pendant la révision des épreuves. Si le Ms. avait *que*, ces erreurs seraient moins probables, parce que le copiste et le réviseur étaient plus habitués à cette forme qu'à *cui* qu'ils voyaient peut-être ici pour la première fois. Ce serait faire injure à l'éditeur que de soupçonner qu'il ait pris *qui* pour le sujet et *Amours* pour le régime, quoiqu'il ait écrit ce mot sans la lettre capitale qui lui revenait de droit. Nous retrouvons ce même *qui* comme régime masc. sing. au v<sup>o</sup> 3458 où l'éditeur (v. l'Errata), tout en le déclarant conforme au Ms., propose au nom de la grammaire et surtout (?) de la clarté de le transformer en *que*. M. Scheler, qui n'a pas fait attention au v<sup>o</sup> 3542 qui nous occupe ici, parle cependant du v<sup>o</sup> 3458. Il y défend contre M. Van Hasselt le *qui* comme représentant légitimement le *quem* latin. Je n'oserais admettre que *cui*

seul, pour lequel j'invoquerai l'autorité d'Adenès lui-même aux vers 950 : *Cui il atteint, cil est alés*, et 18646 : *Guion... cui loer doit on*. Le *qui* rég. direct masc. m'est suspect dans tous les endroits où je le trouve. Je le citerai comme tel dans notre poème v° 9973 :

Bien dut Sartan ressouvenir  
De cel coup qui là ot eü,  
K'ains mais n'ot si grant recetü,

dont la correction est indiquée par le v° 10287, où, dans les mêmes conditions, il n'y a pas *qui* mais *que* :

Dist Durbans : — « Biau Sire, abatus  
Fu si dou coup *que* de vous ot,  
C'onques puis aidier ne se pot. »

On ne m'opposera pas le Lai du Corn, où le *que*, soit rég. direct masc. ou conjonction ou adverbe, est toujours écrit également *qui* ou *ki*. Ayant égard à la règle et non à une exception, je change le *qui* d'Adenès en *que* ou en *cui*, mais de préférence en *cui*, qui a dû prêter plus facilement à la confusion. Quant à *ki*, que je trouve page 374 des livres des Rois : *ki li prophètes out suscité*, c'est probablement un erreur de copiste pour *ke*. Je sou mets mes doutes au lecteur.

V° 3378.

Et par tout aidier se savoit  
Si bien que miex ne convenoit.

La note dit : « Le Ms. porte : *avoir*. La leçon du Ms. 7559 nous paraît préférable. » C'est celle qui est dans le texte. Je regrette que l'éditeur ne nous ait pas fait connaître d'un mot les raisons qu'il a eues pour préférer *aidier* à *avoir*. S'il me fallait expliquer les deux termes, je dirais que *par tout aidier se savoit* signifie partout se tirer d'affaire, particulièrement en société et dans la conversation (cprz. v° 3374 : *Courtois et à point emparlé*, etc.), et que *par tout avoir se savoit* signifie *se tenir*, *se conduire*, comme l'explique le vers suivant, *convenablement*. Je vois une appréciation plus digne et plus délicate dans ce qu'exprime la variante *avoir* que dans l'autre ; mais *de gustibus non est disputandum*. Toutefois comparez encore v° 16607 : *Bel et bien se sorent avoir* et, pour le fond, v° 16188-90. Cprz. aussi Roquefort sous le mot *Oïr*, p. 239 : *comment prestre se peut avoir*.

V° 3445.

En orront, s'il peut, gries nouveles.

« Lisez *griés* (acc. plur. de *grief*) pour *gries*. C'est ainsi que je trouve plus fréquemment *briement* que *brîément* dans le texte de M. Van Hasselt. L'accent, dans le système orthographique adopté par l'éditeur,

est indispensable ; en le supprimant on engage à lire *gri-es, bri-ement*. » Note de M. Scheler. J'avais aussi commencé à marquer ces sortes de fautes, mais quand après plusieurs autres, les formes *coïement* du v<sup>s</sup> 2944, *coïement* du v<sup>s</sup> 3789 et *coiement* des v<sup>s</sup> 4558 et 4586 sont venues dans mes notes se ranger côte à côte, je me suis dit que je ferais bien de ne plus m'en occuper : *copia vitiorum indulgentem facit*. Le mot est de Quintilien ; je ne sais si je l'ai bien appliqué.

V<sup>s</sup> 3429-34.

Sa fille I chapelet faisoit,  
Et Florete les flours cueilloit  
Entre li et Cléomadès ;  
Entre Gayete et Lyadès  
Servoient de soie bailler.  
Pour le chapel faire lier.

J'ai mis un point-virgule après Cléomadès ; l'éditeur s'est contenté d'une virgule. Nous avons ici cinq personnages, Clarmondine la fille du roi, Florete, Cléomadès, Gayete et Lyadès, ayant chacun son rôle. La princesse tresse un chapeau de fleurs, Florete et Cléomadès (entre eux, littéral. entre elle et Cléomadès) cueillent les fleurs ; Gayete et Lyadès, aussi entre elles, ensemble, s'occupent de fournir les fils de soie pour lier le chapeau. Je n'aurais aucune observation à faire sur ces vers si la ponctuation et la conjecture « *Entruce?* » hasardée au bas de la page, ne prouvaient que l'éditeur en a méconnu le sens. Je désire empêcher que d'autres lecteurs ne soient induits en erreur. L'emploi de cet *Entre*, pour dire ensemble, avec, en compagnie de, conjointement, est un idiotisme des plus remarquables et en même temps des plus usuels de l'ancienne langue, que j'ai déjà eu l'occasion d'expliquer dans ma notice sur quelques fragments du roman d'Aiol, et dont j'ai également signalé l'existence dans notre vieux thiois. Ce n'est pas pour l'éditeur que je fais ces remarques, puisqu'il y a longtemps que je lui ai fait parvenir un exemplaire de cette notice avec la rectification, que j'ai été obligé d'y faire après coup, d'une erreur de copie, où *emmi* avait été confondu avec *entre*, qui appartient seul à cet usage. Les substantifs sujets réunis par cet *entre* sont toujours construits avec le pluriel, comme ici *Entre Gayete et Lyadès servoient* ; la raison grammaticale du singulier *cueilloit* qui précède ici, s'explique d'elle-même, si l'on fait attention à sa place dans la phrase. On remarquera aussi la locution *servir de soie à bailler pour... lier*, comme nous aurions dit ; mais comme Adenès parle, *pour... faire lier*. Dois-je voir dans cette dernière expression un exemple de cette circonlocution si familière aux Anglais avec leur verbe *to do* et que j'ai déjà signalée ailleurs même dans l'ancien thiois ? Elle n'est donc pas pour moi exclusivement-anglaise ; mais j'ai

de la peine à la reconnaître ici, parce que les verbes *bailler* (*servoient à baillier*) et *liier* (*faire liier*) ne se rapportent pas au même sujet. Voici an reste quelques exemples où l'on peut reconnaître cet emploi de *faire*. Fierabras, p. 172 : *La lance o le penon li fait ou cors baignier*; Par. la Duch. p. 8 : *or me fai escouter*; it. p. 9 : *li ferai moult mal guiar doner*; it. p. 91 : *faïtes moi escouter*; Huon de Bord., p. 235-236 : *La demoisele me fesissiés mostrer*, *Par quoi vous faïtes si grant guerre mener*. Le v<sup>s</sup> 31452 de Godefroid de B. parle comme celui de Fierabras : *Le fier de sa lance ot fait en tierre fiquier*, c'est-à-dire *ot fiquié*, etc.

J'arrive à *Entruéc*, qui se présente si timidement et presque en posture de suppliant au bas de la page avec son point d'interrogation (on aurait pu à la manière des Castillans en mettre un deuxième devant : *praeferre manibus villas*. Par droit le devait, dirait Adenès, car rien ne le recommande à l'indulgence du lecteur). Encore si on lui avait conservé sa forme ordinaire, comme au v<sup>s</sup> 5546 et 6757, où nous lisons *entrués*, on aurait de loin pu le prendre pour une ancienne connaissance; mais *entruéc* n'est probablement connu que de l'éditeur. — Comme *entre*, dont nous avons parlé plus haut, revient souvent dans notre poème, j'indiquerai quelques-uns de ces passages. Voyez v<sup>s</sup> 899, 1341, 2723, 2762, 6896, 6957, 7027, 7159, 7601, 16714, etc.

V<sup>s</sup> 3445. Il se présente en philologie une foule de petites questions isolées qu'on a presque tort de soulever, parce que beaucoup de lecteurs ne comprennent pas ce que la science peut gagner à leur solution. Ces positivistes les appellent oiseuses. Que leur importe que dans le vers, dont je viens d'inscrire ici le chiffre en marge, nous lisions *lors* ou *lues*? Ils savent bien pourtant qu'Adenès n'avait écrit que l'un ou l'autre, celui des deux certainement qui lui semblait le mieux exprimer sa pensée; et si plus tard, en faisant la révision de son poème, il a cru qu'il avait mal choisi et l'a remplacé par l'autre, ils doivent encore croire pour l'honneur du poète, que son second choix a été meilleur que le premier. Ce ne sera donc pas une question oiseuse que d'examiner si dans le vers 3445, où le Ms. de l'Arsenal porte *lues* et celui de la Bibl. imp. *lors*, c'est la première ou la seconde de ces variantes que l'éditeur devait suivre.

Voyons de quoi il s'agit dans ce passage et transcrivons les vers mêmes. Le roi Carman vient de voir qu'un étranger s'est introduit auprès de sa fille qui se trouve en ce moment avec ses suivantes dans un préau réservé et ordinairement bien gardé. Il est d'autant plus irrité de cette aventure, qu'il ne peut se l'expliquer. Que fait-il? Le poète va nous le dire :

Lors se pense qu'il mandera  
Lyadès ; car savoir vorra  
Comment ele fu si hardie  
Qu'ele a tel chose consentie.  
Le grant vilain lors i envoie, etc.

Le texte que nous a donné l'éditeur est généralement celui du Ms. n° 175 ; il ne l'a abandonné, nous dit-il dans sa préface, que lorsque le n° 7539 lui a paru offrir une leçon préférable. C'est ici un de ces cas. Dans le dernier des vers cités, son Ms. portait *lues* ; il a imprimé *lors* d'après l'autre. Cette leçon est-elle réellement préférable ? Ne connaissant pas la valeur respective des Ms., nous en sommes réduits, pour juger, à des raisons purement esthétiques et à nous demander ce qu'Adenès, eu égard au mérite de son style, a dû préférer lui-même. Le récit d'Adenès est ordinairement rapide. Trouvons-nous ce caractère dans cette lente succession de deux circonstances d'un même fait si lourdement marquées et annoncées par le mot *lors* deux fois répété à quatre vers d'intervalle : *Lors se pense* (v° 3444) et *lors i envoie* (v° 3445) ? Qu'on relise les vers, que j'ai cités, en les rattachant à ce qui précède : Quand le roi eut vu ce qui se passait au préau, alors il se dit qu'il manderait près de lui Lyadès, pour lui demander comment elle avait osé permettre chose pareille. Alors il dépêche vers elle le grand vilain, etc. Cela est-il digne d'Adenès ? Le roi est dans une grande colère (*durement despaisiez et courrouciez*) et impatient d'avoir l'explication de ce qu'il voyait ; est-il probable que le poète ait ainsi étagé son récit : Lors le roi se dit faisons appeler Lyadès ; lors il envoie vers Lyadès ? Le second *lors* est d'une négligence impardonnable ; il peut être échappé à Adenès dans la première rédaction de son poème et s'être perpétué dans quelques manuscrits, mais il est impossible qu'il ait été introduit dans le texte à la suite d'une révision.

Examinons maintenant l'autre leçon : *Le grant vilain lues i envoie*. Nous avons trouvé *lors* trop lent, trop trainant dans un récit de faits qui se succèdent avec rapidité. En est-il de même de *lues* ? *Lues*, en latin *illico*, en français moderne *aussitôt*, à l'instant, tout de suite, marque en quelque sorte la simultanéité, d'où il s'ensuit que c'est précisément le mot que les circonstances, qu'Adenès avait à décrire, exigeaient. Au milieu de l'irritation et de l'impatience dans laquelle l'imagination du poète se représentait le roi, son langage a dû se ressentir de la vivacité des sentiments qu'il avait à peindre, et il n'a pu calculer et compter, pour ainsi dire, la succession des mouvements du roi. Ce n'est pas *lors*, après qu'il a résolu, que ce père indigné agit, mais il résout et agit en même temps, aussitôt (*lues*), et c'est cette dernière leçon que je voudrais que l'éditeur



eût conservée dans le texte, ou qu'il nous eût du moins fait connaître les motifs de sa préférence pour l'autre. J'ajoute en finissant que le vers 4697, où *lors* et *lues* sont placés l'un à côté de l'autre, en fait ressortir nettement la différence de signification : *Lors li dist Clarmondine lues*. Au v° 3462 le vilain dit à Lyadès : *Venez hastéement Au roi, qui mandée vous a*.

V° 3458-9.

En ce que là venus estoit  
Cet hom qui là trouvé avoit.

L'éditeur dans l'*Errata* change *qui* en *que*. M. Scheler défend *qui*, qu'il semble ne pas distinguer de *cui*. *Qui* ou *cui*, dit-il, est un représentant légitime de *quem*. Je ne suis pas de son avis ; cpz. ma note v° 3342. Mais quand il dit ensuite ; « Ce qu'il fallait faire disparaître, c'est le mot *cet*, qui 1° n'est pas de l'époque, 2° n'est pas un nominatif singulier. Il faut *Cil* ou *Cist*. » Je n'ai rien à ajouter à cela, si ce n'est que, ici encore, faute d'être assez familiarisé avec la vieille langue et les vieux livres, on n'a pas su distinguer les lettres qui étaient cachées sous la grande initiale B qui commence le vers suivant. On n'a vu que le *t* de *Cist* et l'on a bonnement écrit *Cet* comme en plein dix-neuvième siècle. Il y avait *Cist*, dis-je ; car s'il y avait eu *Cil*, l'*l* restant aurait donné plus à réfléchir, et peut-être aurait-on deviné plus juste ; car on n'a fait que deviner.

V° 3495. J'ai de la peine à croire que le texte nous donne ici la véritable leçon des manuscrits. La jeune princesse voyant qu'on met la main sur celui qu'elle croit être son fiancé et qu'on le maltraite, se jette aux genoux de son père et lui représente l'injustice de sa conduite. Voici ce qu'on lui fait dire :

« Sire, » fait ele, « ce que doit  
Que vous voulés, ici endroit  
Celui faire mal et hontage,  
Qui sera, s'il vit, roi d'Arcage. »

La pensée serait plus juste et mieux exprimée, si l'on changeait *ce que doit* en *ce n'est droit*. Je sou mets le passage ainsi modifié au jugement du lecteur :

« Sire, fait ele, ce n'est droit  
Que vous voulés ici endroit  
Celui faire mal et hontage  
Qui sera, s'il vit, roi d'Arcage. »

Mais cette correction admise, il restera encore au même lecteur à décider, ce qu'il faut faire du mot *endroit* à la fin du deuxième vers, s'il le

considérera comme préposition ou comme adverbe; car il peut remplir la fonction de l'un ou de l'autre, ainsi qu'on le voit dans la Grammaire de Burguy, II, p. 350. Je le prends comme préposition dans le sens de *à l'égard de*, et je crois reproduire la pensée de l'auteur en traduisant les quatre vers que Clarmondine adresse à son père de la manière suivante : « Sire, dit-elle, il n'est pas juste que vous vouliez ici user de mauvais traitements et d'outrages envers celui qui, s'il vit, sera roi d'Arcage (et mon époux). » Pour se rendre compte de l'indicatif *voulez* dans le deuxième vers le lecteur n'a qu'à remarquer que je n'ai pas écrit *il n'est droit*, mais *ce n'est droit*, et que le seul mot que j'aie changé dans toute la phrase, c'est *que*. Il est vrai que, dans la règle, il faudrait aussi *ce n'est drois* avec un *s* de flexion comme sujet (comparez v° 4658, etc.), mais la rime ne le permet pas. — En terminant cette note j'avais senti que les deux objections que je venais de faire moi-même contre ma correction n'étaient pas suffisamment réfutées, et depuis, en lisant le Fabliau du *Mantel mantillé* publié par Ferd. Wolf, *Ueber die Lais*, etc., p. 344), j'avais commencé à soupçonner que toute ma conjecture pourrait bien n'être qu'une erreur de ma part. Aujourd'hui la note de M. Scheler sur la même expression, qu'il corrige à son tour, me l'a fait examiner de nouveau et reconnaître que la leçon de notre texte est parfaitement saine. Voici le passage du susdit Fabliau qui m'a ouvert les yeux, v° 94 :

Gavains le senechal apele,  
Se li demande ce qui doit  
Que li rois mengier ne voloit,  
Car il ert jà molt près de nonne;  
Et Kex le roi en arresone.  
« Sire, fet-il, » ice que doit  
Que vous ne mengiez orendroit?  
Vostre mangier est prest pieça. »

Nous avons deux fois dans ces vers l'expression d'Adenès, car *ce qui doit* et *ice que doit*, malgré certaine différence de forme, sont absolument la même chose (*qui* = *que*, *ice* = *ce*). *Ce que doit que*? signifie d'une manière générale : qu'est-ce qui fait que....? et selon les circonstances : qu'est-ce qui engage ou exige ou qu'est-ce qui empêche que...? C'est cette dernière signification qu'il a dans le *Mantel*; je lui donne la première dans Adenès. Je ne sais si la forme *doit*, dans cette locution, appartient bien réellement au verbe *devoir* ou si je dois la rapporter au verbe *duire*, dans le sens de convenir (*conducere*). Toutefois *que deit ço*? qu'on lit dans les IV livres des Rois, prouve que déjà au XII<sup>e</sup> siècle on y voyait le verbe *devoir*; mais j'y lis aussi *Ço que atteindrad*? qui, par le sens, se rapproche davantage de

*duire* (*quid attinebit? ad quid conducet?*), et il ne me paraît pas impossible que, dans la forme *doit*, les deux notions différentes aient été confondues. Toutefois je n'ai pas jusqu'ici rencontré un seul exemple de *ce que doit* pour *ce que doit*, à moins qu'on ne me permette d'invoquer le wallon liégeois *ki dût* (prononcez *qui dûte*), formule plus ou moins offensante, paraît-il, pour dire : finissez-en, et qui m'a longtemps fait l'effet d'un *scheidt uil* flamand (dans la vieille langue *sceit uut*) wallonisé. Dans l'excellent Dictionnaire wallon de notre savant et judicieux linguiste M. Ch. Grandgagnage je trouve, p. 107, sous le mot *kidûre*, si *kidûre*, se désister : *kiduhéz-v'*, finissez ; *fêz-l'kidûre*, faites-le reste tranquille (propr. *bien se conduire?*) « Mais mon *ki dût* ou *ki dûte* n'y figure point. Des Liégeois instruits m'ont dit que c'est le singulier de *kiduhéz-v'* ; mais cela ne m'explique pas le *t*, qui me paraît alors contraire à toute analogie. Laisant au wallon sa particule préfixe *ki* (= germ. *ki*, *ce*, *ge*, etc.), j'incline à considérer *ki dût* comme une corruption de *ce que doit* ou *ce qui doit* (car on trouve l'un et l'autre), née de la confusion du vieux français *duire* avec le composé très-usuel du wallon, *kidûre*. Le thiois *hij kan niel geduren* (il ne sait se tenir tranquille, propr. supporter), peut aussi y avoir influé.

Le changement proposé par M. Scheler : Lisez *que ce doit* pour *ce que doit* et mettez un point d'interrogation à la fin de la période, » prouve que ce savant linguiste a parfaitement compris la nature et la valeur de la locution, mais le changement qu'il indique n'en est pas moins inutile. Que l'on place le pronom *ce* avant *que* ou après *que*, ou même après *doit*, la construction et le sens seront toujours les mêmes, le pronom *ce* sera toujours le mot auquel vient se rattacher comme complément le *que* du deuxième vers : Ceci, que vous voul[î]ez lui faire du mal, qu'est-ce qui le rend nécessaire? Pour tout dire, je trouve même qu'en transportant *ce* à une autre place, il perdrait une partie de l'accentuation que le poète a voulu lui donner. Ne touchons donc au texte *que* pour y ajouter un point d'interrogation après le quatrième vers. Il est vrai que le glossaire de Burguy, v<sup>o</sup> *Devoir*, donne aussi *que ce doit* (sic) et l'explique : « ce que cela signifie ; » mais je le répète, la place de *ce* est arbitraire. La preuve de ce que je viens de dire de la place, que le pronom *ce* peut occuper dans cette interpellation, se trouve incontestablement dans ce passage du deuxième livre des Rois, chap. XII<sup>e</sup>, page 160, ligne dernière. Les officiers de David voyant son étrange conduite, lui en expriment leur étonnement : « *Sire, fîrent les privez le rei, que deit ço?* » Les mots latins sont : *Quis est sermo quem fecisti?* hébraïsme qui signifie : qu'elle est cette chose que vous faites? ou en d'autres termes : Qu'est-ce qui vous engage à agir ainsi? Ils

auraient pu dire également *ço que deit* ou *que ço deit*? Voici un autre exemple au même deuxième livre des Rois, page 177, ligne dernière : *Fist li reis à Siba : Iço que doit*? où le latin dit : *quid sibi volunt haec*? que signifie cela? C'est la deuxième formule du fabliau cité. J'en ajoute encore deux un peu différentes, mais d'autant plus importantes pour la question : *Ço que ateindrad à mettre devant cent humes manjanz*? A quoi servira de mettre cela (si peu) devant cent hommes qui mangent? page 360, fin, et page 169, ligne dernière : *Endroit ço que n'es fais repairer*? Qu'y a-t-il que vous ne les faites pas revenir? où je soupçonne que *Endroit ço* est une corruption pour *que doit ço*? J'aurai épuisé les exemples que j'ai notés dans les Quatre livres des Rois en citant encore page 201 : *Fist enquerre que ço deüst*, où le verbe *devoir* se défend suffisamment lui-même. Pour combler la mesure ajoutons Fierabras, page 176 au milieu : *Je ne sais que ce doit, mais en mon cuer l'aim tant*, et les deux passages de Gaydon, p. 15, v<sup>s</sup> 1 :

Drois empereres, dist li dus, ce que doit  
Que li coraiges vos mue si sor moi ?

et p. 16, v<sup>s</sup> 8 :

Que doit or ce que tu si me deçoiz  
Quant tuit le virent qui i furent arsoir ?

La variante d'un autre manuscrit de Gaydon donne :

Que doit ce ores que tu si me haois  
Que, etc.

V. 3508-12. Voici le texte.

Et quant li rois sa fille entent,  
Bien entent que par li n'a mie  
Celui emprise sa folie  
Et que moult tres grant tort auroit  
Cil que de riens l'en mescroiroit.

Le troisième vers est emprunté au Ms. n° 7539; dans le n° 175 il y avait le vers : *Cil a emprise sa folie*, auquel il manque une syllabe, et où en même temps le verbe *a* fait double emploi avec l'*a* (*n'a*) du vers précédent. La défectuosité du vers a engagé l'éditeur à préférer la leçon du n° 7539. M. Scheler désapprouve ce choix, parce que, dit-il, *celui* n'étant pas un nominatif, cette leçon est incorrecte. Il pense que l'éditeur aurait dû plutôt rectifier la phrase de son manuscrit, en supprimant l'*a* de *n'a*, pour ne conserver que la simple négation, et en écrivant :

Bien entent que par li ne mie  
Cil a emprise sa folie.

Je dois déclarer que cette correction ne me sourit pas beaucoup, et que je pense que dans toute la vieille littérature française on ne trouverait pas un seul exemple, où la négation *ne* et son renforcement *mie*, puis le sujet *cil* ou un autre quelconque, et enfin le verbe *a* ou tel autre qu'on voudra, soient disposés dans l'ordre que le critique veut introduire ici. *Ne mie cil a empris* ou même sans *mie*, *ne cil a*, dans une proposition directe, est une collocation impossible, une synchyse vicieuse. *Ne* et *mie* ont leur place retenue d'avance dans toute phrase où ils doivent figurer. M. Scheler n'a pas été moins hardi, me semble-t-il, quand il a affirmé que *celui* n'est pas une forme de nominatif. Il n'en croit donc pas Burguy, qui l'a placé comme tel dans ses paradigmes, page 150, tout en haut, le premier mot ? Il est vrai que les exemples en sont extrêmement rares, mais il s'en trouve. Ainsi dans Gui de Bourg., page 7, v° 206 :

Celui que nous voldrons faire roi coronné  
Que se il le desdit, le chief aura copé.

et dans le roman de Favel, v° 455 :

Car li chief est plus haut en somme  
Que n'est autre membre, si comme  
Celui qui tout le corps gouverne.

et encore v° 704 :

Et pis rentez que n'est celui  
Qui plus tart vient pire de lui.

Je maintiens donc ce que j'ai dit, que l'éditeur a bien fait d'adopter la leçon du n° 7559, qui était la rédaction primitive, et j'attribue l'autre à une inadvertance du poète commise lorsque, dans la révision de son œuvre, il a ajouté au Ms. 175 les deux vers qui manquent dans le n° 7539. Il lui est arrivé ce qui nous arrive parfois dans la correction de nos épreuves, de faire un changement qui n'est plus en harmonie avec la phrase qui précède. La question de priorité en ce qui concerne les Mss., s'éclaircit un peu pour moi ici et je regarde de plus en plus le Ms 175 comme une édition corrigée et augmentée. — Pour *celui* cpz. encore Macaire, éd. Guessard, p. 514.

V° 5523-24. Il faut une virgule après *guillerres* ou après *Mauvais*, selon qu'on l'entendra.

V° 5525. Je doute beaucoup que *vou* sans *s* soit la leçon des manuscrits. au v° 5561, il faut de même ajouter un *s* à *pui*.

V<sup>s</sup> 3581-84. Car ne porroit estre autrement  
Que nus hom de tel escient  
K'en lui avoit , fust jà venus  
Fors de bon lieu n'en parolt nus.

M. Scheler demande une virgule ( au moins ) devant *n'en parolt nus* et il dit fort bien : « c'est une cheville d'affirmation : que personne ne le conteste. » Je suis tout à fait de son avis.

V<sup>s</sup> 3619. Ce paragraphe renferme des observations qui ne sont pas exprimées avec toute la netteté qu'on pourrait désirer. Mais je ne puis y remédier. Je dirai seulement qu'à la place de *k'ains* c'est bien *k'ainc* qu'il fallait écrire. La confusion si fréquente de ces deux mots dans notre texte, provient de plusieurs causes que l'éditeur fait entrevoir dans son *Errata* sous le v<sup>s</sup> 218.— Je mets un point-virgule après v<sup>s</sup> 3623.

V<sup>s</sup> 3627. Je voudrais placer une virgule après ce vers , le suivant y gagnerait en énergie.

V<sup>s</sup> 3728. Si les vers :

Car ne vit pas à sa semblance  
Que il peüst en lui avoir  
Par droit fors bonté et savoir,

signifient que la reine ne jugea pas à la mine et à l'extérieur de Cleomadès qu'il pût réellement (*par droit*, tout bien considéré et si on lui rendait justice) y avoir en lui autre chose que probité, honneur et intelligence, etc., la virgule qu'on a placé après *Par droit* est contraire au sens. Pour *par droit* cprz. v<sup>s</sup> 2406.

V<sup>s</sup> 3778. Et blanche nape de liie.

Note de M. Scheler : « Cela n'a pas de sens ; lisez *deliie*, fém. de *delié*, tendre, fin, délicat (le latin *delicatus*). Cprz. v<sup>s</sup> 5163 *de touaille tres deliie* et 8508 *d'un drap linge blans* (l. *blanc*) *deliie*. » Je tiens les trémas pour superflus. Cpz. v<sup>s</sup> 3204.

V<sup>s</sup> 3824. J'écrirais avec une virgule après *je* :

Ne je, ne vostre fille aussi.

Le ton de l'expression l'exige. Cprz. v<sup>s</sup> 3627.

V<sup>s</sup> 3835. Au lieu de *vorrois* mettez *vorroie* et compz. v<sup>s</sup> 876 et la note de M. Scheler.

V<sup>s</sup> 3836. Ne onques, pour li decevoir  
Ne ving ci, se sachiez de voir.

Il y a ici évidemment une faute d'impression, *se* pour *ce*. S'il y avait *si sachiez*, on pourrait peut-être douter un instant; mais Adenès distingue entre *si* et *se*. *Se sachiez* ne signifie rien du tout, *ce sachiez* est en quelque sorte une formule consacrée. A l'occasion de l'hémistiche *pour li decevoir* où, au lieu de *li*, régime direct du verbe *decevoir*, on se serait plutôt attendu à *la* ou, en dialecte picard, *le*, j'avouerai que tant ici que dans tous les endroits (et ils sont nombreux) où cette forme du pronom de la 3<sup>e</sup> pers. soit du fém. soit du masc. se trouve dans les mêmes conditions, c'est-à-dire comme régime direct d'un verbe précédé de *pour*, je n'y vois qu'une confusion due à l'influence de la préposition *pour* et à l'habitude qu'on avait de joindre *li* à *pour*, comme régime propre et ordinaire. C'est une attraction comme lorsque, en grec, on met le relatif au cas de son antécédent malgré le verbe dont il dépend. Cela est bien plus sensible avec *pour... à* dont on a tant parlé. Là *pour* a son véritable régime, qui occupe la pensée. Dans *une espie pour li à defendre*, les deux derniers mots ne sont que l'épexégèse de *pour lui*, comme v<sup>s</sup> 17547 dans *Latgue pour ses mains à laver*, les mots *à laver* ne sont qu'une explication surabondante, et ainsi partout. Cpr. v<sup>s</sup> 5550.

V<sup>s</sup> 5846. Biffez la virgule à la fin de ce vers, et de même au v<sup>s</sup> 5945.

V<sup>s</sup> 5919. On nous laisse encore une fois ignorer ici si le [*de*] intercalé entre crochets manque dans les deux manuscrits; cela eût été plus utile que de nous dire que le vers ne compte que sept syllabes.

V<sup>s</sup> 5942. Trestous li cuers l'en esjoy.

M. Scheler veut qu'on lise *s'en esjoï*. Quoique l'*l* et l'*s* initial aient encore été confondus ailleurs, je ne saurais me rallier ici à la conjecture de ce savant linguiste. *Esjoïr* n'est pas nécessairement un verbe pronominal et la construction : *Tous li cœurs li (lui) en esjoï* est excellente. Je n'en donnerai pour preuve que ce seul vers de Benoit (4454, d'après la citation de Burguy, Gramm. I, p. 147) :

Mult est li sons cors esjoiz,

où l'on n'a qu'à remplacer *cors* par *cuers* et le parfait par le prétérit défini, pour retrouver le vers même d'Adenès.

V<sup>s</sup> 5967. . . . . lors s'en ala  
Li chevaux à tout lui errant.

*Atout* devait s'écrire en un, mot et ainsi encore ailleurs; c'est une préposition ayant la même signification et le même emploi qu'*avec*. C'est une

combinaison de la préposition simple *a* et de *tout* qui le renforce, comme on a en thiois *te samen, te gader et al te samen, al te gader*. On le trouve encore dans Amyot et dans Montaigne. Voir Burguy II, p. 344.

V<sup>s</sup> 3989.

Ainsi entre aus se derusaient.

Je ne connais pas plus que M. Scheler un verbe *deruser*, et je crois avec lui que c'est une faute de lecture pour *devisoient*. Comprz. le Livre des faits de Jacq. de Lalaing, chap. V. : *Tant et si gracieusement se devisa*, etc. Chap. VI : *Sy se devoioient les uns aux autres de plusieurs gracieuses devises*, etc.

V<sup>s</sup> 4001-2.

En son cuer joie en demena  
Et en gracia asés Diex,  
Car moult l'en aleja ses diex

Cette leçon qu'on nous donne comme étant celle du Ms. de l'Arsenal est visiblement corrompue, et celle du n° 7539 ne l'est pas moins. M. Scheler corrige le deuxième vers en divisant *asés* en deux mots, ce qui donne :

Et en gracia à ses diex.

Cette conjecture a pour elle toutes les conditions qui doivent la recommander à première vue aux hommes du métier, et je l'avais d'abord adoptée moi-même, ne doutant pas que *gracier* ne se construisit aussi régulièrement avec la prép. *à* que *prier*, et que l'on ne dit aussi bien *gracier à Dieu* que *prier à Dieu* qu'on trouve partout; d'autant plus que l'expression *graces à Dieu* est des plus communes. Eh bien ! quand j'ai voulu m'en assurer, je n'en ai pu découvrir aucun exemple. Il est vrai que je dispose de peu de livres qui puissent m'aider dans ces sortes de recherches. Si M. Scheler a été plus heureux que moi, je le prierai de considérer mes dernières tentatives, que je vais lui soumettre ici, comme non avenues. Dans les deux Mss. *Diex*, sans article ni pronom, ne peut se prendre qu'au singulier; mais comme il est en même temps régime de *gracia*, sa flexion s'y oppose : il faudrait *Dieu* ou telle autre forme du régime singulier. Il n'y a moyen d'y remédier qu'en ramenant le pluriel qu'on a presque partout dans ce livre (v<sup>s</sup> 2868, 5177, 6644, etc.); et le texte lui-même nous y invite, en nous offrant dans cet inutile *asés* le pronom dont nous avons besoin pour cela. Je propose d'écrire, d'un côté :

Et en gracié a ses Diex, ou sans hiatus, Et en a gracié ses Diex,

et de l'autre :

Et forment gracia ses Diex.



V<sup>o</sup> 4050.

Que grant joie de cuer estoit

Que = ce que, quoi ; comp. v<sup>o</sup> 4076, et voyez Burguy, I, p. 164.

V<sup>o</sup> 4066.

Car ne croi qu'il i eüst rue  
Où on [n']oïst pas Dieu tonnant  
Tel joie aloient demenant.

Dans ce passage il s'agit d'une réjouissance publique à Séville à l'occasion du retour de Cléomadès. Pour peindre le bruit qui régnait dans la ville, le poète se sert d'une hyperbole très-usuelle, que chacun de nous a souvent entendue et qui paraît par conséquent ne devoir pas embarrasser un éditeur. Malheureusement la grande facilité avec laquelle nous saisissons l'ensemble de la pensée, nous rend moins attentifs aux détails, et l'évidence, qui nous éblouit, ne nous laisse pas apercevoir le piège qui est sous nos pieds.

On comprend que je veux dire que l'éditeur s'est laissé surprendre en cet endroit. Il a fort bien vu qu'Adenès a voulu dire que c'était partout un bruit à étouffer la voix même du tonnerre ou, comme nous nous exprimons communément, à ne pas entendre Dieu tonnant. Dans notre formule habituelle la négation est absolument nécessaire : on n'aurait *pas* entendu Dieu tonner. Mais c'est là une proposition simple ; dans Adenès il y en a deux, dont l'une est subordonnée à l'autre : Je ne crois pas qu'il y eût rue où l'on entendit Dieu tonnant ou, pour réduire tout au moins de mots possible : Je ne crois pas qu'on y entendit Dieu tonnant. Dans ces propositions on n'a le sens voulu, qu'en transportant la négation toute entière dans la première. Il ne nie pas le fait, qu'on entendit, mais il nie un autre fait, qu'il croie qu'on entendit ou, en d'autres termes, puisque toute négation renferme une affirmation, il affirme qu'il ne croit pas qu'on entendit.

Voyons maintenant ce qu'on fait dire à Adenès au moyen de cet [n'] intercalé dans le texte. Qu'est-ce que cet [n'] ? C'est l'élision de *ne*. Qu'est-ce que *ne* ? C'est la négation primitive, essentielle, fondamentale et, sauf les modifications dialectales, unique, de la langue française ; car tous les autres mots que nous employons encore dans les négations, *pas*, *point*, *rien*, *mie*, sont en réalité des expressions positives et ne servent qu'à compléter ou, pour parler plus exactement, qu'à renforcer la négation : non la valeur d'un pas, d'un point, etc. Avec cet [n'] l'éditeur a introduit dans la phrase une négation qui n'y était pas et qui, se combinant avec le mot *pas*, qui y était déjà, devient une négation renforcée. Tout cela est élémentaire, je le sais, mais je dois le répéter, puisqu'on l'a méconnu.

Cette nouvelle négation affecte maintenant également toute la seconde proposition. Au lieu de dire seulement comme tantôt : *Je ne crois pas qu'on entendit*, Adenès dit cette fois : *Je ne crois pas qu'on n'entendit pas*, ce qui est tout l'opposé et fausse la pensée. Faute d'avoir suffisamment fait attention au subjonctif *oïst* l'éditeur s'est laissé entraîner au tour de la locution vulgaire que le rimailleur du *Cheval de fust* (Keller, Romv. p. 104, v<sup>s</sup> 51) reproduit sans variation :

On n'oïst pas bien Dieu sonnant  
Qui fust adonques en la sale.

Elle se lit encore ainsi dans le Parthon. v<sup>s</sup> 5704 :

N'i seroit oïs Deus tonnans,

et dans le *Cléomadès* même v<sup>s</sup> 14866 :

N'i oïssiez pas Dieu tonnant.

Enfin dans *Gauthier de Coinsi*, l. I, chap. 14, on a le même vers à deux lettres près :

Et tant de cloches vont sonnant,  
Que n'oïssiez nes Dieu tonnant.

La locution avait fait fortune ; je la trouve encore dans *Otinel*, p. 65, v<sup>s</sup> 6, dans *Doon de Mayence*, p. 50, v<sup>s</sup> 5 en bas, dans les *Dits et faits de J. de Lalaing*, chap. VI, p. 50 et chap. XIII, p. 55, etc. V. aussi M. Scheler.

Il y a dans le *Cléomadès* un grand nombre de passages où l'on doit éviter de se laisser surprendre par une fausse apparence de négation, comme par exemple v<sup>s</sup> 5210 :

Et autressi est Clarmondine  
Fille de roi et de royne  
Et d'aussi gentill lieu venue  
Qu'on sache point desous (éd. de souz) la nue.

où *point* joue le même rôle que *pas* dans les vers que nous venons d'examiner, et où j'espère bien que ce n'est pas la mesure seule qui a empêché l'éditeur d'insérer *ne*. Voici un autre passage. Au v<sup>s</sup> 7796 la même Clarmondine, pour échapper à un mariage qu'elle déteste, feint d'être folle et déploie dans son jeu une grande adresse :

. . . Onques nuit ne jour ne fine  
De li couvrir à son pouvoir,  
Que on ne peüst percevoir  
Qu'ele eüst point d'entendement.

Supposons que le mètre eût permis à un copiste d'écrire *n'eüst* et nous aurions une prétendue folle qui dissimule pour ne pas laisser deviner qu'elle est folle ! Comparez encore *Cléomadès* v<sup>s</sup> 2508, 2568, etc.

V. 4087-92.      Nel di pas pour ce k'à nul jour  
Me plaise qu'il ait ma serour ;  
Car trop serait mal emploïe,  
Encor soit il rois de Bougie.  
Trop me pariroit près dou cuer,  
Je ne le vorroie à nul fuer.

Au lieu de cette ponctuation inintelligente, il faut mettre un point après le troisième vers et une virgule après le quatrième, et ensuite un point-virgule ou un double point après le cinquième, dans lequel je préférerais aussi écrire *par iroit* en deux mots. *Par* appartient à *trop près* (par trop près) et pour le sentir lui-même, le lecteur n'a qu'à omettre *Trop* seulement et qu'à se demander ensuite, s'il oserait écrire : *me pariroit près du cuer* ? On pêche généralement par absence de critique dans ces choses là : J'ai cependant lu *paraler* dans J. de Condé, *Dis de la nonnette*, v. 74. *Pariroit* est le conditionnel bien connu de *paraler*, parvenir, aller jusqu'à ; mais *par*, placé devant le verbe *aler*, ne se combine pas toujours avec lui de manière à faire nécessairement un mot composé. La particule *par* appartient souvent au reste de la phrase et sert à donner plus de force à l'idée qui y est exprimée. Aussi sa place varie-t-elle beaucoup selon les mots qu'elle affecte particulièrement et qu'elle élève en quelque sorte au degré superlatif. Je pourrais en citer des pages entières d'exemples, mais je me bornerai à en choisir quelques-uns dans Adenès, en laissant au lecteur le soin de remarquer ceux où *par* se trouve réuni à un autre adverbe, comme sont *tant*, *si*, etc. Il ne peut manquer de se rappeler en même temps notre *par trop*.

Qui tant par avoit biauté fine (v. 265).

Si par estoit de grant renom (v. 336).

Si bel, si gent, si par creü (v. 460, cprz. v. 6512.)

Si par fu de duel acoré (v. 5234).

Moult par nous aiment li Dieu pou (v. 5348, où le Ms. 7539 a la variante par transposition : Moult nous par aiment, etc. Cpz. v. 3115).

Tant par orent grant desconfort (v. 6198).

Ces exemples se servent de commentaire les uns aux autres. J'en ajoute encore deux, l'un à cause de l'ordre particulier des mots dans la phrase (v. 4156),

« Sire, » fait il, « cele pucele  
Dont je vous di, par est tant bele  
K'à peine dire vous porroie ; »

l'autre, parce que nous avons à y faire la même correction qu'au v. 4091, où nous avons décomposé le verbe *pariroit* en *par iroit*. J'écris de même ici, au v. 5060, *par fist* en deux mots, au lieu de *parfist* :

Tant par fist ois lis à loer.

Comme le sens exige impérieusement la division, toute autre preuve que je pourrais tirer de la comparaison du v° 5348 et de sa variante, devient inutile. Voyez toutefois à leur place mes observations sur les vers cités plus haut.

V° 4104.

Ma suer, puis que il est tex hom  
Qu'il a fait rain de trayson.

Voilà le texte. Au bas de la page on lit la var. du Ms. 7359 : *qu'il s'entremet de traïson*, que je comprends. Pourquoi a-t-on préféré une leçon que je ne comprends pas, sans ajouter un mot d'explication? Cette explication je la trouve heureusement dans de Condé, *Li prisons d'Amours*, v° 2542, et dans la note de M. Scheler sur cet endroit : « *Aucuns rains d'amours. (Rain, rameau, branche);* notre langue actuelle mettrait, par une autre métaphore, *grain d'amour.* » Convenons cependant que le verbe *faire* rend le *rain*, le *grain* ou, si l'on veut, le *brin de trayson* passablement dur.

V° 4121. Mettez une virgule après ce vers.

V° 4158. Pour l'intelligence d'un ancien texte la première condition c'est qu'on soit sûr de la leçon, non telle que vous la donne un éditeur qui a voulu vous l'arranger comme il l'a lui-même entendue, mais comme elle se trouve dans le Ms., bon ou mauvais, peu importe, pourvu qu'on ait étudié celui-ci et qu'on le connaisse. Les particules jouent un grand rôle dans la vieille langue et comme elles ne sont pas seulement très-nombreuses, mais subissent encore la plupart une grande variété d'accidents grammaticaux et logiques à nuances fort subtiles, c'est au milieu de tous ces petits mots que le lecteur se trouve le plus souvent dans l'embarras. Voyons ici les vers 4150-4160 :

« Sire, » fait il, « cele pucele  
Dont je vous di, par est tant bele,  
K'à paine dire vos porroie  
Jà s'i pener ne m'en saroie,  
La centisme de sa biauté;  
Et encore y a plus bonté. »

La suite du sens de ces vers est insaisissable; mais ils ne sont certainement pas écrits ainsi dans le Ms., à moins que, par une exception dont je ne connais pas d'autre exemple, un Ms. du XIII<sup>e</sup> siècle n'emploie déjà le signe de l'apostrophe. Ce *s'i* au quatrième vers, tel qu'il se trouve représenté dans notre texte avec son apostrophe, a probablement été accepté de bonne foi par l'éditeur de la main de son copiste moderne. Jetons cette

perfide béquille, qui n'est propre qu'à faire culbuter le bon sens, et au lieu de *s'i* (qui ne pourrait être ici que la conjonction *si* fondue avec l'adverbe de lieu *i*), mettons tout d'une pièce l'adverbe intensif *si*, et Adenès dira d'une manière claire et précise ce qu'il a voulu dire. Mais il faut que de notre côté aussi nous soyons disposés à le comprendre, et à cette fin je crois bien faire d'ajouter encore deux mots.

Adenès était un homme d'un esprit fin et il connaissait l'art d'écrire. Il raisonnait son langage et pesait ses expressions. Souvent il y revient et les reprend dans une phrase incidente pour les restreindre ou les élargir, et quelquefois d'une façon assez piquante. Le quatrième vers ici nous en offre un exemple. Ce vers est une de ces reprises, une incidente, une parenthèse, qu'on peut supprimer sans que le reste de la phrase en souffre le moins du monde, et plus d'un lecteur, pour mieux comprendre, fera bien de commencer par-là. Il avait dit : à *paine* dire vous porroie; reprenant cet à *paine* et y insistant pour lui donner toute sa force, il ajoute :

Jà si pener ne m'en saroie,

et vraiment je ne saurais, je n'oserais en entreprendre la peine, l'essayer. *Jà* et *si* sont deux adverbes intensifs, que j'aimerais mieux, pour les bien caractériser et leur donner un nom propre, auquel elles ont éminemment droit, appeler *assévératifs*. Je dois supposer leur usage connu; mais le plus étrange ici, c'est qu'on ne se soit pas aperçu qu'en faisant de *i* un mot à part, on donnait au verbe *pener* deux régimes indirects inconciliables ensemble : *i* (*y*) *pener* et *s'en pener* (*y peiner* et *se peiner* de); sans parler de la conjonction (je dis *conjonction*) *si*, dont l'emploi serait inexplicable, ne fût-ce qu'à cause de la négation *ne saroie*. Pour avoir un sens raisonnable il faudrait : *j'a si ou se pener m'en saroie*. En effaçant *i* par la suppression de l'apostrophe, il restera seulement à décider si l'adv. *si* est comparatif (tant, tellement) ou absolu (certes, vraiment); j'incline à le prendre dans le dernier sens. Quant à la ponctuation, elle sera rétablie telle qu'elle devait être, si elle marque bien que ce vers forme une incidente ou une parenthèse. M. Scheler corrige aussi *si pener* pour *s'i pener*, en ajoutant : « Je n'ai pas encore pu constater d'une manière certaine l'élision de l'*i* final de *si* devant le pronom *i*; si cette élision est admissible, passe pour *s'i*. » On a vu que j'ai d'autres scrupules à l'égard de cette orthographe.

V<sup>o</sup> 4168. Le sens exige une ponctuation (virgule, deux points ou point-virgule, comme on voudra) après *C'est passé*. Cette expression qui revient plusieurs fois dans Adenès, signifie c'est fini, c'est décidé, il n'y a pas à en revenir, il n'y a plus rien à y faire, etc. Adenès joue ici sur les deux

significations du mot *partir*, notre partir, s'en aller, se séparer de, et diviser, partager, mettre en pièces, ce qui devait lui plaire d'autant plus qu'il aime à faire rimer ensemble des formes toutes semblables. L'éditeur, dans son *Errata*, signale une transposition de vers en cet endroit, mais je ne sais pas ce qu'il veut, en disant que dans *c'est passé* l'apostrophe a été omise; il a probablement confondu ce vers avec un autre (1415) où cette faute a été réellement commise; mais il avait déjà confessé celle-là : c'est une recrudescente de remords.

V. 4228. Il est évident que dans (vous) *m'avez otrié* que je la voise on a confondu l'adverbe de lieu avec le pronom pers. féminin et le verbe aller (*vadere*) avec voir, *voir*, sans quoi l'on aurait écrit *là* avec un accent grave; c'est que *j'y aille*, comme traduit M. Scheler.

V. 4232-3. J'efface la virgule après le premier de ces vers, et je place le second entre parenthèses; en outre j'écris *Amours* avec une lettre capitale.

V. 4259. Nous voici en présence de trois leçons, deux fournies par les manuscrits, la troisième placée comme correction ou, pour ne pas abuser de ce mot, comme conjecture, dans le texte, entre crochets, pour l'avertissement du lecteur.

Avant de transcrire le passage, disons d'abord de quoi il s'y agit. Le roi Crompart ayant éloigné traitreusement le fils du roi Marcadigas, sans qu'on sût ce qu'il était devenu, le père l'avait fait mettre en prison. Mais après le retour du fils, et à la prière de celui-ci, il fut élargi. A peine sorti de prison, il se présente effrontément devant ceux qu'il avait offensés, au moment où ils causaient ensemble. Je m'arrête ici pour laisser continuer le poète lui-même, en suivant fidèlement l'éditeur jusque dans la ponctuation :

Ainsi que il illuec parloient  
De leur besoigne, et devoisoient,  
Atant [est fols] le roi Crompart  
Qui s'en vint tout droit cele part  
Où li rois parole à son fil.  
« Ha ! rois Marcadigas, fait-il,  
« A grant tort anui fait m'avez, » etc.

Le texte est celui des Mss., sauf les mots placés entre crochets [*est fols*], à la place desquels ils ont, le Ms. n° 475 : *Et vous*, et le Ms. 7559 : *Hez vous*, qui ne font en réalité qu'une même leçon, parce que le *h* se supprime ou s'ajoute dans une foule de mots selon le système adopté par les différents copistes. Pourquoi l'éditeur a-t-il remplacé ces mots ? Il est

impossible qu'il ne les ait pas connus et reconnus, puisqu'il n'y a pas de vieux livre français, quelque haut qu'on remonte, où ils ne se rencontrent plusieurs fois sous les formes les plus variées. La Chanson de Roncevaux écrit *as vos*, v<sup>o</sup> 413, où l'on trouve l'intonation même du vers d'Adenès :

Atant as vos Guenes et Blanchandrins.

Ailleurs on y lit *Aisvos*, dans d'autres écrits *eisvos*, *ekevos*, *eikevos*, *ellevos*, *estivos* et une dizaine d'autres formes différentes, qui toutes représentent l'*ecce* des Latins, notre *voilà* (ou *voici*). L'éditeur sait tout cela aussi bien que moi. Il n'y a cependant pas eu de distraction de sa part, mais il s'est trompé sur l'emploi du mot *Atant* : il l'a pris dans le sens d'*itant*, notre tant, autant, tellement, tandis qu'il représente proprement à *itant*, alors, à ce point ; et comme, dans cette acception, que je suppose que l'éditeur connaissait, il ne pouvait pas lui assigner un rapport convenable avec le reste de la phrase, il y a introduit les mots *est fols* auxquels il l'a attaché, mais en changeant toute la pensée de l'auteur. Peut-être s'y est-il mêlé aussi un peu d'ambition : une correction de ce genre est pour le philologue une œuvre d'art, et le terrain paraissant difficile à l'éditeur, je soupçonne qu'il a préféré y construire un tunnel, que de le traverser au moyen d'une simple tranchée à ciel ouvert.

Faisons nous-mêmes le déblaiement, mais sans toucher aux nouvelles constructions, qui crouleront d'elles-mêmes. Nous avons dit qu'*Atant* est en ce moment et Hez vous, *voilà*. Partant de-là, nous pouvons hardiment mettre la main à l'ouvrage et essayer de dissiper l'obscurité qu'on pourrait encore trouver dans les vers d'Adenès, en éclairant le passage à la lumière de notre langue moderne. Voici donc ce qu'il dit : Pendant que Marcadigas et son fils s'entretenaient là et parlaient de leur projet, en ce moment, voilà le roi Crompart qui arrive tout droit de ce côté où le roi causait avec son fils. « Hé, roi Marcadigas, » dit-il, « vous avez eu bien tort de me causer de la peine, » etc. Je n'ajouterai que cette seule observation qu'en faisant disparaître la conjecture, nous rendons en même temps à *qui*, dans *qui s'en vint*, sa véritable fonction. Ces trois mots seuls auraient dû suffire pour prévenir le malentendu ; car *voilà le roi Crompart qui s'en vint* est évidemment cet idiotisme tout français que la langue habituelle même préfère au tour plus lent : *voilà que le roi Crompart vint*. M. Scheler insiste particulièrement sur ce que la leçon de M. V. H. « ferait commettre au texte un grossier solécisme : *le roi Crompart*, au lieu du nominatif *li roi Crompars* » (*est fols*). Et pourtant l'éditeur averti de sa bévue s'obstine en dépit du bon sens à la défendre dans son *Errata*.

V<sup>s</sup> 4297. *Car droit, etc.* Le sens demande *Par droit*. V. M. Scheler.

V<sup>s</sup> 4310. Encore une conjecture, révélée dans la note, mais reçue sans crochets dans le texte. L'éditeur s'enhardit. Une fois, deux fois même n'est pas coutume, mais trois fois peut le devenir, ce qui serait d'autant plus fâcheux, qu'elles ne vont pas en s'améliorant. Les Mss. d'Adenès portent :

*Par lui estes, bien le sachiez,  
Si tost de la prison sachiez,*

J'ai déjà dit plus haut que ce poète aime le retour des mêmes mots. J'ajouterai ici puisque c'en est le lieu, qu'il pousse la recherche à cet égard jusqu'à l'affectation. Les mots rimant avec d'autres tout à fait semblables se comptent par douzaines dans la partie que j'ai lue de son poème. Ce n'est pas pourtant le plaisir de son oreille seul qui l'a engagé à cela ; plus souvent il y a été entraîné par son esprit, qu'il avait très-subtil et qui paraît avoir eu quelque tendance aux jeux de mots. Et puis la petite vanité ou satisfaction de la difficulté vaincue, qui dégénère bien vite en habitude. Dans les exemples que je vais citer, à partir de la troisième page du volume, je ne me donnerai pas la peine de transcrire les vers entiers, il suffira que je place côte à côte les mots rimant ensemble en les séparant par l'isocôlon habituel. Page 3, *en tel point : n'y ait point ; à chief : chief en chief* ; p. 10, *d'estre : doit estre* ; p. 14, *cele part : sa part ; cil ot : plus n'ot* ; p. 15, *en ot : l'ot* ; p. 16, *puel avoir : ait d'avoir* ; p. 18, *de sa gent : bel et gent* ; p. 21, *ensaigne : ensaigne* ; p. 24, *un biau plain : tout à plain* ; p. 28, *retraire : retraire* ; p. 29, *ert poins : cis poins* ; p. 31, *tel point : à ce point*, et ainsi à presque toutes les pages. Comme je n'examine pas la valeur de ces rimes, comme telles, et ne signale que la tendance du poète à ramener les mêmes mots, je citerai pour dernier exemple les quatre vers suivants, page 218 :

*Et lors le commenda à prendre  
Meniadus, sans plus atendre ;  
Et quant sa gent l'ont entendu,  
Après ce n'ont point atendu.*

Nous avons aussi vu plus haut v<sup>s</sup> 4161-70, comment il tourne et retourne le verbe *partir*, et DE CONDÉ va bien plus loin encore en cela qu'Adenès.

Ce n'est donc pas le fait, si habituel dans notre poète, de deux mots entièrement semblables rimant ensemble, qui a pu offenser l'éditeur et l'engager à substituer dans le deuxième vers *tachiez* à *sachiez*, quoique la première fois *sachiez* soit notre sachez, la 2<sup>e</sup> pers. plur. de l'impératif du verbe savoir, et la seconde fois un participe passé, que nous écrivions *saché* ; mais il doit avoir pris les deux formes pour le même mot, dont



la répétition n'a pu lui faire l'effet que d'une faute de copiste, comme tout à la fin du volume, v<sup>o</sup> 9026 *sagement* pour *doucement*. C'est en quoi consiste son erreur : les deux formes *sachiez*, loin d'être le même mot, appartiennent à des verbes distincts, l'une, comme je l'ai dit, à *savoir*, l'autre au verbe *sacer*, *sachier*, *saquer*, etc., signifiant tirer, dans toutes les acceptions du mot, faire sortir de, mettre dehors, etc., encore d'un usage journalier chez les Wallons, mais remontant étymologiquement bien plus haut que le wallon et le français, et que j'ai déjà signalé, il y a plus de quinze ans, à l'occasion des recherches sur la littérature thioise (*Letterkundige Naooget*) du savant Dr Halbertsma. Les deux vers d'Adenès sont parfaitement bons, et le mot *sachiez* vaut sous tous les rapports mieux que *lachiez* (notre lâché), que l'éditeur y a substitué, et dont il aurait en premier lieu beaucoup de peine à justifier la forme et le sens, que je crois non-seulement étrangers à la langue d'Adenès, mais à toute la vieille langue française. Il ne m'est point permis de me prononcer avec une pleine assurance, dans une matière dont je ne m'occupe que par occasion, et sans avoir d'autre glossaire sous la main que celui de Burguy. Je m'en réfère au jugement de l'éditeur lui-même.

La dernière observation que j'ai à faire sur ce passage me fournirait l'occasion d'insister sur la nécessité d'étudier à fond le langage de l'auteur dont on entreprend de rectifier le texte, afin de ne lui rien attribuer qui ne soit d'accord avec sa manière de parler habituelle et, autant que possible, propre et spéciale ; et Adenès ne sentait, ne parlait pas comme tout le monde ; il ne rimait pas, soyons en certains, avec le premier mot venu. Adenès, pour dire élargir un prisonnier, le faire ou, comme parlent les Flamands, le *laisser* sortir de prison, disait le *jeter de prison*. Voyez v<sup>o</sup> 4100 :

Ne sais s'il est emprisonnés ;  
Mais, s'il y est, si l'en getés,  
S'il vous plaist. . . . .

V<sup>o</sup> 4110 : De la prison sera getez.  
Puis k'ainsi est que le voulez.

V<sup>o</sup> 4120 : Le roi un sergent appela,  
De prison geter li rouva  
Crompart, et il le fit ainsi.  
C'onques n'i mist point de detri.

Si l'on compare l'expression *GETER DE prison* avec celle *JETER EN prison*, qui est encore la nôtre, on comprendra que l'idée de mépris attachée d'une manière générale au mot de prison, etc., n'y est pas étrangère, et

l'on pensera aussi au rude *in carcerem conijcere* ou *detrudere* des Latins. Voilà trois exemples à vingt vers de distance du verbe *jeter* ; la quatrième fois le poète emploie *sachier*, quoi d'étonnant ? ou est-ce que pour cela *lâcher* doit être aussi propre, aussi énergique ? Et qu'on remarque bien que je n'ai pas tout le poème sous les yeux, mais seulement le premier volume, 9044 vers ; et cependant j'y trouve encore tout à la fin une nouvelle confirmation de mes observations dans les quatre vers suivants (8911-8914) :

« Diex le nous envoia, » font il,  
« Pour nous jeter dou grand péril  
« De servage où mis nous eüst  
« Rois Primonus, se il ne fust.

Toutefois je conviens qu'il y a dans Adenès même plus d'un exemple qui prouve que s'il n'y avait que *du grand péril* seul, sans le complément *de servage*, le poète aurait encore pu se servir du verbe *geter*. Mais cela n'infirme en rien mon observation sur l'emploi particulier que je lui ai assigné, et si je puis en juger par ce passage des QUATRE LIVRES DES ROIS publiés par *Le Roux de Lincy*, page 59 l. 8 : *crièrent à Deu merci, e Moysen e Aaron lur enveiad, e de Égypte les engetad, e en c'est lieu les plantad*, où il s'agit aussi de captivité, le mot *geter* devait déjà être consacré dès le XII<sup>e</sup> siècle dans ces sortes de locutions, puisque le mot latin correspondant est *eduxit*. Enfin je trouve le verbe *geter* à chaque instant dans des circonstances analogues. On disait aussi *geter quelqu'un de tos cost et damaiges*, pour le dédommager, etc.

V<sup>s</sup> 4320. « *Lo* se prononçait probablement *lou* » dit la note ; c'est en effet probable, puisqu'on écrivait même ainsi. Mais on écrivait aussi *po*, comme prononcent encore beaucoup de wallons aujourd'hui, et je crois que pour plusieurs mots de cette espèce le son de la voyelle avait des nuances qui variaient selon le dialecte du lecteur. Il serait étonnant cependant qu'on n'eût pas rimé ici en même temps pour les yeux, au moins dans l'un des Mss. Je voudrais que l'éditeur nous eût mieux renseignés à cet égard. Compz. V<sup>s</sup> 4698.

V<sup>s</sup> 4325. Pour tant serois je depeciez !

Moi aussi je consens à être dépecé plutôt que d'admettre qu'Adenès ait écrit ainsi. Nous avons déjà vu au v<sup>s</sup> 876 le conditionnel *saroie* changé en *sarois* et v<sup>s</sup> 5852 *vorroie* en *vorrois*. La première fois l'éditeur nous a averti de la liberté qu'il prenait ; la deuxième et ici la troisième fois, il s'en est dispensé, ce qui prouve qu'il avait une pleine confiance dans la leçon

qu'il adoptait. Si cette confiance est fondée sur de bons motifs, je compte qu'il les fera connaître. En attendant je propose d'écrire notre vers conformément à la conjugaison habituelle d'Adenès :

Pour tant seroie depeciez.

Si je suis trouvé en faute, libre au bourreau de faire son office ; mais il aura double besogne, car M. Scheler s'est déjà déclaré par avance aussi coupable que moi.

V<sup>a</sup> 4429. Pour cette raison, etc., « lisez *ceste*. » M. Scheler.

V<sup>a</sup> 4457. M. Scheler appelle *souciez* pour *soutiez*, subtil, « une faute de lecture. » Cprz. v<sup>a</sup> 1817, 1822, etc.

V<sup>a</sup> 4450. Ou le manuscrit, ou la transcription est ici en défaut, « dit M. Scheler ; » il faut, selon la grammaire, nécessairement *ot* au lieu de *ut*.

J'ai d'abord douté de la justesse de ce jugement si catégoriquement exprimé ; mais après réflexion je me sens disposé à m'y rallier. En effet avec *ert* : *pou en ert de si certains*, le prédicat *certain* serait un nominatif pluriel, comme *souverains* dans le vers précédent, est un nominatif singulier. Celui-ci a son *s* de flexion, qui lui appartient légitimement, mais que *certain*, qui est au pluriel, ne peut recevoir, si ce n'est au cas régime. C'est ce que M. Scheler a voulu en écrivant *ot* à la place de *ert*. De nombreux exemples prouvent réellement que le sujet apparent du verbe *avoir* employé pour le verbe *être* : *Il y a, il y avait des fleurs*, etc. (anciennement *il a, il avoit, il ot*), est toujours à l'accusatif, et qu'on disait *il y ot un roi* et non *uns rois*, etc., où, avec le verbe *être*. on aurait dit *il ert uns rois*. Voyez Burguy, Gramm., I, p. 148. Il n'y énonce pas la règle, mais il suffit d'examiner les exemples qu'il donne pour l'établir soi-même. Ne sachant pas si quelqu'autre grammairien a discuté et justifié cette règle, je tâcherai de le faire ici en passant. On sait que les Latins faisaient grand usage de la voix passive là où les langues romanes ont depuis préféré l'actif. Je ne citerai que les formes familières *dicitur, fertur, creditur, videtur*, employées personnellement ou impersonnellement, peu importe pour notre question, pour lesquelles nous nous servons des sujets indéfinis *on* et *il*, avec l'actif : *On dit, on rapporte, on croit, il paraît*. Joignons-y le passif du verbe *habeo, habetur*, qui, par analogie, devient pour le roman *on a : habentur testimonia quae*, etc., *on a des preuves que*, etc., et par substitution du pronom personnel indéterminé *il* à son synonyme *on*. *il a* ou avec l'adjonction de l'adverbe local *y*, *il y a : il (y) a des preuves*. Il est clair que ce changement du verbe passif en

actif a dû en même temps changer le sujet du passif en régime de l'actif : *habetur ibi bonus equus* (nominatif), *on a là, il (y) a là un bon cheval* (accusatif), littéralement en latin : *homo* ou *ille habet ibi bonum equum*; mais avec le verbe être : *Il est là uns bons chevaux* (nominatif), en latin litt. *Ille est ibi bonus equus*. Ainsi il faut dans le Cléomadès, pour maintenir la forme de l'accusatif pluriel, écrire : *Que pou en ot de si certains*, à moins qu'on ne préfère, en conservant *ert*, changer *pou* en *nus*, ce qui donnerait :

Que nus en ert de si certains,

où *certain* serait le nominatif singulier, et la flexion irréprochable. C'est une conjecture que mon amour-propre me ferait peut-être maintenir à côté de celle de M. Scheler, si je n'avais une bonne raison pour croire qu'elles sont toutes les deux inutiles. Cette raison est, qu'Adenès parle encore ailleurs absolument de la même manière, où M. Scheler lui-même n'a rien trouvé à y redire. Je veux parler du v<sup>s</sup> 1820, que voici :

Car il fu tex clers à son tans,  
Que pou en ESTOIT de si grans.

L'explication de ce phénomène est, qu'Adenès a fait dépendre *si grans* de la prépos. *de*, comme celle-ci dépend de *pou*, et que *si grans* est ainsi un cas régime pluriel, tout aussi bien que s'il y avait *ot*, qui dans tous les cas régirait *pou*. Dans *pou en ert* et *pou en estoit*, *pou* est sujet : c'est la seule différence. J'ajoute pour exercer l'esprit de quelque grammairien subtil, que je ne prends pas *en* (*en ert*) comme dans notre formule ordinaire *il en est qui*, etc.; mais que j'en fais le régime de *certain*, comme dans le vers précédent *de physique* est le régime de *souverains*. D'autres, peut-être, préféreront entendre *certain* d'une manière absolue (sûr, dont on peut être certain, comme *un remède certain*, etc., et en latin *nuntius certus*); je crois qu'il faut compléter *certain* de *physique*.

V<sup>s</sup> 4556-9.

Vers le chastel l'a adrecié.  
Si tost i vint comme lui plot  
Au plus coïement que il pot.  
En costé la grant tour passa.

Écrivez :

Vers le chastel l'a adrecié.  
Si tost i vint comme lui plot;  
Au plus coïement que il pot  
Encoste la grant tour passa, etc.

La ponctuation de l'éditeur brouille tout le sens, comme l'a aussi vu M. Scheler. L'expression barbare *En costé* a déjà été signalée v<sup>s</sup> 1625.

V<sup>a</sup> 4698.

Lors li dist Clarmondine lues :  
« Se g'ere tele k'à vostre ues,  
Sire, moult très lie en seroie,  
Se je certainement savoie  
Que vous Cléomadès fussiez, » etc.

« Le Ms. porte : *oes*, » dit l'éditeur, et afin que la rime satisfasse aussi les yeux, il écrit *ues*, car le mot a plusieurs formes qu'on peut voir dans la Grammaire de Burguy, I, p. 95. Je ne crois pas plus ici qu'au v<sup>a</sup> 4520 que les deux Mss. aient traité la rime de la même manière, quoique je sache bien que, quant à la prononciation de l'*u* et de l'*o*, dans leurs combinaisons avec *e*, il reste encore plus d'une question à éclaircir.

Je traduis ces trois vers : Alors Clarmondine lui répondit tout de suite : si j'étais telle que je pusse vous être utile, vous convenir, vous plaire (v<sup>a</sup> 4704), seigneur, j'en serais fort aise, etc. La locution *être tel que* dérive immédiatement du latin *talis* ou *is est qui*, et l'ellipse du verbe substantif dans la seconde partie (telle que je fusse ou pusse être) prouve qu'elle était déjà depuis longtemps d'un usage familier dans le langage. M. Scheler désapprouve aussi le changement de l'orthographe. La ponctuation serait plus exacte, s'il y avait un point après *seroie* et une simple virgule après *fussiez*; car le subjonctif *peüsse* prouve que les cinq vers 4700-4, ne font qu'une phrase.

V<sup>a</sup> 4804. En tournant les pages je rencontre ici un autre latinisme :

Quant vous entendant nous feistes,

auquel je m'arrête seulement pour faire remarquer que cet usage du participe présent est plus rare dans Adenès que chez beaucoup de ses contemporains, mais qu'un siècle plus tard il prit de nouveau un grand développement, surtout avec les verbes des sens, où nous l'avons encore.

V<sup>a</sup> 4857. Le sens serait plus nettement déterminé par deux points après ce vers que par la virgule, surtout si on la biffe aussi après le vers précédent. Dans les v<sup>ss</sup> 4842, 4844 etc., il fallait une lettre capitale à *Amours*.

V<sup>a</sup> 4863. Encore une question de ponctuation, mais en même temps de sens et d'intelligence du texte.

Par loisir faites, ce vous proie.  
Sur toute autre riens ai desit  
Que faire puisse vo plaisir,  
Ce sachiez vous bien. Entresait  
Faites belement et à trait,  
Sans effroi et sans esmaiance, etc.

Cléomadès quitte l'appartement de Clarmondine et se retire dans le préau en attendant qu'elle ait fait ses préparatifs pour s'en aller avec lui. Il veut qu'elle fasse tout à son aise, et la prie avec instance de ne pas se presser par crainte qu'il ne s'ennuie ou qu'un peu de retard ne s'oppose à l'exécution de leur projet. J'ai quelque doute que le vers soit bien coupé par le point devant *Entresait*. Je ne parle pas de la coupe même du vers, quoiqu'elle ne laisse pas de me gêner un peu aussi, mais de celle du sens. Tout dépendra de la signification du mot *Entresait*. Burguy (II, 288) lui assigne avec beaucoup de vraisemblance pour étymologie le latin *in transactu*, en poussant à travers (tout à travers, tout droit, sans façon?) et il ajoute : « On a voulu exprimer avec ce mot un manque de tous égards, une non-observance de formalités. » Puis il le traduit : *sans détour, certainement, inopinément, de suite*, et les nombreux exemples qu'il en allègue confirment cette interprétation. Or elle ne me paraît s'accorder aucunement avec le rapport qui est assigné à ce mot dans la phrase d'Adenès où, étant placé comme il l'est, il ne serait qu'une rime oiseuse, qu'une cheville traînante, affaiblissant plutôt par avance l'effet des vers suivants qu'elle ne l'augmenterait. Tandis qu'en rattachant cet adverbe à ce qui précède, on lui rendrait toute sa signification, au grand profit de la pensée d'Adenès, qui est surtout d'affirmer l'entier dévouement de Cléomadès à Clarmondine, et que ces quatre mots seuls : *Ce sachiez vous bien*, sur lesquels on a fait se reposer la phrase, expriment bien faiblement ; c'est une mauvaise chute. Si l'on met le point après *Entresait*, Cléomadès dira avec un peu plus d'énergie de sentiment : J'irai dans le préau et j'y resterai tant qu'il vous plaira ; ne craignez point que je m'y ennue, puisque c'est votre volonté. Faites à loisir ; mon seul plaisir, sur toute autre chose au monde, est de vous être agréable, sachez-le bien certainement (croyez-le fermement). Faites tout bien et jusqu'au bout (complètement, sans rien omettre) ;.... avant que le jour doive naître on pourrait encore aller fort loin. En voyant d'abord *Entresait* réuni dans une même proposition avec *faites belement*, je me suis demandé un instant si on n'avait pas voulu lui donner une signification de temps (*interea*, de même qu'au v° 2462), et c'est à cette occasion que j'ai consulté Burguy, qui m'a rassuré complètement. L'éditeur du reste, en l'entendant ainsi, n'aurait fait que suivre, sans le savoir probablement, l'ornière tracée par P. Paris, qui en 1862, sous prétexte d'éclaircir dans la Chanson d'Antioche, vol. I, page 162, les deux vers :

« Baron, » ce dist li vesques, « entendés à mes dis ;  
Je vous dis entresait qui ci muert est garis, »

traduisait en note : « je vous dis cependant, dans cette circonstance, » au

lieu de en vérité, assurément, pour certain. Ces sortes de méprises ne sont pas rares chez ce savant. Voyez encore sur le mot *entresait* v° 7372. — J'ai vu avec plaisir la virgule que l'éditeur a mise au premier vers entre *faites ce*.

V° 4925. Bien estes d'eür comblé et drue.

Étrange distraction ! nettement caractérisée dans la note de M. Scheler : « Nous respecterons davantage la grammaire et le dictionnaire en écrivant :

Bien estes d'eür comble et drue. »

V° 4967. Je copie encore M. Scheler. « Lisez *emprise* (en rapport avec *besoigne*) au lieu d'*empris*. » Voici le vers : *La besoigne l'emprise avoient*. Comment s'est-il fait que cette correction n'ait point été indiquée dans l'Errata ? Mais l'accord du participe passé avec son régime qui précède n'est pas toujours observé dans notre poète. Voyez v° 425. Qu'on ne croie pas qu'en m'exprimant ainsi, je sois le moins du monde disposé à approuver les hérésies débitées relativement à ce point de grammaire par l'éditeur dans son Errata, p. 297 et ailleurs ; s'il en était ainsi, je mériterais d'être renvoyé à l'école, à moins que, vu mon âge, on ne me jugeât incapable d'apprendre encore des choses que je devrais connaître depuis longtemps. Pour être plus sûr de ne pas encourir ce soupçon, j'aurais voulu exposer ici, autant que je la comprends, la théorie suivie par Adenès ; mais j'ai bientôt senti que, réduit au seul texte que j'avais sous les yeux, j'étais exposé à commettre une foule d'erreurs, et que l'examen et la discussion de tous les passages sur lesquels j'aurais voulu m'appuyer, seraient devenus une besogne interminable. J'ai dû y renoncer ; mais j'ai la confiance que, parmi les littérateurs qui comprennent comme moi l'utilité d'un pareil travail, il s'en trouvera tôt ou tard un placé dans d'assez favorables conditions pour oser l'entreprendre.

V° 5007. Je crains bien que ce vers ne soit mal écrit et que l'apostrophe par laquelle on a divisé *qu'cles* (sic), n'y soit placée en dépit de la grammaire et du sens. Clarmondine avant de s'enfuir veut encore une fois voir son père et sa mère et prie Cléomadès de lui procurer cette satisfaction :

Tout en lermoiant l'en pria :  
Car moult près dou cuer li toucha  
Ce qu'eles devoit esloignier,  
Car moult avoit chascun d'aus chier,  
Et esloignier li couvenoit,  
Car fine amours li commandoit.

Dans les Mss., qui ne connaissent certainement pas l'apostrophe, *qu'eles* doit se trouver écrit *que les*, plus ou moins comme un seul mot peut-être, car en cela les habitudes des copistes variaient. Les lecteurs intelligents résolvaient l'écriture, selon le besoin, tantôt en *que les*, tantôt en *que eles*, mais en élidant, où il le fallait, dans la prononciation l'*e* de *que*, pour nous : *qu'eles*, pour eux simplement : *queles* ou *keles*. Dans notre passage ils auraient lu *que les*, parce que, comprenant ce qu'ils lisaient, ils auraient d'emblée rapporté le pronom personnel *les*, régime du verbe *esloigner* (quitter, fuir), au père et à la mère de Clarmondine, qui grammaticalement ne pouvaient-être représentés que par le genre masculin : *les esloigner* et non pas *eles* ou *elles*. Ainsi, car j'ai hâte de conclure, l'éditeur devait de même mettre dans son texte :

Tout en lermoiant l'en pria ;  
Car moult près dou cuer li toucha  
Ce que les devoit esloignier ,  
Car moult avoit chascun d'aus chier ,  
Et esloignier li couvenoit, etc.

*Aus* est au masc. pluriel comme *les*. Quant à *Ce que*, qui a peut-être été la cause de l'erreur, *Ce*, ceci, cela, cette chose, est l'antécédant de *que* et le sujet de *toucha* : Cela la peina beaucoup qu'elle devait les quitter. Pour *ce que* comparez v<sup>s</sup> 5229, 5258, 5321, 6128, etc., et pour *que ele*, 5167, etc. La signification de *fuir* que je donne ici au verbe *esloigner* avec son régime direct *les*, se trouve confirmée par ces vers de Benoît (33699) :

La rien (la chose) dont il plus or se haste,  
S'est (c'est ?) d'eus esloigner, de foïr ,  
Qu'à lui ne puissent avenir.

V<sup>s</sup> 5025-6. Ces vers se rattachent étroitement à la partie du récit que nous venons de voir ; je veux seulement en rendre le sens un peu plus facile par un léger changement dans la ponctuation.

Et Cléomadès . . . . .  
Li dist. . . . .  
Que son pere li moustrera  
Ainçois qu'il se parte de là,  
Et sa mere : ainsi puet il estre ;  
S'ele est enz ou chastel n'en l'estre,  
De léens veïr la porra.

Il lui montrera son père avant de partir, ainsi que sa mère : cela peut se faire, ajoute-il (parce qu'elle avait paru en douter au v<sup>s</sup> 5000); qu'elle soit à l'intérieur du castel ou dans ses dépendances, elle pourra la voir de là dedans. J'ai déjà parlé plusieurs fois de l'emploi de la conjonction négative.



tive *NE*, notre *ni*, dans Adenès, au lieu de *ou* ou de *et*. Nous en avons ici un<sup>4</sup> nouvel exemple ; car *s'ele est enz ou castel n'en l'estre* est littéralement : *si elle est dedans au château ni à l'extérieur*, pour dire qu'elle soit dans le château *ou* dans une autre partie de la demeure (*l'estre*, l'ensemble de l'habitation). Je ferai suivre ici quelques autres passages semblables, tous pris dans Adenès, en ne transcrivant que les plus marquants. D'abord ceux dans lesquels *ne* ou *ni* est mis pour *ou*. V<sup>o</sup> 1604 :

Ke se nus pourchaçast vers lui  
Traison *ne* mal *ne* anui.

V<sup>o</sup> 2225. N'a nului de vostre lignie.

V<sup>o</sup> 2966. Car tuit cil qui ainc chambre virent  
*Ne* de chambre parler oïrent, etc.

V<sup>o</sup> 6786. Meniadus li demanda  
De la pucelle qui ert là,  
S'il l'avoit tolue ou robée,  
*Ne* s'ele ert sa femme espousée ?

où, si la mesure le permettait, dans son système, il aurait même pu écrire au deuxième vers : *S'il l'avoit tolue NE robée* ; car il lui suffit pour passer au négatif, qu'une seule question ou expression de doute précède. V<sup>o</sup> 6827 :

En son castel, là connoistroit  
Qui il ert *ne* de quel contrée  
*Ne* dont la pucele estoit née.

Mais dans cet exemple, et au v<sup>o</sup> 6810, que j'ai passé, ainsi qu'aux v<sup>o</sup> 6835-54, que je passerai également, *ne* est déjà mis pour *et*, façon de parler qui, loin d'être plus rare, comme on le penserait, est encore beaucoup plus habituellement employée dans Adenès que l'autre. V<sup>o</sup> 6968 :

Lors est li rois Meniadus  
Là endroit à Crompart venus ;  
Car il li vorra demander  
Dont il vient *ne* où doit aler,  
Et qui la damoisele estoit....  
Li a demandé et enquis  
Dont il ert *ne* de quel pays,  
Et comment il avoit à non.

Je cite surtout ce dernier passage pour avoir l'occasion de faire remarquer comment les propositions négatives y alternent avec les positives, c'est-à-dire les *ne* avec les *et* ; mais sans être le moins du monde disposé à expliquer cette singularité comme Burguy cherche à expliquer l'usage de la négation même, par une confusion et une distraction de l'auteur. Voici comme il s'exprime dans sa Grammaire, tome II, p. 335 : « L'an-

» cienne langue se servait de *ne* = *nec* au lieu de *et* dans les phrases  
» interrogatives, et dans les incidentes qui expriment une idée négative,  
» dubitative ou indéterminée. Cependant il arrive quelquefois que *ne*  
» est employé d'une manière tout-à-fait positive dans les phrases inci-  
» dentes, c'est-à-dire que les auteurs l'ont confondu avec *et*. Ce sont des  
» inadvertances. »

Si ce savant et judicieux écrivain, qui paraît ne s'être servi pour la rédaction de son livre que de textes imprimés, avait eu, comme nous, la bonne fortune de pouvoir étudier aussi le langage d'Adenès, qu'il ne cite pas même, il aurait certainement attaché plus d'importance à cet emploi de *ne* dans des phrases d'ailleurs formellement positives. Il aurait reconnu que ce n'est pas *quelquefois* que cela *arrive*, mais que c'est dans notre poète un usage tellement constant, que ceux qui croiraient avoir besoin de l'excuser, ne pourraient, avec la meilleure volonté du monde, l'attribuer à une simple distraction ou inadvertance. Je n'en veux d'autre preuve que ce que Burguy lui-même en dit dans la première partie de son observation, où il indique clairement qu'il avait reconnu le véritable principe logique, sur lequel on doit faire reposer l'explication de cette manière de parler. Le mot d'*inadvertances* est plus grave ici, que s'il avait dit fautes ; car il implique que les lecteurs, moins distraits qu'un pareil rimailleur, auraient dû s'en apercevoir, et comme elles reviennent à chaque page, il serait arrivé à Adenès ce qu'Horace dit de son *citharædus* :

Ridetur chorda qui semper oberrat eadem,

et son nom ne serait pas venu aussi brillant jusqu'à nous. Le vœu exprimé par lui au commencement de son poème :

Diex doinst que tex soit chascuns vers,  
Que blasmés n'en soie et repris,

suffit seul pour faire repousser tout soupçon d'une négligence si fréquente, à moins que, sans tenir compte des exigences du mètre, on ne veuille en voir une nouvelle preuve dans l'emploi qu'il fait dans ce dernier vers même de *et* au lieu de son *ne* habituel, qui deviendrait cette fois aussi le nôtre. J'indique encore ici quelques exemples de *ne* que le lecteur peut comparer : v<sup>o</sup> 4490, 6827, 13744, 16338, 16509, etc.

M. Scheler n'explique pas tout-à-fait comme moi les vers 5023-6 mis en tête de ce paragraphe. Voici sa note : « Mettez la virgule après *ainsi*, et une virgule après *estre*. *Puet il estre* n'est autre chose que notre *peut-être*. » J'admettrais ailleurs sans hésiter le sens que l'éminent linguiste donne à *puet il estre*, mais comme il s'agit ici d'une promesse qui doit rassurer et tranquilliser Clarmondine, je ne trouve pas le mot *peut-être*,

dans ce sens, assez bien choisi pour la circonstance ; car Clarmondine le supplie en pleurant (v<sup>s</sup> 4996-5000 et 5005) de lui accorder cette faveur. Il me semble que de la part de Cléomadès la réponse au *S'il li plaist* et à *que ainsi faire le pouist* de son amante, ne devait pas être un *peut-être*, mot qui n'a jamais rassuré personne et toujours mal placé dans la bouche d'un amant, mais ce qu'elle est dans le texte : *ainsi puet il estre*, et comme je l'interprète : cela peut se faire, c'est-à-dire cela se fera. Et la preuve que Cléomadès l'entend ainsi, c'est que, dans les deux vers suivants, il exclut expressément toute restriction : que sa mère soit dans le castel ou au-dehors (ce sont les deux extrêmes), quelque part qu'elle se trouve, elle la pourra voir avant d'avoir quitté la demeure (*de léens*).

J'aurais peut-être encore une observation à faire sur la manière dont M. Scheler traduit *puet il estre*, mais je me contente de renvoyer au Glossaire de Burguy, sous le motif *Pouvoir*, en laissant le lecteur juger si les locutions *puet cel estre*, *pot cel estre* et *puet c'estre*, citées en cet endroit, et *pues cel estre* (non cité) du livre de Job, page 451, sont absolument équivalentes à notre *puet il estre*, surtout si l'on considère que ces derniers mots, avec l'*ainsi* qui les précède, et la mention spéciale qui est faite de la mère, ne sont que la reprise formelle (je dis la même formule, comme on fait dans les stipulations et les contrats) des termes dont Clarmondine s'était servie dans sa demande v<sup>s</sup> 4995-5000 :

. . . . . moult li prie,  
S'il li plaist, qu'il ne l'en maint mie  
Qu'ele n'ait son pere veü,  
Ainçois qu'il soient esmeü,  
Et sa mere, se il veist  
Que ainsi faire le pouist.

La réponse de Cléomadès est donc ce que j'appellerai adéquate et plus catégorique même que s'il avait dit : cela sera ou je le ferai. Il en est de même pour ce qui concerne le père ; comprz. ensemble les vers 4997-8 et 5021-2 et ce double *Ainçois que*, v<sup>s</sup> 4998 et 5022, répété avec une intention manifeste. Au v<sup>s</sup> 11717 Adenès dit dans le même sens *s'estre povoit*.

Comme on ne saurait avoir trop raison quand on croit devoir soutenir une opinion différente de celle de M. Scheler, j'ajouterai encore que, si même j'acceptais son interprétation, je n'adopterais pas sa ponctuation ; au contraire, sans mettre une virgule après *ainsi*, j'écrirais tout le passage comme suit :

Que son pere li moustrera  
Ainçois qu'il se parte de là ;  
Et sa mere, ainsi peut il estre,  
S'ele est enz ou chastel n'en l'estre,  
De léens veoir la porra.

Je lie ensemble, comme on voit, *Et sa mere aussi veoir la porra*, en faisant de *sa mere* un cas absolu repris ensuite comme régime direct du verbe *veoir* par le pronom *la*. C'est aussi, je crois, ce qu'a voulu M. Scheler par sa virgule après *ainsi*, et non pas faire dépendre ces mots de *mousterà*. Mais que dirions-nous tant lui que moi, si un troisième lecteur, ou l'éditeur lui-même, à qui l'occasion de nous embarrasser un peu paraîtra belle peut-être, venait nous prétendre que notre cas absolu, *sa mere*, est tout au contraire le sujet de *porra veoir*, et que le pronom *la* se doit entendre de Clarmondine, qui ne veut pas seulement voir ses parents (v° 4997), mais encore être vue d'eux (v° 5016), et que toute la construction est : Cléomadès lui dit aussitôt qu'il lui fera voir son père, et que sa mère aussi la verra, etc., que dirions-nous ? que répondrions-nous ? Mais il est à croire qu'on nous laissera le temps de réfléchir à la question.

V° 5042. Lisez à droit. Cpz. v° 5079, mais voyez aussi v° 5070.

V° 5044 et 5851. Lisez *près de l'ajornée* et *k'à l'ajornée*. Cprz. v° 1519.

V° 5120.

A costume orent andui  
Que chascun matin i venoient.

« La mesure gagnera, » dit M. Scheler, « si l'on écrit : *Acoustumé orent andui* ; » et il compare le v° 6554, où la rime même confirme cette leçon ; mais il rappelle en même temps, qu'au vers 7865, le poète a aussi très-clairement écrit *à constume avoit*. Je n'oserais prendre la défense de l'hiatus qu'il supprime, mais j'avoue que la construction d'*avoir acoustumé*, avec la conjonction *que*, ne me plaît pas beaucoup plus qu'une omission de l'élision à la césure ; cependant nous la retrouvons encore une fois v° 5050-51 :

Ot acoustumé de lonc tans  
K'à la journée se levoit ;

à moins qu'ici nous n'écrivions aussi plutôt *Ot à constume de lonc tans*, comme il faut certainement dans le second vers écrire : *K'à l'ajornée*, ainsi que l'indique déjà l'Errata. Dans d'autres Mss. qui redoublent le *c*, l'orthographe du participe *accoustumé* préviendrait tout doute. Quelle est la manière du n° 7559 ? A-t-on songé à le consulter ? Cependant on devait savoir que l'orthographe varie, et qu'il y avait une question intéressante à résoudre.

V° 5129. Je dois cette fois, dans l'intérêt de la brièveté comme de la clarté, transcrire quelques vers de plus que je n'ai coutume ; il ne s'agit pourtant encore que d'un point et d'une virgule à déplacer et d'une apostrophe à ajouter. Voici le texte imprimé :

Lors s'est avisée Florete  
Qu'ele iroit seur une tourete  
Qui estoit au cor dou praël.  
Là s'en vint moult tost et isnel  
Pour veoir dedens le jardin.  
Le roi Carmant vit sous I pin,  
Et sa femme Clarmonde. I fu  
Moult [très] grant plenté jà veü  
De dames et de chevaliers,  
De damoisiaus et d'escuiers.  
Quant ce vit, moult fu effrée, etc.

La note au bas de la page, dont je ne copierai que la partie utile, dit :  
« Le Ms. porte : *Moult grant plenté jà veü.* » Si ce sont les deux Mss.  
(éternelle question!) qui écrivent ainsi, le *jà* n'y porte pas certainement l'accent grave, et dans l'un des deux aussi peut-être le *j* de ce *jà* ne traîne-t-il pas cette longue queue. Peu importe du reste; l'un vaut l'autre pour qui a manié de vieux manuscrits; mais j'ai voulu faire l'observation, parce que j'ai l'espoir qu'elle suffira à plus d'un lecteur pour prévoir ou même prévenir déjà les corrections que je me propose de faire dans ces vers et sans lesquelles ils n'ont pas de sens. La chose est si simple, elle est tellement du domaine du sens commun, que sans insister sur les preuves paléographiques ou autres, qui se présentent en grand nombre, je vais donner ici tout de suite une nouvelle édition de ces vers, tels qu'ils ont été écrits par l'auteur :

Lors s'est avisée Florete  
Qu'ele iroit seur une tourete  
Qui estoit ou cor du praël.  
Là s'en vint moult tost et isnel  
Pour veoir dedens le jardin.  
Le roi Carmant vit sous un pin,  
Et sa femme Clarmonde i fu.  
Moult grant plenté i a veü  
De dames et de chevaliers,  
De damoisiaus et d'escuiers.  
Quant ce vit, etc.

Je n'ai fait que bien lire, que restituer la leçon du Ms. et expulser le mot *très*, dont l'union fréquente avec *moult* n'avait d'ailleurs dans aucun cas besoin d'être prouvée. Ajoutez-y la résolution d'un *jà*, si mal à propos emphatique, en deux mots (*i* ou *y a*) des plus faciles à reconnaître et impérieusement réclamés par le sens et par le mètre, plus le déplacement d'un point; ce sont tous les moyens que j'ai employés pour redresser non-seulement le vers signalé comme boiteux, mais encore le sens de tout le passage, qui ne l'était pas moins. On voit que, eu égard au résultat

obtenu (car j'ai débarrassé en outre la construction du vilain solécisme *fu plenté veü* pour *veür*), on voit, dis-je, que je n'y a pas mis grands frais d'imagination, moins peut-être qu'il n'en a fallu pour leur donner cette entorse.

Si quelqu'un voulait examiner la question plus en détail, je le prierais de comparer encore les v<sup>ss</sup> 5140 — 5143 et 5182 — 5190 avec ceux que je viens de restituer. — Je trouve chez M. Scheler en substance les mêmes remarques.

V<sup>s</sup> 5281. Comme je tiens le texte du Ms. 475 pour une révision du n<sup>o</sup> 7539 faite par l'auteur, je voudrais pouvoir deviner la raison qui a fait préférer par l'éditeur *souples* à *dolent* ou *dolens*, qu'ailleurs il écrit aussi *dolant* et *dolans*; mais ne lui adressons pas de questions, il trouverait que nous sommes trop curieux.

V<sup>s</sup> 5292-93. Je n'approuve pas la ponctuation de ces vers :

Lors est li vilains sus saillis.  
Le roi vit, qui fu abaubis.  
Bien vit que il n'estoit pas liez;  
Lors cuida qu'il fust dehaitiez.

Il ne faut pas de virgule après *vit*, parce que le sens n'est pas qu'il vit le roi, qui en fut abaubi (d'être vu), ni qu'il fut lui-même abaubi de voir le roi, en rapportant *qui* au même sujet, au vilain, comme la vieille langue exprime souvent la conséquence (*qui* = *et* ou *de sorte que*); mais que le vilain vit le roi abaubi, qui était abaubi; la différence est grande. Il ne faut pas non plus un plein point après *abaubis*, parce que le vers suivant n'est que l'explication de celui-ci. Un demi-point ou deux-points convenaient mieux. Je me borne à indiquer les corrections indispensables à faire dans ces vers, sans les copier de nouveau.

V<sup>s</sup> 5325. Les deux variantes *que il ne marvie* et *qu'il ne se marvie* sont également bonnes, quoique la forme pronominale soit moins usitée. Nous ne connaissons qu'imparfaitement les Mss.; cependant je crois que l'éditeur a bien fait de conserver la leçon du n<sup>o</sup> 475. — *Marvier* ou *marvoyer*, perdre la voie, fig. le sens, la raison.

V<sup>s</sup> 5333-38. Malgré les crochets qui selon l'usage constant des philologues indiquent l'intervention de l'éditeur, j'ai quelque peine à croire que le vers soit également tronqué dans les deux manuscrits; j'aurais voulu consulter le n<sup>o</sup> 7539, ne fût ce que pour être certain que *on* ne devait pas être mis de préférence après *leur*, qui est dans un rapport plus

étroit avec la proposition précédente. L'article *le*, qui fait de *pourquoi* un substantif, me gêne aussi beaucoup, ainsi que la virgule qu'il a appelée après ce mot, et que tout le monde m'approuvera d'expulser en même temps, en écrivant les six vers réunis ici de la manière suivante :

Quant les damoiseles ce virent ,  
En plorant moult tost se veatirent.  
Quant leur on ot dit ce pour quoi  
Chascuns ert en si grant esmoi.  
Lors commencierent à crier  
Et leur cheveys à detirer.

Il suffit d'avoir lu deux cents vers d'Adenès pour reconnaître que le pronom *ce*, par lequel j'ai remplacé *le*, est chez lui d'un usage habituel, et quant à *pour quoi*, que j'ai écrit en deux mots, personne ne s'étonnera que j'aie cherché à mieux faire ressortir le rapport qui existe entre *ce* et *quoi*. Mais pour tranquilliser les plus scrupuleux, renvoyons les seulement au v<sup>o</sup> 6553 :

La raison pour quoi le faisoit,  
C'est pour ce que savoir vouloit, etc.

où l'on remarquera en même temps C[e] est pour *ce que*. L'emploi du pronom *ce* dans notre poème mérite une attention spéciale. — M. Scheler a été quelque peu distrait quand, au v<sup>o</sup> 5336, il a dit qu'au lieu de *Chascuns* il faut lire *Chascune*. Le vilain déverrouille la chambre des demoiselles, où lui et le roi, avec sa suite sans doute (*communaument*), se précipitent. Le roi se pâme sur le lit de sa fille. Quand les demoiselles apprirent pourquoi *chascuns* (le roi et ceux qui étaient avec lui) était en si grand émoi, elles se mirent à crier, etc. Si au lieu de dire seulement « lisez *Chascune* », M. Scheler s'était donné la peine de motiver le changement qu'il ordonnait, il se serait aperçu de sa distraction. Si je me montre un peu plus verbeux que lui, c'est que je cherche à échapper autant que possible à ces sortes de surprises, et encore... !

V<sup>o</sup> 5359. J'aurais dû ne pas séparer ces vers de ceux qui précèdent, d'autant plus qu'il ne s'agit que d'une virgule à ajouter, mais que l'ellipse qui existe dans la phrase rend absolument nécessaire :

Chascune sambloit miex dervée,  
Qu'ele ne feïst avisée.

Si au lieu de *feïst*, que la mesure y a fait mettre, il y avait *fust* (fût), on pourrait se passer de la virgule après *dervée*; mais le verbe *faire* (*feïst*), qui est employé ici, comme souvent, pour un autre verbe, l'est tout à la fois pour lui même, parce qu'il s'agit aussi réellement de *faire*, du *faire*

*semblant*, de la feinte de ces demoiselles. Il faudrait une page pour expliquer tout ce qu'il y a de remarquable dans ces deux vers.

V<sup>s</sup> 5548. « Moult par nous aiment li Dieu pou  
Quant si fort endormies fumes, » etc.,

avec la variante du Ms. 7539 : *Moult nous par aiment*. La préférence à donner à l'une des deux leçons dépendra du mot que *par* doit particulièrement affecter, sur quoi je ne serais peut-être pas d'accord avec l'éditeur. Car c'est une question qui peut donner matière à discussion, tant les alliances et la place de cette particule intensive dans la phrase sont variées. Plus haut, v<sup>s</sup> 5060, nous avons vu *parfist* en un mot (je suis l'imprimé) :

Tant parfist cis lis à loer;

au v<sup>s</sup> 3042 de même *paramoient*;

Car il la paramoient si;

plus haut encore v<sup>s</sup> 775 *parassemblé* :

Ains qu'il fussent parassemblé.

La première fois *par* est précédé immédiatement de *Tant*, la seconde fois il est suivi dans le même vers de *si*, la troisième fois il est seul sans autre adverbe. Dans le vers 5540, qui nous occupe, *par* se trouve joint à deux adverbes, *moult* et *pou*, et l'une des variantes le place à côté du verbe *aiment* (et peut-être le Ms. l'y attache ?), l'autre l'en sépare par un pronom (*nous*). Voici d'autres exemples que je recueille tout en tournant les pages de mon volume :

V <sup>s</sup> 220 :	Tant par avoit franchise en lui.
— 266 :	Qui tant par avoit biauté fine.
— 2217 :	Si par furent en grant effroi.
— 5110 :	Par ot si très grant abondance.
— 5115 :	Tant par ert gente et avenans.
— 4156 :	Dont je vous di, tant est par bele.
— 5255 :	Si par fu de duel acorée.
— 6198 :	Tant par orent grant desconfort.
— 6200 :	Si furent par tout tourmenté.

J'en ai passé plusieurs pour réserver une petite place à quelques-uns combinés d'une manière différente, que je prends ailleurs. Avec *trop*, Dolopathos, page 177 : *Dont par est ele trop dolente*. Avec *tres*, Benoit, v<sup>s</sup> 38504 : *Si tres par ert grant lor esmais*. Avec *mult*, Chanson de Roncevaux, Génin, v<sup>s</sup> 655 : *Mult par est proz Pinabel de Sorence*. Encore avec *trop*, Benoit, v<sup>s</sup> 46709 : *Trop par porreit granz mals venir*. Avec *ainsi* (si), Dolopathos, p. 255 : *Ainsi par estoit parvertis* (je cite d'après



Burguy), etc. Et remarquez qu'en outre tantôt il n'est accompagné d'aucun qualificatif, mais d'un verbe seulement, comme dans le v° 220 cité, tantôt il a près de lui un adjectif, un participe, ou un troisième adverbe qui le réclame. Ce dernier cas se présente dans le v° 5348, où l'on doit arranger la construction dans l'ordre suivant : *Moult par pou li Dieu nous aiment*; car il serait fort étrange de réunir dans une même proposition *Li Dieu nous par aiment pou*, où *aiment*, élevé au degré superlatif au moyen de *par* ou de *moult par*, exclut par avance la notion toute contraire de *pou*. Ce serait pis qu'une contradiction dans les termes. Pour en finir, voici comme je résous la question soulevée du choix entre nos deux variantes : *par* affecte immédiatement *pou* (: *par pou*, très-peu) et il est lui-même affecté par *Moult* (: *Moult par pou*), qui renforce encore ce superlatif, et les trois mots doivent être placés dans la phrase de manière que leur rapport entre eux et celui de tous avec *aiment* soit le plus nettement marqué que faire se peut. Or ces conditions la variante du Ms. 7539 les remplit moins bien à mes yeux que la leçon que nous avons dans le texte, et je ne doute pas que la plupart des lecteurs et surtout l'éditeur ne soient de mon avis.

V° 5378.

Et qu'il deüst avoir ostée  
De là sa fille, et recelée,  
Et que nus hom ne le seüst  
Se il de son conseil ne fust.

« Le Ms. porte *En* » (*en recelée*) dit l'éditeur. J'espère bien que les deux Mss. portent ainsi, et je voudrais qu'on ne l'eût point changé contre la pensée de l'auteur. La fille était déjà recelée et bien recelée où elle était; mais comme on avait cependant pénétré dans sa retraite et qu'on pouvait revenir, il s'agissait de l'ôter de là et de la transporter, il est vrai, dans une autre retraite, mais si secrètement, que les conseillers intimes du roi seuls le sussent, et que tous les autres et surtout l'homme au cheval, s'il revenait, crussent qu'elle était encore là, où il l'avait d'abord rencontrée. C'était le seul moyen de tromper le trompeur; car s'il avait su qu'elle n'était plus là, il l'aurait cherchée ailleurs. Voilà pour la pensée. Quant à *en recelée*, locution adverbiale, pour secrètement, je ne me rappelle pas l'avoir rencontré ailleurs dans le Cléomadès, mais j'y trouve son équivalent v° 6374 : *A recelée m'en ving o lui*, qui ne diffère de *en recelée*, que comme l'ancien *à secroit* ou *à secret*, diffère de notre *en secret*. Cela me suffirait pour le défendre; mais il y a mieux : le Glossaire de Burguy, sous le verbe *Celer* cite *à recelée* et *en recelée*. J'écris donc ces vers, en rejetant en même temps la virgule qu'on a mis après *fille* :

Et qu'il deüst avoir ostée  
De là sa fille en recelée ;

Et que nus hom ne le seüst  
Se il de son conseil ne fust.

On disait aussi *a celée*, mais plus souvent *celément*, comme dans Parth. de Blois, v<sup>s</sup> 227 et dans Gaydon, p. 128, au milieu, où il faut absolument corriger la ponctuation et les guillemets comme suit :

Hertaus li dist : « Biaus sire, or vous séez. »  
Sa fame dist li traitres prouvéz  
Celément : « Cel chevalier prenez,  
Detriiez le, » etc.

M. Scheler désapprouve aussi le changement de *en recelée* en *et recelée*.

V<sup>s</sup> 5445. Mettez un accent grave sur *là* adv. de lieu.

V<sup>s</sup> 5460-2. Je voudrais ne mettre qu'une virgule après *cours* et un point à la place du signe d'exclamation après *seüst*. Je ne vois dans *Pleüst* qu'un simple conditionnel. On me dira des souhaits tout ce qu'on voudra, le souhait d'une chose impossible n'en restera pas moins absurde. Voici la logique de Cléomadès : s'il pouvait plaire à Dieu, c'est-à-dire s'il pouvait se faire, qu'on sût que nous sommes ici, tous accourraient à l'instant ; mais comme cela ne se peut, j'irai les prévenir et les amènerai ici.

V<sup>s</sup> 5479. Et quant Cléomadès entent  
Que il li plaist si faitement,  
Si li dist : — « Bele, » etc.

Adenès avait peut-être écrit *Ce li dist* ; la forte affirmation *si* n'a pas de motif ici. Voyez l'Errata. A la fin du vers suivant il faut, après *repairiez*, au lieu d'une virgule, mettre un point.

V<sup>s</sup> 5488. M. Scheler : « Lisez *lié*. Même faute au v<sup>s</sup> 5588 et ailleurs. » Voyez v<sup>s</sup> 269-70.

V<sup>s</sup> 5550. Pour ses malades agarir.

Écrivez à *garir* en deux mots. « La prép. *pour* renforcée par un *à* lorsque est séparée de l'infinitif par un autre mot, est un tour fréquent dans la langue ancienne, » dit M. Scheler. Il note encore la même faute au v<sup>s</sup> 7866 *acurer* pour *à curer* et renvoie le lecteur au Gloss. de Gachet, sous A.

V<sup>s</sup> 5577. « Lisez *je croi* p. *je crois*. » Id.

V<sup>s</sup> 5588. Voyez v<sup>s</sup> 5488.

V<sup>s</sup> 5605. Alez vous en, je le vous pri.

L'éditeur a abandonné ici son manuscrit n<sup>o</sup> 175, qui porte *Alez vous ent*, pour suivre le n<sup>o</sup> 7539. Il était dans son droit. Les deux formes sont

également bonnes, quoiqu'on puisse dire peut-être qu'*ent* appartenait plus particulièrement au dialecte qui devait être le plus familier à Adenès (voy. Burguy, I, p. 175), et que le *t* final, quoique ne se prononçant pas généralement, pouvait ici, dans cet ordre si bref et si précis, servir à donner plus de force et de fermeté à l'expression. Cet *ent* se rencontre du reste à chaque instant avec l'impératif du verbe *aler*. Quand je me rappelle la déclaration faite par l'éditeur dans son Introduction, qu'il n'a donné la préférence au Ms. de la Bibliothèque impériale, que lorsqu'il lui a paru fournir quelque leçon meilleure que celui de l'Arsenal, qui a servi de base à son édition, je ne puis m'empêcher d'exprimer le regret qu'il ne nous ait pas fait connaître les motifs de son choix en cet endroit.

V<sup>a</sup> 5788-89.      Palefrois et muls et sambues  
Et mules veoir peüssiez  
De maintes pars, se là fussiez.

C'est la leçon du Ms. de l'Arsenal, n° 175; l'éditeur n'a donc pas jugé meilleure celle du n° 7539 qu'il cite au bas de la page :

Palefrois, mules et sambues  
Vairs et noirs y veüssiez.  
De maintes pars, se là fussiez.

Le poète veut dire que les dames qui se portaient au-devant de Clarmondine étaient splendidement montées. Le dernier Ms. ne mentionne que les palefrois, les mules et les housses de diverses couleurs qui les couvrent. Le n° 175 y ajoute les *muls*, mais, s'il nomme les *sambues* ou housses, c'est sans les peindre, sans parler de leur aspect varié. Tout est cependant pour la vue ici, pour l'apparat et la parade. La distinction des des *muls* et des *mules* me paraît être plutôt d'un vétérinaire ou d'un maquignon que d'un poète, surtout comme ces dernières viennent ici presque en *post-scriptum*, après les *sambues*, qui les séparent des palefrois et des muls. Et des couleurs, ainsi que je l'ai dit, pas un mot. Il est vrai que le vair et le noir ne sont pas éclatants, mais la variété plaît par elle-même, et j'admettrais volontiers que la forme diminutive *noiron* appliquée ici à un objet inanimé, n'a pas été choisie sans intention. La variante dans tous les cas, quelle que soit la leçon qu'il faut attribuer à la révision ou à une édition corrigée du livre, mérite d'être prise en considération.

Dans ma note qui précède on a dû reconnaître le langage d'un homme fort embarrassé et mécontent du passage qu'il avait à éclaircir. Si après l'avoir relue, je ne l'ai pas biffée et la laisse subsister, c'est pour la consolation de ceux qui pourraient l'un ou l'autre jour se trouver dans le même cas ou qui, comme M. V. H., ont déjà éprouvé ce désagrément. On a vu

que je n'ai su m'y rendre compte ni de la place des *sambues* entre les *muls* et les *mules* dans le premier passage, ni de la signification des *sambues vairs et noirs*, avec cette faute de genre(?) qu'il m'a fallu conserver dans la variante. J'avais la conscience de cela, et irrité de mon impuissance à mettre un peu d'ordre dans le *conroi* d'Adenès, j'allais m'appliquer à moi-même le nom d'un des quadrupèdes qui y figurent, lorsque je fus arrêté par un scrupule grammatical, qui résultait naturellement de ma position et du métier que je faisais : dans l'injure que j'allais me dire, me conformerais-je à la règle de propriété et de genre, ou à l'usage de la langue (si tant est que celui-ci ne désigne pas plutôt un genre de chaussure qu'un animal), en un mot devais-je me qualifier de *mul* ou de *mule*? A cette question imprévue ma colère contre moi-même, qui n'est jamais extrême, et qui cède facilement à la réflexion, se refroidit un peu, et *vox faucibus haesit*, c'est-à-dire, non pas comme traduirait un élève de seconde : ma voix s'arrêta dans mon gosier; mais le mot, le gros mot que j'étais prêt à lâcher, expira sur mes lèvres. Mon embarras se résolut presque en un éclat de rire. Mais si j'étais ainsi jusqu'à certain point réconcilié avec moi-même, je n'en tenais que plus à faire retomber toute la faute et l'épithète que j'avais toujours en réserve, sur quelqu'autre coupable, surtout si je pouvais mettre Adenès, dont la réputation paraissait un peu compromise, entièrement hors de cause. Voulant m'assurer d'abord de ce dernier point, j'ai examiné pour la troisième fois le tableau de la cavalcade décrite par lui, non à l'œil nu cette fois, mais en m'armant d'une vieille loupe grammatico-critico-paléographique qui m'a quelque fois été utile. Malgré le peu d'étendue de l'objectif, je vis bientôt toutes les parties du tableau se dégager les unes des autres et se ranger, sans confusion, dans l'ordre dans lequel le poète les avait disposées; ce n'étaient plus ici des *palefrois* et des *muls*, là des *sambues* et puis des *mules*, moins encore des *sambues vairs et noirs*; mais d'un côté (n° 175), des *palefrois* des *muls* et des *mules* couverts de *sambues*, de l'autre côté (n° 7539), des *palefrois* et des *muls vairs et noirs* également *enselés* de *sambues*. Enfin, en dépit d'une certaine tache jetée sur le tableau, il devint clair pour moi que dans la copie suivante, que j'avais déjà en partie tracée dans mon esprit :

Palefrois et muls ot sambues  
Et mules veoir peüssiez,

et d'autre part dans :

Palefrois et muls ot sembues  
Vairs et noirs y veïssiez,

je reproduirais exactement les traits de la main d'Adenès mis ainsi heureusement à couvert de tout reproche. La tache dont je parlais, c'est

cet *et* qui dans les deux endroits précède le mot *sambues* et qui couvre la véritable leçon *ot*, à moins que celle-ci n'ait été *od*, *o* ou même *a*, toutes formes signifiant *avec*; mais *ot*, avec son *t*, a plus facilement pu être confondu avec *et*. Il est en outre plus rare, et nous avons déjà plus haut, dans ces pour *oes*, vu l'*o* initial confondu avec le *c*. Le sens, de cette manière, sera dans la leçon du texte : « Palefrois et muls avec de riches housses, ainsi que des mules pouvait-on y voir de tous côtés; » dans la variante : « On y voyait des palefrois et des muls de robe mêlée et d'autres tout noirs tous ornés de housses. » Ces riches couvertures doivent s'entendre non-seulement des muls et des mules, mais aussi des palefrois, comme on le voit par le v° 5767. Dans la variante j'ai écrit *et muls* au lieu de *mules* seul, pour corriger une faute de grammaire sans déranger le mètre. Quant au changement de *et* en *ot* ou *od*, il restera indispensable, tant qu'on n'aura pas prouvé que par *sambues* il faut ici entendre une espèce de char de parade, sens que ce mot paraît avoir quelquefois, et que, pris ainsi, il peut, tant pour le sens que pour le genre, s'accomoder des deux épithètes qui l'accompagnent ici.

V° 5826.

Bien est séans l'amour d'aus II.

M. Scheler propose de lire « *d'ans II* (= *andaus*) pour *d'aus II*. » Ce soupçon ne pouvait venir qu'à un homme bien familier avec la vieille langue; mais *d'aus deux* me semble mieux exprimer la réciprocité, leur amour entre eux, mutuel.

V° 5876.

Ne serai très lie de cuer  
S'aurai cele trouvée  
Qui sera ma dame et ma suer, etc.

Le sens n'est pas douteux, pas plus qu'au vers 2478, où nous avons déjà vu cet emploi du même *si* pour exprimer ce que j'appellerai une condition *sine qua non* dans une proposition en apparence parfaitement positive. Le nouvel exemple que nous en avons ici, et qui est reproduit deux fois de suite de la même manière, s'oppose à tout soupçon de corruption de texte tant pour lui même, que dans le vers cité plus haut, et toute tentative de correction doit nous être défendue. C'est dire assez que je désavoue celles que j'ai proposées moi-même au v° 2478. Reste donc à voir s'il n'y a pas moyen d'expliquer ces phrases, telles que les Mss. nous les donnent. La difficulté est des deux côtés la même. Si la proposition corrélatrice, au lieu d'énoncer la condition d'une manière absolue, l'exprimait sous une forme restrictive, en plaçant un *que* avant *si* (: *que si sera*, *que si aurai*), ou en y ajoutant la particule négative *ne* (: *si ne sera*, *si*

*n'aurai*), nous n'aurions plus rien à demander. Les phrases : *Vous ne sortirez de prison, que si mon fils sera revenu* ou *si mon fils ne sera revenu*, et *je ne serai joyeuse que si j'aurai trouvé* ou *si je n'aurai trouvé*, sont parfaitement régulières. Pour ce qui concerne les futurs avec *si* : *si ne sera*, *si n'aurai*, je prierai seulement pour le moment le lecteur de les remarquer comme pouvant être très-importants pour la solution de la question. Il ne me semble pas possible qu'ils reviendraient si obstinément, s'il n'existait pas un lien étroit et nécessaire entre eux et le reste de la forme de la phrase.

Malheureusement ce *que* ou *ne*, qui nous tireraient à l'instant d'embaras, ne se trouvent pas dans le texte. Faut-il donc supposer une ellipse ? car le langage d'Adenès a souvent de grandes hardiesses. Cette ellipse, au point de vue où nous nous sommes placés, ne pourrait être précisément que celle de ce *que* ou de ce *ne*. L'ellipse de *que*, soit conjonction (*quod*, *ut*), soit adverbe (*quam*), dont j'indiquerai seulement la distinction trop souvent perdue de vue, n'est pas sans exemples. Pour la conjonction, je citerai le vers 6384 du Cléomadès :

Sachiez moi auez à baron (c.-à-d. *que* moi);

et v° 1573 :

Car nous li dirons c'est li dons.

et de même v° 2075, 2580, etc., et Benoit v° 25655, où l'on remarquera le subjonctif du verbe :

Garde plus ne li faces mal (c.-à-d. *que* ne li);

pour l'adverbe, Fabliaux et Contes, *M'ou*, I. p. 284 :

Fi, fi, plus puent ne fait flenz (c.-à-d. *que* ne fait);

et dans une vieille chanson, Keller, Romvart, p. 381 :

Mieux vaut prendre, ce m'est avis,  
Ne face atendre le cuidier (c.-à-d. *que* ne face) ;

encore dans Benoit, v° 22375 :

Fiers e hardis plus leoparz (c.-à-d. *que* leop.);

ces derniers exemples ont déjà été allégués par Burguy, I, p. 389 et je pourrais y en ajouter beaucoup d'autres. Mais il n'en est pas de même à l'égard de la particule *ne*, que je ne sache pas avoir jamais vue supprimée par ellipse, c'est-à-dire, dans des phrases où le sens et la régularité de la construction grammaticale l'auraient d'ailleurs exigée.

Par conséquent, si les phrases d'Adenès doivent s'expliquer par une ellipse, ce ne sera pas la particule négative qu'il faudra sous-entendre, puisqu'il n'était pas permis de l'omettre et (disons-le hardiment) puisqu'il

n'était pas possible de l'omettre, comme étant le fond et la forme même de la pensée.

Nous sommes ainsi réduits à examiner s'il n'y a pas une ellipse de *que* adverbe qui, combiné avec *si*, équivaldrait à la conjonction restrictive latine *nisi*, et nous donnerait ainsi, quant au sens, la négation dont l'absence fait maintenant la principale difficulté de la phrase, et que nous ne pouvons pas y rétablir formellement elle-même. Quelque intéressé que je sois à arriver à un résultat acceptable, je dois avouer que cet expédient, qui tournerait la difficulté, sans la résoudre réellement, ne me satisfait pas.

Ne pouvant expliquer la construction de la phrase par ce qui n'y est pas, je dis par une ellipse, voyons si nous ne réussissons pas mieux à l'expliquer par ce qui y est. Qu'y a-t-il? Nous y avons tantôt signalé un futur. Mais le futur n'est qu'une forme, quelque chose de peu saisissable, base en apparence peu solide pour y asseoir un raisonnement concluant. Cependant ne préjugeons rien; toute la question que nous examinons n'a pour objet que la forme. Nous sommes peut-être sur le véritable terrain. Car dans les passages de la construction desquels nous cherchons à nous rendre compte, de quoi s'agit-il? De savoir comment le poète a exprimé une condition, la nécessité d'un fait à accomplir avant qu'un autre ne s'accomplisse : Cléomadès doit être de retour avant que Crompart ne sorte de prison; Marine doit avoir trouvé Clarmondine avant qu'elle ne puisse être joyeuse de cœur. Or le futur que nous avons ici dans Adenès n'est pas simplement un futur, c'est-ce qu'on appelle un *futur antérieur*, et ce nom me paraît être de bon augure, car il exprime la signification naturelle de cette forme, telle que l'analyse la plus subtile de la pensée et du langage humain l'a reconnue. Pour autant donc qu'il y a ce futur dans Adenès, il faut croire que le complément formel de son idée y est aussi; tâchons de le découvrir.

Mais avant de pousser plus loin cette recherche, constatons encore une fois bien, que les trois exemples, v<sup>s</sup> 2478, 5876 et 5882, qui y ont donné lieu, sont tous taillés sur le même patron, identiques et rédigés d'après une même formule logique et grammaticale, et que le poète semble dès lors n'avoir pu parler autrement qu'il n'a fait. En voici un quatrième exemple que précisément pour ce motif j'ai laissé de côté plus haut. Ici il servira à confirmer ce que je viens de dire, et à prouver de plus en plus que tout changement dans le texte serait téméraire. Au v<sup>s</sup> 8170 les habitants de Séville désespérés du départ de Cléomadès qui est à la recherche de Clarmondine, s'écrient :

Hé ! las ! jamais ne revenra,  
Si aura cele retrouvée,

Qui mar fu ains (l. ainc) à nostre oes née ;  
Car, s'il ne la puet retrouver,  
C'est noiens de son retourner.

Pas la moindre dissemblance de forme dans la construction ; toujours une proposition principale négative en tête, suivie d'une autre (je n'oserais dire si incidente ou non) qui est positive ; toujours un *si*, ayant l'air de la conjonction (*se*), mais pouvant aussi être adverbe, et enfin le futur antérieur revenant sans varier.

Voyons maintenant si, avec ces éléments que le texte nous fournit, nous parviendrons mieux à expliquer la phrase d'Adenès que tantôt. Commençons par *si*, qui doit attirer d'abord l'attention de tout le monde. Nous avons déjà plus haut tâché de l'utiliser comme conjonction, en supposant l'ellipse de *que* adverbe sous-entendu devant lui, pour arriver ainsi par une espèce de traduction à lui donner la force négative du *nisi* des Latins. Nous avons tout de suite reconnu que cela ne se pouvait. S'ensuit-il que le même *si* ne puisse pas représenter ou favoriser une autre ellipse, non pas d'un adverbe, mais de toute une proposition, ce qui est moins rare dans toutes les langues, p. ex. dans les vœux, les souhaits, les serments, les menaces, etc. Ici ce n'est pas un souhait nettement formulé, il est vrai ; mais il ne s'en agit pas moins dans tous les quatre passages chaque fois d'une chose souhaitable et que les personnages qui parlent désirent ardemment : le père le retour de son fils, Marine, le plaisir de trouver Clarmondine, les habitants de Séville le retour de Cléomadès. Quelle serait cette ellipse ? Celle de la proposition même qui doit servir de complément à la conjonction *si*, et que tout lecteur attentif suppléera spontanément de la proposition précédente, dont elle ne sera que la répétition dubitative ou conditionnelle. Prenons le dernier exemple v° 8170, et faisons toute l'opération comme nous supposons qu'elle s'est faite dans l'esprit d'Adenès : Hélas ! jamais il ne reviendra ! Si... (s'il revient), il aura (auparavant) retrouvé celle qui, etc. Il n'est personne, quelle que soit sa langue, qui n'ait déjà entendu parler de cette manière. Analysons ou paraphrasons de même le premier passage v° 2478 :

Car mais de prison n'isterés,  
Si sera ici retournés  
Cléomadès.

Cela nous donnera : Vous ne sortirez jamais de prison ! Si... (si vous en sortez), Cléomadès sera (auparavant) ici de retour.

Qu'on fasse la même épreuve sur les deux autres passages et l'on arrivera au même résultat : ils se laissent, comme on dit dans les démonstra-



tions géométriques, superposer. Et ne faisons nous pas un peu ici de la géométrie avec des mots?

Ces deux autres passages, v<sup>os</sup> 5876 et 5882, présentent cependant une double particularité, qu'il sera bon de ne pas perdre de vue. C'est d'abord que le *si*, que nous avons relevé au point de lui faire représenter toute une proposition (: s'il revient; si vous en sortez), s'y trouve avec l'élision de son *i*, et par conséquent très-affaibli, si pas presque effacé dans la prononciation. Je signale la chose, pour qu'on sache bien que j'ai prévu l'objection, et pour avoir le droit de déclarer que je ne pense pas qu'elle vaille la peine que j'entame encore ici une discussion sur les effets de l'élision et sur la prononciation tant ancienne que moderne. L'autre particularité est que, dans ces derniers passages, nous n'avons pas le *mais* ou *jamais*, qui est dans la première proposition des autres, et auquel on s'attendait plus qu'à *très*, qui est moins placé ici pour le sens que pour la mesure. Le poète aurait-il évité *mais* (*jamais*) comme trop général dans des circonstances que Marine espérait voir changer bientôt après? Cette variation m'autorise, dans tous les cas, à croire que la façon dont le poète a parlé dans ces endroits, était déjà d'un usage assez commun dans la langue d'alors et toute vivante. J'ai l'espoir que la suite du poème ou quelque contemporain de l'auteur nous en fourniront d'autres exemples, qui nous permettront d'écarter les doutes qui restent encore.

Parmi ces points de doute, je range en premier lieu la supposition que nous avons admise, qu'Adenès a employé ici *si* comme conjonction, tandis que nous aurions peut-être plutôt dû le considérer comme adverbe. On connaît les nombreuses significations et l'usage si varié de cette particule, et la difficulté de reconnaître toujours sa nature et sa valeur véritable. Ce qui nous embarrasse et nous trompe le plus souvent dans ces petits mots, c'est que nous ne les comprenons pas en eux-mêmes, mais que nous sommes obligés de recourir à des équivalents, qui souvent n'existent pas dans une autre langue et qui sont toujours incomplets. Les particules propres à un idiome sont des *formes*, que nous nous efforçons de traduire par des *mots*. On a beau entasser ceux-ci par douzaines de synonymes, la véritable intelligence, la nuance propre de la particule monosyllabique n'y est pas contenue. On reste dans le vague ou l'on tombe dans le faux.

J'ai eu besoin de faire ces observations avant d'oser consigner ici le nouveau résultat, où j'ai été conduit, en remplaçant dans ma recherche *si* conjonction par *si* adverbe. Tous les étymologistes, si je ne me trompe, sont d'accord pour dériver celui-ci du latin *sic*; sa force est ainsi en premier lieu confirmative ou intensive, ou comme j'ai déjà plus haut proposé de

l'appeler, assévérative (lat. *asseverare*, *asseveratio*, fr. *assurer*, *assertion*). Mais serait-il bien certain qu'il faut toujours ou qu'on puisse toujours le ramener à *sic*? Nous avons en latin une autre particule, à laquelle on me paraît avoir fait trop peu d'attention jusqu'ici, et dont l'usage était assez fréquent et la fonction assez remarquable, pour qu'il ne soit guère possible qu'elle n'ait point laissé de trace dans les langues romanes. Je veux parler de *sin*, apocope de *sine* ou *si non*, composé, comme on voit, précisément en raison inverse de *nisi* (*ne* ou *non si*) et renfermant comme celui-ci, outre la négation, la conjonction conditionnelle. Je n'ai pas à m'occuper de leur différence logique ou grammaticale. J'aurais plutôt à faire remarquer, sans chercher à la définir, la grande analogie qui existe entre eux sous ce double rapport, de même que leur ressemblance matérielle, qui ne peut du reste échapper à personne. Mais la comparaison de ces conjonctions entre elles nous est inutile, et je n'ai cité *nisi* que parce que plus haut, dans nos premiers soupçons, il nous avait paru un instant pouvoir conduire à la solution de la question, et qu'en recommençant ici la même recherche au moyen de la particule *sin*, je ne serais pas fâché de faire rejaillir d'abord un réftet de cette même présomption sur celle-ci, dans l'espoir que le lecteur n'en sera que mieux disposé à saisir mon raisonnement, que je désire abréger le plus possible.

Examinons donc, si le *sin* des Latins a pu, comme je le suppose, se perpétuer dans la langue romane, quelle forme il a dû y prendre et qu'elle a été ensuite sa destinée.....

Je venais d'écrire ces dernières lignes et de tracer une nouvelle direction pour mes recherches dans ce champ que je croyais inexploré, quand j'ai reçu les *Dits et Contes de Baudouin de Condé*, publiés par M. Aug. Scheler, où je me suis aperçu presque en ouvrant le livre que ce même *si* avait déjà attiré l'attention de ce savant linguiste. Voici sa note p. 410 : « Si, jusqu'à ce que. Cette valeur de *si*, après une proposition négative, n'a pas été traitée par Burguy ; elle est cependant d'un retour bien fréquent. Cprz. Cléomadès, v<sup>s</sup> 2478, » et il cite les trois vers de ce passage dont nous nous sommes déjà occupés à leur place. Dans une autre note, page 431 (*Conte d'envie*, v<sup>s</sup> 311), il confirme son interprétation. Quoique M. Scheler ne donne pas la solution de la question, telle que je me l'étais posée, fatigué, je l'avoue, d'une course déjà trop longue, sans être jusqu'ici plus certain d'atteindre mon but, je profite avec joie de cette circonstance pour m'arrêter dans mes investigations, en laissant soit à M. Scheler, soit à tout autre philologue qui croira pouvoir se mettre à mon point de vue, le soin de s'assurer s'il est convenablement choisi pour faire découvrir l'issue que

nous cherchons. Quant à moi, je me persuaderai difficilement que le *sin* latin, dont la place était si bien marquée dans cette langue, en dépit des différents équivalents que paraissent lui avoir substitués les langues romanes, ait disparu de celles-ci entièrement lui-même ; et comme, en se romanisant, la première désorganisation qu'il a dû subir, a été l'affaiblissement et ensuite la disparition de sa finale liquide, dans laquelle s'était déjà fondu le *non* primitif (*sin* = *si non*), je n'ai pas hésité à le reconnaître dans notre *si*, qui dans les exemples que nous avons vus, remplit parfaitement les mêmes fonctions. M. Scheler avait raison de dire que ce *si* était d'un retour assez fréquent. En voici quelques autres exemples tous coulés dans le même moule et dans lesquels le reflet du *sin* latin me paraît visible. Cléomadès, v<sup>e</sup> 8627 :

Jamais jour n'auront pais à moi,  
Si m'auront tenu pour lor roi.

et v<sup>e</sup> 11831 : N'arresteroit jour de sa vie,  
S'aroit retrouvée s'amie.

Ch. d'Ant. III, v<sup>e</sup> 736 : Jà ne s'en partiront en trestout lor vivants,  
Si auront pris la vile et ocis ciaus dedans.

et IV, v<sup>e</sup> 44 : François n'y enterront, si l'auront comparé.

et plus loin v<sup>e</sup> 57 : Que Franc n'y enterront, s'en perdront mil la vie,

de même IV, v<sup>e</sup> 107 : Qu'il ne s'entorneront por nule poesté,  
S'aront pris Antioche por quoi ont tant pené.

A quoi j'ajouterai encore comme utile à comparer ce vers du IV<sup>e</sup> chant, où la proposition négative est remplacée par une conditionnelle équivalente :

Et s'on prent nul François, s'ait sa tête copée,

c'est-à-dire qu'on ne prendra nul Français, qu'on ne lui coupe la tête. Il y manque aussi le futur antérieur et le futur même n'y est représenté que par le subjonctif. Je n'en range pas moins cependant cet exemple dans la même classe que les autres et je le traduis en suivant strictement le sens : Aucun Français ne sera pris, *si* (= sinon, *sin*) il aura la tête coupée.

Pourrait-on faire la même opération (et cette question doit s'étendre à un grand nombre d'exemples), pourrait-on le traduire de même, dis-je, au moyen de *jusqu'à ce que* que je trouve maintenant aussi dans le Glossaire de Gachet, page 985, employé pour exprimer la valeur de notre *si* ? Je ne le pense pas, quoiqu'Adenès lui-même semble défendre cette interprétation par l'autorité de son exemple dans les vers 4321-22 :

Et dist Crompars : « Ne m'en irai  
Dusqu'à tant que Marine arai.

où *Dusqu'à tant que*, qui est bien notre *jusqu'à ce que*, équivaut certainement au *si* qu'il a employé ailleurs, et qu'il aurait pu, si nous faisons abstraction du mètre, pareillement employer ici, en disant :

Et dist Compars : « Ne m'en irai,  
Si vostre suer Marine arai.

Tout cela admis, je n'en persiste pas moins à croire que notre *si* reste toujours à expliquer, que nous n'en connaissons jusqu'ici ni l'origine ni la valeur en elle-même. En le paraphrasant, en le remplaçant par des équivalents qu'on peut multiplier tant qu'on veut : *jusqu'à ce que*, *avant que*, *à moins que*, *qu'après que*, *que lorsque*, *que si*, *qu'à condition que*, *sinon*, etc., etc., (je pourrais en remplir ma page), nous nous faisons illusion, et nous ressemblons au nourrisson qui a soif et qui prend le biberon pour le sein maternel. A côté de l'exemple précédent je citerai encore le vers 2467 :

Ne m'en souvint s'en fut alés,

mais uniquement pour faire remarquer qu'il diffère de tous les autres, en ce qu'au lieu d'avoir ses deux propositions, ou au moins une des deux, au futur, il les a toutes les deux au passé.

En finissant cette longue dissertation, je ne vois pas ce qui doit encore me faire craindre d'adresser ici au lecteur, qui voudra connaître la véritable nature de ce *si*, le conseil que ma conviction me dicte : Pour expliquer le tour de phrase si remarquable que nous venons d'examiner sous plusieurs de ses faces, ni votre *si*, né du *si* latin, ni *si* dérivé de *sic* ne suffisent; je vous offre un troisième *si* jusqu'ici méconnu, également issu du latin, non de *si* ou de *sic*, mais de *sin*; acceptez-le, et voyez s'il vous aidera à vous tirer d'affaire.

Je pensais en avoir fini ici de mon *si* = *sin*, qui était naguère encore tout nouveau pour moi. Mais non; depuis qu'il a attiré mon attention, depuis surtout que je me suis assuré qu'il est encore une énigme pour tout le monde, je le rencontre partout, et les exemples, qui devraient servir à l'expliquer, abondent. Je crois donc faire une chose utile en indiquant encore ici quelques-uns de ces passages, afin d'encourager, si possible, quelque lecteur curieux à en compléter assez le nombre pour qu'il puisse enfin se prononcer en pleine connaissance de cause. Je commence par en transcrire un qui m'avait échappé dans notre poème même, v<sup>s</sup> 5290-91 :

Que point ne se mete à la voie,  
Si leur ait dite la raison  
De sa venue et l'ochoison.

J'y joins *Garin de Mongl.* (Keller, *Romv.* p. 341, v<sup>s</sup> 11-12 :

Qui jamais n'an vanra, si ara conquistée  
La grant tor de Monglave, etc.

Après lesquels on peut encore voir dans les *Anciens poètes de la France* les suivants, dont je marque seulement la place : Flovant, page 59, au milieu. Huon de Bord., p. 19; p. 145, v<sup>s</sup> 15 et 19; p. 154, milieu; p. 192, après le milieu; p. 270, v<sup>s</sup> 13. Doon de Maience, p. 26, v<sup>s</sup> 2; p. 78, v<sup>s</sup> 8; p. 82, v<sup>s</sup> 14; p. 107, v<sup>s</sup> 8, it. mil.; p. 119, v<sup>s</sup> 19; p. 179, v<sup>s</sup> 14; p. 188, v<sup>s</sup> 8; p. 204, v<sup>s</sup> 14; p. 219, mil.; p. 260, v<sup>s</sup> 18; p. 303, v<sup>s</sup> 15; p. 323, après le milieu; Gaydon, p. 103, près du milieu; p. 128, mil.; p. 153, après le milieu. Parise la Duch., p. 35, v<sup>s</sup> 12, etc.; car je m'arrête pour ne pas faire croire au lecteur que je regarde la comparaison d'un certain nombre seulement de ces exemples comme insuffisante. Au contraire on peut se borner à une dizaine, pourvu qu'ils soient bien choisis, et ce choix, j'ai voulu le laisser à ceux qui aiment à juger par eux-mêmes. Ce sera leur part de recherches et de travail, et leur étude n'en sera que plus fructueuse.

Comme on s'est borné jusqu'ici, en parlant de cet emploi de *si*, de dire qu'il signifie *jusqu'à ce que*, ce qui est tout au plus l'interpréter, mais non l'expliquer, je veux montrer que déjà les trouvères ou leurs premiers copistes l'entendaient ainsi, sans toujours peut-être mieux que nous se rendre compte de la véritable nature de l'expression. Cela résulte pour moi de certaines variantes qui sont une confusion évidente. Voyez dans la *Gramm. de Burguy*, II, p. 595 au milieu, la formule-exemple *si la que*, qu'il traduit : *jusqu'à ce que*, en ajoutant « cette locution conjonctive n'est pas très-ordinaire ; elle paraît être une altération de *de ci là que*. » Il cite un exemple de l'Exode ; mais comme il renvoie en même temps à Roquefort, j'en emprunterai à celui-ci un autre qui me convient mieux : *Je vous conjure.... que vous ne esveilliez m'amie si là que ele volt*. Voyez dans le même Roquefort *De si c'à (de si que)*. J'y en joins une couple que me fournit le même Burguy, ib. p. 379, sous *De ci que, desc'i que, dessi que*, etc., toutes variations, toujours = *jusqu'à ce que*. *Lai d'Ignaurès*, éd. Renaut, p. 25 :

K'eles jamais ne mangeront  
Desci qu'eles poront savoir, etc.

A quoi mérite d'être comparé tant à cause de la ressemblance du fond que de la différence de la forme, dans les Quatre livres des Rois, page 59 : *Nus ne mangeruns si qu'il seit venuz*, un des plus anciens exemples probablement qu'on en trouvera, auquel on peut encore ajouter dans le

même livre page 70 d'ici qu'il et p. 85 des ci qu'il. Ailleurs on lit *deci adont* ou *atant que*, p. ex. *Lai du Trot*, éd. Monm et Fr. Michel, p. 74 :

Et si s'afiche bien et jure  
C'ariere ne retornera  
Deci adont que il aura, etc.

et *R. dou Ch. d. Coucy*, v° 3946 :

Que huimais aise n'en seray  
Desy atant que le saray.

Burguy cite aussi dans le même sens *des que*, dans les *Lois de Guill. le Conq.*, ce qui peut bien n'être qu'une corruption. Mais on voit combien cela varie, quoique l'emploi et le sens soient toujours les mêmes que du *si* d'Adenès. Peut-on conclure de cette dernière circonstance que les deux locutions avec leurs variantes ne diffèrent pas originairement, et que l'une n'est qu'une modification de l'autre? Je ne le pense pas; je suis au contraire convaincu que, en ce qui concerne leur formation, l'une n'a pas plus quelque chose de commun avec l'autre, qu'en latin *nisi* ou *sin* avec *dum* ou *donec*, ou ceux-ci avec *antequam* ou *priusquam*. Voici encore un exemple de *si* employé à la manière d'Adenès, mais avec le verbe au conditionnel, Jean de Condé, *Dis dou mariage*, etc., v° 156 :

Ne jà nuls d'iaus ne retornast  
S'eüssent tous leur anemis  
Desconfis et au desous mis.

et dans le *Mantel mautaillié* on a *de si que*, tant avec verbe au futur qu'à d'autres temps; Voyez ce conte v° 92, 106, 177, 348. On peut comparer aussi Jean d'Outremeuse dans le Glossaire de Gachet, v° si. Encore une fois, les exemples abondent. Pour en finir j'ajoute un second prosateur de plus d'autorité de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, Froissart, dans ses Chroniques, tome I<sup>er</sup>, p. 8-9 : (*Li rois Edouwars*) *ne fu onques à ségures* (l. asegurés) .... *si se trouva en la chité de Londres*, il ne se crut pas en sûreté jusqu'à ce qu'il se trouva dans Londres. C'est le *si* d'Adenès avec les mêmes rapports de temps qu'au v° 2467 cité plus haut, qui a seul quelque affinité avec *si* = *de ci* ou *desci que*, etc. des lexicographes et des grammairiens, et dont l'autre *si*, qui se construit avec le futur, a une origine absolument différente; mais l'usage les a confondus.

V° 5918. Au lieu d'une simple virgule, je mets un point-virgule après ce vers, afin que le *Que* explicatif ou causal (= *parce que* ou *car*) qui suit, soit déjà pressenti par le lecteur et qu'il saisisse mieux la pensée dans son ensemble. Peu importe que le même antécédent soit répété dans le refrain.

V<sup>e</sup> 5925-8.

Car tout erent en desirrier  
De Clarmondine festiier  
Si tost que trouvée l'aront.  
Lors à primes joie feront.

Voilà le texte imprimé, avec une note au bas de la page indiquant que le Ms. 7539 donne pour le quatrième vers la variante :

Et dont leur joie d'oubleront.

D'après la première version tous les chevaliers qui cherchaient Clarmondine étaient en désir (impatients) de la fêter sitôt qu'ils l'auraient trouvée. Alors seulement ils se livreront à la joie. J'avoue que j'ai été un peu embarrassé quand j'ai lu la première fois ces vers ; je veux dire que j'en ai trouvé le sens embarrassé et la suite des idées peu régulière. Il me semblait que la première proposition aurait dû être absolue : Tous étaient impatients de fêter Clarmondine, sans rien de plus. Jusqu'ici il n'y a encore que le désir, l'espoir, et la joie que l'espoir peut donner, si vous voulez ; mais pas encore de joie proprement dite. Quand ils l'auront trouvée, alors la joie, la fête commenceront, ou plutôt *alors seulement* elles commenceront ; car notez bien que dans ma traduction j'avais passé les mots à *primes* qui signifient précisément ce que je viens de suppléer. Voyez le Glossaire de Burguy s. le m. PRIM : *dont à primes*, « alors seulement ». Le troisième vers ne peut en aucune façon continuer la pensée des deux premiers ; leur désir ne dépendait d'aucune condition, et il était, comme je l'ai dit, absolu ; ils désiraient fêter Clarmondine ; pour la fêter ils devaient la trouver, cela est vrai ; mais quoique ne la trouvant pas, ils ne l'en désiraient pas moins. La distinction que je fais est subtile, je le sens à la difficulté que j'ai à la formuler clairement, mais je suis convaincu que tout lecteur, qui se donnera la peine de bien réfléchir aux circonstances et à la situation que le poète a voulu décrire, suppléera aisément à ce qui manque à mon interprétation, et la lecture attentive de ces mêmes vers avec la nouvelle ponctuation que je vais leur donner, achèvera de le convaincre :

Car tout erent en desirrier  
De Clarmondine festiier.  
Si tost que trouvée l'aront  
Lors à primes joie feront.

Je passe à l'examen de la variante que l'éditeur n'a pas jugé à propos d'adopter. En la prenant telle qu'elle est indiquée, j'aurais fait comme lui. Mais je crois qu'elle a été mal lue ou mal transcrite, et qu'au lieu de *Et dont*, où cet *Et* n'a aucune raison d'être, c'est *Adont* ou *Idonc* qu'il y a dans le Ms. *L'I* et surtout l'*A* majuscule au commencement du vers ont pu

facilement être confondus avec *Et*, sans même que la page du Ms. ait été beaucoup fatiguée, ou que le rubricateur ait en partie couvert la première lettre. *Dont*, *adont* et *idonc* sont des dérivés du *tunc* des Latins (*tunc*, *ad tunc*, *in tunc*) et synonymes de notre *alors*, précisément le *Lors* de l'autre leçon. Le choix entre ce vers ainsi corrigé et celui du texte, qui est également bon, dépendra de l'intention qu'on attribuera au poète de graduer plus ou moins le tableau des sentiments de ses personnages. Si je dois dire mon opinion, il me semble que la ligne par laquelle *Lors à primes* vient le traverser est un peu dure, mais que d'un autre côté aussi *leur joie doubleront* n'est pas sans quelque sécheresse. L'expression *faire joie*, certainement plus heureuse, me fait pencher en faveur du texte.

V<sup>s</sup> 5942.

« Naie, Sire (se Diex m'avait);  
Dont courroucie sui forment.

J'ai écrit ces vers comme je crois qu'ils doivent être lus. *Se Diex m'avait* (*avoier* mettre sur la voie, conduire) est un souhait et en même temps une espèce de serment, comme *se Diex me saut*, *m'aïst*, etc. Cprz. v<sup>s</sup> 7409. Le second vers se rapporte particulièrement à la négation *Naie*. Quant à la variante, autant qu'un homme de notre époque peut, sans se faire taxer de présomption, émettre un avis sur ces sortes de nuances dans les expressions, je dirai que, dans *Nenil*, je vois, je ne sais pourquoi, certain geste, certain mouvement de tête et d'épaules, que *Naie* ne me fait pas apercevoir. Celui-ci m'a toujours paru avoir dans le ton quelque chose de plus ferme et de plus résolu.

V<sup>s</sup> 5971. L'inconstance de beaucoup de Ms., dans l'orthographe des verbes composés avec une particule, a laissé aux éditeurs une latitude dont ils ont souvent abusé. Il serait à souhaiter que quelqu'un entreprit enfin de fixer une règle à cet égard, selon que les particules expriment un rapport plus ou moins déterminé, ou tout-à-fait vague et général, de manière qu'elles se fondent entièrement dans l'action du verbe. Alors ne formant qu'une idée avec lui, il paraît rationnel qu'elles ne forment plus aussi qu'un même corps. Tel est ici le cas, me semble-t-il, avec le verbe *enleva* qui ne signifie rien de plus que ne ferait le simple *leva*. Cprz. *enporta* v<sup>s</sup> 2521.

V<sup>s</sup> 5978. Je mettrais une virgule après *rassenez*.

V<sup>s</sup> 5992. Voir l'Errata.

V<sup>s</sup> 6003. Je fais ici remarquer en passant qu'Adenès et les de Condé employent *descendre* d'une manière absolue pour descendre de cheval, sans qu'il ait été question de cheval ni près ni loin, comme nos poètes thiois leur *belen*, et de même *monter*. Cprz. v<sup>s</sup> 5960, 6012, 8149, 11998, etc.



V<sup>s</sup> 6066.

Cheveux tirez, paumes batues  
I ot pour le duel qu'il menoit ;  
Car, pour poi qu'il ne s'ocioit,  
Ses serours les mains li tenoient.  
En plorant le reconfortoient  
Au miex que le povoient faire.

La ponctuation du troisième et du quatrième de ces vers me fait croire que l'éditeur ne les a pas compris ou même que, par une distraction inconcevable, il y a lu *par paour* au lieu de *pour poi*, sans s'arrêter à l'imparfait *s'ocioit*. Soit, pour bien faire comprendre ma pensée :

Car, par paour qu'il ne s'ocist,  
Ses serours les mains li tenoient ;

car alors la ponctuation serait parfaitement juste. Avec le texte qu'il nous donne, et qui est bon, elle est absurde et gâte tout à fait le sens. Pour prouver cette dernière assertion je n'ai qu'à transcrire de nouveau ici ces mêmes vers, avec la ponctuation qu'ils doivent avoir :

Cheveux tirez, paumes batues  
I ot pour le duel qu'il menoit ;  
Car pour poi qu'il ne s'ocioit.  
Ses serours les mains li tenoient,  
En plorant le reconfortoient  
Au miex que le povoient faire.

Une traduction de tout le passage serait superflue, mais je crois bien faire en mettant ici en langage moderne les vieux vers les plus maltraités : Car peu s'en fallait qu'il ne se tuât. Ses sœurs lui retenaient les mains (et) le reconfortaient en pleurant, etc. Je pense toujours que la locution *pour peu que*, que le français moderne ne connaît plus dans cet usage, a été la cause de l'erreur.

V<sup>s</sup> 6012-15. Je supprimerais volontiers le point après *faisaient* pour mettre un point-virgule après *ensement*.

V<sup>s</sup> 6066.

N'estoit ce pas trop grant meschiés  
Quant hom de tel adrecement  
Qu'il ert, estoit à tel torment  
K'à paines povoit il parler?

Quoique dans le deuxième vers *quant* soit conjonction et employé de la même manière et avec le même sens qu'on emploie *que*, je n'en aurais pas moins mis une virgule après le premier vers, et de même après le troisième, pour mieux faire ressortir la proposition que la conjonction y attache.

V<sup>s</sup> 6075.

N'est nus qui n'en eüst pité,  
Tant eüst en son cuer durté.

Comme l'éditeur a dans le courant de ce volume en deux ou trois endroits cru devoir expliquer un vieux terme, je voudrais qu'il en eût usé de même à l'égard de *Tant* dans ce dernier vers, qui pourra embarrasser plus d'un lecteur. Il suffisait de dire qu'il équivalait à *combien que*.

V<sup>e</sup> 6095

Devant Marcadigas alerent  
Tout en plorant le saluerent  
(Car ne s'en porent consurer)

Au-dessous de cette leçon l'éditeur, contre son habitude et sans qu'on voie à qu'elle fin, avertit que le Ms. 7559 donne pour *consurer* la variante *déporter* (sic, mais l'accent est bien de lui). A-t-il eu quelque scrupule à l'égard de la leçon qu'il a admise dans son texte? La forme *consurer* est en effet isolite, et s'il a cherché à se renseigner à son égard, il est probable qu'il n'a trouvé partout ailleurs que *consirer* ou d'autres formes approchantes, mais toujours avec un *i* radical; et c'est ainsi, pour que je tranche la question, qu'il devait écrire. Ensuite il aura vu également que les éditeurs et les auteurs de glossaires ne sont guères d'accord ni sur l'origine ni sur la signification propre de ce verbe. Dans le v<sup>e</sup> 6095 dont la parenthèse prouve qu'il a saisi le sens, la signification de la locution *se consirer* est incontestablement celle de se passer, se dispenser, s'empêcher, se retenir ou s'abstenir de; mais dès qu'il citait la variante *se deporter* de du Ms. 7559, il ne devait pas négliger de dire qu'elle a ici la même signification qu'il donnait à *se consirer*, et quelle était cette signification; car pour *se deporter* aussi elle varie: il aurait confirmé l'une par l'autre, et l'on va voir que ce n'eût pas été inutile.

En ouvrant le Glossaire de Gachet sur Godefroid de Bouillon, j'y trouve sous le mot *Consis* ces deux vers de la Chanson d'Antioche (ch. V. v<sup>e</sup> 124-25) :

Si vos pais volés faire, jà ne le desvourons;  
Et se vos ne volés, nous en consierons.

M. Paulin Paris explique les mots *nous en consierons* par « nous nous en priverons, nous nous en sévrerons, » sans dire à quel verbe il rapporte le futur *consierons*; Gachet, qui y voit une forme du verbe *consiévir*, demande si ce ne serait pas plutôt : « *Nous* continuerons, nous poursuivrons. » Je doute que le pronom *en*, qui n'aurait plus ainsi aucun rapport avec le reste de la phrase, puisse se concilier avec cette interprétation. Quant à la forme du futur *consierons*, j'inclinerais plus à y voir une corruption de *consirerons*, à côté de quoi on avait certainement aussi la forme syncopée *consirrons*, qu'à la rattacher à *consiévir*, *consuir* ou *consuivre*,

surtout si à mon tour je fais entrer en compte les substantifs *consirée*, *consire* et *consirier*. Gachet voudrait ramener tous ces mots à *consequi*. Roquefort, selon les acceptions qu'il leur attribuait, en partie au même *consequi*, en partie à *considerare* ou *consciscere* et même à *conscindere*.

Je me bornerais à cette énumération d'opinions ou plutôt de conjectures plus ou moins curieuses, mais peu concluantes, si je ne venais de voir que M. Auguste Scheler dans les savantes et judicieuses notes dont il a enrichi son édition des *Contes et dits de Baudouin de Condé*, a aussi consacré quelques lignes à la locution *se consirer de*, mais en y attribuant un sens fort différent de celui qu'elle m'a paru avoir dans le vers d'Adenès, et qu'après un nouvel examen de toute la question, je crois devoir lui maintenir. L'autorité de M. Scheler en ces matières est trop grande à mes yeux pour que je ne cherche pas me faire au moins excuser de me trouver en désaccord avec lui. Voici donc mes motifs.

J'ai dit plus haut que la signification de *se dispenser de*, *s'abstenir de*, *se priver de*, dans le vers d'Adenès, résulte forcément du passage même, et que la variante *se deporter de* vient en outre la confirmer, comme ferait une ancienne glose. M. Scheler n'a pas eu à s'occuper de cette locution dans Adenès, mais il l'a rencontrée quatre fois dans son de Condé et l'explique invariablement dans ses notes par « languir après, désirer vivement ou ardemment » et par « regretter, » sens diamétralement opposé à celui que je lui assigne dans le Cléomadès. Désireux de me rendre compte de cette différence d'acception d'un même terme dans deux écrivains contemporains et parlant la même langue, j'ai relu avec attention les passages de de Condé qui devaient justifier l'interprétation de M. Scheler, et je n'ai pas tardé à me convaincre que les deux poètes employent l'expression *se consirer de* absolument dans le même sens et d'une manière aussi manifeste l'un que l'autre.

*Quod est demonstrandum*. J'ai cité les deux vers d'Adenès en tête de cette discussion, je n'ai plus qu'à transcrire aussi les vers de de Condé, afin que le lecteur puisse me suivre dans l'examen que je vais en faire et juger en connaissance de cause.

Voici le premier passage, qui se trouve dans le *Conte d'Amours*, v<sup>s</sup> 255. Le poète s'adresse à l'Amour et parle de la foule qui lui apporte son tribut. Vos tributaires se présentent, lui dit-il,

Si dru c'à peines i avienent  
Cil ki rente de cuer l'aportent  
Tel qui en portant s'en deportent  
Et tel qui en sont escillié  
Tant ont pensé tant ont villié

A la grant joie qu'il desirent  
Si les ocist çou k'il consirent  
Çou dont ne puent consirer  
Sans iaus trop griément martirer.

La suite de la construction et des pensées est assez difficile à établir dans ces vers, surtout la liaison entre les quatre premiers et les suivants. Comme j'ai quelques doutes sur l'entière exactitude de la ponctuation de l'éditeur et qu'il y a là une question que nous n'avons pas absolument besoin de décider en ce moment, pour ne rien préjuger, j'y supprime tous les signes de distinction comme font les manuscrits : le lecteur instruit marchera bien sans ces béquilles, et aura le plaisir de déterminer lui-même la suite des pensées dans les cinq derniers vers, dont le sens doit décider entre l'interprétation de M. Scheler et la mienne.

Remarquons en premier lieu que nous y avons le verbe *desirer* employé dans son acception usuelle, puis *consirer*, construit d'abord avec le régime direct : *ç'ou k'il consirent*, ensuite avec le génitif : *dont ne puent consirer*. A mes yeux, ce génitif indique déjà par lui-même l'idée de privation ou de séparation que j'ai reconnue dans *se consirer de*, qui, soit pronominal ou non pronominal, reste toujours pour moi le même verbe avec la même signification ; je dis cela, en pensant au vers de la Chanson d'Antioche que j'ai rapporté plus haut, dans lequel on pourrait sans cela proposer de régulariser en même temps la forme en écrivant : *nous nous en consirrons*. Cette même signification de se passer de, se priver de, qu'indique le génitif, résulte encore plus clairement des rapports nécessaires entre les pensées du poète, qu'on reconnaîtra à l'instant même, si l'on a soin de tenir compte aussi de la proposition *çou k'il consirent*, dans laquelle *consirer*, ainsi qu'on le voit, est construit avec un régime direct, et nous avertit par conséquent de ne pas le confondre avec son homonyme dont nous venons de parler, comme M. Scheler semble l'avoir fait, en renvoyant de l'un à l'autre avec l'explication commune : « désirer ardemment. » Cette signification ne convient qu'à *consirer* verbe transitif ; encore n'en est-elle pas l'interprétation rigoureuse : *consirer quelque chose* est littéralement poursuivre quelque chose, et doit se rapprocher du latin *consequi*. C'est ainsi que je le prends dans le passage cité de Condé, dont j'essaierai de paraphraser les cinq derniers vers en m'aidant autant que possible des éclaircissements de l'éditeur. Il sera moins difficile au lecteur de comprendre par lui-même le reste du passage, qu'il ne me le serait de le traduire de manière à lui être utile.

« Ceux qui vous apportent ainsi leur tribut (« les uns joyeux et satisfaits de leur offrande, les autres abattus et consternés ») Édité.), ont passé

tant de jours dans les soucis et veillé tant de nuits dans l'attente de la grande joie à laquelle ils aspirent, que l'objet de leur poursuite les tue, objet (ou poursuite?) dont ils ne peuvent cependant se passer, sans souffrir le plus douloureux martyre. »

Tout est barbare dans cette paraphrase, je l'avoue ; mais elle dit cependant quelque chose ; on y démêle une suite de propositions qui peuvent s'accorder ensemble. Mais qu'on essaie de substituer *désirer ardemment*, *languir après* ou quelques de leurs synonymes susmentionnés à la place des termes par lesquels j'ai traduit *consirer* et *se consirer* dans les deux vers où ils se trouvent ici, ce ne sera plus seulement par la forme que ces phrases pécheront, mais par le fond de la pensée même. Je ne ferai pas cette contre-épreuve, mais je pressens quel en serait le résultat, en ne considérant que la seule expression négative *ne puent*, qui s'y trouve mêlée et à laquelle M. Scheler ne paraît pas avoir suffisamment fait attention.

Je ne parlerai pas de *s'en deportent*, dans le troisième des vers cités, que malgré certain scrupule, j'ai expliqué comme M. Scheler : ce serait ouvrir une nouvelle discussion dont nous pouvons nous passer. Je dirai seulement que le verbe *se deporter* outre la signification de *se dispenser de* que nous lui avons reconnue dans la variante du Cléomadès, a aussi celle de *se réjouir*, et que c'est celle-ci que M. Scheler lui attribue en cet endroit. On voit par-là qu'il reste encore une partie de la question à résoudre.

Le deuxième exemple de de Condé se lit *Voie du paradis*, v<sup>e</sup> 317, et les mots :

Où on de tout bien se consire,

ne me paraissent, encore une fois, pas avoir d'autre sens que : où ils doivent se passer de toute jouissance.

Le troisième et le quatrième exemple appartiennent à la *Prison d'Amours*, vers 634 et 988. Dans le premier des deux je traduis les vers :

Il m'ont appris à désirer  
Ce dont il m'estuet à consirer,

par ils m'ont inspiré des désirs que je suis condamné à ne voir jamais satisfaits ; dans le dernier

De ce dont jou or me consire,

ne signifie aussi que : de ce dont maintenant je dois me passer.

M. Scheler a fort bien établi que *consirer* ou *se consirer de* dérive du latin *considerare* de la même manière que *désirer* de *desiderare* et que les acceptions de ces deux verbes y ont été plus ou moins confondues. On arrive par une transition prompte et facile de l'idée de réfléchir à une

chose à celle de la désirer, et de celle-ci la distance est moindre encore à celle de manquer, avoir besoin de, comme le prouve suffisamment l'usage de la langue latine, où *desiderare* est employé usuellement dans les deux sens. M. Scheler s'est surtout arrêté à la première confusion, par laquelle dans le vieux français *considerare* a été substitué à *desiderare* dans son sens primitif, et de-là la prédominance qu'il accorde partout à la notion de désir; tandis que c'est l'idée de manquement, d'éloignement et de privation qu'il a prévalu dans le dérivé roman, que je ne m'explique bien qu'en le prenant pour un terme moyen entre *considerare* et *desiderare* pris dans sa dernière acception. — Je ne dois pas oublier de dire ici que la longue discussion qui précède a été écrite quand je ne connaissais pas encore la note de M. Scheler sur le v° 6095 du Cléomadès, à laquelle, sans cela, il m'aurait suffi de renvoyer le lecteur. La voici : « Lisez *consirer* ou *consirer* : car ils ne purent s'en dispenser. »

V° 6150. On ne peut qu'accepter *mais* suppléé par l'éditeur; mais est-ce qu'il manquait dans les deux Mss.? Ce serait étrange.

V° 6177. « Lisez *fu* pour *fut*. » M. Scheler.

V° 6197. L'éditeur aurait bien fait de mettre une virgule après ces vers, et de même après le vers 6217.

V° 6264-5.            Qui mon seigneur et mon ami  
                          A ainsi faitement tray  
                          Et moi morte, sans eschaper !

Il fallait mettre une virgule après *tray* (que j'aurais écrit *traï*) et supprimer tout-à-fait celle qui se trouve après *morte*; car *il m'a morte sans eschaper* signifie il m'a tuée (perdue) sans remède, et *sans eschaper* tient à *morte* aussi étroitement que pourrait le faire un adverbe formel, p. ex. irrévocablement. *Eschaper* est plutôt substantif que verbe ici.

V° 6299-6300.        Car à Cléomadès tous jours  
                          Etoit ses cuers et ses retours.

M. Scheler explique ces vers, et ajoute : « Le mot *retours* est obscur; vu la fréquente confusion du *c* et du *t*, je mettrais au premier vers *jors* et au second *recors* (sa pensée); » et il cite à ce propos le v° 6302 : *Adès li souvenoit de lui*. Tout cela est ingénieux, et l'observation paléographique est parfaitement juste; mais *retours* et *recors* sont deux métaphores, dont l'une ne me paraît pas plus obscure que l'autre, et le mot *cuers* explique même peut-être encore un peu mieux la première que la seconde. Puis celle-ci exige un nouveau changement contre le manuscrit, *jors* pour *jours*. N'est-ce pas, pour rappeler ma formule, un peu plus que prendre le possible pour le vraisemblable ?

V<sup>s</sup> 6304. *Et li prametoit*, etc., avec la remarque au bas : « *sic.* » Il y avait place pour compléter l'observation. Ailleurs, cela s'entendrait de soi-même, je l'avoue, et d'autant plus que *prametre* est aussi commun que *prometre*. Mais je voudrais voir partout les preuves d'une intelligence plus exacte de ce qu'on attend d'un éditeur.

V<sup>s</sup> 6356                      Pere et mere perdi ouan

avec la note explicative au bas : « *Oan. Cette année.* » *Ouan*, comme dans le texte, ou *Oan*, comme dans la note, c'est la même chose, nous le savons, et même s'il y avait *uan*, *owan*, *awan* ou *auan*, ce serait toujours « cette année » ; mais serait-ce indifférent ? Demandez-le à Burguy, que je ne fais que copier. Et les linguistes et les philologues, à qui le Cléomadès appartient désormais, ne voudraient-ils pas savoir ce que vraiment portent les Ms. ? Je ne chicane point ; je parle dans l'intérêt du métier, pour ne pas dire de la science.

V<sup>s</sup> 6455-6.                      Il pensoit bien k'en son pays  
                                      Se retrairait à envis.

J'avais été frappé comme M. Scheler de cette étrange forme *retrairait*, qu'il déclare « inadmissible, » et comme, sans le tréma (cprz. v<sup>s</sup> 6580 *trairoit*), la mesure du vers devenait défectueuse, j'avais soupçonné qu'Adenès avait écrit. *Il se retrairoit*, mais que cet *Il*, ainsi que nous l'avons vu d'autres syllabes initiales, s'était perdu dans la grande lettre ornée qui se trouve précisément en cet endroit. Toutefois je n'y donnai pas suite, parce que notre poète a coutume de supprimer le pronom personnel de la troisième personne dans presque tous les cas semblables, comme déjà on peut voir qu'il l'a fait plusieurs fois dans les douze vers qui suivent ici. La proposition de M. Scheler d'intercaler un *bien* ou un *moult* me plairait davantage, si je pouvais attribuer l'omission au transcritteur moderne ; mais celui-ci lit plutôt mal qu'il n'oublie d'écrire. Partant de ce fait comme d'un principe, je me suis dit que, si la faute nous était révélée par le monstrueux *retrairait*, c'était là aussi que nous devions chercher le remède ; et je l'ai découvert à l'instant même. Le lecteur ne tâtonnera pas plus longtemps que moi, s'il veut bien se rappeler qu'au lieu du tréma, qui est absolument moderne, le Ms. peut tout au plus voir un signe d'abréviation qui, s'il existe ici (ce que je n'oserais affirmer), ne peut se rapporter qu'à l'*r* avec sa voyelle *e*. Quoique nous n'ayons pas besoin de cela, supposons à tout hasard qu'il en soit ainsi, et nous verrons les yeux fermés le *retrairoit* du scribe ou de l'éditeur se séparer en deux mots bien distincts : *retraire iroit*, et pour peu que nous connais-

sions la manière de parler d'Adenès, nous jurerons qu'il avait écrit : *Se retraire iroit à envis*. Rien n'est plus commun encore aujourd'hui que cet usage du verbe *aller* comme auxiliaire : il va se retirer à la campagne, etc. ; et Adenès a dit, v<sup>s</sup> 5466, ce qui est bien plus fort : *Que vous les ailliez amener*, pour que vous les alliez trouver et les ameniez ici. Cprz. v<sup>s</sup> 9078: *fist aler arriver*, et surtout v<sup>s</sup> 6794 : *Et k'à Salerne aloit manoir*. Quant à l'abréviation de *re*, cprz. v<sup>s</sup> 7007 et la var. du v<sup>s</sup> 17268.

V<sup>s</sup> 6463-4.            En son cuer ot en proposé  
                         Que, quant il auroit espousé,  
                         K'en l pays divers iroit, etc.

S'il n'y avait que *ot en proposé* seul, j'hésiterais si je dois conserver cette leçon, ou écrire *enproposé* en un mot, comme étant le participe du verbe doublement composé *emproposer*, que nous retrouverons encore aux v<sup>s</sup> 11829, 12297, 12757, 12817, etc. Le substantif *proposé* pourrait peut-être se défendre par l'analogie du mot *pensé*, v<sup>s</sup> 1581, 2135, 7329 et surtout 2414, *eüst en pensé cruauté*, si là aussi on ne préfère le participe *enpensé*. Mais tout doute disparaît dès qu'on remarque qu'il n'est pas possible de réunir dans une même proposition *ot en son cuer en proposé*, et qu'à peine dix vers plus loin, le participe se fait nettement reconnaître à sa flexion féminine :

Ot cele chose enproposée :

Il faut par conséquent des deux côtés l'écrire en deux mots. — Les vers immédiatement suivants présentent deux particularités remarquables, c'est d'abord le participe *espousé* employé d'une manière absolue, sans régime : *quant il auroit espousé* (contracté mariage), et la rime masculine ou, si j'osais le dire, neutre, ne permet pas de suppléer ce régime, en écrivant *quant il l'auroit* ; ensuite la conjonction *que* répétée avant et après une proposition incidente ; ce que, du reste, Adenès fait encore ailleurs. Voy. v<sup>s</sup> 2194, 9160, 10052-55, 13576-7, etc.

V<sup>s</sup> 6529.            Mais, qu'il fussent gent trepassant, etc.

*Mais* ne marque aucune opposition ici ni ne doit se séparer par une virgule du *que* suivant, avec lequel il forme une conjonction : « *Mais que* = pourvu que, » dit M. Scheler, et il corrige la même faute au v<sup>s</sup> 7127. Au vers 7124 l'éditeur avait su l'éviter ; il est seulement fâcheux qu'il se soit contredit ainsi à trois vers d'intervalle.

V<sup>s</sup> 6538.            Car, pieça que tornoient  
                         Furent trouvé premierement  
                         A premiers fu uns esbanois  
                         Pour porter armes et connois.



Le trouverent li chevalier  
Pour plus estre en armes manié,  
Et que miex aidier s'en seüst  
Chascuns, se mestier en eüst.

J'ai dû relire plusieurs fois ces vers avant de parvenir à comprendre ce que le poète voulait dire. Je pourrais en faire connaître la cause en deux mots, en disant que c'est la mauvaise ponctuation ; mais je serai peut-être utile à quelque jeune philologue, en ajoutant comme explication, que les vieux manuscrits latins, thiois et français ayant fait de tout temps l'objet principal de mes lectures, j'en ai contracté l'habitude de faire abstraction de la ponctuation, même en lisant les textes imprimés des ouvrages anciens, et de lire ceux-ci comme je les entendais, en me laissant guider plus encore par la pensée que par les signes, qui n'étaient là en quelque sorte que comme un moyen de contrôle, une espèce d'accompagnement dont les dissonances m'avertissaient du moindre écart, et que je contrôlais à mon tour. J'avais commencé à lire ainsi le Cléomadès, et j'allais continuer cette lecture avec grand intérêt, lorsque je me heurtai par hasard à quelques points et à quelques virgules peu en harmonie avec le sens que j'avais moi-même donné à la phrase, et en contradiction, me semblait-il, avec la pensée de l'auteur. La même chose m'étant arrivée plusieurs fois plus loin, je notai ces passages dans l'intention de les signaler à l'éditeur, pour le cas où il aurait voulu en profiter dans la suite de son édition ou s'en expliquer dans les additions qu'il ne pourrait manquer d'y faire. Une fois cette résolution prise, et désirant rendre mon service le plus complet que je pouvais, je me suis mis à lire le reste de son volume en me laissant guider par lui et en faisant une attention particulière aux divisions établies par lui dans les phrases, ainsi qu'à tout ce qu'il avait fait pour m'en faciliter l'intelligence. Mal m'en a pris d'avoir changé de méthode ; car dans maint endroit, qui aurait été parfaitement clair pour moi, si je l'avais lu dans le Ms., c'est-à-dire sans points ni virgules ou distinctions d'aucune espèce, ne comprenant plus ni l'éditeur ni le poète, j'ai été obligé de revenir sur mes pas, pour épeler de nouveau chaque mot, et lui demander compte de sa présence dans le texte. Et ce n'est pas sans peine qu'on se dégage de ces entraves.

Ainsi dans le passage que nous examinons, la virgule placée après *Car* et qui semble annoncer une incidente, ayant une fois dévoyé l'esprit, persiste à l'obséder et étend son influence sur tout le reste, de manière à ne plus lui laisser distinguer la réalité de l'apparence. *Pieça* est tout simplement un adverbe, le *diu* ou *dudum* des Latins, et valant pour nous depuis longtemps, il y a longtemps. Cprz. v<sup>e</sup> 169. Il s'emploie ordinairement

rement d'une façon absolue; mais il est suivi ici d'un *que*, qui en venant s'y rattacher, fait un ensemble qui a tout-à-fait la forme d'une conjonction. Donnez-lui encore l'air de commander une phrase incidente, comme la virgule qui le précède le fait ici, et le lecteur, à qui cette expression est peu familière, sera fatalement conduit à y voir une conjonction véritable. C'est ce qui m'est presque arrivé d'abord et ce qu'il ne serait pas étonnant qu'il fut arrivé à l'éditeur lui-même, comme le reste de la ponctuation, je veux dire la virgule après *premierement*, semble l'indiquer. Je soupçonne qu'ainsi que moi-même un instant (qu'il me le pardonne), il a pris *pieça que* pour *depuis que*, *après que*, *postquam* en latin, qui ne serait pas absurde ici et se trouve mille fois employé de pareille manière, mais qui est tout autre chose. Voici ce que, dans cette supposition et avec sa ponctuation, le poète dirait : Car, après que les tournois furent premièrement inventés, ils ne furent d'abord qu'un amusement, où l'on paradait avec son armure et son équipage. Les chevaliers l'inventèrent pour mieux savoir se servir de leurs armes, si besoin en était.

Il n'y a là rien qui soit absolument absurde et l'esprit le plus logique pourrait s'en contenter. Mais ce n'est pas ce qu'a dit le poète, si nous lui donnons une ponctuation conforme à sa pensée, et si nous rendons aux expressions dont il se sert leur véritable signification. On va le voir :

Car pieça que tournoient  
Furent trouvé premierement.  
A premiers fu uns esbanois.  
Pour porter armes et conrois  
Le trouverent li chevalier,  
Pour plus estre en armes, etc.

Le poète s'énonce d'abord directement pour établir un fait que j'appellerai historique. Traduisons littéralement : Car longtemps il y a que les tournois furent premièrement inventés. Il poursuit par une autre proposition également absolue dans le même ton historique : Dans le principe ce fut un amusement, un divertissement. Les chevaliers l'instituèrent pour se revêtir de leur armure et s'équiper, afin d'être plus habitués au maniement des armes et mieux savoir s'en servir en cas de besoin.

Voilà le sens et la marche des différentes parties du passage. Le seul point qui reste encore douteux, c'est s'il faut mettre un point après *esbanois*, comme je l'ai fait, ou s'il vaut mieux du transporter ce signe après *convois*, comme l'a fait l'éditeur. Il m'a paru que dans *uns esbanois pour porter armes* le fait et le but répondaient moins bien l'un à l'autre que dans *Le trouverent pour porter armes*. Quant à *pour*, qui se succède deux fois dans la même phrase, ces développements ultérieurs d'une idée par la reprise

d'une même préposition, ne sont pas du tout rares. L'inversion elle-même que cette ponctuation établit dans le quatrième et dans le cinquième vers s'accorde mieux avec la manière d'Adenès.

J'ai encore à parler de la variante du Ms. 7539 :

Le trouverent li chevalier  
Pour plus estre d'armes manier.

La rime seule suffisait pour faire préférer cette leçon à celle du texte de l'éditeur ; mais *manié* participe trissyll. gâte en outre la mesure. L'adjectif *manier*, fém. *maniere*, dérivé de *main*, signifie habile, exercé à, et se construit, comme l'a fort bien fait remarquer M. Aug. Scheler dans ses notes sur Baud. de Condé, tantôt avec la préposition à (*Conte dou Wardecors*, v<sup>s</sup> 241), tantôt avec *de* (*C. dou Pel*, v<sup>s</sup> 87) ; ce qui n'empêche pas qu'il ne se construise aussi avec la prép. plus générale *en*, qu'on a ici dans le texte, et que l'éditeur pouvait conserver en changeant seulement *manié* en *manier* pour le faire accorder avec le sujet pluriel *chevalier*. L'omission de l'*r* à la fin de la ligne, dont nous avons déjà vu un autre exemple au v<sup>s</sup> 959, vient peut-être d'une manière particulière d'écrire de l'ancien copiste en certains endroits, que l'inspection du Ms. expliquerait. Cprz. v<sup>s</sup> 8765, 9079, 16007, etc.

V<sup>s</sup> 6579. Li roi Cromptars ot enpensé,  
Qu'il ne traitait vers la cité  
Jusqu'à tant qu'il seroit tous nuis.

Le participe *enpensé* (réfléchi, résolu) est bien écrit ici, comme encore sept vers plus bas, *enpensé avoit*, en un mot. Cprz. v<sup>s</sup> 14189. Mais *tous nuis* est fautif. « Lisez *tout nuis*, » dit M. Scheler : *tout* est adverbe. »

V<sup>s</sup> 6594-5. Si c'on puet faire en une fable  
Ou en antroignes, ou en songes.

Une note au bas de la page nous dit : « Le Ms. porte : *com*. » Quand même le seul Ms. 175 aurait *com* et l'autre *con*, il n'y avait aucun motif pour le changer ; mais on aurait dû voir un motif suffisant pour le conserver dans la labiale *p* de *puet* qui suit. Ou comprends-je mal peut-être, et serait-ce l'absence de l'apostrophe qu'on aurait voulu signaler dans le manuscrit ? — Je passe au second vers. M. Scheler dit qu'il aurait « bien voulu quelque éclaircissement sur ce curieux mot *antroignes*, qu'il ne trouve nulle part. » Cela ne m'étonne pas, et je crois que l'éditeur aussi, n'aurait pas demandé mieux, de son côté, que de prévenir ce désir ; mais qui ne peut, ne peut, comme dit quelque part Adenès. M. Van Hasselt avait affaire à un véritable Protée, habitué à changer à chaque instant de forme, et qu'on venait de lui transmettre de Paris sous un déguisement

tout nouveau, qu'il portait avec le même sérieux avec lequel on l'y avait fourré. Gardons aussi notre sérieux et prenons même un air un peu magistral, en disant gravement que les *antroignes* qu'on a prêtées à Adenès sont les *rotruenges* (je mets d'abord ce que je crois être leur véritable nom), *rotuenges*, *rottuhenges*, qu'on trouve citées dans Roquefort sous le mot *Rotruhenges* emprunté au *Lai du Roitelet*, v<sup>s</sup> 85; auxquelles formes il faut encore ajouter *rotwange*, en anglais *rolewange*, en moyen-allemand *rotruwange* et en provençal *retroensa*, etc., comme nous l'apprend Ferd. Wolf, *Ueber die Lais*, etc., p. 248, qui renvoie à Carpentier, *Suppl. de du Cange*, à Roquefort et à Diez. Joignons-y pour notre part Jubinal sur Rutebeuf, Tom. 1, p. 359, en transcrivant, pour en finir, le texte du poète et l'explication du commentateur :

Ge sai contes, ge sai flableax,  
Ge sai conter beax dix noveax,  
Rotruenges viez et noveles  
Et Sirventois et pastoreles ;  
Ge sai le flabel du Denier, etc.

« Les *rotruenges* étaient des chansons à ritournelle (refrain) qu'on chantait en s'accompagnant de la rote. » Le deuxième *r* de *rotruenge* et de *rotruel*, autre forme encore garantie par la rime dans le *Roman du Renard*, peut faire douter que la *rote* soit pour quelque chose dans la composition du mot, comme Jubinal semble le croire.

V<sup>s</sup> 6660. Fauconnier durement huiant.

Dans le Ms. 7559 : *Huant*. Je crois que cette dernière orthographe est préférable à l'autre et que la diphthongue *ui* n'a rien à voir dans ce mot. Cependant je l'ai encore vue ailleurs.

V<sup>s</sup> 6697. « Lisez *dist* pour *di*. » M. Scheler,

V<sup>s</sup> 6704. Dusqu'à quant que il renvenroit.

Je ne connais pas cette forme et je la regarde comme une faute d'impression pour *revenroit*. Dans tous les cas, le système d'orthographe de l'éditeur dans ces sortes de composés aurait exigé *r'envenroit*; ce n'eût été qu'un peu plus étrange.

V<sup>s</sup> 6726. Que de mon gaain part a mi.

Il faut à (sic); car on disait *partir à quelqu'un*, c'est-à-dire partager avec quelqu'un; c'est l'ancienne préposition à, o, od, etc. = notre *avec*. Au v<sup>s</sup> 14387, l'éditeur a reconnu la locution et l'explique même en note. *De mon gaaing* est un cas partitif. — M. Scheler corrige aussi *part à mi* et traduit : « partage mon profit avec moi. »

V° 6744-46.

Et cil li dist : — « Meniadus  
En ert rois et sires clamez.  
Ez vous le roi parmi les prez. »

Toutes les béquilles dont on a étayé ces trois vers, le double point, le tiret, les guillemets doivent disparaître. Ce sont certes, en exceptant le dernier vers, des renseignements donnés par Robual, mais ce n'est pas lui qui parle, c'est le poète, qui rapporte ce que Robual avait raconté à Crompart. Après *li dist*, il faut suppléer *que*, comme mille fois : *Et cil li dist que Meniadus en ert rois*. Le troisième vers surtout appartient tout-à-fait au poète. C'est comme s'il y avait : et pendant que Robual informe ainsi Crompart, voilà que le roi arrive dans le pré. Cela fait partie du récit du poète et s'adresse à nous. Robual ne pouvait interrompre son récit pour s'écrier : Voilà le roi ! puisqu'il n'avait pas encore vu le roi, ainsi que le prouve le vers suivant :

Écrivons donc :

Robual vit le roi venant....  
Et cil li dist Meniadus  
En ert rois et sires clamez.  
Ez vous le roi parmi les prez.  
Robual vit le roi venant ;  
Contre lui vint esperonnant.  
— « Sire, » fait il, « en vérité, » etc.

Si maintenant quelqu'un veut aussi mettre un tiret avant et après le troisième vers, pour mieux marquer l'interjection, je ne m'y opposerai pas.

V° 6771.

Lors fist de sa gent en sus traire  
K'enquerre veut de lor afaire.  
Quant sa gent furent en sus trait,  
A Crompart moult bel et atraït  
Enquist, etc.

*Ensus traire* signifie dans notre auteur écarter, éloigner, séparer, se retirer. Deux vers plus bas :

Quant sa gent furent en sus trait.

Ce sont trois mots *en* (*inde*), *sus* (*sub*, *susum*) et *trahere*. *En* marque un rapport indéterminé : de là où l'on est, comme dans *s'en aller* = partir. *En sus* forme un adverbe ou une préposition, que nous trouvons au v° 7331 :

En sus des autres un petit  
Le mena seoir sus un lit.

C'est-à-dire la conduisit un peu plus haut, plus loin où à l'écart des autres, s'asseoir sur un sofa. Ce dernier endroit devait me sembler-il

engager l'éditeur à écrire *Ensus*, en un mot, comme ailleurs on a *desus* et même *dedesus* (*par dessus*, composé aussi de trois parties, s'écrivait le plus souvent en deux mots à cause de la force prédominante de *par*). *En* est absolument trop faible pour figurer seul ; mais personne, je pense, ne voudrait écrire *ensustraire* en un mot. — L'éditeur admet indifféremment *veut* et *vust*. Cprz. v<sup>rs</sup> 7201, 7434, etc. — Il fallait au moins une virgule à la fin du premier vers. Le *de* qui régit *sa gent* est partitif = une partie de sa gent ; comme roi il ne devait pas rester seul. Écrivez aussi à *trait*, en deux mots, avec M. Scheler, qui l'interprète « successivement. »

V<sup>s</sup> 6795.

« Pour ce i vorrai demorer. »

Ce passage subit du langage indirect au langage direct n'a rien de surprenant dans Adenès, chez qui certains artifices de style et surtout certaine vivacité de tours ne sont pas rares. Après les v<sup>rs</sup> 6791-92 :

. . . K'à Salerne aloit manoir,  
Et que là vorroit remanoir,

cette reprise à la première personne, et surtout avec le futur, marque une détermination certaine. Ce Crompart ment avec une assurance digne du caractère que le poète lui a donné. Même avec le verbe à la troisième personne, et dans le discours indirect, le futur aurait déjà eu beaucoup d'énergie ; et tout bien vu, qu'on me le pardonne, je croirais presque qu'Adenès avait écrit *vorra*, parce que la 1<sup>re</sup> personne se concilie mal avec l'imparfait *ert* qui précède. Qu'on en juge : *Car moult ert Salerne loée*

Et prisie en mainte contrée ;  
Pour ce i vorrai demorer.

*Vorra* ou *vorroit* seuls conviennent à la construction ; mais, comme je l'ai dit, le futur a plus d'énergie.

V<sup>s</sup> 6812.

Bien voit k'en mençonge iert trouvez  
De ce dont il fu oposez ;  
Bien voit que il est deceüs.

J'avais douté un instant de la justesse de la ponctuation. Mais *De ce dont il fu oposez* n'est pas la même chose que *De ce que il fu oposez*. L'un aurait signifié : *parce qu'il était contredit* ou *démenti*. Cprz. v<sup>s</sup> 6863, où il faut lire *desdite* comme le remarque aussi M. Scheler. Avec *dont* le sens est : *à l'égard de ce en quoi il était démenti*, et la liaison entre les deux premiers vers est plus étroite.

V<sup>s</sup> 6816.

Que la bele pucele noie.

*Nie* dans la note, est l'interprétation de *noie* ; fort bien. Mais ce qui

suit : « Le Ms. porte : *n'oit*, » est une assertion si palpablement fausse, qu'un éditeur consciencieux se serait cru obligé de la rétracter dans son Errata en grandes lettres capitales, si pas de donner un *facsimile* du passage, comme une réparation due au Ms. calomnié. M. Van Hasselt n'en dit mot à la fin de son livre, quoique cette étrangeté lui eût déjà été signalée par M. Scheler. Ce savant pense que l'éditeur en parlant du Ms. a entendu par-là sa copie; il est vrai que cette confusion n'est pas rare chez lui; mais alors, il faut supposer ici que le copiste, qui a ajouté l'apostrophe de son chef, n'a pas compris le texte et a le premier confondu le verbe *noier* avec *oïr* accompagné de la négation. Je croirais que c'est une faute d'impression, comme l'est certainement le mot *voir*, en italiques, qui vient immédiatement après; mais comment comprendre alors que M. Van Hasselt ait cru devoir y appeler l'attention sur un mot qui ne devait présenter rien d'extraordinaire à ses yeux? car dans le texte et au v° 6866, auquel il renvoie, il n'y a rien à reprendre. Je m'y perds.

V° 6825.

A Crompart dist qu'il enveuroit  
En son chastel, là connoistroit  
Qui il ert, etc.

Le Ms. 7539 a *envorroit*. Je ne veux pas discuter les deux formes ni décider entre elles. Cela m'intéresse moins que de savoir si le reste du texte est bien la reproduction fidèle des manuscrits; car je crains que préoccupé d'un mot, on n'ait pas fait suffisamment attention à d'autres plus importants pour l'intelligence de l'auteur qu'une simple différence de formes, dont on a dans tous les cas mal fait de ne pas répéter une seconde fois celle du texte dans la note. Si quelque lecteur curieux a eu la patience de lire ces observations jusqu'ici, il aura pu remarquer que mon point de départ et mon point d'appui est toujours la pensée. Quand j'ai ouvert et commencé à lire un livre du genre de celui-ci, je tourne les feuillets et poursuis ma lecture tant que je comprends avec plus ou moins de facilité; si je me sens arrêté, je tâche de découvrir si c'est le livre qui en est cause ou moi. En cet endroit j'avais pris d'abord *qu'il enveuroit en son chastel* pour une proposition à régime indéterminé, comme s'emploie souvent le verbe *envoyer* dans le sens de *mander*; mais la suite s'accordait mal avec cela, et j'ai bientôt vu que le vers avait été mal lu et qu'il fallait rétablir le pronom régime *le* qu'on a confondu avec le pronom sujet précédent, soit que celui-ci existât dans l'original, soit qu'entraîné par nos habitudes modernes on l'ait inconsidérément suppléé. J'écris donc, eu égard à cette double éventualité, ou

A Crompart dist qu'il l'envorroit,

ou bien, en supprimant le pronom sujet peu nécessaire :

A Crompart dist que l'enorroit.

Je préfère ceci comme plus antique et ayant plus facilement pu donner occasion à l'erreur. En attendant que l'inspection des Mss. soit venue nous apprendre ce qu'il en est, comme Adenès se plaît souvent à répéter sous une forme peu différente ce qu'il avait déjà dit quelques vers auparavant, on trouvera peut-être que les v<sup>o</sup> 6831-32 :

Meniadus ainsi parla  
Que en son chastel l'enmenra.  
Là sara tout, etc.

semblent aussi conseiller de corriger le vers de la seconde manière. Comme je vois que M. Scheler tient aussi les formes *enveuroit* et *envorroit* pour suspectes et que d'un autre côté il ne s'agit pas d'envoyer Crompart, mais de l'emmener, qu'est-ce qui empêcherait d'écrire *qu'il en venroit* = qu'il viendrait de là (où il se trouve)? J'avoue que cela me plaît assez; la confusion de l'*n* et de l'*u* est fréquente dans ce livre, et cet emploi d'*en* ne l'est pas moins. Cprz. v<sup>o</sup> 5971, 6058. etc.

M. Scheler propose de lire : *A Crompart dist que l'enorroit*, c.-à-d. qu'il l'entendrait à ce sujet, ou *l'enorroit*, comme d'un verbe *enoïr*, que je ne puis pas plus reconnaître ici qu'au v<sup>o</sup> 2194. L'expression *que l'en orroit* me semble trop spécialiser la chose, et serait mieux à sa place, je crois, s'il s'agissait d'une requête ou d'une plainte de Crompart; mais celui-ci aimerait mieux se taire que de parler. Meniadus exprime simplement, mais en roi, la résolution que sa curiosité vient de lui faire prendre : Vous allez vous rendre à mon castel où vous me direz qui et d'où vous êtes.

J'ai vu six mois trop tard dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* publié à Leipzig, que M. Scheler y propose aussi *en venroit* au lieu de *enveuroit*. Je ne dirai pas avec Donatus, le maître de St-Jérôme : *perant qui ante nos nostra dixerunt*; mais cet appui m'enhardit à condamner ici absolument les formes *enveuroit* et *envorroit*, entre lesquelles je n'avais pas voulu prononcer plus haut.

V<sup>o</sup> 6856-7.

Que mais ne la deportera  
Qu'il n'en face tout son plaisir,  
Quoi k'après en puist avenir,  
Ne comment qu'il li viengne en gré,  
Il en fera sa volenté.

J'avais copié ces vers pour rendre plus sensible que la virgule à la fin du deuxième doit absolument être changée en point, et que les trois suivants font une tout autre phrase. L'énergie de l'affirmation, qui est une



espèce de serment que Crompart fait, doit les détacher entièrement de ceux qui précèdent. Ensuite, en cherchant à me bien rendre compte du sens du premier vers, il m'a paru, pour plus d'une bonne raison, qu'Adenès n'a jamais pu dire *LA deportera* dans le sens moderne de l'emportera ou la transportera au loin, mais tout au plus dans celui de *la dispensera, l'exemplera*; ce que j'accepterais cependant plus facilement si, au vers suivant, il y avait *qu'ele ne face son plaisir*, de manière que ce soit *elle*, la non dispensée, qui fasse le plaisir de Crompart. Ce changement de sujet serait logiquement nécessaire pour justifier le pronom *la* et la signification que je viens de donner à *deportera*. Mais je soupçonne qu'Adenès avait écrit *ne se deportera qu'il n'en face* (lui) *tout son plaisir*, c'est-à-dire que Crompart ne se dispensera, ne s'abstiendra pas, ne se fera pas faute de faire sa volonté d'elle. Ce sens, le plus ordinaire du verbe *se deporter*, ayant échappé au copiste ou à l'éditeur ou à tous les deux peut-être, ils ont cru que Crompart se promettait de ne pas *emporter* Clarmondine sur son cheval (dont il vient justement d'être question), sans avoir d'abord abusé d'elle, et le plus téméraire des deux a corrigé le texte d'après ce sens, en écrivant *la* pour *se*. Je suppose que le *mais*, également mal entendu, car il signifie ici d'aucune manière, à aucune condition, *à nul fuer*, a contribué pour sa part à l'erreur. J'en appelle aux manuscrits. Comparez ce que j'ai dit du verbe *deporter* sous le vers 6095.

V<sup>s</sup> 6880.

Li rois vint dedans son chastel.  
Mais, cui que il soit, lait ne bel.  
Clarmondine ne desplot point,  
Que sa chose fu en tel point  
Selonc ce qu'il ert avenu.

Il est difficile d'imaginer une ponctuation qui s'éloigne plus du sens. L'expression *cui que il soit lait ne bel* est une formule qui revient plusieurs fois dans Adenès, v<sup>s</sup> 948, 4544, 757 (aussi cité par M. Scheler), etc. Ailleurs elle n'est pas plus rare et varie davantage, comme dans Marie de Fr., *Lanval*, v<sup>s</sup> 385.

U eus seit bel, u eus seit lait.

Chans. d'Ant. Ch. III, v<sup>s</sup> 663:

Qui qu'en ploie ne qu'en chant;

et v<sup>s</sup> 868:

Qui qu'en poist ne qui non (sic édit.),

et une foule de variations semblables, jusqu'à l'absurde *soit bon ou soit bel*, dans Hugues Capet, p. 56. Dans des vers anglais du temps d'Edouard I<sup>er</sup>

je trouve *Be the luef, be the loth* ; c'est notre vieux thiois *Sijt u lief, sijt u leet*. — Dans les vers d'Adenès, en effaçant la virgule après *soit* on rétablira la phrase et le sens.

V<sup>s</sup> 6920.                    En la sale. Là s'assembloient  
Cil dou castel communament.

Écrivez :                En la sale, là s'assembloient  
Cil dou Castel, etc.

L'adv. *là* est relatif = là où. Cprz. v<sup>s</sup> 420, 11810, etc.

V<sup>s</sup> 6957. M. Scheler, qui marque v<sup>s</sup> 6956, dit : « Lisez *que* pour *qui*. » J'avoue que je n'en vois pas la nécessité.

V<sup>s</sup> 6955.                    Kan c'on li vorroit demander

Cette orthographe n'est pas rationnelle. On peut écrire *quant c'on*, *kant qu'on*, *quant k'on*, etc., en deux mots, en conservant à *quant*, *kant*, etc., son *t* ; dès qu'on supprime celui-ci, il faut écrire *kanc'on* et toutes autres formes en un mot. Malgré les procédés arbitraires des anciens copistes, ils ne manquaient guère d'observer cette règle. Il y a des choses qui s'imposent. La même faute revient souvent dans le texte ; je n'en parlerai plus.

V<sup>s</sup> 6956.                    En mauvais point voit son affaire  
Entre tourment et maladie ;  
Ont sus sa santé grant envie,  
K'entre aus II l'assaillirent si  
Que en frenesie chei.

La ponctuation de ces vers pêche sous tous les rapports. Au lieu d'en faire la critique, ce qui serait long et ennuyeux, je me bornerai à la rétablir, à la mettre d'accord avec le langage et la pensée du poète, sauf à y joindre quelques mots d'explication. J'écris et je distingue donc :

En mauvais point voit son affaire.  
Entre tourment et maladie  
On sus sa santé grant envie ;  
K'entre aus .II. l'assaillirent si  
Que en frenesie chei.

Je traduis, en reprenant en même temps, pour être plus clair, le vers précédent : *Il ne sait ce qu'il pourrait dire ni faire ; il voit ses affaires dans une mauvaise situation. Le chagrin et la maladie portent grande envie à sa santé ; car tous deux l'assaillirent avec une telle violence qu'il tomba en phrénésie*. J'ai déjà eu l'occasion, v<sup>s</sup> 5429, de parler de *entre* pris dans le sens d'ensemble, conjointement ; j'ai à ajouter seulement que les substantifs ainsi réunis, ici *tourment et maladie*, forment toujours un sujet pluriel (*Ont envie*), et il est étonnant qu'on l'ait séparé du verbe par un

point-virgule. Le *K'* (*Que*) dans *K'entre aus*, où j'ai mis *et* dans la traduction, a une signification causale : Le chagrin et la maladie en veulent à sa santé, car ils l'attaquent avec tant de violence que, etc. ; c'est ce que marque le point-virgule que j'ai placé après *envie*. Les autres changements que j'ai faits sont de rigueur.

V<sup>e</sup> 7007. L'éditeur nous donne ici le vers

Iluec [il] demora tous seus.

avec cet *il* entre crochets ; ce qui doit signifier, comme il est convenu et est d'usage chez tous les philologues, que le pronom *il* a été suppléé par lui. Est-ce que donc vraiment ce vers se trouverait être boiteux dans les deux Mss. ? Ce serait un cas fort extraordinaire et qui aurait bien mérité d'être signalé d'une manière spéciale. Je dois le croire cependant ; car si l'un des Mss., le n<sup>o</sup> 7539, par exemple, avait cet *il*, l'éditeur se serait fait un devoir de le reconnaître comme la justice et la prudence l'exigeaient de lui. Je dis la prudence aussi, parce que le témoignage du Ms. coupait court à toute discussion ultérieure du texte dont, dans tous les cas et quel que fût le résultat de cette discussion, la responsabilité ne serait pas retombée sur l'éditeur. Elle est philologiquement parlant, assez grave pour qu'on ne l'assume pas gratuitement et qu'on ne s'enferme pas de gaité de cœur entre ces crochets dangereux. J'admets donc que cet *il* est absent du texte des deux Mss., et que l'éditeur ne l'a intercalé dans son texte que parce que dans le vers :

Iluec demora tous seus,

qu'il avait devant lui, il manquait une syllabe qu'il devait forcément suppléer ; et certes, à ne voir que le texte imprimé ou une copie moderne, ce supplément a dû lui paraître le plus plausible. Mais autre chose est voir une copie quelconque d'un Ms., et ne voir qu'elle ; autre chose, voir le Ms. même ou, quand on est assez familier pour cela avec les anciennes écritures d'un âge et d'un pays donnés, voir la main du vieux scribe à travers le calicot dont on nous l'a enveloppée. Dans le premier cas, on n'est sûr de rien, on ne reconnaît le plus souvent ni la nature véritable du mal ni sa place, et il arrive qu'en voulant le guérir, on gâte la partie la plus saine. Dans l'autre cas, on a des signes et des pronostics presque infallibles.

Tâchons d'appliquer ces réflexions au vers qui y a donné lieu. Il est incontestable qu'après le traitement qu'on lui a fait subir, et qui, il faut bien l'avouer, n'a été ni difficile ni douloureux, il ne boite plus comme auparavant ; mais qu'elle preuve avons-nous que le moyen par

lequel on l'a empêché de boiter soit une véritable guérison, et qu'il n'y en eût pas un autre, qui non-seulement aurait fait disparaître son défaut à nos yeux, mais lui aurait permis de marcher avec la fermeté et la grâce qu'il avait sans doute en sortant de la main de l'auteur?

Pour ma part je suis convaincu que ce moyen existait et j'ai la confiance que je réussirai à faire partager ma conviction à tout lecteur un peu au fait de ces études. Comme les considérations que j'aurai à faire valoir appartiennent autant à la littérature qu'à la philologie proprement dite, je commence par transcrire le passage en entier; l'impression qui en résultera pour le lecteur attentif ne pourra qu'être favorable à ce que je dirai moi-même ensuite. Le roi Meniadus irrité de ce que Crompart ne répond pas à ses questions, le menace de le jeter en prison, mais il n'y gagne rien; Crompart semble se moquer de lui de plus belle.

Et lors le commanda à prendre  
Meniadus sans plus attendre.  
Et quant sa gent l'ont entendu,  
Après ce n'ont point attendu,  
Ains l'ont en la prison mené  
Et fortement enprisonné :  
« Illuec demorera tous seus. »  
Tant fu destrois et angoisseus  
D'anui, de mal et de prison,  
Que pas ne peüst par raison  
En tel point longuement durer.  
Morir le convient et finer.

J'avais bien raison quand, quelques pages plus haut, en recherchant les causes de nos bévues, je faisais entrer en ligne de compte les préoccupations. Voilà que moi-même tout entier à ma démonstration, je viens de faire déjà entrer dans ces vers la correction sur laquelle je voulais d'abord consulter le lecteur. Soit; le mal n'est pas grand: j'y gagne même de pouvoir me dispenser de les copier une seconde fois. Et puis personne ne lira ceci sans avoir le texte imprimé devant lui. Mais venons au fait. J'ai, comme on voit, aussi redressé le vers boiteux, en y ajoutant une syllabe ou, pour m'exprimer selon ma conviction, la syllabe qui lui manquait, celle-là même qu'il avait perdue et que probablement l'inattention (je ne me pique pas en ces choses de rechercher toujours le mot le plus propre) de celui qui a fait la dernière copie lui a enlevée. Je m'explique: On sait que dans les anciens manuscrits, même dans ceux qui n'ont presque aucune abréviation, la syllabe *re* est souvent remplacée par une espèce d'apostrophe, surtout quand il se trouve un *r* dans deux syllabes de suite. Or supposons (pour moi ce n'est pas une supposition, mais un fait, et j'en

appelle au livre) qu'Adenès ait écrit au futur *demorera* (*demeurera*, *demurera*, *demourera*, ou telle autre forme faible qu'on voudra), le Ms. doit donner *demo'ra* ou, suivant la manière particulière du copiste, avec l'apostrophe ou signe d'abréviation au-dessus de l'*r*, *demora*, *demeura*, etc., en espaçant les lettres le moins possible. Ce dernier cas est d'autant plus probable que l'*o* qui précède l'*r* dans *demora* a dû presque nécessairement entraîner après lui un *r* à forme ronde (voyez ce que nous avons dit à ce sujet sous le v<sup>s</sup> 2837), et que dans *demo'ra*, ainsi écrit, le signe de l'abréviation a pu plus facilement échapper à l'attention d'un copiste peu exercé dans la paléographie.

Il me reste à donner quelques preuves littéraires à l'appui de ma correction. Les questions que j'aurai à examiner ici sont infiniment moins spéciales, et si peu que j'aide le lecteur à se placer à un point de vue convenable, je puis m'attendre à ce qu'il les résolve lui-même avec toute la netteté et la justesse qu'on peut désirer.

Il me sera par conséquent permis d'être court, et tout d'abord de me dispenser de faire la critique de la restitution du texte essayée par l'éditeur. Elle sera suffisamment jugée si je parviens à faire approuver la mienne. On a vu que j'ai rétabli la mesure du vers par le simple changement de *demora* en *demorera*, du prétérit défini en futur, ou plutôt en ne changeant rien du tout, puisque ce prétendu prétérit existe déjà, selon moi, comme un véritable futur dans les manuscrits. Ma correction est paléographiquement incontestable.

En est-il de même sous tous les autres rapports ? Le sens du passage, la pensée manifeste de l'auteur, les principes de l'art d'écrire, puisque nous reconnaissons Adenès comme un bon écrivain, sa manière assez caractérisée, le bon goût enfin, n'ont-ils rien à y opposer ? J'ai déjà dit que Meniadus se croyant gravement insulté par Crompart pensait ne pouvoir pas mieux le punir qu'en le faisant jeter en prison, et nous avons vu aussi que les serviteurs du roi, auxquels le laid homme n'était pas moins odieux, exécutèrent avec joie et empressement cet ordre. Adenès insiste même avec quelque intention sur cette circonstance, de manière qu'on peut comprendre, qu'ainsi qu'ils le font de nouveau quelques vers plus bas, ils n'épargnent au captif ni les injures ni les outrages. Le haïssant à cause de sa laideur et ayant aussi, en bon valets, à servir et à compléter la vengeance de leur maître, il est une insulte qu'on peut, sans crainte de se tromper, leur mettre dans la bouche. Après l'avoir installé selon leur plaisir, il n'y a pas de doute qu'ils n'aient pris congé de lui avec l'observation, qu'enfermé désormais là tout seul, il n'offenserait plus personne par sa vilaine figure

et ses mauvaises manières. Cela est clairement dans les vers d'Adenès, et il y a même donné un tour que les meilleurs écrivains ne pourraient que lui envier. Au lieu de faire parler les valets, en s'adressant au prisonnier à la deuxième personne, ce qui aurait été aussi froid que la prose que je viens d'écrire, il parle lui-même, et ce langage indirect a un ton de mépris et de vengeance satisfaite que nulle autre forme ne saurait rendre :

Ils l'ont en la prison mené  
Et fortement enprisonné,

et leur besogne terminée, ils se frottent les mains et s'en vont, en lui disant et en se disant qu'enfermé seul là, il ne blessa plus les yeux ni les oreilles de personne. Car tout cela est dans le futur et dans les mots *tous seus*, dont on ne peut méconnaître l'intention. L'ellipse de *ils lui disent* ou *il se disent que*, que j'ai tâché d'indiquer par mes guillemets, se remarque même quelquefois dans le langage ordinaire quand le récit a un peu d'animation et de vivacité. Il n'y a pas jusqu'à l'adverbe *Iluec* (là), qui ne devienne des plus significatifs. Quant au changement subit de temps et de personne, nous n'avons qu'à remonter aux vers 6789-6795 pour en voir un autre exemple bien plus hardi. Je trouve aussi une certaine conformité entre notre passage et les vers suivants (14606-9) :

A Cléomadès sont venu  
Les gardes (l. Li garde), et lui font savoir  
Que il a bien fait son devoir :  
« Aller s'en puet quant lui plaira. »

Voilà ce que le futur nous donne. Qu'on rétablisse maintenant le prétérit défini et que le lecteur instruit et intelligent juge, non d'après ce que j'ai dit, mais d'après ses propres impressions. Comme ce vers :

Iluec il demora tous seus,

lui paraîtra non-seulement banal, mais entièrement inutile ! C'est tout ce que j'en dirai. — Hélas ! c'est trop déjà ; car la leçon du Ms., telle que la collation de M. Dognée me la fait connaître, rend toute correction inutile tant de ma part que de celle de l'éditeur. Voici ce qu'il y a dans le Ms. de l'Arsenal n° 175 :

Ilueque demora tous seus. (fol. 27 v° col. 3, v° 57).

La forme du second *u* d'*ilueque*, tel qu'on me le représente d'après le Ms. est irrégulière, et ne saurait être reproduite par l'impression.

Le n° 176, c'est à dire la copie moderne de ce Ms., porte :

Ilueques demora, etc.

Le Ms. de la Bibl. imp. n'a pas été collationné. Je n'avais pas besoin de plus. C'était ma dernière question. Quoique mes observations faites plus haut soient ainsi devenues sans objet, je les laisse et ne les biffe pas, parce qu'elles n'en sont pas moins justes et peuvent être utiles. Fiez-vous maintenant aux conjectures les plus probables ! Adenès, qui a toute occasion nous avertit de nous mettre en garde contre le *cuidier*, était un grand philosophe !

V<sup>s</sup> 7015. Comme *divers* et *diversement* reviennent souvent dans Adenès, je dirai ici en passant que ces mots signifient étrange, étrangement.

V<sup>s</sup> 7057. J'efface la virgule après ce vers, pour mieux marquer, si c'est possible, que dans

Malement estes arrivez  
Se longuement le nous celez,

le second vers n'exprime pas la condition, la cause de l'autre, mais qu'ils forment ensemble une espèce d'induction, dans laquelle le premier énonce plutôt le fondement logique du second. Le sens n'est pas : vous êtes mal (malheureusement) arrivé ici, si vous refusez longtemps de nous le dire (de nous dire d'où vous vient cette femme); mais : si vous nous le cachez longtemps, nous devons en conclure que vous y êtes arrivé (à cette femme) criminellement. En d'autres termes, pour observer le même ordre de phrase : Vous l'avez mal acquise, si vous nous le cachez longtemps. Avec la virgule, on pourrait se tromper sur le sens que doivent avoir *malement* et *arrivez*, et prendre l'un comme synonyme de malheureusement, *pour votre mal*, et entendre l'autre de son arrivée à Salerne; tandis qu'il faut suppléer d'après ce qui précède, *arrivez à elle*, à cette femme, comme nous disons arriver à quelque chose, pour l'obtenir. J'y insiste d'autant plus, que cet emploi du verbe *arriver* sans complément indirect, est réellement singulier et paraîtra contestable à plus d'un lecteur. Mais qu'on n'oublie pas ce qui précède, et qu'on regarde bien quel est le véritable sens de *malement*; car si on lui fait signifier *pour votre mal* ou *malheur*, on perd de vue que celui à qui s'adresserait cette menace, n'était déjà que dans une trop mauvaise position. Je préférerais, par un nouveau changement de ponctuation, ne faire de *malement estes arrivez* qu'une affirmation plus forte de ce qui est dit dans le vers précédent, et conserver à *malement* et à *vous estes arrivez* leur signification ordinaire, en changeant en même temps le *se* du dernier vers en *si*. Voici ce qu'on aurait alors (je reprends d'un peu plus haut) :

Sires vilains, nel celez mie,  
Dont vous vint si très bele amie

Que ici avez amenée ?  
Bien savons que l'avez emblée ;  
Malemement estes arrivez.  
Si longuement le nous celez.

Je traduis : Sire vilain, ne le cachez pas, d'où vous vient cette belle femme que vous avez amenée ici ? Nous savons bien que vous l'avez volée ; vous êtes arrivé ici à la suite d'une mauvaise action. Certes vous nous le cachez (trop) longtemps. » De cette manière tous leurs efforts ne tendent qu'à lui arracher une confession, et ce sens est aussi parfaitement d'accord avec la situation. Le *si* assévératif a sa raison dans *nel celez mie* du premier vers et marque l'impatience. Mais j'avoue qu'il est toujours grave de changer le texte sans une nécessité absolue, et ici cette nécessité n'existe pas.

V<sup>s</sup> 7081.                      Se dolente ert, ne m'en merveil.

Se vaut ici *que*, et l'on pouvait se passer de la virgule après *ert*.

V<sup>s</sup> 7088.                      Car bien sache ele entresait  
Que en sa chambre o li gerra  
Ne que nul mal sans li n'ara.

On ne peut guère douter que *entresait* n'appartienne comme *bien à sache o li gerra*. Cprz. v<sup>s</sup> 7372.

V<sup>s</sup> 7096.                      De Clarmondine moult li poise  
Que si voit de cuer à meschief ;  
Moult li touchoit, moult li ert grief.

Peut-être les imparfaits *touchoit* et *ert* justifient-ils le point-virgule qui précède le dernier vers.

V<sup>s</sup> 7107.                      Ne la vouloit pas trop coitier.

La variante du Ms. 7539, qui remplace *trop coitier* (trop presser) par *courroucier*, si elle est de la main du poète, n'est certainement pas une amélioration sous le rapport de la pensée, et l'éditeur a bien fait de ne pas l'adopter. Au v<sup>s</sup> 7357, où les deux Mss. ont conservé le verbe *courroucier*, celui-ci est bien à sa place, et j'en conclus qu'ici la leçon du Ms. 175 est le résultat d'une révision par suite de laquelle on a expulsé *courroucier*.

V<sup>ss</sup> 7154 et 7160. *Penser de quelqu'un* ou *de qq. ch.* est en prendre soin ; il faut donc, dans ces vers, écrire en deux mots *en pensa* et *en penserent*. Comprz. v<sup>s</sup> 9661, 10157, 10787, etc. Gui de Bourg., p. 10, v<sup>s</sup> 5.

V<sup>s</sup> 7207. M. Scheler corrige ici avec raison la note de l'éditeur qui a cru que *Mongieu* pouvait être « *Monza* près de Milan ; » tandis que c'est le



**Mons Jovis**, le Saint-Bernard. Qu'était-il besoin de faire des notes comme celle-ci et relativement à Salerne, Virgile, etc.? Cet étalage d'érudition valait-il le risque auquel on s'exposait de se tromper ?

V<sup>s</sup> 7228, 7260, et 7261, voyez l'Errata.

V<sup>s</sup> 7278.           Ceste parole n'e siut mie  
                      Cele que me deistes ier.

La variante *n'ensuit mie* du Ms. 7439 me paraît moins bonne que le simple *siut*, *suit*, *sieut*, etc., surtout à cause du régime direct qui vient après. Peut-être le poète a-t-il lui-même hésité. Cprz. cependant Burguy, .II, p. 215 : *Ensuivre*, ressembler.

V. 7290.           Mais qu'il ne vous d[ojie anuier.

L'o entre crochets indique qu'il y avait *die*. Mais est-ce que les deux Mss. avaient cette orthographe ? Cela serait d'autant plus remarquable que douze vers plus haut nous avons aussi vu dans l'un des deux la forme *siut* préférée à *suit* et à toute autre, et que certains dérivés de *capere* (concevoir, percevoir, etc.) remplacent de même parfois leur *e* radical ou leur diphthongue par *i*. Je ne fais cette observation que parce que je voudrais savoir si l'autre Ms. n'a pas peut-être *deie* ; la disparition de l'e sous la main d'un copiste étant plus facile à expliquer que celle de l'o.

V<sup>s</sup> 7322.           Ce que Clarmondine ot conté  
                      Tout le retint en vérité.

C'est-à-dire le prit pour vrai, car *retenir* suppose accepter. Dans le vers suivant :

Ne fist force à la mort celui,

comprenez qu'il ne fit point d'attention à ce que Clarmondine venait de lui dire de la mort de Crompart, dont elle s'accusait en quelque sorte d'être cause. L'expression est singulière, car *faire force* à signifie proprement *faire violence* à. Ici c'est : il ne s'en préoccupa point. Comparez v<sup>s</sup> 6954 : *Ne feroit force dou celer*, ne se soucierait pas d'être discrète.

V<sup>s</sup> 7331-32. *En sus des autres*. J'ai déjà dit sous le 6771 qu'il faut écrire *Ensus* en un mot ; quant à *Le mena*, que l'éditeur, dans son Errata, veut changer en *La mena*, voyez mes remarques au même endroit.

V<sup>s</sup> 7554. Les deux vers que le Ms. 7539 a de plus ici :

Moult de choses li demanda  
Que Clarmondine li cela,

appartiennent probablement à la première rédaction ; car ils sont tellement

inutiles et quadrent si mal avec le reste du récit qui vient après, qu'il n'est pas croyable que le poète ait jugé à propos de les ajouter dans une révision de son livre, mais bien plutôt qu'il les a supprimés. Il s'ensuit de cette observation une présomption bien plus certaine relativement à l'âge respectif des deux Mss. que de tout ce que nous avons vu plus haut. Cprz. v<sup>s</sup> 7107, 7278, 8355, 8672, etc.

V<sup>s</sup> 7571.

« Ma fenme espouse serés  
Et coronne d'or porterés.  
Cui que il soit, ne biau ne lait,  
Estre le couvient entresait.  
Sachiez pour nului nel lairoie  
Ne soie vostre et vous moie. »

Dans le troisième vers, nous avons ici à signaler de nouveau la faute de ponctuation et de sens que nous avons corrigée dans le v<sup>s</sup> 6880, qui est si semblable à celui-ci, que la double méprise de l'éditeur ne doit être comptée que pour une seule, sans, à vrai dire, en devenir moins fâcheuse. En outre, l'ensemble du passage présente encore un point douteux, que je me fais un devoir de soumettre de nouveau à son jugement. C'est de savoir s'il convient bien de séparer le vers qui a été mal compris, par un point, comme il l'a fait, de celui qui le précède, et s'il ne vaudrait pas mieux mettre un point-virgule après ce malencontreux vers même, comme ceci (car je ne ferai pas mal, je crois, d'écrire une fois aussi le passage à ma manière) :

« Ma fenme espouse serés  
Et couronne d'or porterés  
Cui que il soit ne biau ne lait ;  
Estre couvient. Entresait  
Sachiez pour nului nel lairoie  
Ne soie vostre et vous moie. »

Ce qu'on peut traduire mot à mot : Vous serez ma femme légitime et vous porterez la couronne royale, à qui que cela semble beau (bien) ou laid (mal). Cela convient (doit être) absolument. Sachez que pour personne je ne renoncerais à ce que je sois à vous comme vous à moi. *Il* au troisième vers signifie cela, *cette chose*, le fait qu'il vient de mentionner, et il est en même temps le sujet de *couvient*. Dans cet essai de traduction, j'ai rattaché *entresait* à *convient*, en suivant encore la ponctuation de l'éditeur ; j'ai fait cela à dessein, afin de mieux faire sentir que la réunion de *Estre convient* avec *entresait* allonge l'expression sans lui donner plus de force, et qu'*estre couvient* seul marquerait au moins autant d'énergie de résolution que si l'on y joint l'adverbe. Aussi ai-je cru devoir, dans ma citation, mettre après

*couvient* le point que l'éditeur a mis après *entresait*, pour rattacher ce dernier mot à *Sachiez* au commencement du vers suivant, un des verbes auxquels il se trouve le plus fréquemment joint. Ainsi v<sup>s</sup> 4865 : *Ceachiez bien entresait* ; v<sup>s</sup> 7088 : *Car bien sache ele entresait*, etc. Il en est de même des verbes *cuidier*, *penser*, *dire*, qui ont quelque analogie de signification avec *savoir*. V<sup>s</sup> 2247 : *Cuide bien entresait* ; v<sup>s</sup> 8757 : *Et lors pensa il entresait que*, etc. Comparez encore pour mieux en déterminer la signification, v<sup>s</sup> 2462 : « Sire, » dist *Crompars*, « *entresait je n'ai pouvoir dou retorner* » (mal compris et mal ponctué par l'éditeur) ; v<sup>s</sup> 4545 : *Nous la raverons entresait*, etc. Comme l'interprétation que j'adopte pour *entresait* a contre elle la double autorité de M. Paulin Paris et de M. André van Hasselt (voyez sous v<sup>s</sup> 4865) : je veux encore prévenir une objection toute de circonstance qu'ils pourraient me faire. Il y a des mots qui n'aiment pas de se trouver en tête d'une proposition et l'on pourrait prétendre qu'*entresait* est du nombre, et qu'il n'est pas indifférent par conséquent qu'on écrive *Sachiez entresait* ou *Entresaitachiez*, comme je veux faire ici. Et de même, quand *entresait* est encore accompagné de l'adverbe *bien*, comme au v<sup>s</sup> 2247, 4865 et 7088, où l'éditeur a mal rattaché *bien* au verbe seul. Je répondrai que l'éditeur lui-même n'a pas éprouvé ce scrupule dans le dernier vers que je viens de citer, où sans cela cette erreur même lui eût fait éviter une véritable faute de ponctuation ; ensuite, ce qui sera plus décisif, j'alléguerai l'autorité du poète qui, au vers 2462, dont j'ai rectifié la ponctuation, n'a pas employé ni placé *entresait* d'une autre manière. Cet exemple réuni à celui que nous fournit le vers dont nous occupons et qu'il défend, me dispense de recourir à d'autres. J'ai déjà été assez long ; mais dans ces sortes de questions les preuves les plus convaincantes résultent de la juste appréciation des détails.

V<sup>s</sup> 7585.                    Moult me tient court que vostre soie.

Comme ce vers pourrait être mal compris ou ne pas compris du tout, je l'explique en passant. Le sujet de *tient* est *mes cuers* au v<sup>s</sup> 7579, et *tenir court* signifie serrer, presser (*urgere*) : Mon cœur me presse beaucoup que je devienne vôtre et que je me donne entièrement à vous. Qu'on ne fasse donc pas de *Il me tient court* une expression impersonnelle, comme serait *il me tarde*, dont un lecteur peu attentif pourrait se contenter ici.

V<sup>s</sup> 7586.                    Car si ai ge amandement  
Que, etc.

M. Scheler veut que, pour plus de clarté, on écrive *ai ge à mandement* ; je crois qu'il aurait pu dire : pour avoir un sens ; car le texte n'en a pas.

V° 7409.

Onques si aie je santé  
Ne vi fenme si à mon gré.

Si l'éditeur avait compris ces vers, il aurait mis *si aie je santé* entre deux virgules ou même entre parenthèses. C'est la formule si connue de serment qu'on rencontre déjà dans les plus anciens monuments de notre langue : *Si Deus m'aïst, se Diex me saut ou consaut*, etc. ; ici Meniadus dit : ainsi Dieu me prête vie et santé, ou en traduisant le tout pour le mettre dûment entre ses virgules : Jamais, ainsi puissé-je être en bonne santé, je ne vis femme qui me plut autant. V. aussi M. Scheler.

V° 7472.

Que trop se porroit bien haster

Pour un lecteur moderne ce vers semble d'abord signifier tout le contraire de ce que l'auteur a dû et voulu dire. La raison en est que les mots et tout le tour sont peut-être du langage familier des anciens, qui n'est plus le nôtre. Ainsi nous ne connaissons plus *trop* pour *beaucoup*, comme *nimis* dans la basse-latinité pour *valde*. *Pouvoir faire ou bien pouvoir faire*, pour *bien* ou plutôt pour *ne pas mal faire de...*, comme par exemple : *vous pourriez* ou *vous pourriez bien vous taire*, *vous pourriez vous presser un peu*, etc., pour *vous ne seriez pas mal en cela*, *il serait bon* ou *prudent*, etc., s'entend encore quelquefois ; mais dans le vers d'Adenès ce sens ne saute pas tout de suite aux yeux. Je tâcherai de le faire ressortir au moyen d'une simple paraphrase, en l'opposant en même temps à ce qui n'est pas le sens. Je transcris d'abord le passage :

Et bien se prist à aviser  
Que trop se porroit bien haster ;  
Car, se en sorsaut le faisoit,  
Espoir c'on s'en apercevroit.

Clarmondine ayant résolu de feindre qu'elle était folle, se mit à réfléchir qu'elle ferait très-bien (car je rapporte *trop* à *bien* et non à *haster*) de se hâter (de ne pas tarder à commencer son jeu) ; car si elle s'y prenait trop brusquement, elle devait craindre qu'on ne s'en aperçût. Il y a loin de là à ce que les mots signifient pour nous au premier aspect : *Qu'elle pourrait bien se hâter trop*.

En relisant les lignes qui précèdent, je m'aperçois que j'ai bien prouvé la possibilité d'entendre ces vers comme je l'ai dit, mais nullement la nécessité. Celle-ci ne peut pas résulter de l'interprétation des mots, qui est plus ou moins arbitraire, et dépend des exigences du plan de Clarmondine et du raisonnement qu'elle a dû faire. Faut-il qu'elle se hâte ou qu'elle ne se hâte pas de *faire la hors du sens* ? toute la question est là. Plus haut j'ai répondu qu'elle ne devait pas tarder de commencer son jeu, pour le motif qui est indiqué :

Car, se en sorsaut le faisoit,  
Espoir qu'on s'en apercevroit.

*En sorsaut* c'est brusquement, tout à coup. Je comprenais donc qu'elle devait s'y prendre à temps, pour pouvoir procéder par degrés et ne pas être obligée plus tard de feindre d'être devenue folle du jour au lendemain. Mais est-ce que cet *en sorsaut* se rapporte nécessairement à l'avenir, et ne peut-il pas également s'entendre du présent ? Est-ce que, en mettant immédiatement son projet à exécution, ce ne serait pas aussi *faire en sorsaut* et par conséquent *trop se haster*, dans le sens ordinaire de ces mots ? Si nous admettons ceci, et je ne vois pas de possibilité de faire autrement, il nous sera difficile de choisir entre les deux interprétations que nous avons mises en présence, à moins que le poète ne nous fournisse d'autres indices de sa véritable pensée. C'est précisément ce qu'il fait dans les vers 7466-68 :

.. Ele fera le hors dou sens ;  
Mais ce ne sera jusqu'à tant  
Qu'ele ne porra en avant.

Ce qui signifie : Elle est décidée à feindre d'être folle ; mais ce ne sera pas avant (qu'au moment) qu'elle n'aura plus d'autre ressource. Et en effet elle ne commence à se livrer aux actes qui devaient faire croire au dérangement de son esprit que trois mois après. C'est aussi dans le sens de ne pas se presser, que ces mots sont employés dans Gui de Bourg. page 65 : *Sire, ... trop vos poés haster*, et souvent ailleurs. Cprz. aussi Gaydon, page 225 : *trop voz poez coitier*, et Hugues Capet, p. 81, v<sup>s</sup> 11 et p. 121, v<sup>s</sup> 1.

Le lecteur tirera de ces dernières observations la conclusion que, retractant ma première opinion, j'entends définitivement le vers *Que trop se porroit bien haster*, comme lui l'a sans doute compris de prime abord. Je ne suis parvenu à me déterminer sur le sens qu'après bien des tâtonnements, dont je n'ai pas voulu effacer les traces, afin de prémunir les autres contre les mêmes errements. Je m'étais moi-même trop hâté et n'avais pas assez fait attention aux adverbess *trop* et *bien* réunis.

V<sup>s</sup> 7494. J'ai d'abord douté si au lieu de *moult la conpaignoit*, il ne fallait pas écrire *l'aconpaignoit* ; mais *compaigner*, dans tous les passages où je l'ai vu, marque quelque chose de plus intime et de plus dévoué que *acompaignier*, et c'est ce qu'il faut ici, où ne s'agit pas seulement de promenades.

V<sup>s</sup> 7487-8. Après ce vers, il y a dans le texte une transposition de deux vers à deux pages entières de distance, c'est-à-dire qu'à la fin du

recto du feuillet  $\frac{253}{254}$  on a passé deux vers qu'on ne retrouve qu'à soixante-deux lignes plus bas, où ils tombent en dépit de la rime et de la raison au milieu d'une tirade étrangère. C'est d'autant plus fâcheux que le reste du volume a été imprimé avec un soin tout particulier. M. Scheler demande avec raison qu'on mette une virgule après le v° 7488; mais il ne parle pas de la transposition. Est-ce parce quelle est signalée dans l'Errata?

V° 7514.           Sachiez [que], se vous m'aviez prise.

« L'éditeur, négligeant la lecture *m'a-vi-ez*, a cru le vers incomplet et a intercalé un *que* sans nécessité. » M. Scheler. Cprz. v° 3205 et 9799.

V° 7525.           Si que tout sachent la venue  
                      Comment je suis en vos mains venue.

Choqué de l'absurdité de ce texte, je n'ai pas hésité un instant à inscrire la faute à côté de tant d'autres du même genre que nous avons déjà rencontrées sur notre chemin, *la vesprée, la journée*, etc., en décidant d'autorité qu'Adenès avait écrit *l'avenue* pour dire *l'aventure*, sans même m'informer s'il le mot a encore ce sens ailleurs. Je le trouve dans le Glossaire de Gachet, qui renvoie à Godefroid de Bouillon v° 870. Il ne donne pas le texte, mais le voici :

Maudite soit de Dieu celle vieille moussue,  
Qui chy nous envoya pour iceste avenue.

En lisant cette note on remarquera facilement qu'elle a été écrite avant l'examen que j'ai fait de l'extrait de de Reiffenberg cité sous le v° 111, où j'ai eu l'occasion de rétablir de même le mot *avenue* dans le sens d'*aventure*. Adenès se défend ainsi lui-même.

V° 7548. Au lieu d'une simple virgule, je préférerais mettre un point-virgule à la fin de ce vers.

V° 7589. Je crois qu'on aurait pu écrire *Belle-Perdue* avec un trait d'union comme plus haut v° 7156 *Bien-doit-plaire*; le *P* capital y invitait directement.

V° 7604.           De jour en jour monteplioit.

Ce verbe *monteplioit* a tout l'air d'une corruption d'orthographe provenue d'un malentendu ou fausse origination (comparez *amonceleze*); cependant on le rencontre souvent. Mais voyez Burguy, II, p. 309.

V° 7616.           Et fist à tous moustrer celi  
                      Pour cui amours l'a destraint; si  
                      Que, plus la puccèle véoient,  
                      Plus lor plaisoit, plus la prisoient,  
                      Et disoient que droit avoit  
                      Li rois, qui prendre la vouloit.

L'éditeur a mal compris le sens de ce passage, et sa ponctuation est à corriger ; ce que je ferai tout d'abord, afin que le lecteur reconnaisse lui-même immédiatement la cause de l'erreur. J'écris donc :

Et fist à tous moustrer celi  
Pour cui amours le destraint si ;  
Que plus la pucele véoient,  
Plus lor plaisoit, plus la prisoient,  
Et disoient que droit avoit  
Li rois, qui prendre la vouloit.

L'éditeur a réuni *si que* en une conjonction, à laquelle il n'a pu donner que le sens de *tellement que*, *au point que* ou *de manière que*; tandis qu'il aurait dû voir que l'adverbe *si* appartient tout entier au verbe *destraint* et que la conjonction *que*, qu'il y a attachée, en est entièrement indépendante, et signifie à elle seule *parce que*, ou si l'on veut, *car*. Cet usage de *que* causal est tellement commun qu'il n'est pas besoin de le confirmer par des preuves. *Si que* n'est pas rare non plus, je le sais, et nous en avons même déjà eu un exemple au vers 5012-15, précisément partagé entre deux vers comme ici ; bien plus nous aurons encore une fois plus tard (v<sup>o</sup> 7908) tout le même vers qu'ici, et c'est peut-être ce qui a induit l'éditeur en erreur. Mais il aurait dû en même temps remarquer la différence entre les pensées, qui est aussi grande qu'elle peut l'être entre ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas. Avec la ponctuation que le texte imprimé nous donne, *si que* dépendrait de *fist moustrer*, de sorte que tout l'effet, que la beauté de Clarmondine produit sur ceux qui la voient, résulterait, non de son admirable beauté et de sa grâce mêmes, mais de ce qu'on la leur montre ou de la manière dont on la montre. Je traduis littéralement : Il fit montrer à tous celle pour laquelle l'amour l'enchaîne, le captive, le torture ; tellement (au point) que plus ils voyaient la demoiselle, plus elle leur plaisait, plus ils l'estimaient et disaient que le roi, qui voulait l'épouser, avait raison. Qu'on fasse bien attention à cette phrase : Il fit voir à tous la femme qu'il aimait ; au point que plus ils la voyaient, plus ils la trouvaient belle, et que l'on se demande si elle est intelligible ; et pourtant il n'y a pas autre chose, quand même je ne mettrais qu'une virgule à la place du point-virgule que j'ai dû conserver pour suivre l'éditeur. Traduisons maintenant d'après ma ponctuation : Il fit voir à tous celle dont l'amour le captive si fortement ; car plus ils voyaient la fille, plus il la trouvaient belle et pleine de mérite, et disaient que le roi avait raison de vouloir l'épouser. J'ai traduit tout avec une, égale bonne foi, sans rien enjoliver ni enlaidir ; si j'ai changé les expressions de la dernière phrase, ç'a été pour faire remarquer aussi que

j'avais ajouté après les mots *Li rois*, dans le dernier vers, une virgule que la signification du *qui* suivant rend absolument indispensable, car il a toute la valeur d'une conjonction (*de ce que*). M. Scheler désapprouve aussi le texte de l'éditeur ; Voici sa note. « Ponctuez *le destraint si, que...* au lieu de *le destraint ; si que*. Le *si* est l'adverbe complétant le verbe *destraint*, et le *que* qui suit en est tout à fait indépendant. » Je laisse au lecteur à apprécier la différence qui peut exister entre nos deux explications. Si j'ai été plus long, c'est que je n'écris pas seulement pour des savants.

V<sup>s</sup> 7629-52. Je ne sais si c'est la recherche de la pensée ou la ponctuation qui la fait ressortir davantage, qui est cause que l'une et l'autre me déplaisent en cet endroit. — Deux vers plus haut *il veut*, après *chascuns*, est louche. *Il*, c'est le roi, Meniadus.

V<sup>s</sup> 7664. Je risque décidément de prendre tous les signes diacritiques en grippe, et je ne cesserai de tourner dans un cercle vicieux. Si je ne venais pas d'employer la même formule pour reprocher à Adenès son affectation d'esprit, je demanderais volontiers, si c'est par une heureuse prévision de leur exquis bon sens que les écrivains du vieux temps n'ont pas eu recours à toutes ces prétendues facilités qui énervent notre intelligence, ou si c'est pour s'en être passés qu'ils ont conservé ce bon sens et cette vigueur d'intelligence que nous admirons souvent chez eux. Voici encore une demi-douzaine de vers dont le sens serait parfaitement clair et raisonnable, si la ponctuation ne venait s'y mettre en travers. Je les transcris comme ils doivent être lus :

Pour ce en son cuer s'assentoit  
Qu'ele le hors dou sens feroit ;  
Car or n'i voit ele autre tour  
Que celui à sauver s'onnour.  
En espoir d'estre retrouvée  
De celui à cui s'est donnée  
Se mantienra dervéement.  
C'est ce à quoi ele s'assent, etc.

Le sens est : Pour cela elle était décidée à jouer la folle ; car pour le moment elle ne voit d'autre moyen, que celui-là, de sauver son honneur. Dans l'espoir d'être retrouvée par celui à qui elle s'est donnée, elle prendra et soutiendra le rôle de folle. C'est à quoi elle se résout, etc. Qu'on essaie d'arriver à quelque chose de raisonnable en suivant la ponctuation de l'imprimé. Quoique cela résulte assez de ma traduction, je crois bon de dire ici de nouveau que *celui*, au quatrième vers, est mis pour *celui-là* : pour sauver son honneur, elle ne voit d'autre moyen que celui-là, à savoir



que de feindre d'être folle. Les trois vers qui suivent : *En espoir*, etc., ne forment qu'une seule phrase entièrement indépendante. M. Scheler a noté le désordre de la ponctuation.

V° 7727. Lisez à droit, et voy. l'Errata.

V° 7754. Si *faitement*, tellement, de telle manière, c'est la traduction de *dusdanich*, *dusghedaen*, *altostaen*, etc., si communs dans nos écrivains thiois.

V° 7797. Qu'ele eüst point d'entendement.

c'est à-dire qu'elle eût quelque entendement. Comparez v° 2508, 9276, etc.

V° 7805. Car, quan qu'ele povoit baillier,  
Vouloit tout rompre....

Écrivez *quanqu'ele* en un mot; voyez v° 6955. *Baillier* est ici avoir en sa possession, atteindre. Les virgules n'étaient pas nécessaires.

V° 7896. Corrigez : *Pour ses malades à curer*. Voyez M. Scheler sous le v° 5550.

V° 7882. Écrivez *quant* pour *quand*. M. Scheler.

V° 7942. Tout le mont avant cercherai  
Que n'en sache aucune nouvele.

C'est-à-dire : je chercherai par tout le monde, jusqu'à ce que j'en aie quelque nouvelle. Comparez v° 7888 :

Ira Clarmondine requerre  
Et par yver et par esté,  
Ains que n'en sache verité.

La tournure du second exemple *Ains que n'en sache verité* prouve que dans le premier il faut construire de même : *Avant que n'en sache aucune nouvele*. Cprz. encore v° 2478, mais en notant que de l'un côté la proposition précédente est positive, et de l'autre négative. Voyez aussi v° 8170-71. Il y aurait une petite dissertation grammaticale bien curieuse et bien instructive à faire sur les différentes manières dont Adenès exprime les propositions conditionnelles. Je souhaite que quelque jeune philologue ait le courage de l'entreprendre; la matière ne lui manquera pas.

V° 7985. Écrivez *raverez* au lieu de *r'auerez*. M. Scheler ne parle pas de l'apostrophe, mais dit par rapport à l'*u* : « Cette vicieuse orthographe du futur *averai* se présente assez souvent dans le livre. » C'est une confusion de l'*u* voyelle avec l'*u* consonne. Pour ma part, je regarde l'emploi de l'apostrophe dans *ravoir*, *raler*, etc., comme une notation superflue.

V<sup>s</sup> 8024.

. . . pais li couvient avoir  
Vers nous, ou par fin estouvoir ;  
Mais de sa terre sires n'iert, etc.

Le point-virgule après *estouvoir* coupe mal à propos la phrase. *Par estouvoir* signifie ici par nécessité, comme dans *Ville-Hardouin* cité par ROQUEFORT : *et fut la nef empirie, et par estouvoir le convint sejourner l'hiver el pais*. Avec l'épithète *fin*, c'est notre locution de toute nécessité, par une nécessité absolue, absolument, et la phrase dit : ou décidément il ne sera jamais en possession de son royaume. Il n'y a donc pas lieu à la couper en deux. Voyez *Estouvoir* dans Burguy II, 56-7. M. Scheler met la locution adverbiale entre deux virgules. Cela ne nuit pas, mais c'est peu nécessaire.

V<sup>s</sup> 8106. Faisant abstraction de nos règles sur l'accord des temps, qui ne tiennent pas suffisamment compte des nuances délicates que la pensée d'un écrivain peut revêtir, je regarde le présent *parole* comme préférable à sa variante *parloit* et comme le résultat du choix du poète. Notons que c'est la leçon du Ms. n<sup>o</sup> 175.

V<sup>s</sup> 8147. *Remesent* et la var. du Ms. 7539 *Remestrent* pourraient bien avoir été indifférents pour Adenès comme pour nous, et ne venir que des copistes respectifs. On se serait cependant plutôt attendu à *remisent* ou *remistrent* formes ordinaires du prétérit défini du verbe *remettre*, qui signifie ici fondre (en larmes), s'épuiser, du latin *remittere*, se relâcher, cesser. Comparez, aussi pour la construction, le *Roman de Mahom.*, page 76 (cité par Burguy) :

Li vif lour mors amis regretent  
En larmes de dolour remetent.

Biffez la virgule après *qui* au vers précédent. V. l'Errata.

V<sup>s</sup> 8165. M. Scheler remplace le point après ce vers par une virgule. La ponctuation de ce vers et du précédent sera toujours arbitraire ; je préfère n'y pas toucher.

V<sup>s</sup> 8168.

Terre et honnour et hérité,

L'éditeur a amplement satisfait à son devoir en se bornant à mentionner la var. du Ms. 7539 : *Muebles, honnours et heritez*, qui a tout contre elle.

V<sup>s</sup> 8171. Voyez sous le v<sup>s</sup> 5876.

V<sup>s</sup> 8206. « Lisez *chascune*, ce qui sauvera le sens et la mesure. Le pronom se rapporte à *contrée*. » M. Scheler.

V<sup>s</sup> 8231-32. *Reslecciez*, *despuaisiez* et les varr. *Resliesciez*, *desapesiez*, pures questions de formes, que j'abandonne aux linguistes de profession. Je dirai cependant que dans *despaaisier* je soupçonne une faute de copiste ancienne ou moderne pour *desapaisiez*; car il n'est guère probable que le simple *paisiez* ou *paaïsiez*, d'où ce composé devrait provenir, ait jamais existé; je ne l'aurais par conséquent pas reçu dans le texte. Peut-être aussi n'est-ce qu'une faute d'impression. *Desapaisié* ou *desapesié* signifie inquiet, soucieux, comme *resliescié* réjoui, consolé.

V<sup>s</sup> 8235. Car enz ou pays avoit mez.

Ce qui doit se traduire littéralement : *Car dedans dans le pais il avait demeuré*. Le Ms. 7539 donne la variante *en ce pays*. L'expression pléonastique *enz ou* est commune, et nous la retrouvons de nouveau vingt-huit vers plus bas : *S'il avoit enz ou pays guerre*; mais ici cet *enz* trouve sa raison d'être dans le vers qui précède immédiatement :

Par les pays où il aloit,

tandis que dans le vers où il est remplacé par une variante dans l'autre Ms., il n'ajoute rien à la pensée; mais comme il ne surcharge pas non plus la phrase, je le préfère au pronom démonstratif *ce* qui, précédé de son *en*, continue moins bien le récit.

V<sup>s</sup> 8237. « Lisez *repaïrié* pour *repaïrie*. » M. Scheler. Le sens est : près desquels il avait jamais séjourné.

V<sup>s</sup> 8264. Tantost se penoit de l'enquerre, etc.

Je m'étonne que l'éditeur ne se soit pas avisé d'appliquer ici son système d'orthographe dont il a été question sous le v<sup>s</sup> 592, ce qui nous aurait donné *d'el enquerre*. Cpz. v<sup>s</sup> 8329.

V<sup>s</sup> 8308. D'un drap linge blans dellié.

Quand M. Scheler dit ici : « La correction veut, quoi qu'en dise le Ms., *blanc* », il semble supposer, un peu gratuitement, à mon avis, que le texte est la reproduction exacte du Ms.. Je l'entends comme s'il disait : quand même *blans* serait la leçon du Ms.; mais je ne crois pas qu'il y ait cette faute.

V<sup>s</sup> 8329. Jà del ne vous parleroie

Le poète après avoir mentionné l'affliction et les souffrances de Cléomadès, ajoute : Si je voulais les énumérer toutes, je ne vous parlerais plus d'autre chose. Ces derniers mots sont la traduction littérale du vers cité; il est clair par conséquent qu'au lieu de *del* en un mot, qui ne signifie rien ici, c'est *d'el*, en latin *de alio*, qu'il fallait écrire. M. Scheler fait bien

ressortir à quel point l'éditeur s'est fourvoyé avec son système d'orthographe, qu'il oublie précisément d'appliquer là où il était raisonnable et même nécessaire.

V<sup>s</sup> 8547-49. Le point et la virgule après ces deux vers doivent changer de place entre eux. Cprz. M. Scheler.

V<sup>s</sup> 8555-56. Et s'en vindrent droit en Hongrie,  
Et de là vindrent en Prussie.

Les variantes du Ms. 7559 sont très-probablement de la première rédaction, où le poète avait rimé au hasard avec les noms de pays *Bougie*, *Persie*, que les croisades avaient mis dans la bouche de tout le monde de son temps; après réflexion il aura changé cela.

V<sup>s</sup> 8565. Il faut un point-virgule après ce vers.

V<sup>s</sup> 8586-7. N'ainc à bataille ne faillirent  
Qu'il seüssent ne loing ne près,  
K'adès ne fust Cléomadès  
Contre celui cui ert li tors,  
Ou gent à gent ou cors à cors.

J'ai supprimé deux virgules dans les deux premiers vers dont la seconde surtout gênait le sens, qui est pour le reste : que toujours Cléomadès ne fût contre celui qui avait tort.

V<sup>s</sup> 8595. « L'Errata relève la faute *pour offrir* au lieu de *pouroffrir*; il fallait la relever également au v<sup>s</sup> 11281. » M. Scheler.

V<sup>s</sup> 8450. Pour ce que il vouloit treuage.

« Le pronom *il*, qu'il soit ou non dans le Ms., est de trop et gâte le vers, puisque *treuage* se lit *treüage*, comme le prouvent les v<sup>s</sup> 8566 et 8586. » M. Scheler. C'est-à-dire qu'il fallait au moins écrire *qu'il* avec une apostrophe.

V<sup>s</sup> 8454. Qui lor terre a [toute] gastée.

La txe du Ms. 175 a été tronqué par la négligence du copiste, qui devait écrire : *Qui lor terre a à tort gastée*, et qui a passé un de ces *a* qui se suivent. Le Ms. 7559, introduit deux nouveaux mots dans le vers, mais il en supprime deux autres qu'on peut considérer comme essentiels. On a pu voir que dans toute cette partie de son livre le poète ne nous peint pas seulement la vaillance de Cléomadès, mais affecte particulièrement de nous le montrer comme le grand redresseur des torts, et le défenseur du droit, consacrant à cette mission toute l'énergie de son âme et de son

corps. C'est surtout à ce titre que les Grecs s'adressent à notre héros et implorent son secours. Il ne suffit pas pour obtenir sa protection qu'ils aient beaucoup souffert et soient exposés à de plus grands maux encore, il faut qu'ils souffrent injustement, et ces mots *à tort* ne devaient pas être effacés de leur plaidoyer; ni la conjecture *toute*, ni la leçon du Ms. 7539 *moult esnuée* ne peuvent les remplacer. Le mot *gastée* (*vaslata*) est d'ailleurs aussi plus propre qu'*esnuée*, c'est le terme consacré. M. Scheler en corrigeant : *à tort a gastée* évite l'hiatus.

V<sup>o</sup> 8499. Je crois que le verbe *Met* devait engager l'éditeur à écrire *à bandon* en deux mots, quelle que puisse être l'orthographe du Ms. M. Scheler fait la même correction. Voyez Burguy, II, 266.

V<sup>o</sup> 8525. Pour ce raison lor loe apprendre.

Je pense non-seulement comme M. Scheler que *à prendre* serait plus exact, mais qu'il est seul vrai. Le savant critique renvoie à sa note sur le v<sup>o</sup> 14566, auquel on peut encore joindre v<sup>o</sup> 14457 et d'autres. On y voit que *loer*, conseiller, suivi d'un infinitif, se construisait avec la prép. *à*, comme nous avons ici *lor loe à prendre*, leur conseille de prendre. Là chose est hors de doute, et s'il s'agissait ici d'*apprendre raison* (ce qui considéré en lui-même conviendrait fort bien aussi), Adenès aurait écrit *raison lor loe à apprendre*. Mais c'est bien *raison prendre*, accepter, recevoir, ne pas refuser, qu'il a voulu dire, comme le prouve toute la texture du passage. Les Grecs disent à Cléomadès que Primonus leur a proposé un parlement. Cléomadès (v<sup>o</sup> 8507-24) promet de s'y rendre,

Et loe (conseille au Grecs) que pas refusée  
Ne soit raison, mais demandée;  
Car souvent mescheoir voit on  
A ceux qui refusent raison;  
Car li hom qui veut refuser  
Raison, doit par droit meserrer :  
Car qui raison refuse et droit  
Sachez que, etc.  
Pour ce raison lor loe à prendre,  
Se Primonus i veut entendre.

*Prendre raison* est, d'après cela, écouter des propositions, parlementer.

V<sup>o</sup> 8529. Et boschelés vers fuëillis.

« Le vers est incomplet, sans doute, mais *fu-cillis* est insoutenable, c'est comme si nous scindions *cuer* en *cu-er*. Mettez donc plutôt *vers et fueillis*. » M. Scheler, auquel je me rallie; *vert* et *feuilli* sont deux notions

bien distinctes : *feuilli* exprime l'abondance des feuilles. Comparez le Roman de la Rose (Méon, Tome I, p. 165) :

Jusqu'à tant qu'il aura coillie  
Sus la branche vert et foillie, etc.

V<sup>a</sup> 8533.

. . . Premiers parla  
Primonus, et as Griex moustra  
Se il ce que il demandoit  
Li connoistroient là endroit,  
Ou il le vorroient deffendre.

Il n'y a pas de doute qu'en substituant le sujet pluriel *il* à sa première écriture, la var. *euls* du Ms. 7539, Adenès n'ait plutôt obéi à une raison de goût qu'à un scrupule grammatical. — *Moustrer* est souvent dans Adenès expliquer, exposer, dire (cprz. v<sup>a</sup> 8719), ici proposer une question. — *Connoistroient*, reconnaîtraient, accorderaient. — *là endroit*, directement, immédiatement, sans opposition. — *deffendre*, refuser et aussi défendre, lutter pour.

V<sup>a</sup> 8618.

Ou avocas ou amparliers.

Je trouve v<sup>a</sup> 5374, etc. le participe *emparlé* et le Gloss. de Burguy cite également le substantif *emparlier*, Roman de la Violette, 58 (j'ai aussi lu ailleurs *parlier*). La permutation de l'*e* et de l'*a* n'a rien d'extraordinaire.

V<sup>a</sup> 8672.

Si estofées que miex porent.

La var. du Ms. 7539 :

Si parfetes que miex ne porent,

a peut-être, après réflexion, paru trop vague au poète, et *parfites* et *miex* ne vont pas non plus bien ensemble. Outre que *batailles* (corps d'armée) *estofées* est plus précis et mieux déterminé, il semble que c'était un vrai terme militaire. Comparez v<sup>a</sup> 691 :

Bien ert sa bataille estofée.

et encore ailleurs. Quant au reste, les deux constructions, avec le superlatif ou avec le comparatif, sont également usitées ; mais je suis porté à croire que dans la leçon du texte nous avons la seconde main du poète et sa rédaction préférée : il n'y a rien là qui accuse l'intervention d'un scribe.

V<sup>a</sup> 8759.

Car sa prouecc n'est pareille  
A nule autre; ce croi, et cuit  
Ce sauront li vostre ains la nuit.

M. Scheler dit : « Ponctuez : *ce croi et cuit, ce sauront.* » Pour ma part j'approuve la ponctuation du texte; je ne vois pas ce que (je) *cuit* ajoute à

(je) *croi*, et je ne pense pas, qu'après l'expression assez réservée de son opinion : je crois et je présume..., celui qui parle ait pu passer immédiatement à cette affirmation si catégorique et presque menaçante : c'est ce que les vôtres sauront avant la nuit. Dans le texte il dit seulement : je prévois (prévoir est craindre ici) qu'avant la nuit votre armée en aura fait l'expérience. Ce qui est sous tous les rapports plus convenable.

V<sup>s</sup> 8750. J'approuve la note de M. Scheler. Non, *prix* n'est ni le sens ni l'étymologie de *preus* ; mais l'éditeur n'y regarde pas de si près. C'est ainsi que v<sup>s</sup> 156, dans son Errata, il explique *oes*, qu'il avait prétendument oublié, par *désir*, *souhait* ; manquant même ainsi le sens de la correction qu'il adoptait. J'ai déjà dit cela sous le vers 165, page 18 de mes Obs., mais au lieu d'*interprétée*, comme j'avais écrit, l'imprimeur m'a fait dire là, ligne 15, que M. V. H. l'avait « *interceptée* d'une manière fort impropre. » Mon livre aura donc aussi son Errata. Puisse-t-il être court !

V<sup>s</sup> 8759. Bien vit, ce est chose passée

Quelque fréquemment que l'expression *c'est passé*, *e'est chose passée*, revienne dans ce poème, elle vaut toujours mieux ici que ce que nous donne la variante :

Bien voit que c'est chose aprestée

Le changement même de *voit* en *vit*, en apparence indifférent, peut avoir été fait à bon escient par le poète à cause du quatrième vers précédent où le même présent *voit* : *Une en voit qui vers lui se trait*, rend le retour du second *voit* peu agréable, outre qu'il nuit à la progression du récit.

V<sup>s</sup> 8769. S'en vint Cléomadès brochant,  
En son poing .I. espiel trenchant,  
Dont le premerin qu'il ferit,  
A la terre mort abatit[t].

J'ai ajouté trois virgules à ces vers dont la première et la deuxième serviront à mieux faire ressortir la locution absolue qu'elles enferment ; et la troisième même ne paraîtra pas inutile, je pense. J'ai aussi écrit *poing* pour *point*, mais j'ai laissé *ferit* et *abatit* à cause des crochets de celui-ci. Il faut respecter les fautes réfléchies. Je copie toute la note de M. Scheler : « Lisez *feri* au lieu de *ferit*. Cette dernière faute, qui n'est probablement qu'un *lapsus calami* du transcritteur, a engagé l'éditeur à mettre à la rime *abatit*[t]. Ce *t* final est contraire à la grammaire du temps. »

V<sup>s</sup> 8799-8802. Jà cele part ne se tornast,  
Puis que il « Castele ! » escriast,  
Que tous ne feïst remuer,  
Les rens et fremir et branler.

J'ai copié ces vers pour ajouter une virgule à la fin du premier et du troisième et supprimer celle qui se trouvait au quatrième après *rens*. Pour les deux dernières, c'est une question de sens. Je ne pense pas que *tous feïst remuer les rens* pût jamais se dire, ne fût-ce que parce que *tous* et *les rens* c'est la même chose ; si le poète avait voulu quelque chose de pareil, il aurait du moins dit *lor rens*, me semble t-il, à cette distance surtout ; mais *tous feïst remuer*, d'une manière absolue (c.-à-d. se remuer), est de bon langage, après quoi suit parfaitement : (et *ne feïst les rens et branler et fremir*. Qu'on essaie d'arriver à une phrase raisonnable en traduisant en langue moderne ces quatre vers avec la ponctuation du texte imprimé ! — *Puis que il* = pourvu qu'il, dès qu'il.

V<sup>o</sup> 8813-14. Car dou cors fust preus et vassaux.  
Se dou cuer fust vrais et loiaus !

M. Scheler met une virgule après le premier vers par l'excellente raison que sans cela le subjonctif *fust* ne se comprendrait plus. Son interprétation « fait aussi disparaître le point d'exclamation. » C'était vraiment un ton un peu trop sentimental pour la circonstance. Cette manière d'éloge avec une restriction qui le détruit, a déjà été remarquée dans la Chanson de Roncevaux, et on la rencontre souvent dans les trouvères. Ainsi Parise la Duchesse, p. 16 : *Bien resamble preudome s'il aüst leiauté.*

V<sup>o</sup> 8815-16. Plus k'autres couvoiteus estoit,  
N'à nului couvent ne tenoit.

*Couvoiteus, couvent* (*convoiteus, convent*). La question d'orthographe qui se rattache à ces mots, ne peut se résoudre que par ceux qui ont sous la main toute une suite de Mss. remontant jusqu'aux premiers âges.

V<sup>o</sup> 8822. Car moult les avait mal menez  
Cléomadès et desviez :  
De toutes lor batailles .VI.  
N'en y ot nule, au mien avis,  
Où il ne fu .II. fois ou trois.  
Ne tenoit pas en .I. lieu kois ;  
De bataille en bataille aloit.

Le choix entre *desviez* que nous donne le texte, et *desroutés*, qu'on lit dans le Ms. 7539, est indifférent, mais non pas qu'on leur donne ou non pour complément le vers suivant. Je ne puis regarder l'omission de toute ponctuation après *desviez* et le point placé à la fin du troisième vers après .VI. (*six, sis*), que comme des fautes d'impression, de même que la virgule avant *et desviez*. La construction et le sens sont évidemment : Cléomadès les avait mal menés et déroutés (mis en désordre). De toutes





que lui-même a placé sur *pié* n'a pu le tromper. C'est donc une faute typographique qui consiste ou dans l'apostrophe *Qu'à* au lieu de *Que à*, ou dans l'omission de l'article *li* devant *pié*. Si nous rétablissons ce dernier la variante se rapprochera d'autant plus de l'autre texte. Ainsi soit :

Qu'à la foie li pié li faut.

Ces deux leçons s'expliquent l'une l'autre et par conséquent, malgré la concurrence qu'elles se font entre elles comme variantes, elles se défendent mutuellement et protestent ensemble contre tout changement arbitraire qu'on pourrait encore vouloir leur faire subir. L'éditeur a méconnu cela, probablement par suite d'une interprétation erronée des deux variantes, qui disent absolument la même chose et dans les mêmes termes, sauf une légère différence de dialecte et de construction. J'expliquerai toute la phrase d'abord comme la donne la variante :

Et tex se cuide haucier haut,  
Qu'à la foie pié li faut,

c'est-à-dire : *Et tel pense* (présume) *s'élever haut, quand* (au contraire ; mais) *telle fois* (parfois, souvent) *le pied lui manque*. *Que* pour *tandis que*, dans un sens d'opposition, avec les verbes croire, espérer, etc., n'est pas encore inconnu aujourd'hui. L'autre leçon remplace ce *que* par le relatif qui renferme en même temps le pronom personnel *li* (*li faut*). La traduction de celle-ci est la même : *Tel présume s'élever haut, à qui parfois le pied manque*. La forme *foie* dans l'un Ms. et *fie* dans l'autre ne sont que des différences dialectales de dérivés romans du latin *via*, dont on a encore les variantes : *foie, foiz, fois, fie, fiee, fieie, foe, feiee, feiz*, sans parler de *voie, voye* et *veie*, qui ont conservé le *v* initial, que la langue moderne a rejeté dans *toutefois*, anciennement *totes voies*, etc. Quant à la locution *en tous sens*, si j'ose ajouter cela en passant, elle est basée sur la même idée de direction, mais d'origine teutonique, comme le *in alle sinnen* thiois, et tient plus par sa première racine au mot *semita* des latins qu'à *sensus*. — J'oubliais de dire que la conjecture à la *fine* est restée inexplicable pour moi. Si c'est un tour que l'éditeur a voulu jouer au lecteur, je lui ferai plaisir, je crois, en l'engageant à s'exercer de même sur les deux vers de Huon de Bordeaux, page 139 v<sup>s</sup> 7, en bas :

Faus est li hom qui croit conseil d'enfant ;  
Souvent i est, à la fie, perdant ;

(Édit. de MM. Guessart et Grandmaison) ; où *souvent* à côté d'*à la fie* doit le mettre tout à l'aise. La note de M. Scheler et les exemples qu'il cite m'ont été connus trop tard pour en faire usage.

V<sup>s</sup> 9021.                    Iront vers lui s'il a besoigne :  
Ce ne lairoit pour nule essoigne.

*Lairoit* au lieu de *lairont* est une faute d'impression, comme quatre vers plus bas *sagement* pour *doucement* dans le Ms. 175 est une distraction de l'ancien copiste. Je note cela parce que c'est rare chez lui.

V<sup>s</sup> 9217.                    Sa targe et son espier a pris

*Espier*, pour *espier* ou *espiel*, est suspect à M. Scheler, qui rappelle cependant le latin *sparus* et l'all. *spér*. Le thiois *speer* était moins éloigné.

V<sup>s</sup> 9234.                    Et lors se torna à ce lez  
Où il li sambla que par droit  
Forest plus tost trouver povoit.

M. Scheler propose de lire *poroit*, ce qui est certainement bon ; mais *povoit* indique de plus une certaine assurance de réussir.

V<sup>s</sup> 9276.                    Le (Cléomadès) vont requerre et demander ;  
Mais il n'en pueent point trouver.

L'éditeur qui se montre parfois fort scrupuleux, demande dans une note au bas de la page, s'il ne faut pas, au lieu de *n'en*, lire *nel* ? Le vers 9278, où le poète dit la même chose et autant que cela est permis, de la même manière : *mais ains* (l. *ainc*) *riens n'en aprirent*, doit le rassurer ; car des deux côtés les seuls mots qui diffèrent sont des synonymes et peuvent changer de place entre eux sans aucun changement du sens ou de la construction : *point* = *riens* (aucune nouvelle) et *trouver* = *apprendre*, comme deux vers plus bas. Rien n'est plus fréquent dans Adenès que ces redites, ces confirmations répétées par une espèce de tautologie ou même de batologie. Voyez v<sup>s</sup> 267-68, 2001-6, 7096, 11261-4, 11789-97, 14022-35, 14055, 15713-14, 16140-42, 16547-60, etc., etc. La nuance qui existe entre *n'en* et *nel* répond à l'intention du poète : non-seulement on ne trouve pas Cléomadès, mais pas même quelque trace (*point*) de lui. Les exemples de *point* et de *rien* ou *riens* employés ainsi substantivement abondent. Je comparerais volontiers Gaydon, p. 53 : *Quant Thiebaus voit que de son bras n'a mie* (on le lui avait coupé), et Gui. de Bourg. p. 101 : *de la vie est noiant*. J'ajouterai qu'Adenès use souvent d'expressions relatives à l'égard de personnes comme nous le faisons qu'à l'égard d'objets inanimés. M. Scheler défend aussi *n'en* par de bonnes raisons et des exemples concluants.

V<sup>s</sup> 9522.                    La verité li ont contée  
Des terres, des pays, des lieus,  
Et de la bataille des Griens.

« Le M<sup>s</sup>. donne du *Griex*, » dit l'éditeur. Pourquoi a-t-il changé cela ? Ce n'est pas certainement à cause de la rime, puisque nous avons déjà vu v<sup>s</sup> 1155-4 rimer *lieus* avec *Dier*. Il a confondu le nom du pays avec celui du peuple, sans s'apercevoir qu'en employant ce dernier, il aurait encore fallu ajouter celui de leurs adversaires, des *Caldieus* : la bataille des *Grieus* et des *Caldieus*. Des *Grieus* seul ne suffit pas et (sans parler de l'usage des Romains de désigner leurs guerres par les noms des peuples vaincus : *bellum punicum, gallicum, macedonicum*, etc.) il occasionnerait une confusion de sujets à l'égard du vers suivant :

Comment Primonus desconfrent,

où le véritable sujet de *desconfrent* est il (eux), les compagnons de Cléomadès, qui parlent, et les Grecs, et non pas les Grecs seuls. Adenès dit la bataille du *Griex*, de la Grèce ou de Grèce, ce qui est plus juste. Il est vrai qu'il donne aussi ailleurs au pays le nom de *Grèce*, comme au peuple celui de *Grieus* et de *Griiois* (Grijois); mais si ma mémoire ne me trompe pas, li *Griex* ou li *Grieus* était au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle la traduction usitée du nom latin *Graecia*, de même que nos écrivains thiois de la même époque disaient plus fréquemment peut-être *van, uut et naer Grieken* que *van Griekenlant*, etc., d'où encore le nom d'une famille *van Grieken* et le titre d'une vieille chanson populaire mentionnée par Willems et Jonckbloet : *Die Jagher uut Grieken*.

V<sup>s</sup> 9366. Le Ms. porte-t-il *delordoient* ou *destordoient* ?

V<sup>s</sup> 9435.

Marine souvent maudisoit  
La vie qui la soustenoit  
Et l'eitre qu'ele onques nasqui.

On a mal lu le Ms. où il y a probablement *leure* pour *l'heure*, quoiqu'il y ait v<sup>s</sup> 13811 à *dure heure né* avec un *h*. Maudire l'heure où l'on naquit est connu depuis Job. Mais le copiste n'a peut-être pas su comment concilier avec le sens bien précis du mot *heure* l'expression tout indéterminée *onques*, et il aura respecté ce qu'il croyait voir dans le livre. Cette manière de parler est toute flamande; le *onques* est le *oyt*, *ie* ou *nie* thiois, qui manque rarement dans des locutions comme celles-ci : *Si vervloecte die uer dat si ie gheboren waert*, et qui donne à l'expression une énergie particulière. L'adjonction de cet *ie* ou *oyt* (onques) résulte de ce que les grammairiens appellent *confusio duarum locutionum*. Dans Parise la Duch., p. 52, v<sup>s</sup> 1, il y a une autre corruption du mot *heure* :

Maleoite soit l'arme que il onques fu nez.

Le premier éditeur (De Martonne, 1836) en avait fait *l'anne* ou *l'anné*; mais les derniers corrigent fort bien *l'ore* (*l'heure*). Quelque fréquent que soit aussi cet *onques* chez les écrivains français (oprz. v<sup>o</sup> 12737, 14843, etc.) Je n'en crois pas moins que cet usage est dû à l'influence des langues germaniques. M. Scheler corrige aussi *et l'eure*.

V<sup>o</sup> 9526.

Car aventure avez trouvée,  
Quele ele vous sera contée  
Tout maintenant, se vous voulez.

Je tiens le deuxième vers pour corrompu. De plusieurs conjectures qui semblent se présenter comme d'elles-mêmes, aucune ne me satisfait. La première serait, de mettre un point d'interrogation après *Quele*? qui deviendrait ainsi une question échappée à l'impatience de Cléomadès. Mais même cette impatience admise, cela paraît fort brusque et d'un style un peu sec pour être attribué à Adenès et, ce qui pis est, après l'inter-  
ruption et la question de Cléomadès ainsi faite, la réponse ou plutôt la nouvelle question du serviteur : s'il veut qu'on lui conte l'aventure, ne se comprendrait plus; et plus on appuiera sur le *Tout maintenant*, plus on sentira que l'offre est spontanée et n'a pas été provoquée par la demande de Cléomadès. Si vous voulez ne doit aussi s'entendre que du consentement ou tout au plus du désir. La manière dont Cléomadès accueille l'offre est surtout remarquable :

Et Cléomadès s'est tornez  
Vers lui, et durement le prie  
Que de l'aventure li die,  
Qu'il dit que il doit trouver là.

Ce vif mouvement : *s'est tornez vers lui* et tout ce qui l'accompagne, confirme mon observation. Je n'oserais donc m'en tenir à cette conjecture. La seconde consisterait à insérer après *ele* le verbe substantif, qui a facilement pu se perdre, et à écrire :

Quele ele est vous sera contée;

mais cet accord du participe *contée* au genre féminin, que la rime rend nécessaire, avec *Quele* ou *aventure*, semble faire une construction grammaticalement irrégulière, qu'on accepterait peut-être si on la trouvait dans le Ms., mais qu'on n'oserait pas introduire arbitrairement dans le texte. Si je dis qu'on l'accepterait peut-être d'un Ms., c'est à cause des vers 1825-6 :

Savez pourquoi j'ai recordées  
De ses merveilles et contées,

où la construction des participes est bien plus singulière, à moins que la

aussi le Ms. n'ait été mal lu et qu'au second vers il n'y ait, au lieu de *De* ou même de *De ses*, une autre écriture obscurcie par la grande initiale en cet endroit. Dans notre vers, en écrivant :

Tel qu'ele est vous sera contée,

on aurait une construction irréprochable, et avec un peu de bonne volonté on pourrait ne voir dans l'autre qu'une *constructio ad sensum*, ce qui couvrirait la faute aux yeux des grammairiens, qui se paient quelquefois de mots. La force démonstrative de ce *Tel qu'ele est* serait parfaitement d'accord avec le ton plus ou moins ricaner du commencement du discours du serviteur :

. . . . ne sais quel joie  
Vous avenra de ceste voie...

M. Scheler explique le passage en prenant *Quele?* interrogativement et comme prononcé par Cléomadès. *Ele vous*, etc. serait la réponse de son interlocuteur. J'ajoute, pour tout dire, que le vers 9531 : *l'aventure... qu'il dit que il doit trouver là* pourrait aussi, à cause de l'adverbe *là*, autoriser la conjecture :

Car aventure avez trouvée  
Ci; ele vous sera contée, etc.

ou encore : *avez trouvée Hui; ele vous sera*, etc. Cet *Hui* répondrait parfaitement aux v<sup>s</sup> 9520-22. Il peut aussi y avoir eu simplement *Et*. Comme il y a un grand *E* initial au deuxième vers suivant, il est possible que la tête de cette lettre ait envahi le commencement de la ligne.

V<sup>s</sup> 9530. J'ai effacé la virgule comme M. A. Scheler.

V<sup>s</sup> 9550.

Que bien est venus qui aporte.

J'avais passé ce vers, en le regardant comme un proverbe ; M. Aug. Scheler veut qu'on lise « *qu'i aporte*, pour *qui aporte*, qui ne donne pas de sens. » Partout ailleurs je serais de son avis, mais ici je tiens à mon proverbe, qui fait une plaisanterie assez piquante dans la bouche du drôle qui explique si complaisamment à Cléomadès son aventure, qu'il a *trouvée* et dont il lui fait entendre (v<sup>s</sup> 9523-4) qu'il n'aura guère à se féliciter. Ces locutions absolues ne sont pas rares. Six vers plus bas le verbe *conquister* en offre un exemple peu différent. Le savant et judicieux linguiste de Bruxelles comprendra que si, comme je viens de le dire, je tiens à mon proverbe, je ne puis accepter son apostrophe qui le détruirait complètement. Comme il fait aussi de temps en temps une excursion dans le pays latin, je lui demanderai si le vers d'Adenès n'est pas la contre-partie de ce distique bien connu :

*Ipsæ licet venias Musis comitatus, Homere,  
Si nihil attuleris, ibis, Homere, foras?*

Rutebeuf qui, dans son *Mariage*, applique le proverbe à lui-même, parle comme notre Adenès :

*L'en n'a pas ma venue chière  
Si je n'apporte.*

(Oeuvres, tome I, p. 6). Je compare encore pour le fond et pour la forme Huon de Bordeaux, p. 280, v<sup>s</sup> 4 en bas :

*Cil qui donnent sont adès honnoré.*

V<sup>s</sup> 9581. Ce *puissedi*, que nous avons vu jusqu'ici écrit *puis ce di*, *puiscedi* et *puiscedi*, ne blesse-t-il en rien les règles de langue? Voyez les Notes et Errata de l'éditeur, p. 296, au milieu.

V<sup>s</sup> 9696-7.                    Tan! muredri par céens de gens,  
   Que ne fu se merveille non?

Le point d'interrogation après ce vers prouve que ni le sens du vers ni la marche de la phrase n'ont été compris. « Je vous abrégèrai le récit » (dit le narrateur, et il tient parole) « : le meurtrier tua le seigneur du château et sa femme et leurs fils, trois beaux et forts jeunes gens; il assassina dans la maison tant de personnes que c'était incroyable. » Mais au lieu de cette dernière expression, il emploie la locution si aimée des anciens : *que c'était merveille*, en la renforçant encore par leur exclusif *se* (si)... *non*, qui s'est perdu avec son accentuation dans la langue moderne : *que ce ne fu se merveille non*, c'est-à-dire : que ce ne fut qu'une cause de stupeur pour tout le monde. L'éditeur en a fait : *que fut ce si non*...? V<sup>s</sup> 9695 le point après *gens* doit aussi être modifié.

V<sup>s</sup> 9705. Je crois qu'au lieu de *A issir de céens*, c'est *A l'issir de céens* qu'Adenès avait écrit.

V<sup>s</sup> 9720. Ce vers méritait bien d'être placé entre parenthèses.

V<sup>s</sup> 9753. *Que* peut certes s'expliquer ici par une ellipse; mais je préférerais lire *Et*. C'est le développement de *en tel manière*.

V<sup>s</sup> 9767.                    Mais, tant vous dise, m'en créés,  
   Que pas ne vous combaterez.

Je ne sais décidément pas ce que je dois faire de cette forme *dise*. A en juger d'après la ponctuation, l'éditeur peu attentif à l'ancienne conjugaison, semble y avoir vu le subjonctif du verbe *dire*, comme en effet la construction y invite, quand on l'admet l'ellipse de *que* devant *tant* (: *que tant*

*vous dise* = permettez que je vous le dise), et dans ce cas *m'en créés* serait un impératif. Mais le subjonctif de la langue d'oïl exigerait *que je vous le die*. En expulsant l'*s* comme une modernisation involontaire ou une faute d'impression, la grammaire serait satisfaite ; mais il resterait à justifier le *que* du second vers qui ne dépendrait plus ni du subjonctif *die* ni de l'impératif *créés* ni de rien. Ce n'est donc pas dans ce moyen qu'il faut chercher le remède, mais dans la séparation de *dise* en deux mots, qu'on a maladroitement réunis en dépit du sens et de l'usage de la langue, en complétant cette première bévue par une ponctuation non moins inintelligente. Voici comment l'éditeur aurait dû écrire et ponctuer ces vers :

« Mais tant vous di, se n'en créés,  
Que pas ne vous combaterés. »

Je pourrais citer vingt-cinq exemples de ce *se* ou *si vous m'en créés*, ou *crééis*.

V° 9789.

Ne n'est pas chose aferissant, etc.

Il n'y a pas de véritable incorrection ici ; cependant je soupçonne qu'Adenès avait écrit *Ce n'est pas* et que la grande initiale du deuxième vers suivant a rendu le *C* douteux dans le manuscrit. Ce vers ne fait que confirmer ce qui est dit dans les deux qui précèdent, et rien n'autorise le *ne* (*ni*), même dans l'usage de notre poète.

V° 9800.

Seroit si [vous] estiez ocis.

L'insertion de *vous* et de ses crochets est plus qu'inutile ; voyez sous le v° 7514. S'il manquait une syllabe à la leçon du Ms., ce ne serait pas *vous* que j'ajouterais ; mais le pronom enclitique *ce*, qui est comme le ciment indispensable de toutes les phrases de notre poète. J'écrirais, en rendant en même temps à Adenès son *se* habituel au lieu du *si*, qui s'y est fourré à la faveur du *vous*, et en mettant une virgule avant cette conjonction :

Seroit ce, se estiez ocis,

S'il y a réellement *se* dans le Ms., ce sera *s'i* avec une apostrophe qu'il faudra écrire, *s'i* = *si y* : à savoir dans ce combat, qu'elle nomme une folie. M. A. Scheler, en corrigeant le vers, fait expressément l'observation que la finale *iez* de l'imparfait était dissyllabique, et il compare aussi le v° 7514 ; mais il ne touche pas à *si*. Il est difficile en effet de tout voir dans ce pot-pourri de fautes sans nom et sans nombre.

V° 9820.

Pour ce l'arai non à toujours.

Si l'expression à toujours, c.-à-d. pour toujours, n'était pas ici plus con-



venable que *toujours* seul, je soupçonnerais que le poète avait écrit *l'arai à non toujours*. *Avoir à non* était la locution consacrée (voyez v<sup>o</sup> 7570, 7580, 9542, 9545, etc.); mais on disait aussi *avoir nom* (voyez v<sup>o</sup> 261, 265, 7728, etc.). M. Scheler trouve que la leçon du texte « fausse complètement le sens, » et regarde la transposition de *à* comme nécessaire. Je n'oserais m'exprimer aussi catégoriquement.

V<sup>o</sup> 9897. Changez en point-virgule la simple virgule après ce vers ; le *Que* qui suit est causal.

V<sup>o</sup> 9935. « Lisez *fuir* pour *fouir*. » M. Scheler. *Fouir* est pourtant la forme picarde. V. Burguy, Gr., I, p. 340 et les exemples qu'il cite.

V<sup>o</sup> 9988. « Lisez *espées* pour *espée* (faute d'impression) ». M. Scheler.

V<sup>o</sup> 9990.                   Lors ont les espées sachiez  
                              Cléomadès il et Durbans ;  
                              Chascuns d'aus l'ot bonne et tranchans.

Il faudrait *tranchant*, à savoir *l'espée*, régime direct singulier, mais la rime s'y oppose. L'emploi du participe varie beaucoup dans Adenès et mériterait de faire l'objet d'un travail spécial. Je me borne à y appeler l'attention. La note de M. Scheler, combinée avec celle que le même savant a jointe au vers 10778 doit y inviter également par les indications qu'elles contiennent. Voici la première ; je transcrirai l'autre à sa place : « La grammaire veut *trenchant* ; mais nous avons ici une licence grammaticale amenée par la rime (*Durbans*, nom. sing.) On pourrait l'éviter en mettant : *Chascuns (latif) d'aus est bonns et tranchans*. » Comme ce tour me paraît fort dur, je préférerais écrire : *Chascune estoit ou fu bonne et tranchans* (cprz. v<sup>o</sup> 9895-6), en rapportant *Chascune* à *espée* et en débarassant le vers de ce *d'aus* que personne ne regrettera. — J'ai remarqué partout, dans ce poème, la même inconstance dans l'accord du participe passé. Elle est telle, que je n'ai pas osé entreprendre de rechercher la règle toujours ou le plus généralement suivie par Adenès dans cette importante question de grammaire. Qu'on ne conclue pas cependant de cet aveu, que je sois disposé à nier cette règle, comme le fait M. V. H., ou à admettre des licences de fantaisie, c.-à-d. dont le poète pouvait se passer sans être arrêté, je ne vois dans tout cela que notre ignorance, l'absence du sentiment de certains principes d'art et de goût d'après lesquels les poètes du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle se guidaient en écrivant : nous ne les connaissons encore qu'à la superficie, et nous les comprenons moins bien peut-être qu'un bon élève de quatrième ne comprend les fables de Phèdre.

V<sup>o</sup> 10019. Je voudrais au lieu de la virgule après *L'espée* y mettre un point-virgule, sans point à la fin du vers. Les épérons appartiennent plus particulièrement au chevalier, et c'est du cheval que le chevalier a son nom. Je compare v<sup>o</sup> 16006 :

Et c'affert bien à chevalier  
Que il soit dou cheval maniers.

Cette expression à *loi de*, qui certainement a eu d'abord quelque chose de solennel, a fini par s'employer simplement pour comme, par ex. dans Hugues Capet, où à côté de

A loy de roy venra commenchie l'estourmie (page 145),  
et de A loy de chevalier le collée averez (p. 191),  
je trouve (p. 35) : Car le roy enerbastes à loy de murdréour.

V<sup>o</sup> 10172. Lisez : *en coste* au lieu de *en costé*.

V<sup>o</sup> 10197. Dont iert la tierce karantaine,  
C'on ne puet plus avant aler ;  
De combatre pour li sauver  
Avoie gage receü.

Voilà comment ces vers devaient être ponctués. Pourquoi M. Scheler, qui explique cette correction, n'a-t-il pas en même temps écrit *le ou la* pour *li* au troisième vers, comme régime direct du verbe sauver ? Serait-ce la préposition *pour* qui a sauvé cette forme de régime indirect ? Comparez v<sup>o</sup> 11882.

V<sup>o</sup> 10250. Durbans sa maisnie commande  
C'on face haster la viande ;  
Car errant veut aler mangier.  
Et cil le firent, sans targier,  
Noblement et bel arréer.

Une note nous apprend qu'au quatrième vers le Ms. porte *sans dangier* ; « mais, » ajoute l'éditeur, « il faut évidemment lire *sans targier*. » Cela n'est pas du tout évident pour moi. Je connais l'affectation avec laquelle Adenès insiste sur la promptitude des serviteurs à exécuter les ordres de leurs maîtres, comme s'il avait pu en être autrement avec de tels personnages (je ne citerai que les vers 4119-22 et 7000-7004) ; mais le verbe *haster*, qu'on avait déjà deux vers plus haut, et ensuite l'adverbe *errant*, ne permettaient pas au poète de revenir une troisième fois sur cette condition ; il a dû dire autre chose plus en rapport avec les deux adverbes, *noblement* et *bel* du dernier vers, avec lesquels *sans targier* se concilie passablement mal. Qu'a-t-il pu dire autre chose que *sans dangier*, qui se trouve dans le Ms., et qui se rencontre si souvent en compagnie du verbe

*mengier* et à propos du service de table, qu'il doit avoir eu une signification particulière et en même temps assez élastique. On en jugera par les exemples suivants. Phil. Mouskes dit en parlant des repas de Charlemagne, v<sup>s</sup> 2965 :

Se il n'eüst aucun daintié  
Diversement apparillié  
Que ses veneor aportassent  
Et devant aus li presentassent,  
Servir se faisoit par dangier  
Et si n'ot cure de blangier.

Roman de la Charrete, v<sup>s</sup> 6158, éd. Jonckbloet :

Ne n'i remest huis ne antrée  
Fors c'une petite fenestre.  
Léans covint Lancelot estre.  
Si li donoit l'an à mangier  
Molt povrement et à dongier  
Par cele fenestre petite.

Parthonop. de Blois, l. 147 :

Et seit ses dons bien asséoir  
Et doner as bons si par savoir,  
Et as autres si sans dangier,  
Que ne l'en puet nus calengier.

Le cheval de fust, Keller, Rom., p. 105 :

. . . Quar toutes entendoient  
A faire feste sanz dangier;  
Et sachiez bien qu'à cil mangier  
Ne servirent onques vilain,  
Mais riche prinche et chastelain, etc.

Le lai du Corn, v<sup>s</sup> 569 :

« Trop avons » fet il, « jéuné;  
Por qoi font ces dames dangier?  
Que jà ne serront au mangier,  
Tant qu'eles l'aient afublé. »

et encore v<sup>s</sup> 606 :

« Por qoi en fetes vous dangier,  
Quant n'en poez par el passer? »

*Faire dangier* signifie faire difficulté, tergiverser, hésiter, etc. J'ai ajouté deux ou trois exemples où le mot *dangier* ou *dongier*, comme il s'écrivait aussi, se rapporte à toute autre chose qu'à la table. M. Scheler, qui proteste aussi contre le changement fait par l'éditeur, explique fort bien le *sans dangier* d'Adenès par *sans parcimonie, abondamment*. On ne saurait méconnaître du reste que *dangier* et *mangier* s'appelaient en quelque

sorte par la richesse de la rime toujours si recherchée des trouvères, par exemple encore dans ces vers de Jean de Condé, *Dit des trois états*, etc., v<sup>s</sup> 131-2 :

En une chambre sans mangier,  
En grant prison et en dangier ;

et *Dit de boine Chiere*, v<sup>s</sup> 21 :

. . . . . qui s'entremet  
De donner .l. rice mangier,  
Il le doit faire sans dangier,  
A cière (visage) resbaudie et lie, etc.

Je n'en finirais pas si je voulais citer tous les exemples que j'ai notés de *sans danger*, à *dangier*, par *dangier*, *faire dangier*, avoir en son *dangier*. ; car il s'emploie de fort diverses manières.

V<sup>s</sup> 10308.

Car verité toute en sai.

J'avais passé ce vers. M. Scheler dit : « En mettant *la* devant *verité*, le vers serait plus harmonieux. Les *e* muets font souvent syllabe devant des voyelles dans notre roman, mais dans d'autres conditions. » J'ajouterai que l'omission de l'article est en outre logiquement moins fondée ici qu'au vers 10424. Cprz. v<sup>s</sup> 7888 et 12201.

V<sup>s</sup> 10365. Si la règle que l'éditeur a établie pour l'*e* devant *oi* et *a* doit être étendue au mot *sécx*, ce sera bien ainsi qu'il a voulu écrire, et son *sées* sera une simple substitution d'un *s* à un *z*, sinon l'accent s'est égaré de l'un *e* sur l'autre : *sées* pour *seés* ; et c'est ainsi que corrige M. Scheler.

V<sup>s</sup> 10407.

Dou plus preus c'on sache vivant.

« Lisez, en vertu de la grammaire, *preu*. » M. Scheler.

V<sup>s</sup> 10410.

Qui toute mauvaistié desdaigne.

Errata : « Lisez *mauvaistié*. » A la bonne heure !

V<sup>s</sup> 10456. Mettez un point-virgule après ce vers et, pour *restées*, deux vers plus bas, voyez l'Errata.

V<sup>s</sup> 10536.

. . la nouvele fors en vint  
Et tant ala de mi à ti,  
Qu'il vint dusqu'à Bleopatri.

Si *Qu'il* se rapportait à *nouvele*, il faudrait *Qu'ete* ; mais *il* est ici neutre = *ce*, la chose, l'affaire. Ce dernier mot était masculin pour Adenès ; mais nous avons déjà plusieurs fois le neutre *il* et *ce* dans les treize vers précédents. Voyez aussi v<sup>s</sup> 10628, 11875, etc. — Je note en passant *fors venir*, littéralement le thiois *uitkomen*, s'ébruiter. — *de mi à ti*, de l'un à l'autre, familier, mais joli.

V<sup>s</sup> 10546. Mettez un point-virgule après *entresait*; car le *que* (*k'ains*, mais à lire *k'ainc*) qui suit est causal.

V<sup>s</sup> 10548. C'il d'Espagne qu'il la perdirent.

« Le Ms. donne *le* » dit l'éditeur. Il fallait conserver cette forme, quoi-qu'il puisse paraître étrange que dans le vers suivant le même pronom dans les mêmes conditions soit écrit *la*. Le poète pouvait choisir : « *le*, dit M. Scheler, dans les dialectes du Nord surtout, est aussi légitime que *la*. » V. ma note sur l'Errata, v<sup>s</sup> 3084.

V<sup>s</sup> 10564. Errata de l'éditeur : « lisez *exploitié*. »

V<sup>s</sup> 10576. . . . . Et le prouveront  
Qui encontre dire vorront.

Écrivez : *Qui en contredire vorront*. *Qui* est mis pour à ceux qui. *En* signifie, comme cent fois ailleurs, par rapport à cela, à cet égard, en cela. Quoique le simple *contre* et le composé *encontre* s'emploient presque indifféremment l'un pour l'autre, la distinction est ici nécessaire, et le verbe composé *contredire* est le mot propre. Pour *en* nous avons *de ce* au v<sup>s</sup> 6812 : *De ce dont il fu opposez* (contredit).

10587. Pour li de vilains blasme oster.

Il faut *vilain* sans flexion. M. Scheler qui corrige cette faute, laisse subsister *li* comme au vers 10198. J'avoue timidement que je ne saurais justifier cette forme de régime direct féminin singulier et que je soupçonne qu'elle ne figure là que par une erreur, que je m'explique facilement. Les copistes habitués à *pour li*, quand la préposition régit immédiatement le pronom, comme au v<sup>s</sup> 11066, auront conservé à celui-ci la même forme quand il dépendait proprement du verbe qui était venu se placer entre eux. Je propose par conséquent de corriger : *Pour la* ou *le de blasme oster*, à moins qu'il n'y ait prescription. Voyez ma note sous le v<sup>s</sup> 11882.

V<sup>s</sup> 10649. Que nus aaidier nes enprent.

Écrivez : à *aidier*, car on disait *emprendre* et *entreprendre* à, comme au v<sup>s</sup> 73 : *k'à faire empreisse ce livre*, et ici même sept vers plus bas, où il y a la même faute à corriger, comme l'a aussi vu mon devancier.

V<sup>s</sup> 10655. Mais encore ert à entreprendre  
Elles aaidier à deffendre.

Corrigez comme au v<sup>s</sup> 10649 à *aidier*. M. Scheler, en transcrivant ces vers pour faire la même correction, a par inadvertance mis *est* pour *ert*.

L'imparfait est indispensable, parce que Durbant parle de l'état des choses telles qu'elles étaient cinq jours auparavant :

Nouvele certaine en oy  
Hui a V jours, ce fu mardi :  
Mais encor ert (alors, mardi) à entreprendre  
Eles à aidier, etc.

J'ai mis à dessein deux points après *mardi*, parce que ce qui suit est la nouvelle que Durbant apprit ce jour là. On voit qu'il calcule le temps pour faire sentir que la chose est urgente, car il n'est pas probable que dans ce court intervalle leur position soit changée. Les verbes (*Il*) *ert à entreprendre à aidier à déffendre* sont placés dans leur ordre logique. Cprz. v<sup>s</sup> 10581-2, 10693-44, 11179-81.

V<sup>s</sup> 10692-3.                    K'à son besoing ne voice aidier  
                                     De son droit aidier à deffendre.

De au second vers me semble mal lu pour *Ne* = *Et* ou même pour *Et*. Cléomadès distingue entre *aider* la personne et *aidier à deffendre* le droit de la personne, n'importe qu'au fond cela revienne au même.

V<sup>s</sup> 10727.                    En son cuer Dieu moult engracie.

« Lisez *en gracie*. » M. Scheler. On ne relève ces choses que pour l'acquit de sa conscience.

V<sup>s</sup> 10758.                    De là se sont parti à tant.

Écrivez : *atant* en un mot, c.-à-d. alors. Cprz. v<sup>s</sup> 2760, 4259, etc.

V<sup>s</sup> 10779-80.                Car a fait moult courtoise enprise  
                                     Et très gracieuse et plaisans.  
                                     Dieu prient qu'il li soit aidans.

J'ai promis (v<sup>s</sup> 9990) de transcrire ici la note de M. Scheler ; la voici : « La grammaire réclame impérieusement *plaisant* et par conséquent » (eu égard à la rime) « aussi *aidant*. Ce dernier fait fonction du participe-gérondif et n'est donc pas soumis à la flexion nominative, pas plus que dans la tournure *va croissant*. A la vérité, notre participe est traité aussi en adjectif, et je le trouve au v<sup>s</sup> 11110, rimant avec *tuns* (temps), *Qui nous soit, vous et moi*, AIDANS. Cette fluctuation concernant la flexion des participes présents n'a rien d'étrange. » Dans un renvoi au bas de la page il reprend et ajoute : « J'admettrais volontiers pour *plaisans* une licence analogue à celle de *trenchans* v<sup>s</sup> 9990, s'il venait après *aidans*. » Tout cela prouve qu'il y a là une question qui mériterait d'être traitée ex

*professo*. Je ne puis m'engager sur ce terrain ; je ne me suis déjà que trop amusé en route.

V<sup>s</sup> 10786. L'Errata rétablit le point après *alerent*.

V<sup>s</sup> 10794. Qu'il ne faille de couvent.

C'est-à-dire de sorte ou afin qu'il ne manque pas à son engagement. Il faut donc, au lieu d'un point, ne mettre qu'une virgule à la fin de ce vers. Pour conserver le point, il faudrait considérer le *que* comme répété par pléonasme avant et après l'incidente. Cette répétition se trouve encore ailleurs dans Adenès (v<sup>s</sup> 6143-44, 6464-65, 6855-56, 18052-5, etc.) ; mais cela changerait ici le sens de la phrase. *Que* régit *prist* et *fst* au subj.

V<sup>s</sup> 10853. Del ostel où il trait s'estoient  
Trestout à plain veoir povoient  
Le chastel et la maistre tour.  
Povoient veoir tout entour.

Je mets, comme mon devancier, une virgule après *chastel* et j'efface le point à la fin de ce vers. J'écris de même dans le premier vers *De l'ostel* pour *Del ostel*. Voyez l'Errata de l'éditeur sous les v<sup>s</sup> 394, 546 et 1036.

V<sup>s</sup> 11004-6 Qui dist que il a volenté  
Des III puceles aaidier  
L'une : veut s'onnour desrainier  
Et deffendre, etc.

Dans *aaidier* nous avons la même faute qu'au v<sup>s</sup> 10649 et 10655 ; on disait *avoir volenté à*, comme *emprendre à*, *entendre à* (v<sup>s</sup> 126 et 1334), *desirer à* (v<sup>s</sup> 2149), etc. La construction est : *qui dist que il a volenté à aidier l'une des trois puceles* : (qu'il) *veut desrainier et deffendre s'onnour*. J'ai donné à ces vers la ponctuation qu'ils doivent avoir. M. Scheler, en se fondant sur une distinction qui me paraît plus subtile que juste, établit une ponctuation fort différente. Je transcris sa note : « La ponctuation (de l'éditeur) est vicieuse ; le point-virgule doit être placé à la fin du 3<sup>e</sup> (dans ma citation le 2<sup>e</sup>) vers. Le chevalier veut secourir toutes les trois pucelles ; mais pour le moment, il ne s'est chargé que de *desrainier l'honneur à l'une* des trois. » Cela est peu d'accord avec les vers 10699-10708 et 11090-11100, et anticipe sur ce qu'on n'apprend et que Durbant lui-même n'apprend qu'au vers 11112 et suivants. Comment Durbant peut-il parler au roi du projet de Cléomadès, que celui-ci n'avait pas encore conçu ? Car ce serait abuser des mots que de prendre le verbe *vouloir*, chez M. Scheler, ou la locution *avoir volenté*, dans Adenès, comme synonymes de *désirer* ; c'est bien d'une résolution qu'il s'agit et, dans ce sens, ce qu'on fait dire à

Durbant est inexact et même contradictoire. Tout cela est l'effet d'une distraction. Le savant linguiste a lu dans l'avant dernier vers *De III pucelles* au lieu de *Des III*, et son *De* il l'a fait dépendre de *a volonté*, en y réunissant l'*à* détaché du fautif *aaidier* ( : *a volonté de à aaidier*), où il a cru reconnaître ce pléonasme de prépositions si souvent mentionné par lui et qu'il signale encore ici même dans le *Baceler* de Baud. de Condé v<sup>s</sup> 153 et dans le *Conte de la Rose*, v<sup>s</sup> 288. Mais il y a dans Adenès, comme je l'ai dit, *Des III pucelles* et ce *Des* dépend de *L'une* au v<sup>s</sup> suivant : *L'une des trois* (cprz. v<sup>s</sup> 10582). J'aurais pu conserver après *L'une* le point-virgule de l'éditeur ; mais le double point marque mieux que Durbant n'est ici que l'interprète de la pensée de Cléomadès.

V<sup>s</sup> 11038. De ce veut il là reskeurre.

Écrivez *la*, sans accent : pour cela veut-il la défendre (la pucelle qu'il sait être innocente). Et ainsi M. Scheler.

V<sup>s</sup> 11053. L'orthographe *k'anc* (Burguy, Gr. II, p. 275) laisse douteux si l'éditeur a voulu mettre *aïnc* ou *aïns*. Il est regrettable que l'Errata spécial et assez long qu'il a consacré à ces mots, p. 290-7, s'arrête précisément à ce vers. Puis-je attribuer cela, à en juger par l'embarras que j'éprouve moi-même dans mon choix, à la difficulté que, de son côté aussi, l'éditeur a éprouvée à se déterminer en cet endroit ? A tout hasard j'écris *aïns* dans le sens d'au contraire, plutôt. — Merci à M. Scheler ! je me rallie de tout cœur aux raisons paléographiques et autres qu'il donne en faveur de sa conjecture *kant* pour *k'anc*. *Kant* = *quant*, lorsque, puisque.

V<sup>s</sup> 11078-79. La liaison est *Lyadès seroit arse* (brûlée) ; donc point de virgule après *seroit*. Voyez M. Scheler.

11096. *C'est le mter*, j'ai laissé cela ; M. Scheler plus sévère dit : « Lisez, selon la règle, *li mter*. » En effet *li* sujet sing. masc. est plus ordinaire que *le*, si ce n'est dans les textes picards purs. Comparez la note v<sup>s</sup> 13214.

V<sup>s</sup> 11180. Nului aaidier à deffendre.

Faute déjà corrigée au v<sup>s</sup> 16649 et 10655.

V<sup>s</sup> 11248. Qu'il les ayt si vraiment  
Que enz ou mesfait coupes n'ont.

M. Scheler dit : « Il faut une virgule à la fin de ce (du premier) vers, ce qui indiquera que le *Que* qui suit a la valeur de *car*. » J'avais aussi d'abord pris ce *que* pour causal et j'allais, selon ma coutume, y mettre un point-



virgule, quand je me suis aperçu qu'en faisant dépendre *que* du *si* qui précède (*qu'il les aide si* (aussi) *vraiment que* elles sont vraiment innocentes), la prière ou plutôt l'obtestation gagnerait beaucoup en énergie, et se transformerait en quelque sorte en serment. On connaît cet usage de la particule *si*, dont vraiment je ne saurais quoi faire en cet endroit, si je ne l'expliquais pas de cette manière. J'admettrai cependant la virgule de M. Scheler, mais pas dans le sens qu'il y attache lui-même.

V<sup>o</sup> 11260-64.      N'i avoit que d'el alumer  
Le feu; car trestout prest estoit  
Kan que pour le feu couvenoit.  
Estrain et espines et fu,  
Tout prest et apareillié fu.

Voici la note de M. Scheler sur ce passage : « Il n'y avait plus qu'à allumer le bûcher. Le pronom *le* renfermé dans *del* n'a pas de raison d'être pour la clarté, ni comme intention rhétorique. Je corrigerais donc volontiers :

N'i avoit fors que d'alumer  
Le feu. »

Je préfère ne pas toucher au texte de l'éditeur, sauf à écrire, comme le veut aussi M. Scheler dans une note spéciale au bas de la page : *de l'alumer* pour le trop étrange *d'el alumer*. J'ai à faire quelques distinctions assez subtiles, mais je suis certain que ce critique me comprendra. D'abord je crois qu'au lieu de traduire « Il n'y avait plus qu'à allumer le bûcher » il aurait dû dire qu'à *mettre le feu* ou au moins dû omettre le complément *le bûcher*. Quelques-uns se récrieront ici, mais ce ne sera pas lui; il me laissera achever. *Alumer le feu* n'était pas pour Adenès ce qu'il est pour nous, allumer ce qui doit être brûlé, mais ce qui brûlera (activement ou neutralement, comme on veut); c'était pour lui une locution toute faite, un peu pléonastique, il est vrai, mais qui n'est pas unique dans son espèce. Sans pléonisme, c'était, comme je l'ai dit, *mettre* (en activité) le feu, faire brûler, dans son sens neutre, s'embraser. Pour M. Scheler *alumer le feu* est un verbe actif accompagné de son régime. Adenès n'y a vu rien de tout cela; pour lui *alumer le feu* était une expression complexe, une et indivisible comme la notion qu'elle exprime, je devrais dire comme un substantif, car ce n'était pas autre chose pour lui, et il ne l'a pas traitée autrement. Je veux parler de l'article qu'il lui a adjoint et qui gêne le critique au point qu'il veut l'expulser. *L'allumer le feu* (notez que je conserve l'article) n'est que ce que j'exprimerai par un barbarisme, qui n'en aurait peut-être pas été un pour Adenès, *l'alumage du feu* ou

simplement *l'allumage*. Voyez le tout : « Il ne restait ou ne manquait que l'allumage ; car tout était prêt, la paille, les épines et (même) le feu. » Le mot (*même*) que je viens d'ajouter ne compense pas ce que j'ai fait perdre de vivacité à l'expression du poète, qui parle sans articles :

Kanque pour le feu couvenoit,  
Estrain et espines et fu,  
Tout prest et apareillié fu.

Mais, pour bien sentir cela, ce sont les vers mêmes qu'il faut lire dans leur connexion. Je ne parlerai pas de l'emploi des verbes ou d'une proposition entière avec l'article, plus fréquent encore chez les anciens que chez nous, c'est un fait assez bien connu ; mais je laisserai Adenès lui-même défendre son *le* et relever en outre son *de* un peu trop négligé par M. Scheler, en citant le vers 11968, où il parle absolument de la même manière :

Ne tient fors k'à vous de l'aler.

Cette citation ne surprendra pas le critique, puisque c'est à ce même vers qu'il a emprunté le mot *fors* dont il s'est servi pour refaire et remettre sur pieds le vers 11260 qu'il venait de rendre boiteux en y effaçant le *pronom* (lisez : l'article) *le* qui lui déplaisait. Cprz. encore v<sup>s</sup> 15331, 15404-5, 17267, 17455, 17623, etc.

V<sup>s</sup> 11281. Voyez l'Errata sous le v<sup>s</sup> 8395 rappelé par M. Scheler. Le v<sup>s</sup> 11282 prouve que *se pouroffrir* n'était pas simplement se présenter.

V<sup>s</sup> 11313.

A un ourle de witecos.

*Un ourle* pour *une ourle* est, je crois, une faute d'impression. Cprz. v<sup>s</sup> 8668. M. Scheler y voit une erreur du copiste du Ms. qui a lu *ourlé* (ourlet), forme masculine. Je doute que celui-ci ait raisonné son orthographe.

V<sup>s</sup> 11536.

De ces trois li doi encheïrent

Écrivez *en cheïrent* en deux mots. Comparez v<sup>s</sup> 760, où la construction est impersonnelle. Ici elle est personnelle et l'adverbe relatif *en*, à côté de *De ces trois*, forme un pléonasme des plus habituels. — M. Scheler note également cette faute et celle du v<sup>s</sup> 760.

V<sup>s</sup> 11371-73. J'écris comme M. Scheler *s'en passerent* ; c'est le même *en* que dans *s'en aller*. Mais *s'enfuir* ? O logique de la grammaire ! Je remplace aussi la virgule après *conquirent* par un point-virgule après *coup*.

V<sup>s</sup> 11384. Durbans aussi li sien r'avoit.

Lisez *le sien* (cheval). Je n'avais pas remarqué cette faute au milieu des redites du poète ; M. Scheler a été plus attentif que moi. Mais l'inutile apostrophe du verbe *r'avoit* m'avait un peu distrain.

V<sup>s</sup> 11390. Écrivez *l'espée enpoignie*. Cprz. v<sup>s</sup> 752, 799.

V<sup>s</sup> 11410. Gados sor l'escu avernis  
A Cléomadès si feru, etc.

Je ne puis pas deviner comment l'éditeur s'est expliqué la composition du mot *avernis*, ni s'il en a fait un adjectif ou un participe : mais qu'importe ? puisque le mot lui-même ne saurait être maintenu. Si l'éditeur avait mieux connu la vieille langue et la vieille écriture, il n'aurait pas ici, pour la vingtième fois peut-être (cprz. *agas*, *agarir*, *aaidier*, etc.), commis la faute de ne faire qu'un seul mot de la préposition et de son régime et d'écrire *avernis* au lieu de *à vernis*. Cet *à* dans le sens d'*avec* nous est encore familier : serpent à sonnettes, fusil à aiguille, etc. Quant au vernis de l'écu, en voici d'autres exemples : Fierabras, édit. Guess., p. 51 : *prist l'escu d'or vernis* ; it. p. 52 : *sor l'escu d'or vrenis* ; it. p. 175 : *De son escu li trence le cuir et le vernis*. Doon de Maience. p. 216 : *son escu... s'en abat le vernis* ; Gaidon, p. 65 : (de l'escu) *Il emportent le taint et le vernis* ; it. 149 : *Et maint escu à or et à vernis* ; it. p. 178 : *à or verni* ; et ailleurs : *à or luisant*, *à esmal*, *point* (*paint*, *peint*) *à flor*, etc., etc. On comprendra ce qu'il faut entendre par *verni* ou *à vernis* en comparant ces exemples et en faisant attention à la flexion. J'en passe une douzaine d'autres.

V<sup>s</sup> 11564. Effacez la virgule devant *tout entresait*.

V<sup>s</sup> 11710. L'en releva en es le pas.

Le Ms. 7539 porte « *isnel le pas*. » Les deux locutions se retrouvent encore ailleurs, et comme l'une sert ici de variante à l'autre, il est clair qu'elles étaient employées indifféremment. Je vois dans le Gloss. de Gachet que Fallot regardait *isnel le pas* comme plus exact que *en es le pas*. *En es* et *isnel* n'ont jamais eu rien de commun ensemble, mais il se pourrait bien que la forme primitive de l'un ait été *ens es le pas*, qui s'expliquerait plus facilement. Comp. v<sup>s</sup> 15077.

V<sup>s</sup> 11733. « Mettez *li* pour *le*, le verbe *anuier* régissant toujours le datif. » Note M. Scheler. Cprz. Burguy, Gloss., sous *Anoi*.

V<sup>s</sup> 11735. Et Cléomadès sans targier  
Vint à Durbant là où gisoit.

L'éditeur s'est de nouveau offensé ici d'une ellipse qu'on rencontre fréquemment dans les anciens et qu'ici du moins, où elle revient pour la troisième fois dans notre poème, il aurait dû respecter, surtout quand il ne s'agissait plus seulement de gêner la marche de la phrase par une fausse ponctuation, comme v<sup>s</sup> 421 et 6920, mais de faire un changement de mots dans le texte. Au lieu de *là où gisoit* « le Ms. porte, » dit-il (pourquoi pas les Mss. portent?) : « *là il gisoit.* » Si le vers avait été en même temps boiteux on comprendrait sa tentative de correction, maintenant on ne peut que s'en étonner et se hâter de rétablir l'ancien texte conformément aux manuscrits :

Et Cléomadès sans targier  
Vint à Durbant là il gisoit.

Je suis convaincu qu'après avoir examiné attentivement et comparé ensemble les vers 421, 6920 et 11735 l'éditeur, qui parle le bas-allemand limbourgeois comme moi, s'en voudra d'avoir méconnu dans le vieux français d'Adenès une ellipse qui lui est familière depuis son enfance par sa langue maternelle ; mais je ne réponds pas qu'il ne m'en voudra pas beaucoup plus tout à l'heure à moi-même, quand deux pages plus loin dans son livre, au v<sup>s</sup> 11810, je prétendrai lui faire reconnaître pour la quatrième fois la même construction et modifier en conséquence sa ponctuation. Cette insistance de ma part prouvera aux autres lecteurs, qu'il eût été facile à M. V. Hasselt de s'apercevoir de ses méprises, s'il avait apporté à son travail l'attention nécessaire. Comparez encore v<sup>s</sup> 14761 et 15345. — M. Scheler a également relevé plusieurs de ces fautes. Cela ne pouvait manquer.

V<sup>s</sup> 11747-50.      Quant Durbans l'ot, moult l'en pris  
Et à grant bien l'i atoraa;  
Quant de ce li est garde prise,  
Moult li vient de très grant franchise.

Ce texte que nous donne l'éditeur, ne me paraît pas exact. Cléomadès prie Durbant de ne pas traiter durement Brun le Hardi qui, quoique ayant été vaincu, s'est cependant montré vaillant chevalier. Durbant, d'après les vers que je viens de transcrire, apprécie comme il doit les nobles et généreux sentiments de son compagnon à l'égard du champion vaincu ; mais dans le troisième vers, en écrivant *ce li* en deux mots au lieu de *celi* (= *celui-là* ; cprz. v<sup>s</sup> 3497, 9191, 9963, etc.), pronom qui désigne Brun le Hardi, on n'a pas seulement obscurci la pensée, mais encore, me semble-t-il, fait une phrase qui ne pourrait s'expliquer que par un latinisme emprunté à la langue poétique. Que *li* se rapporte à Durbant ou

Cléomadès (je laisse cela à décider à ceux qui voudront le défendre), ce sera toujours un datif poétique latin, *ipsi* pour *ab ipso* avec un verbe passif, et de ce vaudra de cette chose, litt. en latin : *quando hujus rei* ou *de hac re ipsi cura* ou *ratio habita est*. Or qui a jamais dit en français : *il m'a été pris garde de cela* ou *à cela*, pour : j'ai pris garde? Mais ôtez le datif *ti* du vers d'Adenès et l'*m'* de mon exemple, il restera d'un côté : *de ce est garde prise*, et de l'autre : *il a été pris garde* (soin) *de cela*, et tout sera français. *Ce* (cela, cette chose) est également mal employé, puisque ce n'est pas une chose, un fait que le poète a en vue, mais une personne, le chevalier vaincu, auquel Cléomadès s'est intéressé, de qui il a pris garde (la protection). La valeur de Brun le Hardi, reconnue par Durbant, fait dire à celui-ci que Cléomadès agit noblement en intercédant pour un tel chevalier ; il le loue d'avoir pensé au sort de celui-ci (*de eeli*), d'un pareil homme. Il faut donc écrire *quant de celi est garde prise*, ou mieux encore (car je soupçonne qu'on a en même temps falsifié le texte qu'on ne comprenait pas) : *quant de CELI A garde prise, a au lieu de est*.

V<sup>s</sup> 11794-7. Et s'en enqueroit il tous jours  
Partout (à envs le laissast)  
Aussi que riens ne li touchast;  
En demandoit par tous pays.

C'est ainsi, je crois, que ces vers doivent être écrits ; avec cette parenthèse on a, au milieu de ces redites qui se succèdent depuis le v<sup>s</sup> 11789, une nouvelle proposition indépendante de moins, et l'on établit une certaine liaison entre les autres qui, toutes détachées qu'elles étaient, se gênaient mutuellement. De cette manière les deux premiers vers diront qu'il ne pouvait s'abstenir de prendre partout des informations, et les deux derniers nous rassureront contre toute crainte d'imprudence de sa part (: il ne trahira pas son secret). M. Scheler se contente de mettre un point-virgule après *laissast* et une virgule après *touchast*. Il explique très-bien l'avant-dernier vers : « Comme si cela ne le concernait pas. »

V<sup>s</sup> 11807. De cuer lie et joiant le virent.

Écrivez *lié* comme cinq vers plus haut ; car le régime masc. sing. et le sujet masc. plur. ne doivent pas différer de forme. Comp. l'Errata de l'éditeur, v<sup>s</sup> 8905, mais ne croyez pas à un accent dans le Ms.

V<sup>s</sup> 11808-11. Après souper couchier le firent.  
Cele nuit se jut en son lit.  
Là il ot moult pou de delit;  
Car en moult grant pensée estoit, etc.

Le point à la fin du deuxième vers nous donne ici trois propositions qui se suivent sans liaison grammaticale et indépendantes les unes des autres. La phrase, si phrase il y a, a une dureté dont on ne trouverait guère un deuxième exemple dans Adenès, qui évite tant le style coupé, qu'il paraît quelquefois traînant, par l'abus qu'il fait des pronoms et des particules. Cette ponctuation détruit en même temps le rapport entre les pensées. Après tant de fatigues Cléomadès convenablement régalé et couché dans un bon lit, aurait dû jouir d'un tranquille sommeil ; mais il n'en fut rien. Voilà ce que le poète a voulu dire et ce qu'il dit en effet, comme on le reconnaîtra, si l'on me permet de suppléer l'ellipse dont une ponctuation inintelligente a fait disparaître la trace dans son vieux langage. Modernisons-le par la simple substitution d'un corrélatif à un autre, du conséquent où à l'antécédent *Là* :

Cele nuit jut en son lit  
Où il ot moult pou de delit.

C'est-à-dire, comme le poète parle en vingt endroits (v<sup>s</sup> 1054, 1097, 5199, etc.), en exprimant les deux corrélatifs : *Là où*, ce qui aurait donné une syllabe de trop au vers ici. Il est vrai qu'il aurait pu aussi et mieux, si nous jugeons d'après l'usage moderne, supprimer *Là* : mais je demanderai à l'éditeur dont l'oreille est si exercée, si, à la place d'Adenès et libre de choisir comme lui, il n'aurait pas aussi préféré *Là il ot* à *Où il ot* et au désagréable retour de la voyelle ronde. Voyez un cinquième exemple de la même ellipse v<sup>s</sup> 14760-61 et d'autres v<sup>s</sup> 6920 et v<sup>s</sup> 421.

V<sup>s</sup> 11882.            Pour ametre cors et avoir,  
                         Ne riens dont puisse finer,  
                         Il ne vous faut que commander.

Le sens est ; Pour exposer ou sacrifier (pour que j'expose ou sacrifie) ma personne ou ma fortune et tout ce qui m'appartient, vous n'avez qu'à commander. Mais cette interprétation suppose que le verbe *ametre* signifie exposer, risquer, dépenser à, comme souvent le simple *metre*, non-seulement chez les anciens (cprz. v<sup>s</sup> 10672 : *pour les puceles metroit son cors*), mais encore aujourd'hui : j'y mettrais ma fortune, ma tête, etc. Or, le composé *ametre* a une signification propre, toute différente, celle d'accuser, d'imputer, d'inculper, que nous lui reconnaitrons au v<sup>s</sup> 16555, mais qui ne convient aucunement ici. C'est assez dire que ce composé lui-même ne peut être maintenu dans notre vers et qu'il faut le réduire au simple *metre*, en écrivant :

Pour à metre cors et avoir,

où nous aurons ainsi la même manière de parler qu'au v° 5550, mais avec cette différence que les prépositions *pour... à* ne sont séparées par aucun autre mot, comme Burguy, Gr., II, p. 262, et M. Scheler semblent établir pour règle. Il est vrai, que cette séparation se voit dans la plupart des exemples recueillis jusqu'à présent ; mais dans lesquels alors, selon moi, il faut considérer le pronom ou les autres mots mis entre *pour* et *à*, comme le régime propre de *pour*, et ne faire de *à* avec son verbe à l'infinitif, qu'une explication ultérieure de *pour* avec son régime, ainsi que je l'ai déjà dit sous le v° 3836. J'aurais dû en même temps faire remarquer là, en y insistant davantage, que dans les mots *Ne onques pour li decevoir ne ving ci*, malgré l'omission de *à* devant *decevoir*, la construction et son explication n'en sont pas moins les mêmes. Dans *pour li decevoir*, comme dans *pour li à decevoir*, le verbe à l'infinitif, avec ou sans la préposition, détermine également par une épexégèse le sens de *pour li* : *Ne ving ci pour li*, c'est-à-dire, *pour la (elle) decevoir*. *Pour li* est complet ; l'infinitif qu'on ajoute ne fait que mieux spécifier l'objet, le but et la fin. Burguy, qui dit que *pour à* est mis au lieu de *pour*, y voit le *um... zu* des Allemands. Gachet, qui rédigeait son Glossaire quand la question de la langue flamande occupait tous les esprits en Belgique, veut que ce soit surtout le *om...te* flamand, et va même jusqu'à en faire un criterium, « un certificat d'origine, » pour reconnaître les trouvères qui appartiennent à la Flandre ! Selon M. Scheler c'est « la préposition *pour* renforcée par *à*. » A mes yeux, l'infinitif avec sa préposition ou même sans préposition (comme au v° 3836), n'est, je le répète, qu'une explication ultérieure de *pour li*, *pour ses malades*, etc. Adenès lui-même m'en fournit la preuve dans les vers 10672-73 :

Et pour les puceles metroit  
Son cors pour eles delivrer,

où la répétition explicative et déterminative *pour eles delivrer* n'est évidemment pas autre chose que s'il avait dit : *metroit son corps pour les puceles à delivrer*. Ces sortes de pléonasmes doivent, me semble-t-il, se rencontrer dans toutes les langues ; en grec ils sont fréquents. comme on peut le voir dans la Gramm. de Matthiä, § 532, f., où, après la remarque générale : *Auch steht der blosser Infinitiv nach ganzen Redensarten um eine genauere Bestimmung zu bewirken*, il cite un grand nombre d'exemples, de même qu'à l'alinéa suivant, g., dont je me contente encore une fois de copier l'en-tête allemand : *Aehnlich ist der Gebrauch, da einem schon vollstaendigen V. ein Infinitiv zur weitem Ausführung des Gesagten beigelegt wird, der aus blossen grammatischen Rücksichten auch wegbleiben*

*könte*. Je regrette de ne pas pouvoir transcrire au moins une couple d'exemples ; mais ce serait me brouiller avec mon imprimeur et peut-être, par contre-coup, avec le lecteur. Il vaut mieux que celui-ci s'adresse directement au texte correct de Matthiä.

J'ai la confiance qu'après avoir examiné la question de la manière que je viens d'indiquer, personne ne réunira plus *pour* et à l'un à l'autre ni dans une même proposition, en leur donnant pour régime commun l'infinitif qui suit. *Pour* a son régime propre et complet : ce sont les mots qui se trouvent entre lui et *a*, comme au vers 5550, dans *aloit herbes cueillir Pour ses malades à guerir*. Le régime propre de *Pour*, ce sont les mots *ses malades* (: *des herbes POUR SES MALADES*). Ce qui suit, *à guerir* (pour les guerir), est une autre proposition et une espèce d'apposition épexégétique (cpz. v<sup>s</sup> 10673). Quand ce régime ne sépare pas *pour* de *à*, c'est-à-dire quand le régime propre de *pour* semble manquer, il y a ellipse du pronom démonstratif (*pour ceci, pour cela*), ou plutôt c'est à lui-même avec son infinitif qui devient le régime : *pour* (ceci savoir), *à metre*, c.-à-d. *pour à mettre*. Il en est de même lorsqu'à la place de *pour* il y a une autre préposition : souvent elle régit tout un membre de phrase, par ex. *sur à perdre le corps ; je vous promais sur à pierdre me n'evesquieit*, c'est-à-dire *sur ceci*, savoir à perdre le corps, à perdre mon évêché. Je prends ces deux exemples dans Gachet. Un troisième, *sur la teste à tranchier*, donne à *sur* son régime propre et on peut l'expliquer par une épexégèse. Tous les passages où l'on a signalé *de... à* doivent être analysés de la même manière, la seule qui soit conforme aux principes de la grammaire générale.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les v<sup>s</sup> 11882-4, c'est l'expression indéfinie *pour à metre* au lieu de *pour que je mette* ou *pour m'engager à mettre* ; mais le sujet se détermine naturellement par l'opposition des personnes : *Vous n'avez qu'à commander pour moi mettre mon cors*, etc. Un nègre de Saint-Domingue ne parlerait peut-être pas autrement. — Je fais une dernière observation relativement aux prépositions *pour* et *à* dont nous nous sommes occupés, c'est qu'elles font, chacune à sa place, la même fonction et sont en quelque sorte synonymes, dans les locutions où nous les avons vues figurer ensemble. Le lecteur l'a probablement déjà compris ainsi ; mais il en trouvera la preuve manifeste dans les vers 10672-73 cités plus haut, pourvu qu'il se donne la peine d'appliquer au second *pour* le procédé que j'ai suivi à l'égard de la prépos. *à* dans les autres exemples où elle remplace ce *pour*.

V<sup>s</sup> 11928. Écrivez pour compléter la mesure :



Ne sai pas ce que vous chaciez.

M. Scheler propose :

Ne sais pas que vous pourchaciez.

Je préfère ajouter *ce* qu'Adenès emploie si volontiers ; puis nous avons le même emploi du simple *chacier* au v° 12278.

V° 11965-68. Le mot *entresait* est né pour jouer des tours aux éditeurs. La ponctuation montre qu'ici on l'a rattaché soit à *aler* soit à *vueil* comme complément unique, en lui donnant je ne sais qu'elle force particulière ; tandis que le véritable complément du verbe *aler*, c'est *Tout maintenant*, qui suit, et qu'on a fourré dans une autre proposition où il n'a que faire et où il est tout bonnement absurde. Pinchonnet vient de promettre à Cléomadès de le suivre

Partout où le vorra mener,  
Tant que cors li porra durer.

Tout joyeux de cela

Dist Cléomadès : — « Grand mercis,  
Pinchonnet, biaux très douz amis ;  
Sachiez je le vous merirai  
Se je vif et pover en ai ;  
De ce soiez asseürez.  
Or faites, si vous arrérez ;  
Car aler m'en vueil entresait. »  
— « Tout maintenant, sire, c'est fait, »  
Dist Pinchonnet. « Je vois monter ;  
Ne tient fors, k'à vous d'el aler. »

Voilà tout le passage avec la ponctuation et les autres distinctions de l'éditeur, sauf un point que j'ai remplacé par un point-virgule à la fin du quatrième vers. Nous n'aurons plus à parler que des autres vers et comme ils s'agit de les corriger, le plus court sera de les écrire ici comme l'éditeur aurait dû les faire imprimer. Le lecteur comparera :

« De ce soiez asseürez.  
Or faites, si vous arrérez ;  
Car aler m'en vueil entresait  
Tout maintenant. » — « Sire, c'est fait, »  
Dist Pinchonnet, « je vois monter ;  
Ne tient fors k'à vous de l'aler. »

On voit que Cléomadès, après avoir remercié Pinchonnet et juré de reconnaître son dévouement, lui ordonne de s'apprêter pour le voyage, en déclarant qu'il veut partir à l'instant même ; à quoi Pinchonnet répond qu'il est tout prêt (*c'est fait*), qu'il va monter à cheval et qu'il ne tient qu'à Cléomadès qu'ils ne se mettent en marche. Les mots *je vueil m'en aler*

*entresait tout maintenant*, je veux décidément partir à l'instant, sont inséparables; mais *sire, c'est fait tout maintenant*, n'a pas de sens acceptable; il faudrait : *c'est déjà fait*. J'ai écrit *de l'aler* contrairement au système préconisé et pratiqué par l'éditeur, qui écrit *d'el aler* pour d'assez singulières raisons déjà réfutées plus haut. D'autres mettent partout *del* en un mot, à l'exemple des Mss., qui, comme on sait, ne connaissent pas l'apostrophe; d'autres encore ajoutent l'apostrophe après *del'* (sic). Je voudrais donner l'occasion, même à mes dépens, d'examiner sérieusement s'il n'y a pas de distinction à faire entre l'article suivi, comme ici, d'une voyelle et quand il l'est d'une consonne. Cprz. v<sup>s</sup> 11260.

V<sup>s</sup> 12053. Voyez l'Errata de l'éditeur.

V<sup>s</sup> 12096. Effacez le point après ce vers; le *Que* suivant, sujet féminin, se rapporte à *la sonme* (somme, l'ensemble).

V<sup>s</sup> 12220. Car ne croi que li haïst nus.

Il faut *le haïst* à l'accusatif. Aussi noté par M. Scheler.

V<sup>s</sup> 12502. *Quelque vile que*, etc., lisez *quel que*. Noté par le même; c'est l'opposé de l'orthographe *kan que*.

V<sup>s</sup> 12308-10. « Moult volentiers de vous sauroie  
I tant sans plus de vostre affaire,  
En quel pays vous voulez traire. »

Ces vers sont clairs, mais ils le seraient bien plus, s'ils étaient écrits et ponctués de la manière suivante :

Moult volentiers de vous sauroie  
.I. tant, sans plus, de vostre affaire :  
En quel pays, etc.

Il était indispensable de mettre le signe de l'unité (I) entre deux points, pour éviter la confusion avec l'adverbe de lieu (on doit se rappeler le fameux *I ut* du v<sup>s</sup> 2939), et pour n'en pas faire un seul mot avec *tant*; car *itant* existe. Ensuite j'ai mis *sans plus* entre deux virgules, mais en me demandant toutetois si je ne devais pas y réunir aussi le mot *tant* au lieu de l'en séparer. Voici la cause de mon doute. Pinchonnet voyant Cléomadès parcourir l'un pays après l'autre et ignorant ce qu'il cherche et pourquoi il est si pensif, se résout enfin à l'interroger à ce sujet, dans l'espoir qu'instruit de ses projets, il pourra lui être utile et l'aider à sortir de peine. La question qu'il lui adresse est des plus discrètes : « J'apprendrais volontiers de vous une seule chose, et rien de plus, à savoir en quel

pays vous désirez vous rendre. » Adenès lui fait dire : *Un tant sans plus*. L'emploi de *tant* avec les noms de nombre est connu. Burguy en parle dans son Glossaire et dans sa Grammaire ; mais son explication et son interprétation (:... *fois autant*) ne me paraît pas applicable ici. Nous avons cette espèce de multiplication au v° 14034 :

.C. tans plus que je ne vous di,

c.-à-d. cent fois plus, cent fois autant que, etc. Dans notre passage c'est autre chose. Dans celui-ci *tant* répond au *tantum*, neutre adverbial des Latins = *tantummodo*, et il est adverbial comme lui. Dans les exemples de Burguy et au v° 14034, il est plutôt substantif, comme quand en latin on dit *alterum tantum* (une fois autant ou encore autant), ou, lorsqu'en finissant un récit on ajoute *tantum* (autant, c.-à-d. c'est tout, il n'y a rien de plus). Je pourrais pousser ces distinctions plus loin, mais il est temps que je revienne à la ponctuation de notre vers. J'avais d'abord écrit :

Moult volentiers de vous sauroie  
Un tant, sans plus, de vostre affaire.

Ensuite il m'a paru que j'aurais pu tout aussi bien, si pas mieux, ponctuer : *Un, tant sans plus*, etc. ; parce que (je dois le dire ici) les mots *un tant* réunis n'ont pas de sens, à moins que Pinchonnet n'y ajoute un geste, en montrant par exemple le bout de son doigt. Sans plaisanterie, *Un tant* ne signifie rien, et *sans plus*, qui s'y rapporte, se réduit à moins que rien. D'un autre côté, *Un* peut se soutenir seul d'une manière absolue, non-seulement comme masculin (*un homme*), mais aussi comme neutre (*une chose*), et c'est ainsi que je le prends ici. Il est le régime de *saroié*. *Tant* en est la reprise confirmative comme aussi *sans plus* : Une chose, autant, et pas plus ; ou, en remplaçant *autant* par *tant seulement*, qu'on trouve aussi : une chose, tant seulement, pas plus. J'écrirai donc soit en conservant toutes les distinctions indiquées :

.I., tant, sans plus, de vostre affaire,

soit en supprimant celle qui sépare *tant* de *sans plus* :

.I., tant sans plus, de vostre affaire.

V° 12517.

Et moult petit esloigné sonmes  
Le lieu dont meüns premerains.

Je crois pouvoir corriger *Dou lieu*. Le mot *Dou* (du) a probablement été en partie couvert par le bec supérieur du grand C rouge ou bleu de la deuxième ligne qui suit, et on l'a remplacé au hasard par *Le*. Avec l'auxiliaire *être* le verbe *eloignier* ne peut régir l'accusatif. Cpz. v° 5007.

V<sup>s</sup> 12507. . . . Si la peramoit.

*Per* pour *par* ne peut être qu'une faute d'impression que la réunion de l'adverbe avec le verbe en un mot explique, mais n'excuse pas. Quand j'annotai cela je n'avais pas encore vu que la même faute revient encore au v<sup>s</sup> 13044. Après cela je ne me l'explique plus même.

12549. J'avais corrigé *Ennuil* en l'écrivant en un mot, comme *endemain* (*l'endemain*). Cette forme se trouve dans Berthe, p. 76 (v. le Gloss. de Gachet), mais l'édition que nous avons de ce livre m'inspire peu de confiance, et je préférerais me rallier à l'opinion de M. Scheler qui propose de lire *Anuil*, si ici même, six vers plus bas (12555), la forme *ennuil* ne revenait de nouveau.

V<sup>s</sup> 12674. « Lisez *la nuis* (nominatif). » Note de M. Scheler.

V<sup>s</sup> 12695. Lisez *ensoigne*. V. M. Scheler et cprz. v<sup>s</sup> 14051.

12716-24. Toute cette suite de vers est embarrassée. Tous dépendent de la conjonction *que* du v<sup>s</sup> 12717, qui aurait dû être répétée après le *Et* du v<sup>s</sup> 12721, pour affecter de plus près le verbe *Ot* du vers suivant : *Et que (ele) Ot, espoir* (peut-être), *au cuer tel anui*, etc. Maintenant ce *que* doit se sous-entendre, et par suite le point après le v<sup>s</sup> 12721 doit disparaître. M. Scheler a vu et corrigé la faute.

V<sup>s</sup> 12765.            Se il devoit au sac porter,  
                         Ou d'huis en huis son pain rouver.

Il est impossible qu'Adenès ait écrit *au sac porter*. Le mot *au* n'est que la corruption de *ou*, qui a son correspondant dans l'autre vers. *Le sac porter* eût été être mendiant ou, pour nous, soldat. Voy. M. Scheler.

V<sup>s</sup> 12952. Mettez un point après ce vers au lieu de la virgule.

V<sup>s</sup> 12956. . . . dont fust ses cuers apoint.

Il fallait écrire à *point* en deux mots. M. Scheler corrige, traduit et explique tout le passage (v<sup>s</sup> 12054-55) : « *dont* = alors, à *point* = en état, en bon état. »

V<sup>s</sup> 12998. *Moult m'aueroit*, lisez *m'aueroit*. Cprz. v<sup>s</sup> 7985.

V<sup>s</sup> 13155. M. Scheler déclare avec raison le changement de *Que dont* en *Qu'adont* inutile. V. Burguy, Gramm., II, p. 283 et suiv.

V<sup>s</sup> 13169. Voyez la note de M. Scheler sur les mots *maistire* et *maistrie* expliqués l'un par l'autre dans une note de l'éditeur.

V<sup>s</sup> 13244. Ne sui li mieudres ne le pire.

Il fallait strictement *li pires*, mais la rime a fait supprimer l'*s* de flexion de l'attribut *pires*, comme dans ces vers de Benoît cités par Burguy, I, p. 105 :

. . . . . Celui dunt voil dire ;  
Vils fu Maugers ; mais cist est pire.

Mais cette licence, si c'en est une, n'autorisait pas le changement de la forme de l'article sujet *li* en celle de régime *le*. Cprz. Rutebeuf, I, 22 :

Li flateres de pute estrace  
Fait cui il vuet vuidier la place :  
C'il (s'il) vuet, li mieudres est li pires.

Comparez v<sup>s</sup> 14096. — M. Scheler : « Il faut *li pire*, au nomin. »

V<sup>s</sup> 13216-17. De ce que sai soit Diex loez,  
Et que kankes envoié m'a.

J'avais compris ces vers comme s'il y avait eu : *Et que alkes* ; mais j'adopte la conjecture de M. Scheler : *Et de kankes*, qui est plus probable.

V<sup>s</sup> 13226. Car je revenrai bien apoint.

Écrivez : *bien à point*. « Il faut l'accent à *a*. — Autre faute d'impression échappée à l'Errata, v<sup>s</sup> 13254 : *je garira* pour *garirai*. » M. Scheler.

V<sup>s</sup> 13315. Voyez v<sup>s</sup> 14200.

V<sup>s</sup> 15391. Voyez l'Errata de l'éditeur.

V<sup>s</sup> 15437. Que mais, di cest jour en avant

Dans le serment de Louis le Germanique, nous lisons *d'ist di in avant*, et dans Adenès, il fallait *de* ou *dès cest jour* ou plutôt, puisque l'affixe *i* y est déjà, *d'icest jour en avant*, comme le corrige aussi M. Scheler. Il n'existe pas de préposition séparable *di*.

V<sup>s</sup> 15467. Tout droit enmi le praélet.

Quand *emmi* désigne si rigoureusement le milieu, il est convenable d'écrire en deux mots *en mi*.

V<sup>s</sup> 15559. De lui vous aparler lairai.

Voici la note de M. Scheler : « Lisez *à parler* : je cesserai de vous parler de lui. *Laisser* construit avec *à* est tout ce qu'il y a de plus régulier. » Pour la construction du verbe *laisser*, on a, v<sup>s</sup> 17110, presque les mêmes mots : *Pour ce à nommer les lairai*. Cependant le verbe *aparler*

appartient à Adenès ; voy. v<sup>s</sup> 15716, 15785, 16221, 16501, etc. Cprz. aussi Huon de Bord., p. 103, v<sup>s</sup> 2 : *S'il revient, j'el vorrai aparler*. M. Guesard s'en sert dans sa restitution de Macaire en vieux français, p. 25, v, 13:

Mais l'aparler ne me dites noyant,

où le Ms de Turin donne : *de le parler*. Roquefort le connaît aussi, mais lui donne un sens trop restreint. On disait : *aparler quelqu'un*, *aparler qq. de qq. ch.*, *aparler od* (avec) *quelqu'un*, *aparler qq. de telle ou telle manière*. Burguy, Gramm. I., p. 310, regrette la perte de ce verbe. Mais dans Adenès *laisser* ne peut pas se construire avec l'infinitif seul ; il faut donc à *parler*.

V<sup>s</sup> 13626. Je mets une virgule après ce vers.

V<sup>s</sup> 13727. L'éditeur a mis *nous venimes ci er soir*, sur quoi M. Scheler fait la remarque que « *Ersoir* (hier soir) s'écrit généralement en un mot. » C'est vrai, on trouve même quelquefois *arsoir*, comme dans Gaydon, p. 24, au milieu, que personne ne s'avisera d'écrire en deux mots. Les modifications que le mot a subies, prouvent qu'on n'en séparait pas les deux parties.

V<sup>s</sup> 13815. Les noveles partout s'en vont  
Que la damoisele est garie.

Le Ms. portant *ert garie*, comme dit la note, je serais bien aise d'apprendre pourquoi l'éditeur a changé *ert* en *est*. Les anciens entendaient l'accord des temps autrement que nous. *Ert* est parfaitement logique. Cprz. v<sup>s</sup> 14158 :

Et la novele est espandue...  
Que Clarmondine ert retrouvée.

L'éditeur a tort de s'aventurer sur ce terrain.

V<sup>s</sup> 14051. Or ne soit jà de ce ensoigne.

Voilà la leçon du texte imprimé ; mais l'éditeur nous avertit dans son Errata qu'il faut lire *en soigne*, en deux mots, et je crois qu'il a raison. *Soigne*, souci, inquiétude, est un mot bien connu. Adenès l'emploie encore v<sup>s</sup> 18545 : *n'en ai pas soigne*, et au v<sup>s</sup> 15312 nous avons la même expression être *en soigne* et presque tout le même vers qu'ici :

Ne soiez jà de ce en soigne ;

et dans ce vers il serait difficile de faire de *en soigne* un seul mot. Aussi l'éditeur ne s'y est pas trompé comme ici. Il aurait dû, dans son Errata, faire connaître les causes de son erreur et justifier sa correction. Je serais

curieux de savoir s'il avait d'abord pris *ensoigne* (sic) pour un substantif ou pour un adjectif (puisque'il s'agit d'une erreur, tout est possible). *Ensoigne* adjectif = *ensoigné* (sollicitus) n'existe probablement nulle part. Burguy, Gloss. et Gramm. cite *abezoigne* de Benoit ; mais n'est-ce pas à *besoigne* que Benoit avait écrit ? D'un autre côté cet adjectif, dans notre vers, se rapporterait à Carmant dont le nom précède et, pour être régulièrement employé, il devrait avoir un *s* de flexion : *Carmans... ne soit ensoignes*. C'était plus qu'il n'en fallait pour ne pas admettre *ensoigne* comme adjectif. S'il en avait fait un substantif, les difficultés n'étaient pas moindres.

Dans les deux cas il y avait à décider si le discours est direct ou indirect, c'est-à-dire à qui le vers en question doit être attribué. Il s'agit du roi Carmant et des messagers qu'il expédie vers sa fille en Espagne :

Cil se mirent tost à la voie ;  
Car moult les prioit de haster  
Carmans, et de tost retorner ;  
Et cil li ont bien en couvent  
Qu'il revenront hastéement.  
Or ne soit jà de ce ensoigne ;  
Car il hasteront la besoigne,  
De ce ne couvient pas douter.

Sont-ce les messagers qui, comme impatientés des longues recommandations du roi, lui répètent de nouveau l'assurance qu'ils lui avaient déjà donnée dans les deux vers précédents ? Les mœurs peintes par Adenès n'admettent pas cette inconvenance de conduite ni surtout de ton, et les particules *Or jà* s'opposent aussi à ce que ce vers soit attribué aux messagers. C'est le poète qui parle. C'est une transition, une *laisse*, dans le sens propre du mot, une de ces formules dont il a coutume d'user pour annoncer au lecteur qu'il va passer à une autre partie de son récit, comme v<sup>s</sup> 837, 1401, 1425, 1571, 1810, 1814, 1855, 1877, 2297, 2517, 2648, 2760, 2099-3008, 1555, et ainsi cinquante fois jusqu'à la fin du livre. Mais ici il y a donné un tour remarquable. Au lieu de dire comme ailleurs : *Que vaurroie que je vous diroie de leur voie ?* (v<sup>s</sup> 1877), ou : *De ce ne vueil or plus parler* (v<sup>s</sup> 1810), ou encore : *Ne vous puis pas tout deviser leurs paroles* (v<sup>s</sup> 2297), etc., sûr de l'intérêt que son récit inspire au lecteur, il lui fait partager les sentiments et les émotions de ses personnages et le met en quelque sorte à leur place. Les messagers *se mirent tost à la voie*, dit-il, en promettant au roi *qu'il revenront hastéement*, et il ajoute : *Or qu'il n'y ait pas d'inquiétude à cet égard ; ils se hâteront, il n'est pas permis d'en douter*. C'est comme s'il disait au lecteur : laissons les partir

sans les suivre pour le moment ; soyons tranquilles ; ils accompliront leur mission avec toute la célérité désirable.

Le lecteur m'accordera sans doute tout cela ; mais il s'agissait surtout des difficultés que devait présenter la leçon d'abord adoptée par l'éditeur, s'il avait considéré le mot *enseigne* comme substantif. Je m'expliquerai le plus brièvement possible. Elles résident tout-à-fait dans la construction. Quand nous prenions tantôt par supposition *enseigne* pour un adjectif, le verbe *soit* de la proposition : (qu'il) *ne soit de ce enseignes* avait son sujet bien marqué, c'était le pronom *il* sous-entendu, qui se rapportait à Carmant. Il en est de même quand nous écrivons *en soigne* en deux mots : (qu'il Carmans) *ne soit en soigne* ; et la construction est personnelle. Mais avec *enseigne* substantif, ce sujet et partant cette construction deviennent impossibles : qu'il, Carmant, ne soit inquiétude ! On doit en faire une construction impersonnelle : qu'il ne soit (de la part de Carmant ou de notre part) de ce inquiétude ou souci. Mais ici se présente la question, insoluble pour moi, à savoir si, dans cette construction, Adenès a pu se servir du verbe *estre* (*ne soit*), et s'il n'aurait pas nécessairement employé le verbe *avoir* (qu'il n'y ait inquiétude) ? Voilà la difficulté que j'avais en vue. J'ai déjà touché à une question approchante de celle-ci sous le vers 4450, mais ni là ni aux vers 4456 et 4809, que je signale encore ici en passant, elle ne présentait le même intérêt qu'à l'endroit qui nous occupe, et je souhaite que quelque savant parvienne à la décider et à fixer une règle qui s'applique à tous les cas ; car ils sont très-divers.

V<sup>s</sup> 44157. Effacez les virgules de ce vers.

V<sup>s</sup> 44185. Pour *griétés* lisez *griétés*.

V<sup>s</sup> 44190. Que ensemble le requerroient.

Il faut mettre un point après ce vers ; car les deux suivants forment une observation tout-à-fait indépendante.

V<sup>s</sup> 44194-6. . . . . furent  
Lié et joiant, l'estre le durent.

J'ai écrit *Lié* avec un accent aigu, parce que c'est le sujet masculin pluriel, et j'ai mis une virgule après *joiant*, pour faire ressortir la force causale du *que* (*k'*) suivant. Pour la même raison, deux vers plus bas, il faut remplacer la virgule après *sage*, qui est trop faible à cause de l'incidence, par un point-virgule.

V<sup>s</sup> 44200. Fist main cuer lie[z] par la contrée.



Comme il ne s'agissait que de représenter la forme du régime direct masculin singulier, il suffisait d'écrire *lié* avec un accent aigu; ce [z] entre crochets est du luxe. J'en dirai autant du v° 14624, où *lié* dépend de la prép. à. C'est afficher ses erreurs. M. Scheler en note toute une série.

V° 14205.

. . . . . s'en ala  
De Salerne, atout Clarmondine,  
Deseur le cheval qui ne fine  
D'aler tant qu'il plaist à celui, etc.

*Atout*, heureusement bien écrit ici en un mot, signifie avec; il n'y a donc pas lieu à mettre *atout Clarmondine* entre deux virgules; mais après les mots *le cheval* et *D'aler* aux vers suivants, cette distinction serait mieux venue.

V° 14247. J'ai vu ici avec autant de plaisir que d'étonnement, que l'éditeur a enfin jugé à propos de donner à *Amours* une lettre capitale. C'est de bon augure. Comparez v° 3542-44, 3557, etc.

V° 14270. Voy. l'Errata de l'éditeur sous le v° 14271.

V° 14544-50. Ces vers sont étrangement ponctués; écrivez-les comme suit :

Cil mengiers moult li agrea  
De cuer, et aussi fist li.  
De cel mengier bien departi  
Les entremés à droit Amours.  
Amourous regart et douçours  
Estoient et plaisance aussi  
Li entremés que je vous di.

M. Scheler redresse la ponctuation et explique le sens; mais il a négligé la majuscule d'*Amours*, à laquelle je tiens. Je ne dirai rien des trois cas sujets *regart*, *douçours* et *plaisance*, sur la forme desquels je devrais me borner à des conjectures; mais au dernier vers je prends *Li entremés* pour un sujet pluriel, comme trois vers plus haut *Les entremés* est le régime pluriel; le mot *entremés* étant de ceux dont l's final appartient au thème et qui gardent cette lettre à tous les cas.

V° 14555-4.

Lors vint Clarmondine la bele  
Lès l'arbre, sous la fontenele.

Le soupçon exposé ici par M. Scheler, qu'il faut peut-être corriger : *Sous l'arbre lès la fontenele*, a beaucoup pour lui; d'abord le vers 14539 : *Sist souz l'arbre lès la fontaine*, invoqué par ce savant; ensuite aussi ceci, qu'il semble plus naturel de dire *sous l'arbre* que *sous la fontaine*, et même la

possibilité d'une confusion de lettres en cet endroit par suite des ornements du grand *L* du vers précédent ; mais *sist souz l'arbre*, au v<sup>s</sup> 14339, et *fu descendus souz l'arbre*, v<sup>s</sup> 14254, admettent un certain rayon et ne sont pas la même chose que *lis l'arbre*. Puis au v<sup>s</sup> 14256-7, Cléomadès avait emmené Clarmondine

Lès la fontaine ou praëlet,

et ils s'assirent à quelque distance de l'arbre, qui doit avoir été au bas d'un rocher d'où descendait la fontaine. Au v<sup>s</sup> 14354, Clarmondine s'est levée du praëlet et rapprochée du pied de l'arbre et en même temps du rocher d'où l'eau s'échappait, de sorte qu'elle se trouve comme dit le poète :

Lès l'arbre sous la fontenele ;

et sur l'envie qu'elle témoigne d'y dormir *un petit*, Cléomadès *passé avant*, s'assied sous et, probablement, contre l'arbre, et lui fait un oreiller de son genou. Le paysage est clairement dessiné ; seulement il faut remarquer que la *fontenele* du *praëlet* est le petit courant d'eau formé par la source ou fontaine proprement dite ; à moins qu'au vers 14255-6, nous ne changions la ponctuation de l'éditeur en écrivant

. . . . . si ot mise jus  
Clarmondine dou chevalet  
Lès la fontaine. Ou praëlet  
L'enmena, etc.,

de manière à rattacher *Lès la fontaine* à *mise jus* qui précède ; ce qui vaudrait peut-être mieux, eu égard aux v<sup>s</sup> 14220-26. Le lecteur jugera.

V<sup>s</sup> 14379-82.      La rose forment se penoit  
De la flour de lis honnorer ;  
En son très douz viaire cler  
Manoient ces flours par acort.

J'ai corrigé la ponctuation. Le point qui se trouvait après *cler* gâtait tout le sens, qui est, que les roses et les lis confondaient harmonieusement leurs couleurs sur son beau visage : *Lilia mixta rosis*. M. Scheler demande aussi la correction de la ponctuation.

V<sup>s</sup> 14434-39.      « Par verité tesmoignier os  
Que vous la baisastes à droit. »

Dans les trois vers précédents c'est Hardement qui parle à Cléomadès et lui rappelle qu'à Chastel Noble il baisa Clarmondine par son conseil ; il lui parle à la 2<sup>e</sup> personne :

« Vous la baisastes...  
A Chastel Noble par mon los. »

Ici la Raison répond à Hardement ; elle approuve le conseil qu'il donna à Chastel Noble à Cléomadès ; mais lui fait observer qu'aujourd'hui l'amour dont Cléomadès est épris, lui commande plus de réserve. La Raison ne parle et ne peut parler du jeune homme qu'à la troisième personne :

. . . . « Car encor n'estoit  
D'Amours saisis ne retenus ;  
Par quoi il est or plus tenus  
A Amours, qu'il n'estoit adont. »

Cette seule remarque doit suffire pour faire reconnaître l'étrange corruption qu'un copiste distrahit ou malavisé a introduite dans les vers que nous avons mis en tête de ce paragraphe. S'il y a eu distraction, je l'attribue à l'impression qui lui était restée du second hémistiche du vers 14431 ; s'il y a eu réflexion, il a sans aucun doute fait continuer le langage de Hardement jusqu'à la fin du vers 14455, et mis un point après *droit*, pour y faire commencer la réplique de la Raison : *Dist Raisons*, etc. ; ce qui, au fond, était moins absurde que ce qu'on en a fait depuis. Mais laissons cela, et bornons nous à rétablir tous ces vers comme le poète les avait certainement écrits :

Dist Hardemens : — « Vous la baisastes  
Le premier jour que la trouvastes  
A Chastel Noble, par mon los. »  
— « Par verité tesmoignier os  
Que vous li loastes à droit, »  
Dist Raisons ; « car encor n'estoit  
D'Amour saisis ne retenus,  
Par quoi il est or plus tenus  
A Amours, qu'il n'estoit adont. »

Je change, comme on voit, *la baisastes* en *li loastes*. C'est probablement changer la leçon du Ms. lui-même ; mais si la correction est certaine, comme elle l'est, le lecteur n'en sera que plus content de voir notre texte débarrassé d'une faute sept fois séculaire. Les observations contenues dans les six derniers vers sont la réponse de la Raison à Hardement, à qui elle ne pouvait pas dire *vous la baisastes* (vous baisâtes Clarmondine), puisque le fait était faux ; mais à qui elle pouvait et devait dire *vous li loastes* (vous conseillâtes à Cléomadès de baiser Clarmondine), fait dont Hardement venait de se vanter (*par mon los*). Je ne comprends pas comment l'éditeur s'est expliqué la confusion des personnes qui résulte du remplacement du verbe *baiser* par *loer* ; car avec le premier il eût fallu : *tesmoignier os qu'il la baisa à droit*.

Vs 14460-62.

« Et qu'il la baisa, ce avint  
Par moi, une moult grant pitie  
K'avoir n'el peüst esveillié  
Si coïement que d'un baisier. »

Ces vers sont si palpablement corrompus, qu'il suffit d'être un peu initié à la paléographie et à la grammaire de la vieille langue (je ne suis pas fort exigeant, comme on voit), pour découvrir à l'instant même la cause du mal et le remède. Il faudra cependant aussi y joindre certaine habitude de la réflexion, et la conviction, que l'auteur savait ce qu'il voulait dire et ne rimait pas au hasard. Dans ces conditions, on apercevra tout de suite que le mot *pitié*, qui cause tout le désordre métrique et grammatical de ces vers, est en même temps étranger à la pensée générale et doit être éliminé ou changé. C'est la Raison qui parle, et qui avoue avoir conseillé à Cléomadès de donner un baiser à Clarmondine, non pas par pitié pour elle, et parce qu'il ne pouvait l'éveiller plus doucement que par un baiser, ni pour éviter toute querelle

(Car de noise n'avoit mestier  
Adont, ains li ert moult contraire) ;

la *pitié* n'a rien à voir dans tout cela, et non-seulement son intervention est des plus ridicules, mais les mots *une moult grant pitié* ne peuvent même pas se ranger convenablement dans la construction : toute la phrase est absurde.

Voilà le mal à peu près mis à nu, en voici la cause. Il y a certains mots dont les abréviations ont pénétré dans tous les Mss., même dans ceux qui en sont le plus exempts, et le mot *partie* est de ce nombre. Il doit cela à sa première syllabe qui isolée, comme préposition, n'était presque jamais écrite en toutes lettres et dont tout le monde connaît la forme abrégée, un *p* avec la queue barrée horizontalement. Il en était de même pour le mot *partie* qu'on écrivait *ptie*, et c'est de ce groupe de lettres que, par inattention, le copiste a fait *pitié*, en y intercalant un *i* pour compléter la syllabe et en suppléant l'accent aigu par habitude. Car quoi que l'éditeur en dise en plusieurs endroits, je n'en suis pas moins convaincu qu'il n'existe ni accents ni apostrophes dans le Ms., à moins que celui-ci n'ait passé par les mains d'un téméraire interpolateur, ce qui serait la chose du monde la plus facile à reconnaître. L'accent sur *pitié* a entraîné après lui celui d'*éveillié*, sur lequel j'aurai à revenir à l'occasion des observations de l'éditeur dans son Errata, page 297 du II<sup>e</sup> vol. (v<sup>s</sup> 269-270). Maintenant écrivons les vers d'Adenès comme ils doivent être lus :

« Et qu'il la baisa, ce avint  
Par moi une moult grant partie,  
K'avoir nel peüst esveillie  
Si coïement que d'un baisier.

La Raison dit : *Par moi une moult grant partie*, parce que Désir, Har-

dement et Avis y étaient aussi pour quelque chose, et qu'elle ne pouvait par conséquent revendiquer le tout pour elle seule. — M. Scheler, en songeant ici à la *Pythie*, a été induit en erreur par son érudition même. Si la Raison, pour avoir donné ce conseil, se qualifiait de *moult grant Pythie*, elle parlerait d'une manière encore plus immodeste qu'impropre.

V<sup>s</sup> 14556. Mettez un point-virgule après *nenil*.

V<sup>s</sup> 14558. La note de l'éditeur sur ce vers prouve une fois de plus que l'on a mal fait de ne pas donner une collation suivie de tous les manuscrits, puisqu'un fragment insignifiant sert ici à rétablir le texte.

V<sup>s</sup> 14566. Desirs, qui forment me looit  
Vous à baiser...

C'est ainsi qu'il faut écrire, et non *abaiser* en un mot; cela est clair même pour celui qui ne saurait pas que *loer*, c'est-à-dire conseiller, est régulièrement suivi de la prép. *à*. Aussi noté par M. Scheler. Cprz. v<sup>s</sup> 14457.

V<sup>s</sup> 14585. Et lors fusson nous departi.

La forme *fusson*, au lieu de *fussions*, se trouve suffisamment expliquée dans Burguy, Gramm. I, p. 257, 224 et 258, etc.; je me contente d'y renvoyer.

V<sup>s</sup> 14594. Et le baisiers que à vous fis...  
Senefle loial amour.

Lisez : *li baisiers*. Comment a-t-on pu accrocher la forme du cas régime *le* au sujet si pettement marqué *baisiers*? Notons l'expression *faire un baiser à quelqu'un*. M. Scheler corrige aussi l'article.

V<sup>s</sup> 14602. Lisez : Sire, moult me doit agréer.

*Moult ne doit* est une faute d'impression évidente.

V<sup>s</sup> 14617. Cis baisiers Amours agréa  
Et à raison, car ce fu drois.

Écrivez *Et à Raison*, en donnant une lettre capitale à ce dernier mot. La Raison est ici un personnage comme l'Amour. Voyez toute la suite des vers depuis 14418. La distraction est un peu forte, surtout quand on devait être averti par ce vilain pléonasme qu'on introduisait dans le texte : *Et à raison* (= de raison ou avec raison?); *car ce fu drois*. J'ajoute, pour les lecteurs distraits, que *Amours* est au datif (*à Amours*) comme à *Raison*, malgré son apparente flexion.

V<sup>o</sup> 14624. J'apprête ma plume chaque fois que j'aperçois des crochets dans le texte. Oui, biffons ce [z] ainsi mis en évidence et mettons simplement un accent aigu sur *lié*, régi par la préposition *à* comme le substantif masc. *cuer* auquel il est joint. Ce n'est pas là une distraction, mais un malentendu. Cprz. v<sup>o</sup> 14200.

V<sup>o</sup> 14663.           Sachiez que bien li ramenbroit  
Des meschiés dont ot eü plus  
Que dire ne vous saroit nus.

Je n'ai ici qu'une virgule ou, si on me le permet, deux virgules à ajouter, l'une après *meschiés*, qui est moins nécessaire en elle-même, que pour faire ressortir l'autre; la seconde après *plus*, indispensable, me semble-t-il, pour que le lecteur sente immédiatement que ce mot doit être accentué plus fortement que dans notre *plus que* ordinaire, le *magis* des Latins, exprimant plutôt l'intensité que le nombre; tandis qu'ici il ne pourrait se rendre que par l'adjectif *plures* ou *numerosiores*, plus nombreux. Cela dit dans le seul but de justifier ma ponctuation un peu insolite, j'écris :

Sachiez que bien li remenbroit  
Des meschiés, dont ot eü plus,  
Que dire ne vous saroit nus.

V<sup>o</sup> 14724. *A chascuns dist*, lisez *A chascun*. M. Scheler.

V<sup>o</sup> 14760-61.       Je vous menrai, si vous voulez;  
Là je le laissai maintenant.

Au lieu du point-virgule après *voulez*, il ne fallait mettre qu'une virgule; mais il est nécessaire de placer aussi une virgule après *laissai*, pour en détacher *maintenant*, qui doit se joindre au futur *menrai*. Malgré la ponctuation vicieuse adoptée, j'en suis sûr, en désespoir de cause par l'éditeur, tout lecteur intelligent sentira le rapport étroit qui existe entre les mots *je vous menrai* et *Là*, et suppléera de lui-même, en achevant la phrase, le corrélatif de celui-ci, où : *je vous menrai là où je le laissai*. Cprz. v<sup>o</sup> 421, 11735, etc. J'ajouterai pour en finir, qu'il n'y a pas d'ancien trouvère qui ne fournisse des exemples de cette ellipse. La force que *maintenant* a ici, est exprimée au v<sup>o</sup> 9527 par *Tout maintenant*, c'est-à-dire à l'instant même, sans différer. On comprendra, j'espère, la nécessité de le faire précéder par une virgule. M. Scheler ne parle pas de *maintenant*.

V<sup>o</sup> 14830.           Dou lie[z] semblant moult vous merci.

Encore des crochets et encore une bévue, *Dou lié semblant*, car c'est

ainsi qu'il fallait écrire avec le Ms., est un régime indirect. Douze vers plus bas, où *liez* est un sujet sing. masc., le Ms. donne lui-même cette forme, preuve que le vieux copiste, en omettant le *z* dans ce vers-ci et au v° 14624, etc., savait ce qu'il faisait. Mais l'éditeur ne s'est pas rendu compte de ces différences.

V° 14940. Et furent à tout son vivant.

M. Scheler propose d'écrire : *Et furent là tout son vivant* C'est un changement ingénieux, mais peu nécessaire.

V° 15010. Et li messagés avant vint.

J'étais assis, il y a une trentaine d'années, au jury d'examen à côté de feu M. de Reiffenberg. On venait de lui apporter une épreuve de son Phil. Mouskès. C'était la feuille où se trouvent les v° 16238-16139 :

Li message, qui furent sage,  
Ont al duc conté lor message.

A l'occasion de l'annotation si nette et si précise jointe par mon savant et spirituel collègue à ces vers : « *Message* est à la fois cause et effet ; c'est le messager et le message même », mais à laquelle il venait d'ajouter pour plus d'explication : « en latin, *nuntius* et *nuntium* » ; j'osai lui faire remarquer que les Latins ne connaissaient pas cette distinction de *nuntius* et *nuntium* comme deux substantifs différents ; que le mot sous toutes ses formes était toujours le même adjectif pour eux, et qu'ils se servaient du masculin *nuntius* dans les deux sens du vieux français *message*. C'est juste, me dit-il, après un instant de réflexion pendant qu'il me regardait bien dans les yeux, et il biffa son latin. Depuis lors je n'ai jamais rencontré ce mot sans me rappeler cette circonstance, et en ce moment même, par un rapprochement involontaire, je me demande si l'éditeur du Cléomadès m'accueillera avec la même bonne grâce et me témoignera la même franche satisfaction, quand je l'engagerai à biffer cet accent aigu qu'il a mis sur le mot *messagés*, et que l'analogie suivie par la langue dans sa formation ne saurait admettre. On corrigera ainsi les v° 15056, 15059, 15362 et 15409 ; mais on comparera en même temps v° 15028, 15044, 15080 et surtout 15695 et 15783, qui auraient dû faire réfléchir l'éditeur.

V° 15052. Conservez la leçon du Ms., c'est-à-dire biffez le *z* avec ses crochets ; seulement mettez un accent aigu sur *lié*, qui est ici le sujet plur. masc. Cprz. v° 15696.

V° 15061. La rime indique qu'il y a une omission ici. Voyez l'Errata de l'éditeur.

V<sup>s</sup> 15120. Certes s'en doit on moult loer.

Le transcripteur a pris ici un *l* pour un *s* long et lu *s'en* pour *l'en*. Il s'agit de Meniadus et de sa belle conduite envers Clarmondine, dont, dit la reine, on doit *le* louer ; l'apposition, *tel roi*, qui suit, aurait dû empêcher cette erreur, d'autant plus qu'avec les inversions, ces reprises sont des plus ordinaires. Certes les anciens disaient aussi, comme nous, *se louer de qq.*, et l'on en voit un exemple un peu plus bas, v<sup>s</sup> 15163 ainsi que v<sup>s</sup> 15801 ; mais dans notre passage le pronom réfléchi est déplacé.

V<sup>s</sup> 15146. *Maintiengno* pour *maintiengne*. Quel livre peut échapper à ces sortes de fautes ?

V<sup>s</sup> 15279. *Si que il l'en savait bon gré*, lisez *saroit*, c.-à-d. de manière qu'il (Meniadus) en saurait bon gré à lui Cléomadès. *Savoit* fausse le sens.

V<sup>s</sup> 15317. Le changement de la leçon du Ms. *d'amour* (*damour*) en *d'onnour* est plus que téméraire, quand seulement sept vers plus haut on venait de lire :

Grans amistiez et grant salus  
Manda Clarmondine la gente,

et qu'on avait encore ici le même mot *amisté* (sic) à côté de *courtoisie*. Le terme *amour* employé dans un compliment d'homme à homme aurait-il paru impropre à l'éditeur ? Comme il s'agit d'une invitation à une fête et du plaisir de se revoir, je le trouve tout-à-fait à sa place. Je ne nie pas qu'on puisse dire *mander moult honnour* à quelqu'un, mais je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu. L'éditeur aurait, lui, dû se rappeler le vers 14979 :

Cléomadès au roi Carmant  
Manda par lettres amour tant, etc.

et comparer aussi le vers 16797.

V<sup>s</sup> 15397. Lisez *Lui à aidier*.

V<sup>s</sup> 15457. « Lisez *porrent*. » M. Scheler ; bien.

V<sup>s</sup> 15577. Que pas recorder me saröie  
La centime part de la joie

M. Scheler corrige : *pas recorder ne saröie*, comme la construction et le sens l'exigent ; *recorder* est rappeler, raconter.

V<sup>s</sup> 15585. La forme *envéoit* paraît suspecte à M. Scheler et il demande s'il ne faut pas écrire *enveioit*. La question ne concerne que l'usage d'Adenès. Celui-ci se rapprochait certainement moins du normand, qui,



dans les composés du verbe *royer*, employait l'*e* simple et écrivait *enveer*, que des autres dialectes, qui préféraient les diphthongues *oi*, *ai* et *ei*. C'est tout ce que je puis en dire ; mais dans tous les cas, à mon avis, l'éditeur aurait mieux fait de ne pas mettre un accent aigu sur l'*e* de *envéoit* ; car quoi qu'il prétende dans ses Notes et Errata, vol. II, p. 295 et 296, cet accent n'a pas de raison d'être.

V<sup>s</sup> 15680. Pour *s'en* l'Errata corrige *sen* ; bien. V. le Gloss. de Burguy, v<sup>o</sup> *Sen* et *Sens*.

V<sup>s</sup> 15713-14. Car bien set que grant joie aroit  
Clarmondine s'ele savoit  
La nouvele qu'il a oïe  
De son pere, moult seroit lie.

J'ai copié ces quatre vers pour que le lecteur aperçoive mieux l'embarras de la construction dans les deux derniers, où les mots *moult seroit lie* ne se rattachent à aucun antécédent et tombent tout-à-fait hors de la phrase. On sent, il est vrai, quelle est la condition qui devrait précéder, mais elle n'y est pas, à moins qu'on ne l'y amène par une autre division de la phrase précédente et par une nouvelle ponctuation qui en détacherait une partie au profit de la proposition qui nous gêne. Je propose donc d'écrire :

Car bien set que grant joie aroit  
Clarmondine, s'ele savoit  
La nouvele qu'il a oïe ;  
De son père moult seroit lie.

En effet *la nouvele qu'il a oïe* est l'expression de la chose en général et complète en elle-même, et *De son père* est en ce qui concerne son père en particulier. Cprz. v<sup>s</sup> 2953, 5770, 6842, 6821, 7189, 16224.

V<sup>s</sup> 15721. Mettez un point-virgule après ce vers ; le *Que* suivant est causal. *Comme avisé*, sujet masculin pluriel, se rapporte aux messagers.

V<sup>s</sup> 15733-34. Mettez une virgule après *entendi* et biffez celle après *La royne* (datif). Le valet dit à la reine ce qu'on l'avait chargé (*rouva!*) de dire.

V<sup>s</sup> 15760. Là il erent agenoillié.  
Les keurt Clarmondine acoler.

C'est-à-dire là où ils étaient agenouillés, elle court les embrasser. Il ne faut donc pas de point après *agenoilliés*. M. Scheler force un peu trop le sens de *Là* (là où) en disant qu'il équivaut ici à aussitôt que. Ce sens ne me paraît être dicté ni par les mots ni par les circonstances.

V<sup>s</sup> 15809-15. « Ce dialogue entre done Ynabele et son fils est mal coupé, » dit M. Scheler, et il en indique brièvement les corrections et l'explique. Pour ne pas être plus long que lui, je me contente d'écrire ici ces huit vers comme ils auraient dû être imprimés :

Quant done Ynabele l'entent,  
Si dist : — « Biaux flex, se Diex m'ament,  
Grandement l'en doit estre miex. »  
— « Si sera il, si m'aît Diex,  
Dame, de ce ne soit douté :  
Il et li sien seront amé  
De moi, et riches les ferai, » etc.

L'éditeur avait écrit : *s'i m'aît Diex* ; l'adverbe *i* était parfaitement inutile. Quand à l'*s* apostrophé, l'éditeur seul sait s'il représente *si* adv. ou *se* conj. Quoi qu'il en soit, le sens n'est pas *si* ou *ainsi Dieu m'y aide*, m'aide en cela ; mais c'est la formule de serment bien connue : Ainsi Dieu me soit en aide, entendue d'une manière générale. Cprz. v<sup>s</sup> 7409.

V<sup>s</sup> 15835. Écrivez *lié*.

V<sup>s</sup> 15856. Voyez l'Errata de l'éditeur.

V<sup>s</sup> 15978.

Et tout li autre estorement  
Estoient si noble et si gent,  
Et si bien fait et si adroit,  
Que on miex faire le povoit.

L'éditeur a écrit *adroit* en un mot comme aux v<sup>s</sup> 5070 et 5079, et vraiment *au plus adroit*, dans le premier de ces passages, semble y inviter ; cependant là même je ne vois pas ce qui empêche de conserver la locution adverbiale primitive *à droit*. Dans notre passage *si bien et si à droit* appartiennent également au participe *suit*. L'éditeur a aussi écrit *faire ne povoit*, quoique le Ms. porte *faire LE povoit*. Pourquoi a-t-il changé cette leçon, qui est certainement celle des deux Mss ? On le devinera, si je dis que le mot qu'il a expulsé n'était pas celui qui le gênait le plus : c'est un innocent qui a été substitué au vrai coupable, à son homonyme, qui se cachait. La justice de l'éditeur a fait une erreur. Si le poète avait écrit en langage plus moderne :

Qu'on *le* mieux faire le povoit,

il n'y aurait pas eu de malentendu, partant plus de coupable : le premier *le*, celui du superlatif, aurait fait reconnaître l'innocence du second. Cprz. ce qui a été dit de cette manière de parler sous les vers 5015 et voyez aussi v<sup>s</sup> 16301-2 et 17954. Il revient sur cette prétendue correction dans

son Errata, où il fait un effort visible pour déclarer après coup qu'elle « n'est pas rigoureusement nécessaire. » Ce qu'il ajoute ensuite pour expliquer et excuser jusqu'à certain point son erreur, ne soutient pas l'examen, comme M. Scheler le démontre en cet endroit. On remarquera cependant que ce savant lui-même a été distrait en citant à l'appui de sa critique deux vers qui prouveraient contre lui, s'il ne les avait pas déjà corrigés ailleurs à leur place. Je soupçonne qu'il les a ajoutés de mémoire sur l'épreuve, puisqu'ils ne sont ni annoncés comme d'ordinaire, ni accompagnés de leur chiffre. Les voici (v<sup>s</sup> 2319 et 2320) :

Qui tant est bele et debonnaire  
Que nature la sot miex faire.

Si le lecteur veut bien retourner au chiffre que je viens d'indiquer, il y verra que ce n'est pas *LA sot miex*, mais *LE sot miex* que ce savant veut lire, et qu'il a voulu écrire ici dans ces vers, ainsi que pour quel motif je ne me suis pas décidément rallié à son opinion. J'ajouterai ici que, si, dans ces sortes de passages, il était permis de s'écarter du Ms., plutôt que de changer *la* en *le* dans le v<sup>s</sup> 2320, je changerais au v<sup>s</sup> 15978 *le* en *les*, en faisant accorder le pronom avec le pluriel *estorement* qui précède :

Et tout li autre estorement  
Etoient si... bien fait....  
Que on miex faire *les* povoit

et en cela je me croirais autorisé par Adenès lui-même non-seulement dans le v<sup>s</sup> 2320 où, selon le Ms., il a observé cet accord, mais encore dans le vers 16302 :

De vestements... de si riche façon  
Que deviser *les* porroit on.

Si le lecteur y voyait quelque disparité dans l'absence de *miex*, il n'aurait qu'à ajouter ce mot. L'essentiel dans tout ceci, c'est qu'on ne confonde pas l'adjectif avec l'adverbe.

V<sup>s</sup> 16006. M. Scheler : « Lisez *ç'affiert*. » Il faut le *c* doux (*ç*), parce qu'il ne représente pas *que*, *ke*, mais *ce*.

V<sup>s</sup> 16049-52. Arréée fu l'arréance  
De la feste, sans oubliance  
Riens qui apartiengne à arroi  
De feste estorée pour roi.

« Le 3<sup>e</sup> vers est défectueux, dit M. Scheler; je corrigerais » :

DE RIEN qu'apartiengne à arroi.

Je crois aussi que la préposition *De* a disparu dans la base du jambage

droit du grand *A* du mot *Arréée*. Si l'on pouvait supposer que *Riens* a aussi été mal lu (je ne parle pas de l'*s* supprimé par M. Scheler, ce qui est indifférent ; mais de tout le mot), il y aurait moyen, me semble-t-il, de se passer de suppléer *De*, en écrivant

Quanke ou Quanques apartiengne à arroi.

L'expression gagnerait même en ampleur, et le subjonctif se ferait sentir dans toute sa force. Si le poète avait écrit *De quanque*, il aurait, selon son usage, employé l'indicatif. Cprz. pour le fond et pour la forme v° 16202-3. Mais est-il croyable que l'éditeur ait écrit *qui* de sa propre autorité sans nous en avertir ? *Riens* et *qui* (*qu'*) plaident l'un pour l'autre.

V° 16137. La variante *devez* pour *devoit* rendrait le passage du langage indirect au discours direct trop brusque.

V° 16174. K'à mon besoing mestier ni eustes.

Ce mauvais vers m'avait beaucoup embarrassé, lorsque, enfin, je m'avisai de consulter l'Errata où j'appris en quoi la difficulté consistait : « Lisez, comme dans le Ms. :

K'à mon besoing mestier m'eüstes. »

J'ai été charmé de voir disparaître cet étrange *n'i* qui s'opposait à tout sens raisonnable. Mais l'éditeur aurait bien fait d'ajouter un mot d'explication pour certains lecteurs, qui pourraient bien ne pas mieux comprendre la nouvelle leçon fournie par l'Errata, que lui ne paraît d'abord l'avoir comprise dans son manuscrit. Le double emploi qu'a l'expression *avoir mestier*, dans le sens d'*avoir besoin* et de *rendre service*, peut tromper ici tout le monde. Voyez la Gramm. de Burguy, I, p. 258. Le vers d'Adenès signifie littéralement : car quand j'en ai eu besoin, vous m'avez rendu service.

V° 16224. Je mets un point-virgule après ce vers. *Demandèrent* (sans régime direct) = quetionnèrent ; — *le premier mot*, absolu et adverbial = dès le premier mot. Je mets aussi une virgule après *tant dit leur a*.

V° 16263. . . s'uns hom eüst C mil ieux  
Se fussent il tout encombré.

Écrivez *Si fussent ils*. M. Scheler : « C'est la conséquente de la prémisse. » Le sens est : encore tous ses yeux auraient trop à faire.

V° 16271-81. Comme ce feuillet du livre est un carton, il est permis de croire que cette stance, qui certes n'est pas des plus élégantes, avait

offensé le goût de l'éditeur et qu'il y avait d'abord fait quelques changements ; à moins que ce ne soient les vers 16313-14 du verso et leur note qui aient exigé un remaniement.

V<sup>a</sup> 16299.            Ele, sans plus, et Clarmondine  
                         Estoient vestues, samblans,  
                         De vestemens simples, plaisans.

Encore une heureuse correction de M. Scheler : « Le sens oblige à lire en deux mots *sam blans*, sans blancs (s. e. *chainses*). Le *sam* n'est pas plus étrange ici que dans *sam plus*, qui se voit parfois. » Les labiales *b* et *p* s'assimilent volontiers l'*n* précédent, et l'*s* de *sans* n'est pas organique ; et il suffirait ici que le vers eût été écrit sous la dictée par quelqu'un qui ne se souciait pas du sens. Les deux virgules qui relèvent *sans plus*, sont fort bien employées ici ; cependant il faut entendre *Ele et Clarmondine*, *sans plus*, c.-à-d. ces deux seulement. Avec la correction de *samblans* en *sans blans* la virgule après *vestues* disparaît naturellement. M. Scheler note aussi en passant qu'il faut lire *vestemens*.

V<sup>a</sup> 16302. Écrivez *porroit* au lieu de *porrait*, et v<sup>a</sup> 16320 *Done* au lieu de *Donc*.

V<sup>a</sup> 16310-12.        Car blanc estoient et ridé  
                         Li chainse, et erent orfroisie,  
                         D'orfrois qui erent esmaillie.

J'aurai encore à parler de ces vers dans mes observations sur l'Errata (vol. II, p. 297) ; mais comme il s'agira là en outre d'un deuxième passage à corriger, pour éviter la confusion, j'examinerai ici ces vers à part, sauf à montrer plus tard quel usage l'éditeur en a fait. Le poète parle des compagnes de Clarmondine, qui étaient bien au nombre de trois cents et ressemblaient à des anges ailés ; car leurs vêtements étaient blancs et artistement plissés (sont-ce pour le poète les plumes et les penne de leurs ailes, ou le mot *enpené*, joint à celui d'*angles*, n'est-il qu'une espèce d'épithète naturelle ?), orfroisiés d'orfrois émailliés. A juger par le texte imprimé et en tenant compte des idées erronées de l'éditeur en paléographie, l'écriture du Ms. est parfaitement correcte, c'est-à-dire qu'il doit y avoir pour quiconque se donne la peine d'ouvrir les yeux :

Car blanc estoient et ride  
Li chainse et erent orfroisie  
Dorfrois qui erent esmaillie.

Voilà, dis-je, ce qu'il y a dans le Ms., ces mots et ces lettres là, mais pas l'ombre d'un accent ni sur *ride*, ni sur *orfroisie*, ni sur *esmaillie*, ni

d'apostrophe après le *D* de *Dorfrois*, et probablement (pour ne pas nier la possibilité d'une exception) aussi sans ponctuation. Je répète que ce texte est tel, que peut l'être le meilleur du XIII<sup>e</sup> siècle, et qu'il n'a besoin que d'être bien lu pour être d'accord avec les règles les plus rigoureuses de la grammaire. Il en est du vieux français écrit à la vieille manière, comme de l'hébreu sans points masorétiques : pour le lire il faut le comprendre. J'ai indiqué le sens de ces vers plus haut ; ajoutons une courte explication des mots. *Chainse* (cprz. chemise ?), robe, substantif masculin, est ici au pluriel et le sujet de toute la phrase. Les adjectifs *blanc*, *ride*, *orfroisie* qui s'y rapportent, sont au même genre, au même nombre et au même cas, et pour ce dernier motif, également sans *s* de flexion. *Esmaillic* est pareillement sujet masculin pluriel. Ce qui donnera pour tout paléographe instruit la transcription suivante avec nos signes diacritiques modernes :

Car blanc estoient et ridé  
Li chainse ; et erent orfroisié  
D'orfrois qui erent esmaillié.

Ce sont là des explications bien élémentaires, je le sais ; mais il importe d'autant plus que quelqu'un se donne la peine de les mettre à la portée de ceux qui en ont besoin. Au reste en faisant le maître d'école je ne fais que mon métier. Finissons en citant ces quatre vers de Partonopeus de Bl., qui ont quelque ressemblance avec les nôtres :

Il pert bien à lor vesteüre  
Que eles n'ont mais d'amer cure,  
N'usent mais blans cainses ridés,  
Ne las de soie à lor costés.

Ici les *blans cainses ridés* sont le régime pluriel. On voit que c'était un vêtement de grande parure. Il ne s'agit ni d'anges ni d'ailes dans le Partonopeus ; mais la comparaison des *anges enpenés* se retrouve quelquefois ailleurs.

V<sup>o</sup> 16313-14. Et i ot petis *rubies*  
De lieus en lieus, et *saphires*.

Ces vers ont été rétablis de main de maître par M. Scheler. Il lui a suffi de reconnaître, dans les deux mots mis en lettres italiques par l'éditeur, le pluriel des diminutifs *rubiet* et *saphirct* et de leur donner un accent aigu. Voyez les Obs. sur l'Errata.

V<sup>o</sup> 16497. *Que lors sire Cléomadès*, etc., faute d'impression pour *lor* (leur) ; M. Scheler ajoute qu'il ne s'agit pas de *lors* adverbe ici.

V<sup>o</sup> 16499.

Conjois les ot la royne  
Forment et ele et Clarmondine  
Et mercié et aparlés  
D'el honnour et des grans bontés  
Que Cléomadès fait avoient, etc.

Voilà d'abord trois participes passés, *conjois*, *mercié* et *aparlés*, dont le premier et le troisième s'accordent par leur flexion avec leur régime pluriel *les*, tandis que le deuxième reste invariable. La mesure du vers et la rime n'y sont pour rien, moins encore l'euphonie, et *merciés* (sic) placé entre deux autres participes avec la même flexion n'eût été qu'une espèce d'attraction toute naturelle. Si la différence résulte de ce que le verbe *mercier* ne se construisait pas avec le régime direct comme les deux autres, ce serait la protestation la plus nette faite d'avance par Adenès lui-même contre les assertions émises par l'éditeur, p. 297 de son Errata, concernant la règle d'accord prétendument négligée par ce poète. Au v<sup>o</sup> 15715-7, avec quatre verbes se construisant avec le régime direct, nous avons quatre fois l'accord parfait :

Les messagiers a honnorés  
Et festiés et aparlés  
Et bel et à point conjois,

et dans les vers mis en tête de ce paragraphe, sur trois verbes nous en avons un qui fait exception, quoiqu'il soit placé entre les deux autres. Si le texte est exact, nous ne pouvons attribuer cette disparité qu'à la différence de régime; et Adenès doit s'être bien sciemment soumis à une règle d'accord dont la place du deuxième participe, entre le premier et le troisième, aurait peut-être pu lui permettre de s'affranchir, comme je me rappelle que Cicéron, dans un cas semblable, l'a fait en son latin : *Consulis est salutari, assurgi, deduci*, où *assurgi*, qui régit le datif, se trouve, par attraction, construit de la même manière que les verbes *salutari* et *deduci*, qui régissent l'accusatif. Si j'avais sous la main quelques exemples du verbe *prier* ou de tout autre se construisant également avec la préposition *à*, et exactement placés dans les mêmes conditions que j'ai signalées ici pour le verbe *mercier*, je me laisserais peut-être entraîner à examiner un instant la question que j'ai constamment écartée jusqu'ici, à savoir si la grammaire d'Adenès ne se montre pas déjà, dans l'emploi des participes de pareils verbes, aussi rigoureuse que celle du français moderne. On sait que celui-ci n'a que le seul verbe *obéir* dont le passif se soumette à la règle d'accord, quoique, à l'actif, il se construise avec *à* (*obéir à qq.*). J'y joindrais volontiers le verbe *répondre*, ne fût-ce que pour consacrer le souvenir de la double liberté dont usa Bacot de Romans lorsque, il y a une

quarantaine d'années, dans le parlement français, il proclama l'axiome :  
*que toute plainte portée devant un tribunal ne peut être RÉPONDUE que par  
un jugement.*

V<sup>o</sup> 16547. Et en porteront le merite.

Il n'y avait pas plus de raison pour écrire *en porteront* ici en deux  
mots, qu'au v<sup>o</sup> 16550. Cprz. v<sup>o</sup> 2521.

V<sup>o</sup> 16553-5. Ne sont ne avisé ne sage  
Cil qui maintiennent tel usage ;  
Mais je ne l'amet à nului.

Le sens de ce dernier vers, aussi bien que de sa variante dans le Ms.  
7559,

Mes revelé n'est à nului,

m'avait paru passablement obscur à la première lecture. Je connaissais le  
verbe *reveler* dans sa double acception de dévoiler, découvrir et de se  
rebeller, mais ces interprétations ne m'expliquaient pas la pensée du  
poète; quant au verbe *ametre*, je n'en ai connu que plus tard la valeur par  
une communication de M. Scheler, et par l'emploi que j'en ai vu fait coup  
sur coup dans plusieurs documents liégeois du XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle. Dans  
une charte de 1288 : *Dou fretin ki fu fais en Chok* (quartier de la ville de  
Liège) *à la maison, dont on les ametoit et amet*. Dans une autre de 1352 :  
*Se ilh astoit nul varlet ki ametiste nus maistre de follerie*, etc. (1). Dans  
Jean de Stavelot, p. 440 : *Ilh l'y amettoit qu'elle avoit pris unck pot de  
keute*. De même Jean d'Outr., L. III, p. 8. *Je n'ay culp à chu que ly roy  
m'amet*, etc. J'y trouve même le substantif *amiese* (une ou deux fois  
*amize*) : *condamné.... à cause de la amiese de la mort et ocision*, etc. Le  
sens d'inculper du verbe *ametre* ou *amettre* est manifeste dans ces  
exemples. On y voit aussi qu'il se construisait de deux manières : *ametre*  
(accuser) *quelqu'un de quelque chose* et *ametre* (imputer) *quelque chose à  
quelqu'un*. C'est cette dernière construction qu'emploie Adenès. Le vers  
de notre texte signifie donc : Mais je ne l'impute à personne, je n'en  
accuse personne, à savoir de maintenir tel usage. Jean de Condé termine  
son *Dit des lus*, etc., par une protestation semblable quoique tout à la fois  
un peu provoquante :

Mais je n'en ai nommé nului,  
Et qui veut, si le traie à lui.

(1) J'ai copié ce texte sur la charte même, mais il est fautif : il faudrait régu-  
lièrement *nus varles ametist nul maistre*. Cette charte est cependant originale.



Le vers d'Adenès forme une parenthèse, ce qui explique peut-être l'expression peu nette de la variante; car elle est certainement gênée, et le poète a eu raison de la changer dans la révision de son livre. L'omission du sujet de *n'est revelé* (le maintien de tel usage) est dure, et la signification du participe en devient obscure. Je prends cependant *revelé* dans le sens d'une opposition, d'une querelle, d'une attaque: objecté, reproché, imputé; et de cette façon les deux vers diront la même chose, mais celui de la variante ne serait qu'une énigme sans celui du texte.

V<sup>o</sup> 16602. « *Mesprist* (défini); lisez *mesprist*, comme l'exigent la rime et la grammaire. » M. Scheler.

V<sup>o</sup> 16719. Mettez avec M. Scheler un point-virgule après ce vers.

V<sup>o</sup> 16782-4.            En cloches vers et en sambues  
                          A escuciaus de riche ouvraigne  
                          Semez, fais des armes d'Espagne.

Pour rendre ce passage intelligible, M. Scheler propose d'intervertir les deux premiers mots du dernier vers (: *Fais, semez*, etc.). Je me suis contenté de mettre une virgule après *semez*. Le sens est : à petits écus faits des armes d'Espagne, semés (distribués de lieux en lieux comme v<sup>o</sup> 16514 et 17062). Les sambues étaient parsemées de petits écus portant le blason d'Espagne.

V<sup>o</sup> 16785. Il me semble qu'une virgule après ce vers suffirait.

V<sup>o</sup> 16920 porte par erreur le chiffre 15920. Je voudrais, au v<sup>o</sup> 16919, mettre un point-virgule après *Cléomadès* et après le v<sup>o</sup> 16921, une virgule.

V<sup>o</sup> 16958. Lisez :     Cele ne mist pas en oubli.

C'est-à-dire elle n'oublia pas celle-ci (Argente); et ainsi M. Scheler.

V<sup>o</sup> 16979. Je préférerais encore ici *en mi* en deux mots : il diffère d'*emmi* comme *plus tôt* de *plutôt*.

V<sup>o</sup> 17006. Nous avons déjà parlé de *qui* régime direct masculin sous le v<sup>o</sup> 3458.

V<sup>o</sup> 17052-55.            Palefroi de si grant value  
                          Que estre povoit palefrois  
                          Avoit; et s'estoient d'orfrois  
                          Riches, ce k'au frain aferi.

Je crois qu'il faut écrire *et si estoit d'orfrois riches ce k'au frain aferi*, de manière que *ce k'au frain aferi* figure comme sujet du verbe *estoit*, et le

sens sera : tout ce qui appartenait au frein était de riches orfrois. Le pluriel *estoient* n'a pas de sujet. *D'orfrois riches* ne peut par lui-même en tenir lieu, et *li palefroï estoient d'orfrois riches* est absurde. La virgule que l'éditeur a mise après *riches*, pourrait, si nous lui donnons la valeur d'un double point, inviter à prendre *ce qu'au frain aferi* dans le sens de ce que nous lisons au v<sup>s</sup> 17068 :

C'est chose qui aferissoit ;

mais on ne pourra jamais expliquer *s'estoient d'orfrois riches* comme une proposition absolue et indépendante. Quand le poète dit au v<sup>s</sup> 17067 :

Li poitraus le frain ressamblloit,

il était bien persuadé sans doute qu'on avait compris que ce frein *estoit orfroisié d'orfrois*, comme il s'exprime v<sup>s</sup> 16311-12. Je m'entends sur ces petites choses, parce que je me convains de plus en plus que beaucoup de lecteurs n'en tiennent pas compte.

V<sup>s</sup> 17112. Écrivez *Itant* (= *autant*) en un mot; aussi noté par M. Scheler.

V<sup>s</sup> 17136-44. Je suis obligé de transcrire ces neuf vers d'une suite, parce qu'il n'est pas possible d'en retrouver le sens, que l'éditeur a complètement bouleversé, sans corriger d'abord la ponctuation et peut-être aussi sans rétablir l'ordre des vers, qui paraît pareillement avoir été interverti. Je copie le texte de M. V. Hasselt :

	Galdas des Mons s'ert embatus
	Avoec eles, qui moult savoit
	De bien, pour ce les conpaignoît.
	Dames erent de bon affaire
	Done Ynabele et Bien-doit-plaire.
† h.	L'une lés l'autre chevauchioient,
† a.	Après cele route sivoient.
	De II rois adestrées furent
	Qui par raison faire le durent.

D'après cette ponctuation, le quatrième vers : *Dames erent de bon affaire*, qui n'est évidemment dit que de Marine et d'Argente qui précèdent, se rapporterait à Ynabele et Bien-doit-plaire qui suivent. Les deux vers qui viennent après celui où ces reines sont nommées, doivent s'entendre d'elles, et la construction doit continuer sans point. Mais ces deux vers ont été transposés, et il faut placer le second avant le premier; car *cele route* (cette troupe) désigne le groupe formé par Marine, Argente et Meniadus qui marchait immédiatement avant les reines et ne peut en être séparé par la

circonstance tout incidente *L'une lés l'autre chevauchioient*. J'ai marqué l'ordre de ces vers en marge à gauche au moyen des lettres *b* et *a*, comme les anciens copistes avaient coutume de corriger ces sortes d'erreurs ; malheureusement nos transpositeurs modernes ne comprennent pas toujours ces rectifications. Il ne me reste plus qu'à écrire ici ces neuf vers de manière à les rendre intelligibles à tout le monde :

Galdas des Mons s'ert embatus  
Avoec eles, qui moult savoit  
De bien, pour ce les compaignoit ;  
Dames erent de bon afaire.  
Done Ynabele et Bien-doit-plaire  
Après cele route sivoient ;  
L'une lés l'autre chevauchioient.  
De .II. rois adestrées furent,  
Qui par raison faire le durent.

Je fais remarquer en passant qu'*adestrer* prend ici le sens général d'accompagner, car l'un de ces rois était probablement seul à *destre*, l'autre à *senestre*. Cprz. v<sup>s</sup> 16650, 17069-17072 et 17157-8.

V<sup>s</sup> 17178.

Pou vaut semers sans recueillir  
Et bien oyr sans retenir.  
Cil qui ot et voit et retient  
As poins de haute honnor se tient.

C'est la leçon du Ms. n° 7539, préférée par l'éditeur, parce que dans son Ms. ordinaire, le n° 175, le deuxième vers n'offre pas de sens, dit-il, et qu'il y manque une syllabe. Voici cette variante : *Et pouvoir sans retenir*, qui ne diffère, comme on voit, de l'autre leçon que par un seul mot, *pouvoir* substitué à *bien oyr*, et qui méritait par conséquent d'être examinée de plus près, pour découvrir, si possible, la cause de cette différence et, qui sait ? l'origine commune des deux écritures, peut-être même le moyen d'améliorer réciproquement l'une par l'autre. Car, je l'avoue, dans la leçon préférée, l'adverbe *bien* m'est passablement suspect et me paraît provenir plutôt d'un copiste que du poète. Ensuite, en décomposant le mot *pouvoir* j'y trouve les deux éléments *pou* et *voir* qui n'ont besoin que d'être séparés en deux mots distincts pour avoir le droit de revendiquer leur place dans le vers d'où on les a expulsés. La seule question qu'il y ait à résoudre est celle-ci, si dans la forme corrompue *pouvoir*, la seconde syllabe représente le verbe *voir* (*véoir*) lui-même ou si, par une corruption ultérieure, elle est née du verbe *oyr* que, pour mieux parler aux yeux, j'écrirai *oir* (*ôir*). Sous le rapport du sens et sous le rapport de l'orthographe ils ont les

mêmes titres, comme ils figurent côte à côte dans le vers immédiatement suivant :

Cil qui *ot* et *voit* et retient,

dont, sans cette association, l'expression serait moins complète. La question à résoudre, dis-je, serait si le poète avait écrit, avec le verbe *véoir* :

Pou vaut semers sans recueillir  
Et pou véoir sans retenir,

ou, avec le verbe *oyr* : Et pou oir sans retenir.

J'ai expulsé *bien* en le remplaçant par *pou* ou plutôt, ayant à choisir entre deux variantes, l'une du Ms. n° 7539, l'autre du n° 175, j'ai préféré la dernière. *Pou* se défend par la corruption même du mot *pouvoir*, qui serait inexplicable sans lui, et j'y vois une heureuse reprise de l'intonation du premier vers. Il est tellement dans le sens, que, s'il n'était pas exprimé, il faudrait le sous-entendre. *Bien* ne paraît être là que pour compléter la mesure du vers qui, doit avoir été dérangée dès les premières copies. De plusieurs suppositions probables qui se présentent pour expliquer le dérangement de ce vers, je n'en exposerai qu'une. En admettant qu'Adenès avait rédigé le vers de l'une des deux manières que nous venons d'indiquer : *Et pou véoir sans retenir* ou *Et pou oir*, etc., il n'y aurait rien d'étrange à ce qu'un copiste, voyant ensuite, un vers plus loin, les deux verbes *véoir* et *oir* associés ensemble (*ot et voit*), eût cherché à suppléer dans le vers précédent celui des deux verbes qui semblait y manquer. La tentative n'était pas sans difficulté, parce que le vers avait déjà ses huit syllabes ; et elle pouvait n'aboutir qu'à procurer au correcteur le plaisir de substituer, s'il y tenait, l'un verbe à l'autre. Maintenant supposons encore (car on ne s'arrête pas facilement dans cette voie) que sa copie portait les traces de ces essais, ou qu'un second copiste avait devant lui les deux écritures différentes, et il sera facile de comprendre comment par des confusions successives, en faisant la part de l'ignorance de l'un ou de l'autre de ces scribbes, les mots *pou véoir* ou *pou oyr* ou *oir*, tour à tour écrits, grattés, transposés, séparés et réunis se sont trouvés amalgamés en celui de *pouvoir* dans le Ms. de l'Arsenal, si l'orthographe de la note de l'éditeur est exacte ; car au v° 1227 nous trouvons *pouvoir* et v° 5168 *pouvoir*, etc. On peut faire remonter ces tâtonnements jusqu'au brouillon d'Adenès même, si l'on veut ; mais *bien* est une rectification métrique postérieure. Comme cet adverbe s'attache nécessairement à *oyr*, il faut prendre *bien oyr* dans un sens tout physique, fort restreint et un peu forcé, pour qu'il ne semble pas être en contradiction avec *sans retenir* ; car s'il m'est permis de parodier un vers magistral Boileau :

Ce qu'on a bien oui se retient aisément.

Je soupçonne que le copiste qui a le premier éliminé définitivement *pou*, est aussi celui qui l'a remplacé par *bien*, et qu'il a en même temps cru avoir ses raisons pour ne pas préférer *veoir* à *oyr*; ce dernier verbe étant incontestablement mieux en rapport avec *retenir*. Si le lecteur trouve qu'une partie au moins de ces conjectures ne sont pas sans vraisemblance, il admettra aussi peu que moi, j'espère, que la dernière rédaction du poète ait jamais pu être

Véoir, oyr sans retenir ?

Comme il y a ici une comparaison, la conjonction *Et* est indispensable.

A propos de l'observation que je viens de faire que, logiquement et aussi dans l'usage commun de parler, *oir* s'associe plus commodément avec le verbe *retenir*, que ne le fait *veoir*, j'ajouterai que je me souviens d'avoir lu la sentence d'Adenès en cet endroit, exprimée à peu près dans les mêmes termes par Baudouin ou Jean de Condé, et que j'ai remarqué alors que l'un des verbes mis ici en concurrence ne se trouvait pas dans de Condé. Je suis fâché de n'avoir pas annoté le passage qui pourrait peut être confirmer mon opinion. — M. Scheler s'est contenté de rétablir le vers d'après le Ms. de l'Arsenal. « Il ne fallait pas, » dit-il à M. V. Hasselt, « pour la chute d'une lettre, recourir à l'autre manuscrit. Je lis le second vers ainsi :

Et pou (s. e. vaut) veoir sans retenir. »

Par *recourir* ce savant entend emprunter la leçon; car, j'en suis certain, il voudrait comme moi, que partout, dans toutes les occasions les deux Mss. eussent été consultés, ainsi qu'il en avait donné l'exemple dans son de Condé.

V<sup>s</sup> 17255. L'Errata fait avec raison effacer la virgule à la fin de ce vers.

V<sup>s</sup> 17245.           Ne demandez pas s'il ot joie  
                      Là où vit tel gent espouser  
                      Et errant après coronner  
                      Comme li preus Cléomadès  
                      Et Clarmondine.

Le sens est : Ne demandez pas, c'est-à-dire ne doutez pas, s'il y eut joie là où l'on vit de si grands personnages se marier et être couronnés le même jour. Mais le texte est à corriger. Au deuxième vers, par le même oubli de l'ancien usage de mettre elliptiquement *là* seul pour *là où*, dont nous avons déjà parlé sous le v<sup>s</sup> 14760-61 et ailleurs, l'éditeur a ici non-seulement mal saisi la construction, mais, ce qui est moins pardonnable,

corrompu le texte pour arranger la phrase à sa manière. En méconnaissant l'ellipse principale, il doit avoir été fort embarrassé de savoir ce qu'il ferait de *s'il ot joie*, autre ellipse, où nous suppléons la particule *i* (*y*) pour en faire une proposition impersonnelle. Je ne sais s'il est parvenu à se contenter en changeant dans le vers suivant *Là on en Là où* ; mais cela me paraît impossible, parce qu'il a du moins dû se demander quel sujet il donnerait au verbe *vit*, après lui avoir enlevé *on* qui était son sujet naturel. Ce sont là de petites difficultés dont il ne s'est pas soucié et qu'il a laissées à résoudre à l'intelligence du lecteur. Il est seulement fâcheux qu'il lui ait aussi laissé à deviner la falsification qu'il avait introduite dans le texte ; car la substitution tacite de *où* à *on* n'est pas autre chose. Heureusement M. Scheler et moi n'y avons pas été pris ; mais l'éditeur a lui-même une fois fermé l'œil sur cet *on*, v<sup>s</sup> 16323 :

Savoir poez que bon fist estre  
Là on pot tel chose esgarder.

V<sup>s</sup> 17268. J'aurais dû renvoyer à cette variante *diffence* pour *différence*, lorsque, sous le v<sup>s</sup> 7007, j'ai parlé de l'abréviation du futur *demorera*.

V<sup>s</sup> 17526. La virgule après *coronnerent* est contraire à la texture de la phrase. Cprz. M. Scheler.

V<sup>s</sup> 17347.                    Cil qui au roi donner devoient  
L'aigue pour ses mains alaver.

Nous avons déjà vu tant d'exemples de la réunion des prépositions *pour* et *à* devant un infinitif, v<sup>s</sup> 5550, 7866, 11882, etc., qu'il n'y a pas de lecteur, qui puisse hésiter un seul instant à écrire de même ici : *L'aigue* (l'eau) *pour ses mains à laver*. Quant à l'explication que j'ai donnée de cette manière de parler, j'ai la confiance qu'on reconnaitra qu'elle s'impose d'elle-même impérieusement à son esprit en cet endroit.

V<sup>s</sup> 17528. Cet [*et*] mis ici entre crochets ne serait-il pas tout simplement un peu obscurci dans le Ms. par l'initiale ornée du v<sup>s</sup> précédent.

V<sup>s</sup> 17648. *Lors sont alés droit là*, etc. Il fallait *alé*, sujet pluriel.

V<sup>s</sup> 17651.                    Pour à lendemain espouser.

Ce vers pourrait prêter matière à une longue discussion, si je n'avais pas déjà précédemment touché à quelques-unes des questions qu'il renferme. L'orthographe *lendemain* a été examinée et désapprouvée sous le v<sup>s</sup> 1519 et ailleurs ; l'emploi absolu et sans régime du verbe *espouser* a été

noté sous le v<sup>s</sup> 6464; l'infinitif précédé de *pour* ou *pour à* nous a également occupés plusieurs fois. Pour autant ma besogne doit se trouver abrégée ici. Malheureusement il se présente en cet endroit une question préalable, celle de savoir si les cas que nous offre le v<sup>s</sup> 17651 sont absolument semblables aux précités, et si par conséquent nous pouvons les décider d'après les mêmes principes. La difficulté n'existe que pour les trois premiers mots; pour *espouser*, la parité, c.-à-d. l'absence de régime est manifeste, à moins que nous ne lui en donnions un en écrivant par conjecture :

Pour la l'endemain espouser ;

ce qui résoudrait en même temps toutes les autres questions. Je ne demanderais pas mieux ; mais j'espère arriver au même résultat par un moyen plus facile et sans chercher à donner au verbe *espouser* un régime dont il pouvait bien certainement se passer du temps d'Adenès, à en juger par les deux exemples que nous venons de confronter et qui se défendent mutuellement ; auxquels on peut encore joindre v<sup>s</sup> 17231 et 17245. Je ne propose aucun changement à la leçon du Ms. ni même au texte de l'éditeur, si ce n'est une autre division des mots, que celui-ci a fractionnés et recomposés d'une manière fort peu intelligente. Se rappelant qu'on lui avait reproché d'avoir écrit *agas, pour... agarir*, etc., il a voulu profiter de la leçon et distinguer à son tour la préposition *à*, quand c'était le contraire qu'il aurait dû faire, en écrivant plutôt :

Pour al endemain espouser.

De cette façon tout eût été régulier, et le mot *endemain* n'était pas seulement débarrassé de son *l* postiche, mais celui-ci même, dégagé de toute aspostrophe, redevenait ce qu'il a toujours été une partie intégrante du datif sing. de l'article, *al = el = au*. *Al* a même dans notre vers sa place d'autant mieux marquée, qu'anciennement son emploi, avec les noms de temps, était plus ordinaire que celui des autres formes. Cprz. *Al demain* cité sous le v<sup>s</sup> 1519, et Quatre l. d. Rois, *Al nuefine an*, *Al trente selme an*, etc., etc.

V<sup>s</sup> 17655.

Tost fu cele nouvele alée  
Par la cité. Forment agrée.  
Tous ceaus qui parler en oient  
Ce mariage moult looient,  
Et moult fu à chascun plaisans.

J'avais quelque doute sur la justesse de cette ponctuation et j'allais proposer de changer le point au milieu du deuxième vers en point-virgule

ou même en une simple virgule, en laissant tout le reste comme il est. Je vois maintenant que l'éditeur la modifie encore autrement dans son Errata, p. 305, où il dit que le point qui termine le deuxième vers doit être transporté après le troisième. Une partie de la difficulté nait pour moi du doute si, au troisième vers, *en* doit se rapporter à *cele nouvele* ou à *ce mariage*, et particulièrement, si Adenès a pu dire *ouïr parler d'une nouvelle*, comme certainement il a pu dire *ouïr parler d'un mariage*; car la place du mot ne fait rien au rapport. On dit communément *ouïr une nouvelle*. Je serais ainsi assez disposé à conserver le point après *agrée*, en mettant une virgule au milieu du vers, mais la forme-régime *Tout ceaus*, qui dépend d'*agrée*, s'y oppose. Faut-il lire *Tout cil*, et au v<sup>s</sup> suiv. pour *Ce*, *Le* ou *Cel*? Cprz. v<sup>s</sup> 73.

V<sup>s</sup> 17729-33.      Et pense bien que il fera  
Partie de ce qu'il vorra.  
A Clarmondine l'a moustré,  
Cui la chose vint moult à gré  
D'ainsi que moustrée li ot.

La ponctuation de ces vers est inexacte dans le texte, où l'éditeur a mis un point après *à gré* et une virgule après *moustrée li ot*, quoique ce soit ici proprement qu'il devait marquer la fin de la phrase. Cprz. M. Scheler. — *Partie* c.-à-d. beaucoup. De même dans les vieux écrivains thiois *deel* et *stuc* (*stic*) marquent souvent une grande partie. — *Moustrer* est expliquer. — *D'ainsi que*, comme, se dit du temps et de la manière. — Puisque j'en suis à faire ces remarques, j'ajouterai que quelques vers plus haut (17719-20) :

C'est que vous vous veuilliez pener  
De li hautement marier.

On doit noter la forme *li* comme régime direct féminin d'un verbe, ce que je ne saurais justifier en lui-même, et que j'attribue ici à l'influence de la préposition *de* qui précède immédiatement le pronom. C'est une espèce de confusion de deux constructions, comme si l'on avait voulu dire : *veuilliez vous pener de li* et *la hautement* (royalement) *marier*. J'ai déjà fait la même remarque à l'égard de *pour* suivi d'un verbe, v<sup>s</sup> 10197 et ailleurs. J'y appelle de nouveau l'attention des philologues.

V<sup>s</sup> 17876-8. Je crois qu'il faut écrire ces vers en les ponctuant comme suit :

C'ert bien chose à esmerveillier,  
Que des joiaus que je devise,  
Nul ne les voit qui ne les prise.

Le sens est : « C'est une chose étonnante que, pour ce qui est des



joyaux que je décris, personne ne les voit qui ne les vante. » J'ai déjà signalé plusieurs fois cet usage de la préposition *de* (*des joiaus*) dans le sens de *en ce qui concerne*, *pour ce qui regarde*, *par rapport à*, etc. Cprz. v<sup>s</sup> 2952, 15714, etc. L'étonnement du poète naît de ce que, contrairement à ce qui arrive pour toutes choses, qui plaisent plus aux uns qu'aux autres, ces joyaux plaisent également à tous. — *Nul*, j'écris *nus*; cprz. v<sup>s</sup> 5584.

V<sup>s</sup> 17958-45.

Adès aloit en grandissant  
La feste en joie et en honnour,  
De plus en plus, de jour en jour.  
De festiier, de caroler,  
Et de plenté de dons donner  
A ceaus qui tenu en estoient,  
Cil qui honnour faire devoient  
N'el metoient pas en oubli.

La moitié de ces vers ne sont que du galimathias, où ceux qui devaient faire honneur, donner *chevaus*, *palefrois*, *deniers*, *dras d'or*, etc. (v<sup>s</sup> 1796-3), et ceux qui étaient *tenu* (! Je note le mot pour dénoncer plus tôt la faute) de recevoir ces dons, sont étrangement confondus. Heureusement le remède n'est pas loin, et pour le lecteur habitué à tenir compte de la valeur des cas des pronoms, il se présente de lui-même. Ai-je encore besoin de le dire? Le mot corrompu et corrupteur est *le qui* du deuxième vers, et celui qui doit le remplacer, n'est autre que le régime indirect plur. du même relatif, *cui*, forme dont en d'autres endroits encore (v<sup>s</sup> 5342, 5458, etc.), nous avons vu qu'il a usurpé la place; ce que j'attribue à leur prononciation presque semblable. J'écris ainsi, en rectifiant aussi la ponctuation :

Adès aloit en grandissant  
La feste en joie et en honnour  
De plus en plus de jour en jour.  
De festiier, de caroler,  
Et de plenté de dons donner  
A ceaus cui tenu en estoient,  
Cil qui honnour faire devoient  
Nel metoient pas en oubli.

C'est-à-dire, sans inversion : et ceux qui faisaient les honneurs de la fête, n'oubliaient pas de distribuer des présents à ceux auxquels ils étaient tenus de le faire; et non pas à ceux qui en étaient tenus.

V<sup>s</sup> 18024. *De par lui le fist presenter*, comparez v<sup>s</sup> 2187-8.

V<sup>s</sup> 18181. Voyez l'Errata de l'éditeur.

V<sup>s</sup> 18208. *Graindre*. Pour cette forme de sujet du comparatif, au lieu de

celle de régime *grignour*, comme pour *mieudre*, à la place de *millour*, qui a été signalé sous le v° 1080, voyez Burguy, Gramm. I, p. 102-6.

V° 18330. D'el honnour, d'el humilité.

Mauvaise orthographe déjà condamnée sous le v° 392 et ailleurs.

V° 18407. Voir l'Errata de l'éditeur.

V° 18475. Moult fu douce la compaignie  
De gent de tous biens si garnie  
Que il endui ensamble estoient ;  
Se à souffrir en avoient  
Pour garder foi et loyauté, etc.

Ces vers sont encore une fois misérablement corrompus par l'inhabilité du copiste et par l'inattention de l'éditeur, qui nous avertit cependant que « le dernier » (dans ma citation l'avant-dernier) « est évidemment défectueux ; » mais ce n'est pas là ce que j'appelle de l'attention. L'attention du philologue ne doit pas s'arrêter à la superficie des mots, mais embrasser en même temps la pensée et la phrase, ce que celle de l'éditeur est loin d'avoir fait ici. Au lieu de commencer par chercher à comprendre la pensée du poète et à saisir la suite de ses idées dans le texte qu'il avait devant lui (celui du Ms. 175, qui est excellent et qu'il ne fallait que bien lire), ayant eu la bonne (ou la mauvaise ?) fortune de rencontrer un vers qui lui paraissait « défectueux, » plus une de ces rares (oui, trop rares !) variantes dont il lui a été permis d'orner le bas de ses pages, et ayant peut-être déjà aussi, comme cela arrive, pressenti vaguement la correction qu'il nous propose ensuite, il a, pour me servir des termes les plus bénins, négligé le principal pour l'accessoire, ce qui était utile, pour ce qui ne l'était pas. Voici le reste de sa note : « On lit » (dans le Ms. 75395) :

. . . . . « si garnie  
« Comme il de tous honnours estoient,  
« Car sanz nul defect en avoient. »

« Peut-être le second vers (ici le dernier) doit-il s'écrire ainsi :

« Car à souffisance en avoient. »

Cette conjecture si laborieusement amenée et la ponctuation qu'il a donnée à tout le passage prouvent, ainsi que je l'ai dit, qu'il n'a pas eu soin de chercher à comprendre et n'a réellement pas compris la pensée et le langage de l'auteur, qui n'aura plus rien d'obscur pour personne dès que j'aurai rétabli la véritable leçon du manuscrit. Cela ne me coûtera pas un voyage à Paris ; le texte imprimé me suffira : je n'y ai qu'une lettre et un point à changer. Au fait donc !

Moult fu douce la compaignie  
De gent de tous biens si garnie  
Que il andui ensemble estoient ;  
Se à souffrir eü avoient  
Pour garder foi et loyauté,  
Bien leur avoit guerredonné  
Amours, pour cui l'avoient fait ;  
Car je puis bien dire entresait  
C'onques gent tant ne s'entr'amerent  
Qu'il firent, tant com il durerent.

J'ai écrit *eü* pour *en* comme il y a dans le Ms., j'en suis sûr, sauf le tréma, qu'il n'a pas, j'en suis sûr aussi, parce que les vieux Mss., quoi que l'éditeur ait l'air de l'ignorer, ne contiennent point cette béquille et parce qu'avec elle la culbute qu'on a faite sur *eu* serait plus inexplicable encore qu'elle n'est déjà. Ensuite j'ai effacé le point qu'on avait mis après *loyauté* et qui séparait violemment les deux membres d'une période des plus nettement marquées.

Ajouterai-je encore une espèce de traduction de tout le passage? Pourquoi pas? puisque je n'écris pas pour des savants, et que je vois ceux-ci mêmes souvent se heurter à de minimes difficultés. Traduisons donc (il s'agit des heureux jours que coulèrent ensemble sur le trône après leur mariage Cléomadès et Clarmondine): « Moult fut douce la société de personnes aussi remplies de toutes les bonnes qualités que eux deux l'étaient, l'un comme l'autre. S'ils avaient eu à souffrir pour garder leur foi et leur loyauté, l'Amour, pour qui ils l'avaient fait (pour qui ils avaient tant souffert), les en avait bien dédommagés. Car je puis assurer certainement que jamais deux personnes ne s'entraînèrent autant qu'eux firent aussi longtemps qu'ils vécurent ou, comme Adenès s'exprime *durerent*. »

Et la variante du Ms. 7539, me demandera-t-on, qu'en faites-vous? Je l'abandonne à l'éditeur ainsi que sa conjecture. La variante peut cependant être utile pour l'appréciation des Mss. Je la regarde comme ayant conservé la première rédaction du poète, qu'il a changée ensuite, parce qu'il a senti que, après *tous biens*, les mots *tous honnours* et *sans nul défaut* n'étaient qu'une mauvaise redite et du verbiage. Il serait à souhaiter que quelque paléographe instruit fit de la comparaison de ces Mss., l'objet d'un travail spécial. M. Scheler corrige le passage comme moi, sans être aussi long; mais mon but ne me permettait pas d'être plus bref.

V<sup>s</sup> 18555.

Or me doinst Diex que à leur gré  
I aie ma paine emploie.

Voilà quelle devait être l'écriture du second vers, c.-à-d., comme nous

écrivions, *Y aie*. « Le typographe a imprimé *l'aie* », dit M. Scheler. Je crois pouvoir ajouter sans être accusé de méchanceté, que le typographe se souvenait probablement qu'en certain autre endroit on s'était égayé de cette même initiale *I* mal à propos isolée par lui : Chat échaudé craint l'eau froide. Mais ici le rapport de l'adverbe *Y* était trop bien déterminé pour qu'il fût permis de le méconnaître. Au v° 18181 on l'a deviné un peu tard.

V° 18539.

Dont me couvient bien aviser  
En ce que on ne puist trouver  
Fourme me voie qui enseigne  
Riens nule qui leur nons apraigne  
A ceaus qui querre les vorront.

Le poète ne veut pas qu'on puisse trouver dans ses vers la moindre marque ni trace qui fasse connaître les noms des dames *qui lui commandèrent à faire ce livre*; seulement il les met en acrostiche. C'est un jeu d'esprit et de patience familier aux trouvères et pas moins aux poètes thiois de cette époque. C'est presque toujours la même formule; mais ici dans Adenès il s'est glissé une vilaine faute d'impression dans le vers 18541 où, au lieu de *Fourme me voie*, il faut écrire *Fourme ne voie*, manière ni moyen, littéralement : ni chemin. Aussi noté par M. Scheler.

V° 18556.

A Diex ! tant parfont à amer !

Écrivez *par font* en deux mots, et comparez v° 4089, ainsi que l'Errata de l'éditeur, tome II, p. 298, v° 460, où il diffère d'opinion avec moi.

V° 18569. Je profite de la note de l'éditeur pour faire à mon tour une observation sur l'*N* initial de ce vers. Est-il bien certain qu'il soit dans le Ms. et dans les deux Mss. ? Je ne le crois pas; mais s'y trouvât-il, on n'en serait pas plus autorisé à l'attribuer au poète. Pour qui connaît l'habitude de ceux qui arrangeaient ces *nugae difficiles*, au moyen-âge, l'auteur de l'acrostiche aurait plutôt sacrifié le mètre, la langue, la pensée, renié le bon sens (comme des centaines d'exemples l'attestent), que de manquer à une des conditions essentielles de son tour de force, surtout quand il en était au dernier vers et qu'il allait s'écrier : *finis coronat opus*. Il n'y a pas de doute que ce *Ne*, s'il existe, ne soit une corruption introduite dans le texte par un scribe distrait. Il est vrai, comme le dit l'éditeur, que « ce mot *ne* est fréquemment employé pour *et*, » et j'ai moi-même essayé d'expliquer cet usage; mais quand il parle de substituer en cet endroit l'un à l'autre, il montre encore une fois qu'il n'a pas compris le langage ni saisi la pensée de l'auteur. Ce qu'il propose, ou pour y mettre un peu

d'atténuation , ce qu'il suppose, nous donnerait cette suite de trois vers :

Nommées les ai, ce sachiez.  
Ne cuit pas k'entendu l'aiez,  
Et je ne quier ne ne vorroie.

Il y a beaucoup à redire à cet arrangement. D'abord, de ce qu'Adenès emploie fréquemment *ne* pour *et*, conclure que réciproquement *et* se trouve aussi employé par lui pour *ne*, c'est commettre un paralogisme et, dans le fait, c'est une inexactitude; car je ne pense pas qu'on trouve un seul exemple de cette permutation dans tout son livre. Ensuite cet *Et* exprime-t-il réellement un lien grammatical et logique entre l'avant-dernier vers et le dernier? ou, pour rendre la question moins abstraite, demandons seulement si les verbes *quier* et *vorroie* ont le même régime que le verbe précédent ou s'ils n'ont pas de régime? Ce dernier cas serait étrange et n'est pas admissible; et si leur régime doit se suppléer et se reprendre du vers précédent, alors, sans parler du sens que cela donnerait, je dirai hardiment que l'emploi de *Et* pour *Ne* est un péché contre l'usage de l'ancienne langue, comme c'en serait encore un contre celui de la langue moderne. Pour cela il faudrait, dans Adenès, ce qu'on nous dit qu'il y a dans le Ms. :

Ne cuit pas k'entendu l'aiez,  
Ne je ne quier ne ne vorroie (k'entendu l'ayez);

ou, pour écrire comme *lui* aurait écrit, s'il avait vraiment voulu dire cela :

Ne je nel quier ne nel vorroie.

Pour nous, il faudrait également écrire avec *ni*, et non avec *et* : « *Je ne pense pas que vous l'ayez entendu, ni je ne le désire ni je ne le voudrais.* » Avec ce *ni*, la construction serait française et même logique, ce qui n'est pas toujours synonyme, quoi qu'on en dise; avec *et*, elle ne serait ni l'un ni l'autre. Ajoutons maintenant, pour finir, une observation si hardie qu'elle pourra sembler paradoxale, mais qui n'en est pas moins fondée. Je soutiens qu'Adenès, dans ce passage, n'a écrit ni *NE* ni *ET*. Si l'on nous a fidèlement donné la leçon du manuscrit; si les deux Mss. sont d'accord sur cette leçon; si enfin ces deux documents sont aussi anciens qu'on les fait (toutes suppositions un peu gratuites, je l'avoue), il se sera écoulé sept siècles avant qu'on ait compris ce que le poète a voulu dire et ce qu'il a réellement dit. Le sens du vers d'Adenès n'aura été clair que pour lui-même, pour les nobles dames auxquelles il dédia son livre et pour moi, c'est-à-dire après moi pour le bénévole lecteur qui voudra bien me suivre encore quelques instants et m'en croire (c'est le point capital). Je veux en prendre acte; car il m'est arrivé plus d'une fois qu'on venait m'apprendre

ce qu'on tenait de moi-même. Voici. Je dois supposer, naturellement, que le lecteur sait de quoi il s'agit. Le poète avait promis dans son prologue de nommer à la fin de son livre les deux protectrices auxquelles il en devait le sujet, mais de les nommer si subtilement et si couverte-ment (v<sup>s</sup> 30-34) :

K'entendre ne puissent la gent  
Les nons d'eles quant les liront,  
S'on ne leur monstre où li non sont.

Il vient d'accomplir sa promesse au moyen d'une quarantaine de vers acrostiches ; c'est précisément le dernier de ces vers qui nous a si longtemps occupés ici, parce qu'il contient une irrégularité qu'il convient de faire disparaître. On connaît l'état de la question, et les considérations que nous avons déjà fait valoir en examinant le texte, doivent suffire pour que nous puissions sans plus tarder le rétablir dans sa pureté primitive, ou en d'autres termes, mettre sous les yeux du lecteur ces vers tels qu'Adenès les avait écrits. Or les voici :

Nonnées les ai, ce sachiez ;  
Ne cuit pas k'entendu l'aiez.  
EL je ne quier ne ne vorroie.

Oui, c'est bien ainsi qu'Adenès a écrit, et sans craindre de me rendre suspect de spiritisme, je dirai que lui-même me l'a révélé la nuit dernière pendant mon sommeil. C'était après minuit, à l'heure des songes vrais, au témoignage d'Horace : *Post mediam noctem...., cum somnia vera...* (<sup>1</sup>).

Les psychologues en diront ce qu'ils voudront, voici le fait, que j'exposai avec toute la sincérité requise en ces matières. Je venais d'achever la lecture du Cléomadès et d'examiner pour la seconde fois cette fin des acrostiches, sans parvenir encore à la comprendre. La lumière de ma lampe faiblissait et j'étais fatigué. M'étant mis au lit, ce fut comme si je n'avais pas cessé de lire. J'avais toujours la page avec son acrostiche faussé sous les yeux ; mes regards ne pouvaient s'en détacher. Peu à peu, je ne sais comment, les lettres prirent une autre forme, le livre s'agrandit, les pages, divisées en trois colonnes, se couvrirent d'initiales enluminées, rehaussées d'or, de minium et d'azur : ce n'était plus mon in-octavo imprimé, c'était un grand et magnifique manuscrit qui s'étalait ouvert devant moi. L'obscurité de la nuit s'était entièrement dissipée ; j'étais ravi et restai comme ébloui à l'aspect de cette forte et belle écriture. En ce moment, de l'index allongé de sa main droite, dont le pouce pressait

Sat. l. I, 10, v<sup>s</sup> 32 :

... . . . . *Vetuit me tali voce Quirinus*  
*Post mediam noctem visus, cum somnia vera, etc.*

légèrement le feuillet, un personnage placé derrière moi, et ne me laissant voir de tous ses vêtements que la manche de sa tunique de soie, me montrait presque au bas de la 2<sup>e</sup> colonne les trois vers que je viens de reproduire. Sous l'empire de la fascination que j'éprouvais, c'était pour moi un ordre de les lire, et j'en avais toute la facilité. J'en lus deux très-couramment ; mais arrivé au premier mot du troisième vers, j'hésitai un instant : la lettre initiale me semblait présenter une forme assez indécise. Mais le doigt s'étant aussitôt retiré un peu en arrière, soit par un geste d'impatience, soit pour me permettre de mieux distinguer les traits de l'écriture, je ne m'arrêtai plus : je lus résolument *el*, et un vif mouvement en avant du même doigt, accompagné d'une pression non moins énergique du pouce sur le feuillet, me parut un témoignage non équivoque d'approbation. Puis la main ferma doucement le livre et tout disparut.

Cette étrange vision s'était si instantanément accomplie que je fus d'abord tout étourdi. J'avais la conscience d'avoir lu les vers ainsi que des mots que j'avais lus ; mais je ne me rendais pas également compte du sens, que je n'avais fait qu'entrevoir. Mon visiteur nocturne n'avait prononcé aucune parole. L'obscurité, qui était revenue, le cachait alors entièrement à ma vue. Dans le doute s'il s'était retiré, mais d'autant plus impatient de l'entendre, s'il était encore présent, je m'enhardis à rompre moi-même le silence : « O vous, dis-je à demi-voix, qui que vous soyez, l'illustre Adenès lui-même ou son ombre, complétez votre bienfait ! Vous venez de faire briller le jour à mes yeux ; faites aussi luire la lumière dans mon esprit. Que signifient les vers que vous m'avez fait lire sous cette forme nouvelle ? Parlez, afin que je puisse à mon tour démontrer aux autres que c'est vraiment ainsi que vous avez exprimé votre pensée. »

Ma prière et le motif qui me l'avait inspirée plurent sans doute au personnage mystérieux ; car un instant après je crus non pas entendre, mais sentir sa réponse. Ce n'étaient pas des paroles, mais une sorte de courant électrique insensible au dehors et qui, pénétrant droit dans mon cerveau, s'adressait immédiatement à mon intelligence. Aucun langage humain n'aurait pu être aussi clair et aussi net. C'étaient des idées devenues visibles, non énoncées mais *montrées*. L'évidence rayonnait autour d'elles de toutes parts et m'enveloppait comme dans une sphère magique. La pensée du poète était devenue la mienne. C'était comme si, sans ses explications, j'avais compris par moi-même.

Quelles furent donc ces explications ? il faudra bien que le lecteur me le pardonne : je me sens impuissant à les reproduire autrement que dans la forme trop vulgaire du reste de mes observations ; mais s'il aime comme

moi le poète, il n'aura qu'à le consulter avec attention et confiance dans son texte, pour obtenir la même faveur que moi, ou arriver, par une intuition spéciale, à compléter ma traduction nécessairement imparfaite.

Nous en sommes, je dois le rappeler, à la fin des acrostiches : Adenès content, un peu fier peut-être, de s'être si heureusement acquitté de sa promesse, dit sur un ton moitié de plaisanterie, moitié de défi :

Nonmées les ai, ce sachiez ;  
Ne cuit pas k'entendu l'aiez.

Puis il ajoute, avec un air de pleine satisfaction et comme de triomphe :

El je ne quier ne ne vorroie,

c'est-à-dire je ne désire ni ne voudrais autre chose, ou, en d'autres termes, c'est tout ce que je désire ou pourrais vouloir ; et comme, d'après les indications du poète lui-même, ces mots s'adressent au lecteur, ils ne sont qu'une manière de prendre congé de celui-ci. Ces formules varient à l'infini : *j'ai dit ; c'est tout ce que j'avais à dire ; vous savez tout ; j'ai fini*, etc. Et c'est ici réellement la fin de l'œuvre qu'il avait entreprise ; les cent et dix-huit vers qui suivent encore n'ont plus rien de commun avec le sujet du poème. Qu'on lise *ne*, et ou *el*, rattacher le dernier vers aux mots *Ne cuit pas k'entendu l'aiez* du vers précédent, comme si c'était cela que le poète ne cherche ni ne voudrait, ce serait se jeter dans des difficultés inextricables, et loin de comprendre Adenès, on ne se comprendrait plus soi-même.

Je crois utile d'avertir que les doubles initiales des acrostiches ne sont certainement pas écrites dans les Mss. telles que l'éditeur les a imprimées. Le premier rang n'a été ajouté que comme une sorte de note, pour venir en aide au lecteur curieux de deviner l'énigme : mais cette complaisance est contraire à l'intention, nettement exprimée par Adenès, de ne nommer ces dames que *couvertement*. Ce n'est pas lui, soyez en sûr, qui aurait ainsi affiché leurs noms, ni les anciens copistes non plus, qui se seraient bien gardés d'enlever à la fois au poète le succès de son artifice, et aux lecteurs le mérite et le plaisir de leur découverte. Je me demande aussi comment il a pu venir à l'esprit à l'éditeur d'établir dans le dernier vers la concurrence des deux initiales *E* et *N*, au lieu de se décider franchement pour l'une ou pour l'autre ; car enfin Adenès n'avait pu employer que l'une des deux ! Ce que je trouve de plus incompréhensible en tout cela, c'est l'idée qu'il a eue d'y joindre une note d'une naïveté rare, soit qu'il l'ait destinée à éclairer le lecteur ou à faire croire qu'il y voyait clair lui-même.

On ne saurait guère clore le récit d'un événement aussi extraordinaire que celui-ci, sans jeter un regard en arrière pour s'assurer qu'on n'a



laissé de côté aucune circonstance utile à connaître. Je crois avoir touché tous les points qui ont de l'importance pour la constitution ou l'interprétation du texte ; mais je crains de n'avoir pas été assez complet dans ce que j'ai dit du costume du personnage qui m'est apparu. Les détails que j'aurais peut-être bien fait d'ajouter intéressent particulièrement l'archéologie des Beaux-Arts, mais peuvent aussi servir à éclaircir la question jusqu'à ce jour indécise de la qualité d'Adenès et de sa position à la cour des princes auxquels il a été attaché. Je dirai donc que la main que j'ai vue ne portait aucun anneau ni à l'index ni aux autres doigts ; qu'elle sortait d'une manche de soie verte unie, mais non lustrée. Cette manche, d'ailleurs peu ample, formait quelques plis ou rides circulaires en descendant jusqu'au poignet, où elle était presque serrante. Ni orfrois, ni broderies en argent ; pas une pierre ; mais, à ce qu'il me parut, le bord du vêtement supérieur sous lequel le bras se perdait du côté de l'épaule, était orné de franges rouges et jaunes. Après ces renseignements, qu'on doit regarder comme authentiques, les savants décideront si ce costume répondait à celui d'un menestrel ou d'un héraut d'armes, les jours de grande ou de petite cérémonie. Je dis ce que j'ai vu, et rien de plus.

J'ai un second scrupule relativement à ce que j'ai dit du silence continu de mon visiteur. J'ai l'air de donner à croire que l'ombre du poète était absolument privée de la faculté de la parole. Ce serait me mettre en contradiction avec toute l'antiquité. Dans Virgile, en dépit de l'épithète de *silentes* qu'il leur donne, ainsi que dans Horace, que je viens de citer et dans le vieil Homère, les ombres sont loin d'être muettes : elles parlent, elles se lamentent, elles pleurent. Que dis-je ? Homère lui-même versait des larmes salées (*lacrymas salsas*) quand il apparut à Ennius, le père de la poésie latine. Il est vrai qu'on épilogue sur les mots *visus adesse mihi*, que Cicéron cite en rappelant le récit d'Ennius, comme s'il ne se fût agi que d'une illusion ; mais écoutez Lucrèce :

(Ennius) sibi exortam semper florentis Homeri  
Commemorat speciem lacrymas effundere salsas  
Cœpisse, et rerum naturam pandere dictis.

Ainsi d'après le témoignage irrécusable du poète philosophe, Ennius avait distinctement vu et clairement entendu le chantre d'Achille. Il avait pu le reconnaître. Moi, je n'ai vu d'Adenès que sa main et une partie de son vêtement ; mais ces êtres d'une nature particulière, qui tient à la fois de l'esprit et du corps, ont leurs convenances et ne se montrent et ne se

communiquent probablement à nous que comme ils veulent et selon qu'ils nous en jugent dignes. J'ai rendu compte de la faveur qui m'a été accordée, qui était sans doute déjà grande pour moi.... Cependant pourquoi ma modestie en même temps trop et trop peu scrupuleuse me ferait-elle dissimuler une partie de la vérité, en n'avouant pas que je crois aussi, au moment où le personnage placé derrière moi fermait le livre, avoir entendu sortir de sa poitrine une voix, une sorte de soupir articulé, qui se confondait avec le froissement du parchemin (ou n'était-ce que l'écho de mes propres impressions?), où je distinguai ces mots : *O mon Cléomadès!* suivis du nom de *Berthe*, mais comme étouffé dans un gémissement. J'ai l'espoir qu'Adenès se réjouira désormais de voir son jeune héros guéri de ses principales blessures. Quant à *Berthe*, qui est toujours souffrante, je supplie toutes les divinités qu'on a coutume d'invoquer en philologie, vous surtout vénérable Bon sens, avec la Sincérité, la plus digne de vos filles, de la préserver des nouveaux outrages dont une prédiction de mauvais augure semble la menacer.

*Et je ne quier ne ne vorroie.*

V<sup>e</sup> 18584.

Loiaus princes fu et gentis,  
Et bons, et biaux, et dous, et frans,  
Et courtois. Ne fu ce duels grans  
Quant tex princes si tost moru  
Conme li bons dux Henris fu?

Dans le texte de l'éditeur ces trois derniers vers forment un parfait contre-sens que j'ai fait disparaître au moyen du point d'interrogation que j'ai placé à la fin. De cette manière Adenès affirme, en faisant appel au témoignage du lecteur et du sens commun, ce que le simple point que l'éditeur y avait mis, lui ferait en quelque façon nier. Nous avons vu une faute tout opposée dans le vers 9697. Après avoir énuméré toutes les belles qualités du duc Henri, Adenès demande si la mort prématurée d'un tel prince ne fut pas un grand malheur; car *duels* est ici l'effet pour la cause, un sujet de deuil, un événement douloureux et, comme je l'ai dit, un malheur. Est-il possible que l'éditeur n'ait pas compris cela? ou, si son point est une faute d'impression, qu'il ait dédaigné de la consigner dans son Errata? Il ne reste, comme excuse un peu acceptable, qu'une troisième supposition: que, pressé d'en finir de cette récapitulation de fautes, il ait passé celle-ci. Mais ce n'en est pas une pour lui; voyez son Introduction, p. IX, l. 8, où le même vers est cité de la même manière.

V<sup>e</sup> 18590. M. Scheler termine ses corrections en signalant dans ce vers la faute de conjugaison *estit* pour *elist*, dont nous avons déjà vu le pendant au v<sup>e</sup> 16602, dans *mesprit* pour *mesprist*.

Et maintenant, après avoir, comme mon savant devancier, épuisé les observations que j'ai cru utile de faire sur le texte de l'éditeur, je passe à l'examen de ses Notes et Errata, où il s'agira moins de corriger des fautes de lecture, d'écriture ou d'impression, que de signaler les erreurs bien autrement graves et dangereuses que renferme la théorie ou la doctrine exposée par lui dans cet appendice, sous prétexte de justifier l'application qu'il en a faite dans son livre. Comme j'ai déjà apprécié les conséquences de la plupart de ces hérésies dans le cours de mes observations précédentes, je n'aurai plus à les discuter en détail ici et je pourrai me borner à protester en termes généraux contre un trop dangereux exemple.

FIN DES OBSERVATIONS SUR LE TEXTE.

## OBSERVATIONS SUR LES NOTES ET ERRATA.

Vol. II, page 295-6. Quoique les lignes mises par l'éditeur en tête de ses Notes et Errata semblent m'y inviter, je ne m'arrêterai pas à rechercher à qui doivent être imputés les différents genres d'incorrections qui défigurent le texte imprimé du Cléomadès ; la science proprement dite a peu à gagner à la solution de cette question. Quelques-unes sont évidemment des fautes typographiques, plusieurs proviennent d'erreurs paléographiques, d'autres sont dues à d'autres causes faciles à reconnaître, et sur lesquelles aucun artifice de langage ne saurait faire prendre le change à un lecteur instruit et intelligent. Mais toutes, en définitif, sont imputables à l'éditeur, qui aurait dû les corriger, sinon avant l'impression, du moins pendant l'impression ; aussi ne vois-je, dans ce préambule, que la généreuse déclaration qu'il en assume sur lui seul toute la responsabilité.

Le reste du préambule contient l'exposé et la justification du système d'orthographe et d'accentuation que l'éditeur a adopté dans sa publication. Trop content d'apprendre qu'il ait songé à ces choses-là, nous ne discuterons pas la légitimité ni le mérite de son système, ce qui serait long et fastidieux ; nous l'acceptons pour tel qu'il nous le donne, comme sien, sauf le droit d'émettre à l'occasion notre avis sur la manière dont il aura été appliqué et sur les inconvénients qui en sont résultés. Ces cas seront d'autant plus rares que nous serons forcément restreint à ceux qui se présenteront dans l'Errata ; encore faudrait-il en retrancher les passages sur lesquels nous avons déjà fait une remarque de ce genre dans nos observations précédentes.

Mais je ne dois pas oublier de dire que l'éditeur nous prévient en même temps qu'il n'a suivi un système raisonné d'orthographe que pour certaines catégories de mots ; que « dans tous les autres mots il a strictement « conservé l'orthographe indiquée par le manuscrit, et qu'il a écrit alter-  
« nativement, selon le texte, *communement* ou *communalement*, *erran-*  
« *ment* ou *erraument*, *convent* ou *couvent*, *femme* ou *fenme*, *avonmes* ou  
« *avommes*, etc. » (Ici la bonne remarque, si elle est exacte, que, dès le milieu du Ms., *nn* commence à prédominer sur *mm* et devient enfin exclusif). Il continue : « Quant aux mots composés *au jour d'ui*, *puis ce di*,  
« *tous jours*, *pour quoi*, *quan que*, le texte (du M<sup>s</sup>.) les sépare le plus  
« souvent et y conserve une physionomie propre à mieux faire recon-  
« naître leur constitution étymologique. Nous avons cru devoir nous con-  
« former à ces variations qui ne blessent en rien les règles de la langue. »

C'est aussi un système, comme on voit, mais un système de négation, qui

certaines ne blessent pas les règles de la langue, parce qu'elles n'existent pas pour lui et qu'il les empêcherait de naître ou de s'établir jamais : c'est la consécration du désordre. Comme, avec ce système, l'éditeur se trouvait parfaitement à son aise, il n'y a pas à s'étonner que déjà le deuxième mot de ceux qu'il vient de citer comme exemples, se trouve imprimé v<sup>o</sup> 1091, *puis ce di*, v<sup>o</sup> 2359, 2898, etc., *puiscedi* et enfin v<sup>o</sup> 9580, *puissedi*. Cette dernière forme peut être une erreur typographique ; mais ces sortes de fautes ne sont-elles pas elles-mêmes une conséquence inévitable de ce que j'appellerai son indifférentisme ?

P. 296, v<sup>o</sup> 156. La fâcheuse omission mentionnée ici par l'éditeur ne m'avait pas peu embarrassé d'abord, avant que j'eusse moi-même deviné que *ces* n'était qu'une mauvaise écriture pour *oes*. Ce fut avec un vrai bonheur, je l'avoue, que je consignai ma correction dans mes premières observations, ne me doutant pas que, quatre mois après, quand mon travail était depuis longtemps à Bruxelles, j'apprendrais que l'éditeur savait déjà que la leçon, qu'il avait donnée comme étant celle du Ms., était corrompue. Mais pourquoi n'a-t-il pas tout de suite placé la bonne leçon dans son texte, comme il a fait ailleurs d'autres conjectures qui valaient beaucoup moins ? Oublie-t-on des choses comme celle-là ? Il aurait bien fait aussi d'emprunter l'interprétation que j'avais donnée de cette expression ou du moins de recourir à la Grammaire de Burguy, vol. I, page 95, pour rendre son oubli vraisemblable, en prouvant qu'il comprenait le mot ; car *oes* n'a jamais signifié ni souhait ni désir comme il l'explique.

P. 296, v<sup>o</sup> 169. Voir mes Observations.

Ibid., v<sup>o</sup> 218. Je n'ajouterai rien aux indications fournies par l'éditeur ; Le contrôle des passages cités sera facile au lecteur qui aura eu soin de lire d'abord les remarques de Burguy sur les adverbes *ainc* et *ains*, Gramm. II, p. 274-275. Il devra aussi bien se rendre compte des rapports qui peuvent exister entre les notions exprimées par les mots *avant* et *mais* d'un côté, et *jamais* de l'autre. Quant à l'usage observé dans le Ms. de l'Arsenal, je ne puis ni le confirmer ni le nier.

P. 297, v<sup>ss</sup> 269 et 270. J'ai eu déjà plusieurs fois plus haut l'occasion d'exprimer mon étonnement, au sujet des accents que l'éditeur prétend exister dans le vieux manuscrit. Sa persistance, son opiniâtreté, son affectation, dois-je dire, à affirmer un fait notoirement inexact, est ce qui m'a paru le plus inexplicable dans son livre. Le contraire était si facile à constater, que croire à une véritable erreur de sa part, ce serait lui faire

injurer ; et la supposition qu'il ait voulu en imposer au lecteur , serait plus injurieuse encore. On aurait peut-être pu le dégager des cornes de ce dilemme en mettant en cause le transcrit qui l'a employé. La difficulté serait certainement moindre ; on n'aurait qu'à dire que celui-ci, dans tous les mots où il y avait un *i* suivi d'un *e* , a pris le point de l'*i*, l'*aper* (petit trait allongé obliquement de bas en haut et de gauche à droite, et ordinairement placé un peu plus du dernier côté) pour un accent aigu, à quoi il ressemble un peu, de l'*e* suivant, et qu'il n'a pas manqué de le faire figurer comme tel dans sa copie. Il n'y aurait eu de la part de l'éditeur, qu'un excès de confiance ou, en prenant la chose au pis, de crédulité. Mais M. Van Hasselt ne nous a pas laissé cette ressource, en protestant d'avance et spontanément contre tout soupçon de ce genre qu'on pourrait être tenté d'élever à l'égard du savant philologue et paléographe dont il tient le texte qu'il a fait imprimer. Soit ; la faute, à qui qu'on la doive attribuer, est blâmable, c'est, philologiquement parlant, un faux témoignage. Il n'est pas permis, je ne dis pas d'imaginer, mais, si même il vous était offert par le hasard, d'employer un pareil moyen pour défendre une bétise, et celle de M. Van Hasselt ne peut être défendue d'aucune manière. Le fait affirmé par lui « que les lettres finales des rimes de ces deux vers sont accentuées dans le manuscrit, » ce fait et cette affirmation auraient beau être vrais, il n'en aurait pas moins commis une faute énorme, en imprimant dans son texte *taillié* et *souhaidié* avec un accent aigu sur l'*e* final. Et quand, immédiatement à la suite de la ligne que j'ai citée et dûment guillemetée, il ajoute : « Nous les avons laissées (ces rimes) telles qu'elles sont, quoiqu'on eût pu lire *taillie*, *souhaidie*, ces participes se rapportant à un substantif du genre féminin, » quand il ajoute cet imprudent aveu, il se donne l'air, je n'oserais dire d'avoir connu, mais entrevu, soupçonné la faute qu'il commettait. Il l'a examinée, il la discute encore ! Dans quel but ? Si c'est pour se défendre, il s'y prend bien maladroitement ; il doit avoir une pauvre opinion du savoir et surtout du jugement de ses lecteurs, s'il a jamais espéré y réussir. C'est tout ce que j'en dirai, de peur qu'en me mettant à raisonner à mon tour, et en cherchant à mettre ses erreurs en tout leur jour, il ne m'arrive de les qualifier plus sévèrement que je ne voudrais ; car, je l'avoue, ce n'est pas sans une certaine irritation que je l'ai vu invoquer des faits palpablement faux pour combattre les principes les plus certains et les règles les mieux établies, sans s'apercevoir qu'il ne se mettait pas seulement en contradiction avec la raison, mais encore avec lui-même. Puisqu'on l'avait averti de ses bêtises, le seul moyen qu'il eût de se les faire pardonner, c'était

de les confesser humblement et de les retracter, mais il a préféré se faire dire ces vérités. — Pour les exemples auxquels j'ai fait allusion dans cette note voyez v<sup>s</sup> 14461 et 16510.

P. 297, v<sup>s</sup> 510. J'ai déjà approuvé ce changement à l'endroit même. L'absence de crochets m'engage à croire qu'il était indiqué par le Ms. n<sup>o</sup> 7529.

Ibid., v<sup>s</sup> 594. Je puis difficilement concilier la remarque de l'éditeur, sur *d'el* ou *del* en cet endroit avec ce qu'il a dit dans son préambule, p. 297-98 ; mais c'est la conséquence de son système, sur lequel je ne reviendrai pas. Quant à la question, s'il vaut mieux écrire *del*, *d'el* ou *del'* (j'ajoute cette dernière forme à laquelle il paraît n'avoir pas songé), je n'approuve ni le choix qu'il fait de *d'el* ni les raisons qu'il en donne ; celles-ci auraient dû rationnellement lui faire adopter *del'*. Ce qu'il dit des Mss. montre de nouveau qu'il ne les a jamais étudiés ; car comme ils ne se servent pas d'apostrophes, il est clair qu'ils ne donnent pas « ordinairement, » mais constamment *del*, et c'est ainsi qui aurait dû écrire.

P. 298, v<sup>s</sup> 460. Pour ce qui regarde *par*, je m'en réfère à ce que j'ai dit de cette particule dans mes Observations sur les v<sup>s</sup> 460, 4089, etc.

Ibid., v<sup>s</sup> 546. Les mêmes raisons qui m'ont fait différer d'opinion avec l'édit<sup>r</sup> sur l'orthographe de *del*, v<sup>s</sup> 594, doivent valoir plus encore pour *nel*.

Ibid., v<sup>s</sup> 572. Le lecteur qui se donnera la peine de lire mon observation sur ce vers, sera parfaitement édifié sur les corrections mentionnées ici.

Ibid., v<sup>s</sup> 679. J'ai dit sous ce vers qu'il faut aussi placer un point-virgule après le v<sup>s</sup> suivant. Je n'aurais peut-être pas remarqué la nécessité de la première correction, si le passage d'une proposition positive à une négative ne m'avait fait sentir en même temps la nécessité de la seconde. Au lieu de laisser subsister *seür*, j'aurais mieux fait de mettre *seürs*.

Ibid., v<sup>s</sup> 707 et 708. « Avec l'accentuation masculine comme dans le manuscrit » ? La vérification d'un fait aussi extraordinaire en diplomatique vaudrait certainement les frais d'un *fac-simile*. Voyez ci-haut sous les v<sup>s</sup> 260-270.

Ibid., 925. Comparez mon observation sur ce vers, qui présente encore d'autres difficultés.

Ibid., v<sup>s</sup> 1024. Voyez mes Obs. sous les v<sup>s</sup> 707-8.

P. 299, v<sup>s</sup> 1036. Voyez v<sup>s</sup> 516 et cprz. v<sup>s</sup> 594. Qui a pu imaginer le premier de figurer *ne le, ne la, ne cela* par *n'el*? D'où vient cette apostrophe après l'*n*, ou que représente-t-elle? Il n'y a rien d'élidé.

Ibid., v<sup>s</sup> 1058. J'ai signalé cette faute dans mes Observations sous le v<sup>s</sup> 1169, mais en passant et comme exemple.

Ibid., v<sup>s</sup> 1115. L'éditeur procède décidément avec une inconcevable légèreté. En voulant corriger une simple faute d'impression, l'omission d'une apostrophe, *cest* pour *c'est* (car personne ne croira qu'il y ait vu le pronom démonstratif *cest* = *chest* ou plutôt *chist*, sujet), il a commis une faute beaucoup plus grave contre le sens, en changeant la ponctuation, qui devait rester. Il devait se borner à ajouter une apostrophe et ne toucher ni au *c* minuscule ni à la virgule à la fin du vers. Voyez mes Observatt.

Ibid., v<sup>s</sup> 1156. *Faire* à appartient à tous les écrivains et pas seulement à Adenès.

Ibid. v<sup>s</sup> 1162. Il m'avait paru que le choix entre les deux leçons, dont l'une était donnée par le Ms. et l'autre une interprétation de l'éditeur, n'était pas indifférent, et pour cela j'avais proposé l'emploi du tréma ou ce qu'on a appelé ici l'accentuation, je crois.

Ibid., v<sup>s</sup> 1169. En lisant les premiers mots de la remarque de l'éditeur, je croyais que j'allais voir une réfutation de ma correction du mot *ane* en *auc*, comme le ton ironique l'annonçait. Mais il n'en est rien, au contraire l'éditeur s'y raille, mieux encore, il la fait sienne. Cette approbation devrait me flatter beaucoup, malheureusement je ne comprends pas la raison qu'il en donne. Si c'est parce que, comme il dit, il est « *peu familiarisé avec.... les quadrupèdes du genre mulet,* » c'est peu logique, me semble-t-il, car sa conclusion : « *Aussi nous ne sommes pas éloigné de croire,* » etc., est loin de découler de cette prémisse. Ce n'est passi *Aussi*, mais *Non obstant* qu'il devait dire. Chose étrange ! son adhésion et le ridicule étalage de termes scientifiques au milieu desquels elle se produit et veut prendre un semblant d'initiative, me sont devenus suspects, c'est-à-dire que j'ai commencé à craindre que ma conjecture et ma correction du texte, où je substituais *auc* à *âne*, ne fût une méprise de ma part, et je n'ai pas tardé à me convaincre que je n'y avais pas apporté assez de réflexion et que je ne m'étais réellement trompé.

Si je ne puis ni ne veux nier la faute ou plutôt les fautes que j'ai commises à l'occasion du mot *anc*, je désire cependant me les faire pardonner.



A cet effet, il convient que je dise au lecteur que j'avais d'abord, en lisant le Cléomadès, apposé la conjecture *auw* en marge de mon volume, et qu'ensuite j'en développai les preuves dans les Observations que je destinai à l'Académie. On trouvera cette rédaction dans la première partie de ma note sur le v<sup>o</sup> 1169, à laquelle je n'ai pas changé un mot. Mon travail sur le premier volume du Cléomadès fut présenté à la Classe des Lettres et remis à l'un des Commissaires désignés pour l'examiner, à sa séance du 5 mai 1866. — Ce ne fut que le 9 juillet suivant que je reçus le II<sup>e</sup> volume du Cléomadès avec les Notes et Errata de l'éditeur, tandis que mon manuscrit était toujours à Bruxelles. Dans l'intervalle j'avais rencontré dans Gui de Bourgogne, à propos de la chasse au faucon, cet autre exemple du mot *ane* (*ane ou sorceille prise*) que j'ai cité à la suite de ma note susdite sur le v<sup>o</sup> 1169. Cette addition ne fut premièrement pas faite sur mon Ms., qui je ne m'étais pas encore revenu, mais sur un morceau de papier placé dans mon Gui de Bourgogne, et que je joignis simplement à ma copie lors de l'impression de mes Observv. La feuille venait d'être tirée, quand je reçus les dernières notices de M. Ch. Grandgagnage, sur les noms wallons des animaux, parmi lesquels figure celui d'*auette*, que ce savant croit devoir changer en *anette* (*cane*, femelle du canard), tout en avouant qu'aucun des nombreux documents Mss. qu'il a compulsés ne donne cette forme, mais seulement celle d'*auette*, à côté d'*auue*, *awe*, *auwe*, comme variantes de quelques manuscrits. Cela m'a rappelé que j'avais remarqué la forme *anette* dans le Glossaire roman-latin de Lille, publié par M. Aug. Scheler, où il est traduit et expliqué de la même manière. J'ai tout de suite reconnu qu'il était fort probable que je me fusse trompé en prenant l'*ane* (ainsi écrit) du Cléomadès pour une faute et pour un nom de quadrupède, et en prétendant le changer en *auw* ou *auwe*. Je n'aurais du voir dans *ane* que l'ancien nom du canard, encore reconnaissable dans son diminutif *anette*, rare dans les livres, mais assez commun dans les patois, et qui ne signifie pas seulement la femelle, je crois, mais l'espèce en général, car *ane* était féminin comme le latin *anas* dont il dérive. Ajoutons que les canards sauvages étaient partout et en toute saison plus abondants que les oies.

Ma conjecture *auwe* pour *ane* était donc parfaitement inutile. Mais c'est tout ce qu'on peut trouver à y redire, et, sauf l'erreur que j'ai commise en regardant tout d'abord le dernier de ces mots comme une faute de lecture, au lieu de l'examiner plus attentivement, je n'ai rien à me reprocher. Car, au fond, j'ai bien raison dans tout le reste et dans les conséquences que j'en ai déduites. Si j'ai pris l'*ane* de l'éditeur pour un *âne*, n'avoue-t-il pas

dans sa note qu'en effet il n'y a pas vu autre chose lui-même, quoiqu'il évite encore une fois de lui donner son véritable nom. En ce qui concerne la critique que j'ai faite du texte de M. Van Hasselt, sa note en cet endroit est ma pleine justification.

Mais si le lecteur m'absout de ce côté, il n'en sera pas, il ne pourra pas en être de même en ce qui concerne le passage de Gui de Bourgogne, que je compare avec le texte de M. Van Hasselt. Ici ma faute est réelle et grave et il me tarde d'en faire amende honorable. J'ai dit plus haut en quelles circonstances et de quelle manière cette partie de ma note a été écrite et insérée dans mes Observations. Si, après avoir connu l'Errata de M. Van Hasselt, ou avant de remettre mon manuscrit à l'imprimeur, j'avais relu avec soin cette note, il n'y a pas de doute que je ne l'eusse grandement modifiée, et après l'inspection du Vocabulaire de M. Ch. Grandgagnage et la comparaison du Glossaire de Lille, je l'aurais probablement supprimée, en me contentant d'expliquer le mot *ane* dans son véritable sens, qui m'était révélé dans ces deux publications. Mais le lecteur appréciera mieux le regret que me cause mon étourderie, si j'ajoute que le fait seul du silence gardé par M. Scheler sur ce mot, dans sa critique du Cléomadès et surtout l'emploi du mot dans Gui de Bourgogne, sans le moindre scrupule manifesté par les savants éditeurs de cette chanson, auraient dû me servir d'avertissement et m'empêcher d'y soupçonner une faute ou une erreur. Je leur en fais mes excuses sincères et prie en même temps M. Van Hasselt de me pardonner de l'avoir mis dans le cas de prendre lui-même son *ane* primitif pour un quadrupède du genre mulet et ensuite de transformer celui-ci en oison.

Ibid., v<sup>s</sup> 1204. Comprz. mes Observatt. sous le vers indiqué. Au lieu de faire figurer ici Cicéron, l'éditeur aurait dû renvoyer simplement au Glossaire de Gachet, s. v. *Ariesprée*.

Ibid., v<sup>s</sup> 1208. Je m'étonne que l'éditeur ne se soit pas plaint ici de l'omission de l'apostrophe dans le manuscrit.

Ibid., v<sup>s</sup> 1519. Il est singulier qu'en corrigeant *l'ajornée*, l'éditeur ne se soit pas aperçu qu'il devait de même écrire *L'endemain*. M. Scheler désapprouve aussi avec raison la dérivation d'*ajorner* de l'italien.

P. 500, v<sup>ss</sup> 1525 et 1524. V. mes Observatt. ; je n'accepte pas la virgule avant et après *pour ce* comme une amélioration.

Ibid., v<sup>ss</sup> 1550, 1556, 1681 et 1870. V. Observatt.

Ibid., v<sup>s</sup> 2020. J'avoue humblement que je n'avais point fait attention à l'orthographe du verbe *reter* ni en cet endroit ni dans les deux autres indiqués par l'éditeur, qui en oublie un troisième, v<sup>s</sup> 3629, et que je n'avais pas songé à son étymologie, sur laquelle je ne suis pas encore édifié jusqu'ici. J'ai d'ailleurs souvent rencontré l'orthographe *rester*.

Ibid., v<sup>s</sup> 2044. Obs.

Ibid., v<sup>s</sup> 2211. Voyez ci-haut v<sup>s</sup> 269.

Ibid., v<sup>s</sup> 2582. J'ai tâché de corriger et d'expliquer ce vers comme j'ai pu dans mes premières Observations, mais sans parvenir à me satisfaire. La conjecture de l'éditeur ou, pour mieux dire, de M. Scheler, m'a souri au premier aspect par sa facilité et parce qu'au v<sup>s</sup> 7666 *c'est ce à quoi ele s'assent*, la forme *s'assent* dans le sens de *se résout* avait déjà attiré mon attention; mais en y regardant d'un peu plus près j'hésite à l'admettre définitivement, non pas à cause du verbe *assentir* lui-même, quoiqu'il paraisse un peu faible; mais l'adverbe *bien*, qui y est joint et qui l'affaiblit encore (*pas bien* = pas tout à fait, pas assez, etc. n'est qu'une restriction), semble avoir dû appartenir à un autre verbe qu'il servait plutôt à renforcer. Ensuite quel begaiement: *Bien voit à son samblant qu'il ne s'assent pas bien, ce li samble!* Avec le subjonctif *qu'il ne fassent (l. facent) pas bien*, cette queue *ce li semble* était du moins supportable, comme se rapportant au futur; avec le présent *s'assent*, les autres présents: *Il voit au samblant.... ce li samble*, ne font qu'une affreuse tautologie: s'il voit, il va sans dire qu'il lui semble. Adenès ne peut avoir écrit cela. *Quid igitur? desperatus locus*, comme disaient les anciens philologues? Je ne le pense pas. Une simple transposition de la virgule fera disparaître tous les scrupules que je viens de soulever, en détachant l'adv. *bien* des mots *Ne s'assent pas*, pour le réunir à la proposition suivante *ce li samble*:

Bien voit au samblant dou visage  
Cléomadès, qu'au mariage  
Ne s'assent pas: bien ce li samble.

De cette manière les mots *bien ce li samble* deviennent une proposition indépendante, une de ces sortes confirmations de ce qui avait déjà été dit, si fréquentes dans Adenès, comme v<sup>s</sup> 11261-64, 11789-11802, 15711-14, etc.

Ibid., v<sup>s</sup> 2510. Obs.

Ibid., v<sup>s</sup> 2552. Obs. Je pense aussi que le premier mot de ce vers « tel que le Ms. le donne, » ne représente pas l'adj. démonstr. *ce*; mais je crois

de plus que le texte imprimé ne représente pas ce mot tel que le Ms. le donne. Voilà ce que la note aurait dû avouer franchement.

Ibid., v<sup>s</sup> 2827-28. Voyez sous le v<sup>s</sup> 2211.

P. 301, v<sup>s</sup> 2921. Je ne saurais me rallier à *pou dontables* ; parce que l'idée de dompter remfermée dans l'adjectif *dontable* me paraît tellement absolue qu'elle refuse toute restriction : Rusteman était domptable ou il ne l'était pas, et je ne pense pas qu'Adenès ait pu dire *peu dontable* pour à peine ou difficilement domptable ; toutefois je ne trouve rien qui soit meilleur. La différence dialectale *pou* et *poi* des variantes défend ce mot contre tout soupçon de corruption et ne me permet pas de proposer *par doutables*. Si la forme *bontable* existe, ce que je n'ai pas vérifié, on peut la conserver ; ce sera une *litote*.

Ibid., v<sup>s</sup> 2938-59. Voir Obs. A la place d'entrer ici dans des explications embarrassées ou de faire intervenir M. Paulin Paris, tout clerc un peu paléographe se serait contenté de dire franchement : lisez comme il y a dans le Ms. :

Jut une grant hache danoise.

Ibid., 2975-2974. « Ces deux mots (*entaillié, triforié*) ont été accentués à tort ; ils ne le sont pas dans le Ms. » Je suis fâché de devoir répéter pour la vingtième fois qu'il n'y a pas plus d'accent ailleurs dans le Ms., qu'ici. Voir plus haut sous le v<sup>ss</sup> 707 et 2211.

P. 302, v<sup>s</sup> 2985-89. Voyez la remarque précédente.

Ibid., v<sup>s</sup> 3079-84. L'ouvrier qui *la* fist, ne celui  
Qui tel *le* fist faire pour lui.

L'éditeur a raison de faire remarquer que les formes du pronom *la* et *le* se rapportent également au substantif féminin *oeuvre* ; mais au lieu de dire que « la correction grammaticale » exigerait de part et d'autre *la*, il devait dire simplement la régularité ; car *le* est grammaticalement aussi correct que *la*. Voy. Burguy, Gramm., I, p. 130, etc. *Le* est le régime direct féminin picard, et le poète, qui pouvait employer indifféremment l'un ou l'autre, a probablement préféré, je ne dis pas seulement varier, mais choisir la forme qui était le plus en rapport avec le pronom *tel* qui précède immédiatement et qui est aussi féminin comme se rapportant au même substantif *oeuvre*. On sait que *tel* dérivant du latin *talis* n'a pas plus une flexion féminine spéciale que celui-ci. Je recommande à l'éditeur mon observation sur les raisons que le poète peut avoir eues de préférer *le* à

*la* : elle est neuve, et mérite d'être examinée par celui qui a étudié avec tant de soin les rapports qui existent entre la musique et la partie technique de la poésie.

Ibid. v° 3194. Voyez sous v° 2975.

Ibid., v° 3456-8.      Que on nul malice i pensast  
En ce que là venus estoit  
Cet homme qui là trouvé avoit.

La difficulté que l'éditeur signale dans le milieu du troisième vers *qui* pour *que*, est moindre à mes yeux que celle que présente le premier mot du même vers, *Cel*, pour *Cil*, *Cis* ou *Cist*, etc., forme encore complètement inconnue à l'ancienne langue. Et pourtant, à en croire la note, « c'est ainsi que le Ms. donne ces trois vers. » Il est impossible de pousser la légèreté, la négligence et l'irréflexion plus loin. Si cette énormité ne se trouvait que dans le texte, on pourrait n'y voir qu'une faute d'impression; mais en répétant ces mêmes vers dans sa note, il aurait du moins dû la faire disparaître et ne pas calomnier le manuscrit, qui est bien innocent. Le seul coupable est celui qui, après n'avoir pas su bien le lire, l'a ensuite complété, en oubliant, comme dans plusieurs autres endroits, qu'Adenès ne parlait pas la langue de nos jours. Le lecteur un peu versé dans les vieux livres me comprendra, quand je lui aurai fait remarquer qu'après ce vers, le Ms. a de nouveau une initiale ornée, dont les traits formés d'une couche plus ou moins épaisse de couleur (rouge ou bleue) ont obscurci les dernières lettres du mot *Cist*, que je n'hésite pas à substituer à *Cel*. Cprz. mes Observatt. sur les v° 429, 859, etc.

Quant à la forme *qui*, qui paraît avoir absorbé exclusivement l'attention de l'éditeur, je ne serais pas aussi pressé que lui de le changer en *que*, si j'avais plus de confiance dans son exactitude au v° 5342 :

Cil qui amours (l. Amours) saisi avoit,

et que je fusse bien certain, qu'après avoir confondu le sujet avec le régime, il n'a pas lui-même introduit un *qui* dans le texte, au lieu de *que* (Voy. sous ce v°); car les deux vers (5342 et 5458) sont en quelque façon calqués l'un sur l'autre et leurs *qui* pourraient se défendre mutuellement, comme, dans le cas contraire, ils semblent devoir tomber ensemble. L'éditeur, qui sait probablement ce qu'il a fait, peut opter; pour moi, je n'oserais garantir les deux *qui*; toutefois je ne les changerais pas pour cela en *que*, qui m'expliquerait moins bien la corruption supposée, mais plutôt en *cui*, qui s'employait concurremment avec *que* comme régime direct masculin. Cprz. v° 5832 et de même le v° 950 et d'autres endroits

cités sous le v<sup>s</sup> 3542, où la forme *cui* pour le régime dir. masc. sing. est incontestable.

Ibid., v<sup>ss</sup> 3545-3546. Comparez plus haut v<sup>s</sup> 2975.

Ibid., v<sup>s</sup> 3637, voyez sous les v<sup>ss</sup> 394 et 546.

Ibid., v<sup>ss</sup> 3849 et 3945. Pris pour notification.

Ibid., v<sup>s</sup> 4167-68. Je ne m'étais pas aperçu de la transposition, mais j'avais mis deux points après *c'est passé*, et je crois que, même après avoir rétabli l'ordre des vers, il faut conserver cette ponctuation. Ce que l'éditeur dit de « l'apostrophe », n'est-ce pas une confusion avec ce qui est arrivé au v<sup>s</sup> 4115 ; et au lieu d'apostrophe, n'est-ce pas une virgule (mes deux points) qu'il a voulu écrire ?

Ibid., v<sup>s</sup> 4259. C'est vouloir avoir deux fois tort, quand on préfère défendre son erreur, que de l'avouer ou de la reconnaître. Voyez mes Observations sous ce vers.

P. 303, v<sup>s</sup> 4415. N'y a-t-il pas dans le Ms. un renvoi qui rétablit l'ordre des mots ? C'est une pure question de curiosité, parce que j'avais parlé de ces expédients de copistes sous le v<sup>s</sup> 572. Les transpositeurs modernes n'y font pas toujours attention.

Ibid., v<sup>s</sup> 5044. Comparez plus haut v<sup>s</sup> 4204 et le v<sup>s</sup> 5051 ci-après, et mes Observatt. en plus d'un endroit.

Ibid., v<sup>s</sup> 5479. Il y a une faute d'impression ou un malentendu ici, et peut-être l'un et l'autre, selon que l'éditeur ordonne le changement (« mettez ») en son nom ou au nom du manuscrit. Il se tait sur celui-ci maintenant, quand surtout il aurait fallu invoquer son autorité à défaut d'une raison ou d'un prétexte quelconque. Les hypothèses naissent en foule ici ; mais je veux être court comme lui, tout en étant plus clair. Ordonnons à notre tour et disons : Laissez *si li dist*, n'y touchez pas, s'il s'agit de le remplacer par *se li dist* ; car votre *se* n'aurait pas le sens commun à cette place ; mais je ne vois pas grand inconvénient, pas beaucoup d'avantage non plus toutefois, à ce que vous mettiez à la place : *Ce li dist* avec un *C* au lieu d'un *S*. Il n'y a qu'à dire, comme au v<sup>s</sup> 3945, qu'un *S* s'est glissé, on ne sait comment, pour un *C*, dans le premier mot du vers.

P. 304, v<sup>s</sup> 5480. J'ajouterai qu'au lieu du point à la fin du vers précédent, je préférerais aussi un point-virgule.

Ibid., v° 5727. Ce vers est mal indiqué, il faut 5628; du moins je fais là la même opération.

Ibid., v° 5992. Pourquoi ce changement ? S'il est ordonné par le Ms., c'est-à-dire si l'éditeur s'était écarté d'abord du texte de son modèle, alors soit ; mais si *que* se trouve réellement dans celui-ci, alors je m'y oppose, parce qu'il ne faut jamais changer la leçon de l'original, à moins qu'elle ne soit vicieuse, ce que la forme *que* sujet fém. sing. n'est pas, comme on peut s'en assurer dans la Gramm. de Burguy, où elle figure même dans les paradigmes, page 159. Je parie que l'éditeur la préférera quand il aura consulté son oreille si fine et si délicate, sur la différence d'harmonie entre son vers criard comme panier de poussins,

Clarmondine qui n'i ert mie ,

et celui d'Adenès :

Clarmondine que n'i ert mie.

Il y a déjà assez d'i comme cela dans les syllabes accentuées. Comparez v° 3084.

Ibid., v° 6463 et 6474. On ne peut qu'approuver ces corrections ; cependant il est probable que le Ms. sépare la préposition selon la coutume de beaucoup de livres de cette époque. Cela concerne les éditeurs. Voyez KELLER, *Romv.* p. 705, dernière remarque. Cprz. v° 11829, 12997 (*chose enproposée*), 12737 ; item 12817 et 13320 (*avoit proposé*).

Ibid., v° 6512. Voyez plus haut v° 460. Cprz. aussi v° 6463.

Ibid., v° 6956 et 7228. Voyez Observatt.

Ibid., v° 7260-61. Je mettrais plutôt un point-virgule après le premier vers, et une virgule après le deuxième.

Ibid., v° 7332. « Lisez : *La mena seoir.* » Le Ms. donne : « *Le mena seoir.* » Ainsi l'éditeur. Ne vous pressez pas trop pour exécuter cette sentence et consultez d'abord Burguy, Gramm., I, p. 46, sur l'article picard pour les deux genres : Régime direct : LE, et page 150, sur le pronom personnel fém. rég. direct, les exemples, dont je ne citerai que *Prendre LE vosist à moullier*. Comparez aussi mes Obs. sous le v° 3084. Adenès aime à varier ; c'est son droit, lors même que nous n'en voyons pas la raison, comme au v° 5992. Toutefois je n'insiste pas ; mais je me demande s'il n'y a pas ou s'il n'y a pas eu dans le manuscrit : *Lenmena* ou *Len mena seoir* ? Il me serait facile de motiver et peut-être de justifier ma question, mais j'ai hâte d'en finir.

Ibid. v<sup>o</sup> 7487. Voyez mes Obs.

Ibid., v<sup>o</sup> 7495. L'usage demande la réunion d'*autretel* en un mot, et ici à cause du mot *tout* elle est absolument indispensable.

Ibid., v<sup>o</sup> 7727. Ce *Quoique* de l'éditeur est admirable de naïveté; aurait-il donc fallu que le Ms. donnât à *droit*, pour que *adroit* ne fût pas une bévue? S'excuser ainsi c'est s'accuser.

Ibid., v<sup>o</sup> 8146. Voir les Obs.

Ibid., 8595. La même faute revient deux ou trois fois; mais comment n'a-t-on pas vu tout d'abord ici que *s'aloit pour offrir pour la droiture soutenir* n'avait pas le sens commun?

Ibid., v<sup>o</sup> 8905. Serait-il bien vrai que le Ms. a *De cuer erent lié et joians*? Pour *lié* (sic, avec un accent) c'est impossible, comme nous l'avons déjà répété souvent, et pour *joians* c'est invraisemblable, parce que sa flexion en *s* est contre la règle des sujets pluriels et contre la rime. Pour que le texte imprimé fût irréprochable, il n'y avait qu'à mettre un accent sur *lié* comme sujet pluriel masculin. Cf. Errata v<sup>o</sup> 269 et 270 et v<sup>o</sup> 11887.

Ibid., v<sup>o</sup> 8990. Comme l'éditeur assimile ici sa correction avec celle du v<sup>o</sup> 8905, où il y a *joians*, tandis qu'ici il y a *joiant*, qui est bon, il faut croire que *joians*, que nous avons signalé comme fautif, n'est qu'une négligence typographique.

Ibid., v<sup>o</sup> 9286. Je mettrais plus volontiers un point-virgule après les deux vers.

Ibid., 9799. Les G ici, et d'autres majuscules ailleurs, font mauvais effet; mais on n'imprime pas soi-même.

Ibid., v<sup>o</sup> 9869. Si ce n'était la rime, en supposant qu'on ait bien lu, il n'y aurait rien à redire à l'orthographe du Ms. en tant que la sienne. Comp. du reste v<sup>os</sup> 5044 et 5051.

Ibid. v<sup>o</sup> 10410. J'ai vu avec plaisir qu'on n'accusait pas le Ms. d'avoir négligé l'accent en cet endroit.

Ibid., v<sup>ss</sup> 10564, 10786, 11418, 11709, 11950, 1196, 12053, 13594, 13827 ne méritent pas une mention à part.

P. 305, v<sup>o</sup> 14051. Voir Observatt.

Ibid., v<sup>o</sup> 14271 (l. 14270). Pourquoi *quécistes* et non *quecistes*?



Ibid., v<sup>o</sup> 14312. D'après quelles règles *mès*, participe passé, a-t-il un accent grave ?

Ibid., v<sup>o</sup> 15061. J'admets le vers, mais sans comprendre le raisonnement (« Par conséquent, » etc.).

Ibid., v<sup>o</sup> 15680. Dans le texte *s'en naturex* était de quelqu'un qui avait mal compris. Il faut que la différence entre *sen* et *sens*, toute subtile qu'elle est, ait été bien sentie par les anciens, pour qu'ils aient cru devoir négliger dans *sen* l'*s* de flexion, qui aurait confondu les deux mots. Cprz. v<sup>o</sup> 195, 222, etc.

Ibid., v<sup>o</sup> 15856. Peccadille.

Ibid., v<sup>o</sup> 15978. Le changement de *le* en *ne* n'était ni nécessaire ni permis. Il n'y a point de suppression de la particule négative de la part d'Adenès, ni ici ni ailleurs dans des constructions analogues. Ce sont d'anciennes formes de superlatif que l'éditeur a méconnues. Voyez mes Observatt. sur ce v<sup>o</sup> à leur place, et comparez encore v<sup>o</sup> 5287, 6017, 16932, 17934, 18039. J'ajoute avec intention que, si la forme des vers était décasyllabique ou dodécasyllabique, Adenès n'en aurait pas moins pu parler ainsi. Que fait ici le mot prétentieux d'octosyllabique ?

Ibid. 16174. Voir mes Observ.

Ibid., v<sup>o</sup> 16315-14. Je comptais examiner ici ce qu'ont à faire de plus dans Adenès, les *lapides sapphirini* « gemmes déjà connues de Pline, » ou l'allemand *rubin*, que le flamand *robijn* ; je suis heureux de pouvoir dire qu'il suffit de recourir à la note de M. Scheler et de l'adopter. La voici : « Ces vers sont irréprochables ; seulement il faut lire *rubiés* et *saphirés*, pluriels régimes de *rubiet* et de *saphiret*, formes diminutives de *rubi* (nom. *rubis*) et *saphir*. » C'est ainsi que dans le vers immédiatement suivant et encore plus bas v<sup>o</sup> 17086, nous avons le diminutif *petites esme-raudeles*. Adenès aime les diminutifs dans ses descriptions de choses belles ou précieuses.

Ibid., v<sup>o</sup> 17235. On pouvait s'en reposer sur le lecteur.

Ibid., 17654-55. Voir mes Observations. Je regrette que l'éditeur n'ait pas donné les motifs de sa nouvelle ponctuation. Je ne vois pas comment il a pu concilier le présent *agrée* avec l'imparfait *ooient* ?

Ibid., v<sup>o</sup> 18181. J'approuve la rectification. On n'avait certainement d'abord pas aperçu l'*I* ou *Y* initial parce qu'il se trouve obscurci par le

**grand *G*** de la deuxième ligne précédente. Il y avait cependant plus d'une bonne raison pour soupçonner son existence et pour chercher à le découvrir ; mais l'éditeur n'a pas l'habitude de soupçonner ni , par conséquent , de chercher : il rend son manuscrit ou *codice* responsable de tout. C'est aussi une manière de s'en servir.

Ibid., v° 18407. Il est étonnant que ce *fist*, condamné si nettement par le sens et par son retour dans le vers suivant, se soit maintenu jusqu'à l'Errata.

FIN DES OBSERVATIONS SUR LES NOTES ET ERRATA.

# INDEX

DES PRINCIPALES QUESTIONS TRAITÉES DANS CES OBSERVATIONS  
PHILOLOGIQUES ET CRITIQUES SUR LE CLÉOMADÈS.

- A = avec (à *vuide sele*), p. 181 ; it. 152, 199.  
A (pour... à) devant un verbe à l'infinif, p. 99, 127.  
A mal réuni à un verbe, p. 195, 195, 254.  
A *bandon*, p. 177.  
*Abaubi*, p. 122.  
*Abesoigne*, adj. (?), p. 211.  
Abréviation de la syllabe *re*, page 160.  
Accents, inconnus aux Mss. français, p. 249-51. J'aurais pu ajouter que les plus vieux Mss. allemands en ont quelquefois. V. aussi p. 256, v<sup>s</sup> 2827-8 ; it. p. 256, 502.  
Accents, *griés, briément*, etc., p. 29, 90, 192.  
Accord du participe passé avec son régime, p. 52, 115, — avec son sujet, p. 122. — Accord des temps, p. 174. — Accord de genre, méconnu, p. 80.  
*Acostumé* et *à costume* (avoir-), p. 120.  
Acrostiches, p. 240 et suivv.  
*Adès*, toujours, p. 257.  
*Adestrer*, accompagner, p. 231.  
*A dongier*, v. *Dangier*.  
*Adont*, v. *Dont*.  
*Adroit* mieux à *droit*, p. 84, 120, 260.  
Adverbes relatifs, p. 51-52, 49.  
*Afaire* (*dames de bon*), p. 251. Je fais ici remarquer en passant qu'*A-denès* se serait bien gardé d'appliquer un pareil éloge aux deux reines : cela s'entendait de soi-même. Vivant à la cour il connaissait les convenances du langage, comme dans la composition de son cortége, il a sans douté aussi observé la plus stricte étiquette.  
*Aferir*, appartenir, convenir, p. 250.  
*A gas*, p. 16.  
*Aidier* (*se-*) diffère de *avoir* (*se-*), p. 89.  
*Ains* et *ainc* confondus, p. 98, 196, 249.  
*Ains que* = jusqu'à ce que, p. 175.  
Cprz. *Avant que* ; it. *Si*.  
*Ajournée*, naissance du jour, p. 56, 57, 120, 254, 258.  
*Al, el, au*, p. 235.  
*Alentir*, p. 48.  
*Aler*, employé comme auxiliaire, p. 148.  
*Aler en riviere, en bois*, chasser au faucon, au chien courant, p. 54.  
*Aler à qq. (leur alons)*, attaquer, p. 52.  
*Aler (la nouvele ala de mi à ti)*, p. 192, 235.  
*Aler (estre alé)*, dans le sens de périr, être mort, p. 89.  
*A loi de* = comme, p. 190.  
*Alumer*, avec ou sans régime, page 197.  
*Amenti* est une fausse leçon, p. 46, 48.  
*Ametre* ou *amettre*, sa valeur et sa construction, p. 202, 228.  
*Amparlier*, orateur, p. 178.  
*Andeus* diffère d'*aus deus*, p. 129.  
*Ane*, mal lu, pour *aeue*, oie, p. 53.  
— Voyez la rétractation de cette note p. 252-254. — *ane*, cane ou canard en général, p. 252. — *ane*, *anette*, cane, canard. Voyez avant tout ma note sur l'*Errata*, v<sup>s</sup> 1169. — *âne*, anciennement *asne* et *adne*, p. 54.

*Antroignes*, mal écrit pour *rotruenges*, chansons à refrain, p. 151, 152.

*Anuier* régit le datif, p. 199.

*Anuit*, cette nuit, p. 208.

*Aparler*, verbe ; sa reconstr., p. 210.

Aphérèse de l'*e* : *benus* pour *ebenus*, p. 59.

*A point*, p. 208.

Apostrophe, p. 173, 252, 258. —

Apostrophes omises par l'éditeur, p. 30, 50 (bis), 74, 79. — Apostrophes inconnues aux Mss., p. 78, 104. — Apostrophe (*qu'eles* pour *que les*) contraire au sens, p. 115-16.

*Aprendre raison*, ou à *prendre*? p. 177.

*Apresté*, p. 179.

*A primes* (*lors* ou *dont* à *primes*) alors seulement, p. 139.

*Approchier* et *commencier*, p. 12. J'aurais dû citer ici Baud. de Condé, I, p. 328 :

Désormais me voel aprocier  
A ma matere commencer.

Article, sa suppression, p. 192.

Article défini. — Quelques formes particulières, p. 5-11.

*Assentir*, p. 255.

Asyndeton, p. 179-80.

*Atant*, orthogr. et signif., p. 77, 107, 194.

*Atoul* = avec, mal écrit à *tout*, p. 65, 99-100.

*Atrait*, successivement, p. 153, 154.

Attraction, p. 99.

*Aucun*, sa valeur, p. 44.

*Aue*, *auwe*, ole, p. 53.

*Auelle*, v. *ane*.

*Auscuns* mal écrit pour *aucuns*.

Emploi de ce mot, p. 62. Mais il est probable qu'en cet endroit on a mal lu et que le Ms. porte *chascuns*.

*Autrelel*, p. 260.

*Auwe*, v. *Ane*.

*Avant que* = jusqu'à ce que, p. 173. Cprz. *Ains que*.

*Avenue*, aventure, p. 16, 170.

*Avespré*, participe, p. 55, voyez *ajourné*.

*A vernis*, verni, avec vernis, p. 199.

*Aviesprée*, v. *ajournée*.

*Aviëz*, *aviez*, *aviëz*, p. 87.

*Avoier* = conduire, guider, p. 140.

*Avoir*. Le verbe *avoir* employé dans les constructions impersonnelles pour le verbe *être* est toujours accompagné du régime direct : *il y ot un roi*, p. 111-12.

— *avoir* (*il n'y a que de*-) il manque, n'est besoin, ne reste que de, p. 197. — *avoir* (*se*), se conduire, 89.

*Avoir volenté* à, p. 195.

*Avoit* mal lu pour *aroit*, p. 58.

*Baillier* ; avoir en son pouvoir, p. 175.

*Bataille* = corps d'armée, bataillon, p. 178, 181.

*Besoigne*, p. 183.

*Bien* (*pas bien*, pas assez, pas beaucoup), p. 255.

*Blans*, vêtements blancs (?), p. 225.

*Bontable*, mot suspect, p. 256.

*C doux* et *dur*, p. 57, 255.

*Caroler*, danser, p. 257.

*Ce* pron. démonst., son emploi, p. 15, 23, 116.

*Ce*, *cel*, *cil*, *cest*, *cisl*, dans Adenès, p. 15.

*Ce*, antécédent, ordinairement exprimé, p. 205. — *ce*, mauvaise orthographe pour *ke*, *qe*, etc., p. 76.

— *ce* mal à propos supprimé par l'éditeur. Que fallait-il en faire? p. 54-57, 255-6. — *ce pert*, cela se voit, est manifeste, p. 55. — *Ce pour quoi* est plus dans la manière d'Adenès que *le pourquoi*, p. 123. — *Ce que* = que, p. 116. — *ce que doit què*? Qu'est-ce qui fait, exige ou empêche que? que signifie que? p. 94-96.

*Cele*, cas régime, celle-là, p. 229. V. *Celi*.

*Cele*, plafond, ciel du lit, p. 84 et 85. J'ai oublié là de dire que *ciel* se trouve dans les Quatre livres des Rois dans le sens de plafond. *Céliement*, p. 126.

*Celi* = celui-là, p. 172, 200.

*Celui*, sujet sing., p. 96-97.

*Ces*, mal lu pour *oes*. Voyez *Oes*.

- C'est passé*, c'est chose décidée, p. 52, 152.
- Cet*, sujet masc. sing., inconnu du temps du poète, p. 257.
- Chacier*, pourchacer, p. 205.
- Chainse*, espèce de vêtement, page 225-6.
- Chascun*, suivi du génitif de l'article, p. 84. — Son emploi en général, *ibid.*
- Chiffres romains et autres, dans les Mss.; comment ils doivent être lus et reproduits par l'impression, p. 27-28, 32, 181, 206.
- Cloche*, sorte de vêtement, p. 209.
- Coïement*, son orthographe, p. 90.
- Coïtier*, presser, p. 164.
- Com* = *c'on*, *que on*, p. 55, 61.
- Com fait* = flam. *hoedanig*, p. 75.
- Commencier* se construit avec *à*, p. 15.
- Compagnier* et *accompagner*, page 169.
- Con*, *com*, *comme*, *qu'on*. etc., p. 22, 49, 55.
- Conditionnel, p. 45, 98, 111-112.
- Conjectures, v. Corrections.
- Conoistre* = reconnaître, accorder, p. 178.
- Consirer qq. ch.*, poursuivre qq. ch. — It. *consirer (se)* = se passer de, s'abstenir, se sevrer de, p. 142-146.
- Construction du participe passé, p. 185-6.
- Construction barbare, p. 200-1. Ib. au deuxième vers (11748), il faut aussi écrire *li* pour *li*. — construction embarrassée, conjecture, p. 59. — construction difficile, p. 118-20.
- Contre* et *encontre*, p. 193.
- Contredire (en-)*, p. 193.
- Corrections et conjectures, p. 12-15, 14, 15, 16, 17 (notable), et ainsi à toutes les pages; c'est une raison pour que je ne marque plus, d'ici jusqu'à la fin du livre, que les corrections les plus importantes. Ainsi p. 22, 26, 59, 41-43, 70-71, 89, 100, 111-12, 115-16, 123-24, 126, 127-28, 154, 155-156, 157, 150-163, 185-189, 194, 200, 214-15, 216, 221, 229, 252, 251, 256, 259, etc.
- Costume*, p. 120.
- Couvent* et *convent*, p. 180.
- Cui* rég. indir. plur., p. 257. — *cui* rég. dir. masc. sing., p. 257. — *cui* confondu avec *qui*, p. 88-89, 95.
- Cuider* et *croire*, p. 178.
- Curer*, soigner, guérir, p. 175.
- D'ainsi que*, p. 236.
- Dangier (sans-)*, parcimonie, pages 190-92. — *Faire dangier*, faire difficulté, hésiter, p. 191.
- De... a*, voyez *Sur... a*, *Pour... a*.
- De* = par rapport à, quant à, p. 76, 154, 221, 235.
- De, del, d'el, del' de l'*, p. 31, 175, 195, 197, 206, 251.
- De ci que, des ci que*, etc., pages 157-58.
- Defendre* = refuser; it. lutter pour, p. 178.
- Delie*, masc., fin, fém. *deliie*, p. 98. — *deliie* (drap linge-), fin, p. 175.
- De mi à ti*, familier, de l'un à l'autre, p. 192.
- Démonstratif (*ce* antécédent du relatif) d'un usage fréquent dans Adenès, p. 116.
- Demora*, écriture abrégée pour *demovera*, p. 159. Cprz. la variante *diffence* pour *différence*, v° 17268.
- Descendre*, absolu = descendre de cheval, p. 140.
- Deporter (se)* s'abstenir, se dispenser de, p. 145, 156. Cprz. *Consirer*, *se consirer*.
- Derusoient*, mal lu, pour *devisoient*, p. 100.
- Dervéement*, follement, p. 172.
- Desapaisié*, inquiet, p. 175.
- Desirer à*, p. 195.
- Desrainier*, établir, soutenir par preuves, 195.
- Destordre*, p. 184.
- Destraindre*, enchaîner, p. 171.
- Destriier*, verbe, à lire *delriier*? p. 64.
- Dévié*, *desroulé*, p. 180.
- Desvoleper*, p. 57.
- Devoir*, signification particulière de ce verbe, p. 75.

- Die* pour *deie* = *doie* ? p. 165.  
*Dieus*, deuil, sujet sing., p. 55 ;  
ailleurs aussi, régime pluriel. Voir  
*Flexion*.  
Diminutifs, v. *Rubiés* et *Saphirés*.  
*Dise*, mal lu, pour *di se* ; p. 187, 188.  
*Dit* et *dist*, différence, p. 72.  
*Divers*, étrange, p. 163.  
*Doit* ou *deit* (*que deit ço* ? etc.),  
p. 94-95.  
*Dongier*, voir *Dangier*.  
*Dont* et *adont*, p. 139, 140, 208.  
*Dontable*, mot d'une signification  
absolue, p. 256.  
*Dou tout* = complètement, p. 52.  
*Doutes*. Question de paléographie,  
p. 2, — de grammaire, p. 3 et ss. ;  
p. 36-37, 71, 100. V. *Enporter*,  
p. 236.  
*Duire*, convenir, voyez *Ce que doit*  
*que* ? p. 94, 95.  
*Durement huer*, fortement crier,  
p. 152.  
*El*, article déf., *au*, p. 5, 10 et 11.  
Ellipse, p. 113. — Ellipse de *que*  
conjonction et adv., p. 150, 153.  
*Embatre* (*se* — *avoec qq.*), p. 251.  
*Employier* dans le sens de donner  
en mariage, p. 105.  
*Entreprendre à*, p. 195-4. 195.  
*En joint* à un verbe n'exprime sou-  
vent qu'un rapport indéterminé,  
p. 58, 58, 76, 153, 156, 198. —  
*en* formant pléonasma, p. 198. —  
*en*, par rapport à, p. 193. — *en*,  
mal employé pour *ens*, *enz*, p. 25,  
77. — *en* = de cela, pour cela,  
p. 58.  
*Enconvint*, à écrire *en convint*,  
p. 58.  
*Encontre dire* l. *en contredire*,  
p. 193.  
*Encheïrent* mal écrit pour *en cheï-*  
*rent*, p. 198.  
*Encoste*, mal écrit *en coste* ou *en*  
*costé*, p. 59, 190.  
*Endemain*, p. 181.  
*Endroit*, prépos., à l'égard de,  
p. 93 et 94. — *endroit* (*là-*), direc-  
tement, etc., p. 178.  
*En es le pas*, p. 199.  
*Enfés* pour *enfes* est une orthographe  
vicieuse, p. 34.  
*En mi* et *enmi* ou *emmi* en un mot  
sont à distinguer, p. 45, 229.  
*Ennuil*, p. 208.  
*En oiant*, explication de cette lo-  
cution, p. 68-70.  
*Enpené* (*angles enpenés*), p. 225-6.  
*Enpenser*, voyez *Penser de*.  
*En petit d'heure*, en peu de temps,  
p. 60.  
*Enpoignie* (la lance) est un mot  
composé, p. 38-39.  
*Enpoignier*, p. 199.  
*Enporter*, p. 228. V. aussi *En* adv.  
relatif, p. 76. Je me demande aussi  
si l'on peut dire *porter le mérite*  
*d'une action*, comme *ferre* pour  
*aufferre* en latin ?  
*Enproposé* (*avoir enproposé en son*  
*cuer* ; *chose enproposée*), p. 148.  
*Ens es*, *ens el*, etc., p. 25.  
*En soigne*, p. 208, 211, 260.  
*Enson*, à écrire *en son* = au som-  
met, p. 61.  
*Ensuiivre*, ressembler, p. 165.  
*Ensus* (*en sus*) forme un adv. ou une  
prépos., 153, 154, 163.  
*Ensus traire* = écarter, éloigner,  
se retirer, p. 153.  
*En recelée* et *à recelée*, p. 125.  
*Ent* (alez vous-), p. 126-7.  
*Ente*, branche ; langage figuré et  
obscur, p. 40.  
*Entendre*, signification et construc-  
tion, p. 62.  
*Entre* = ensemble, avec, etc, mal  
compris par l'éditeur, p. 45, 90,  
91, 158.  
*Entremés* garde son *s* final qui ap-  
partient au thème, p. 213.  
*Entresait*, sa signification et son  
emploi, p. 114, 164, 166, 167,  
199, 205, 206.  
*Entruéc* pour *entrues*, barbarisme,  
p. 91.  
*Envie*, avoir *envie sur* quelqu'un,  
p. 30, 158. Cprz. Froissart,  
Chron., p. 7 en haut : *Envieux sur*  
*le bien d'autrui*.  
*Enz. ens ou*, etc., p. 175, 196.  
Epexégèse, p. 99, 205-4.  
Erreur dans l'Errata, confusion de  
*si* et *se*, p. 258 ; it. p. 259.  
*Erreur*, trouble d'esprit, p. 64, 86,

- Es*, dans les, sur les, p. 42.  
*Esboueler*, éventrer, p. 50.  
*Eschaper* pris substantivement, p. 146.  
*Escuciaus*, petits écus, p. 229.  
*Esjoir* n'est pas un verbe essentiellement pronominal, p. 99. J'aurais cependant dû dire là que, dans le vers de Benoit, *li* n'est pas le datif du pron. pers., mais le nomin. de l'article (*li sons*, le sien).  
*Esloigner* = quitter fuir, régit l'accusatif, p. 146, 207.  
*Esmaillié* (orfrois-), p. 226.  
*Esnuier* (une terre), p. 177.  
*Espier*, dérive du thiois *speer*, p. 185. Le mot se trouve aussi dans *Fierabras*, p. 125, v<sup>s</sup> 4080.  
*Espoir*, adverbialement (peut-être), p. 208.  
*Espouser*, absolu, sans régime, p. 148, 253, 234.  
*Esprevier*, tente, rideau; signification propre de ce mot, p. 85 et 86. Cprz. *pavillon* du latin *papilio*, une tente à toit rabattu de deux côtés comme les ailes de cet insecte, que par une métaphore inverse les Hollandais appellent *kapelletje*, une petite chapelle.  
*Essoigne*, difficulté, empêchement, p. 185.  
*Estal*, voyez *Rendre*, p. 50.  
*Estofé*, serré, épais, garni, en parlant d'un corps de bataille, p. 178.  
*Estouvoir* (verbe, *falloir*, etc.), employé comme subst., nécessité, p. 174.  
*Estrait de verité* = vrai, p. 15.  
*Estre*, subst., les dépendances d'un castel, p. 117.  
*Estre tel que*, latinisme suivi d'une ellipse, p. 115.  
*Estre trouvé en verité, en mensonge*, p. 154.  
*Eu*, datif sing. masc. de l'art. déf. p. 9 et 10.  
*Eur*, monosyll. pour *eür*, pèche contre l'étymologie du mot, p. 115.  
*Eure*, heure, étrangement corrompu, p. 184.  
*-ez* (terminaison) n'a pas besoin d'accent, 77.  
*Ez vous*, voici, voilà, p. 106-7, 155.  
*Façon*, forme extérieure, p. 75.  
*Faillir de*, manquer à, p. 195.  
*Faire*, employé comme auxiliaire, p. 91 et 92.  
*Faire à* pour être à, être digne de, p. 65, 81, 240, 252. — *faire*, employé pour un autre verbe, p. 125. — *faire dangier*, hésiter, etc., p. 191. — *faire force à* ou *de* ( propr. faire violence), se soucier de, p. 165. — *faire le* (la) *hors dou sens*, jouer la folle, p. 172. — *faire qq. entendant* = faire entendre qq. ch. à quelqu'un, p. 115. *faire* (bien) *faire à*, convenir?; mauvaise leçon, p. 72. — *faire son plaisir d'une femme*, p. 157.  
*Faitement* (si). tellement, p. 175.  
*Faiticement* (si), de si bonne façon, p. 85.  
*Festiier*, p. 257.  
*Ferir* et *se ferir* es. Différence de construction, p. 41. Corruption du texte par l'éditeur, ib. — *feru*, part. de *ferir*, p. 181.  
*Fie* (à la *fie* = parfois), p. 181-2.  
*Finer*, payer, disposer de, p. 202.  
Flexion en *s* du sujet sing. et du régime plur., p. 26.  
*Foie*, *fie*, *voie*, etc., p. 182.  
*Foilli*, feuilli, p. 178.  
*Force*, voy. *Faire force*.  
Formules de transition à un autre récit, p. 211; it. pour prendre congé du lecteur, p. 241.  
Formules familières à Adenès : *c'est passé*, p. 52, 152; *cui que il soit lait ne bel*, p. 157, 166.  
*Fors que, mais que*, variantes, p. 17. — *fors venir*, dans le public, s'ébruiter, flandr., *uitkomen*, p. 192.  
*Fort à croire*, difficile à croire, flandricisme? p. 81.  
*Fouir*, forme picarde de *fuir*, p. 189.  
*Fourme ne voie*, manière ni moyen, p. 240.  
*fuëilli*, mauvaise orthogr., p. 177.  
Futur antérieur précédé de *si*, p. 151-155.  
*Gas*, p. 16, 68, 74.

- Gaster* (une terre), p. 177.  
*Geduren*, flamand; wall. *Kidûre*? p. 95.  
*Gent*, subst. comme sujet, se construit avec le pluriel, p. 45.  
 Germanisme, p. 184-5.  
*Gesir*, prétérit déf. *jul*.  
*Geter* ou *jeter* de prison, élargir, p. 109.  
*Gracier*. Dit-on *gracier* à qq.? p. 100. — *gracier* Dieu, p. 194.  
*Graindre*, et *grignour*, p. 258.  
 Grammaire. Question de grammaire, p. 4-6; 35 et 37.  
*Grieken*, thiois, *Griekenland*, p. 184.  
 Cprz. *Griex*.  
*Griés*, acc. plur. de *grief*; p. 89.  
*Griex* (du *Griex* = de la Grèce), p. 184.  
*Guerpir*, abandonner; son emploi, p. 55.  
*Hace* (hache) *danoise*, p. 80.  
*Huant*, criant, p. 152.  
 -ie, terminaison fém., *ie* masc., p. 85, 225-6, 302.  
*ie*, *je*, *oyt*, thiois, en franç. *onques*, emploi remarquable, p. 184.  
 -iez, terminaison de l'impf., dlssyllabe, 87, 170. — *ier* et *er* de l'infinitif ne riment pas ensemble, p. 44-45.  
*Il*, neutre, cela, la chose, p. 192.  
 Imparfait et conditionnel (terminaison), p. 43-44.  
 Impersonnel (verbe). *Trois encheï* au vs 560, est doublement fautif, p. 38. *Il y a* régit l'accusatif, ib. et p. 111-12.  
 Initiales des vers mal lues, p. 80.  
 Initiales (les grandes) embarrassent parfois le lecteur, p. 2 et suiv., 55.  
*Isnel* le pas, p. 199.  
*Issir* et *istre*, p. 87.  
*Itant*, p. 206.  
*Jel* = je le, son orthographe, p. 258, vs 5657.  
*Jeter* ou *geter*, différents usages, p. 109-10.  
*Joians* et *joiant*, p. 201, 260.  
*K'ainc*, que jamais, et *k'ains*, que avant, confondus, p. 65.  
*K'ains* et *K'ainc*, p. 98.  
*Kan c'on*, à lire *kanc'on*, p. 158.  
*Kanqu'il*, *kank'il*, etc., orthographe, 57, 59, 76.  
*Kant* = quant, lorsque, puisque, p. 196.  
*Kidûre*, si *kidûre*, *kidûte*, etc., wallon liégeois, p. 95.  
*L* et *s* long confondus. Voy. S.  
*Là* pour *là où*, p. 31, 49, 158, 200, 201-2, 218, 221, 233-34.  
 Labiales, leur influence sur l'orthographe, p. 225.  
*Lachiez*, mauvaise conjecture, page 108, et 109.  
*L'atumer*, l'action d'allumer, page 197-8.  
 Langage embarrassé, p. 39-40.  
 Latinisme, p. 113.  
*Le* et *la* régime dir. fém. sing., p. 256-7; p. 259. — *le* art. picard, rég. dir. sing. des deux genres, p. 259. — *Le* pour *la*, p. 172. — *le*, sujet sing. masc., p. 197. V. *li*. — *le* picard, p. 67; avec le superlatif, p. 71.  
*Le premier mot* = en premier lieu, p. 224.  
*Le pourquoi* et *ce pour quoi*, p. 125.  
*L'eitre* pour *leure*, p. 184.  
*L'endemain al endemain*, p. 57, 234-5.  
 Lettres confondues, *s* long avec *j*, p. 86.  
*Li*, rég. dir. apparant mis par attraction pour *la* ou *le*, p. 99, 190, 195, 196, 199, 205, 256.  
*Lié*, masc. et *lie*, fém., pages 201, 218, 219, etc.  
 Locution vulgaire: *ne pas ouir Dieu tonnant*, p. 101.  
*Loer* à faire = conseiller, p. 177.  
*Lors*, mal substitué à *lues*, p. 91 et 92.  
*Maintenant*, instantanément, page 185, 206, 218.  
*Mais que*, pourvu que, pages 61, 148.  
*Mais*, jamais, en aucune manière, p. 157.  
*Maistire*, *maistrie*, p. 208.  
*Malement*, criminellement, p. 165.  
*Mandement* (avoir à mandement) = ordre ou loi, p. 167.  
*Mander amour* à qq., p. 220.



- Manier**, adj. = habile, construit avec *de*, à ou *en*, p. 151.
- Manuscripts**. Celui de l'Arsenal, le meilleur de tous, paraît contenir un texte revu par l'auteur lui-même, p. 12, 16, 165-6. — Collation faite pour moi de trois Mss., p. 55-56, 41, 43-44, 46-47, 76.
- Manuscrit corrompu**, p. 214-15. — A tort mis en cause, p. 257, 260, 262.
- Marvier** et *se marvier*, perdre la raison, p. 122.
- Mauveroit** pour *m'auveroit*, p. 208.
- Mentir** (*li cuer li ment*), p. 48.
- Mentir** et *en mentir à quelqu'un*, p. 64.
- Mes**, participe; pourquoi l'accent? p. 261.
- Message**, messenger et le message même, p. 219.
- Mestier** (*avoir mestier*), p. 224, 271.
- Metre**, engager, sacrifier à, p. 204.
- Mie**, voyez *Ne mie*. — *Mie*, complétant la négation; sa place dans la phrase, p. 96-97.
- Mieudre** et *millour*, différence, p. 51, 256.
- Micx** = *le micx*, p. 178, 196.
- Mi leu** (*en-*) ou *Mileu*? p. 50.
- Monteplier**, multiplier, p. 170.
- Monter**, absolu, monter à cheval. V. descendre, p. 74.
- Morte** (*il m'a morte*), tuée, fait périr, p. 146.
- Mots positifs** servant à compléter et à renforcer la négation, 101.
- Moustrer**, expliquer, 178.
- Muls** et *mules*, p. 127.
- Ne**, son emploi dans Adenès, p. 19.
- Ne** = *ni*, conjonction négative pour *ou* ou *et*, p. 117. — *Ne*, combiné avec *pas*, fait une négation renforcée, p. 101 et 102. — *Ne* employé pour *ou* pour *et* souvent alternant avec ceux-ci. Explication de cette confusion, p. 117-118. — *Ne* pour *et*, mais non l'inverse, p. 240-1. Cprz. p. 194.
- Négation**, son emploi chez les anciens, p. 60.
- Négation omise** dans le texte, page 52.
- Négation** introduite par conjecture dans le texte en dépit sens de la phrase et de la pensée du poète, p. 101-2.
- N'el** n'est pas une contr. = *ne le*, p. 252.
- Ne mie**, emploi de cette négation, p. 97.
- N'en parolt nus**, que personne n'en parle, c.-à-d. le contredise, p. 98.
- N'en** (*n'en pulent point trouver*) mis pour *ne le* (*nel*), p. 183.
- N'es**, pas même, mais aussi positif, p. 60.
- Nes** = *ne les*, p. 194.
- Noier**, nier, p. 155.
- Noiron**, 128.
- Non**, nom (*avoir* ou *non avoir à non*), p. 188-9.
- Oan**, *ouan*, etc., cette année, page 147.
- Oes**, usage, profit, etc., p. 17, 249.
- Oevre triforite**, p. 82.
- Oiant** (*en oiant*), explication de cette locution, 68-70.
- oie** et *ois*, terminaison, p. 45, 98, 110-112.
- Oil**, sa prononciation, p. 77.
- Ombres** (Les) des morts ne sont pas muettes, p. 245.
- Omission** de mots dans les M., p. 87.
- On**, forme lorraine de l'article = *au*, p. 7 et suiv.
- Onques**, emploi remarquable, p. 184.
- Opposé** (être opposé d'une chose), contredit en qq. ch., p. 154, 195.
- Orfrois**, *orfroisié*, page 225-6. — *Orfroisié d'orfrois*, p. 250.
- Orthographe** (question d'), p. 14, 260.
- Ot** = *avec*, p. 128-29.
- Ourle**, fém. p. 198.
- Outrage** (*faire*), commettre un excès, p. 64, 86.
- Ouvraigne**, ouvrage, travail, page 229.
- Paoureusement**, *peüreusement*, page 55.
- Par**, sa valeur, ses rapports et sa place dans la phrase. p. 105, 124-125. — *paravoir*, p. 72. — *par creü* ou *parcreü*? p. 54, 259,

- *parfist parler*, p. 103, 240.  
 — *paramer*, p. 83, 125, 208.  
*Par dangier*, voyez *Dangier*.  
*Par desus*, écrit en deux mots, p. 154.  
*par droit*, dans la règle, p. 75, 98, 108.  
*Parfist mieux par fist*, p. 84, 103-4.  
*Parler et aparler*; construction d'*aparler*, p. 210.  
*Parmi* et *par mi* (par le milieu), p. 50. — *Parmi le voir m'en vois*, p. 29.  
*Par si que*, à condition que, p. 59.  
 Participe présent employé à la manière des Latins, p. 113. — Son accord, page 194. — Participes passés, flexion, accord, p. 225-6, 227-8.  
 Particules. Elles jouent un grand rôle dans la vieille langue et exigent une attention particulière, p. 104-5. — Elles sont des formes qu'on essaie en vain, dans une autre langue, de représenter par des mots, p. 133. — Négatives, leur emploi, p. 19-21, 60. — Particules mal réunies au verbe, pages 58, 175.  
*Partir* (à qq. de qq. ch.), partager avec qq., prendre sa part de (cas partitif), p. 152. Cprz. p. 106.  
*Par tout* et *partout*, p. 62, 78.  
 Passage du discours indirect au discours direct, p. 154.  
*Passé* (ce est chose passée), décidé, p. 105, 179.  
*Passer* (s'en passerent), passer outre, se dépasser, p. 198; mais la seconde fois on pourrait peut-être l'expliquer par se passèrent de rien conquérir, p. 198.  
*Pener* (se) de, s'efforcer, essayer; son régime, p. 105, 175.  
*Penser de qq. ou de qq. ch.*, en prendre soin, p. 164.  
*Pert* (il), il paraît, il est visible, p. 55.  
*Petit* (en petit d'heure), p. 60.  
*Peüreusement*, *paoureuxement*, page 252.  
 Philologie. Elle ne doit, dans l'exercice de la critique, avoir en vue que le progrès des lettres, p. 1-2.  
*Pieça*, orthographe et signification de ce mot, p. 149, 150. — *pieça que*, depuis longtemps, p. 22.  
*Piecellette*, *piecellette*, p. 22.  
*Pire*, superlatif *li pire* ou *li pires*, p. 269.  
 Pléonasme, *que* conj., répété, p. 195.  
*Plus*, superlatif (le plus), p. 85.  
*Point* (estre à-), à son aise, p. 268.  
*Point* dans un sens positif, p. 102, 173.  
*Point* (le), son emploi avec les chiffres, p. 27-23.  
*Point* contraire au sens, p. 50.  
*Pou*, peu, p. 125.  
*Pour* et *pour à* devant un infinitif, p. 99, 173, 202-5, 227, 254.  
*Pour li*, p. 91, etc. — *pour li sauver*, p. 190. — *oster*, p. 193.  
*Pour ce que* et *par ce que*. Orthographe, p. 14.  
*Pouroffrir*, p. 176, 198. — *se pour-offrir*, p. 260.  
*Pour poi que* = peu s'en fallait que, p. 141.  
*Pourquoi* et *pour quoi*, p. 123.  
*Pouvoir bien*, suivi d'un infinitif, pour faire bien ou sagement de, p. 168. It. risquer de.  
*Puis le jour* = *puis, ce jour là*, p. 51.  
*Puis ce di*, orthographe, et signification, p. 51, 62, 187.  
*Puis que il* = pourvu qu'il, dès qu'il, p. 120.  
*Puis ou pues que*, pourvu que, p. 21.  
*Puïst*, fautif pour *puist*, p. 18.  
*Peut il estre*, signification de cette locution, p. 118-119.  
*Prametre* aussi commun que *prometre*, p. 147.  
*Premiers* adv. = premièrement, p. 38.  
*Prendre à* (se-), se comparer à, p. 86.  
*Prendre raison* = écouter des propositions, parlermenter, p. 177.  
*Pr ndre*, absolu, gagner de l'argent, p. 62.  
 Prépositions mal réunies au verbe, p. 62, 173, 217. — à un substant.,

- adroit* pour à droit, etc., p. 222.  
*V. A gas.*  
 Prépositions répétées en tête de plusieurs propositions successives dans une même phrase, p. 150-151.  
 Présent (temps-) pour l'impf., page 174.  
 Prétérit défini 3<sup>e</sup> pers. du sing. p. 179.  
*Preus* et *prix* différent, p. 179.  
 Pronom relatif, sa flexion, p. 88-9, 95  
 Pronom démonstratif, formes et emploi, p. 12-13, 23, 95, 96.  
 Pronom personnel sujet sous-entendu, p. 43-44, 65, etc.. — sa place dans la phrase, p. 122.  
 Prononciation mouillée. p. 13. — de l'o dans *je lo*, *je conseille*, p. 110.  
 Proverbes, p. 22, 63, 186, 232-33.  
*Quaque*, voyez *kanque*. Cprz. page 173.  
*Quant*, conjonction = que, p. 141. — It. = de ce que, p. 75.  
*Que*, ses différentes formes, p. 76. — *Que* = ce que, quoi, p. 101. — *Que*, sujet fém. sing., p. 259. J'aurais, p. 96 de mes Observations, au sujet du v<sup>e</sup> 3512, dû faire remarquer la forme *que*, comme sujet sing. masc. V. Burguy, I, p. 161, en haut. — *Que*, conjonction et adv. supprimé par ellipse, p. 150. *Que* = parce que. p. 55, 64, 74, 171. — *Mais que*, pourvu que, p. 61. — Voyez aussi p. 88, 182, 187, etc.  
*Que*, conjonction, répété par pléonasme avant et après une proposition incidente, p. 148, 195. — Mal changé en *et*, p. 52.  
 Question de grammaire, de lecture (paléogr.), p. 2-4, 4-6, 35-7, — de goût, de choix et d'intelligence du texte, etc., p. 179, 91-3, 107, 256, 259, etc.  
 Question de grammaire, p. 4-6.  
*Qui* = si quelqu'un, p. 58, 81.  
*Qui* rég. direct masc. sing.? p. 88, 95, 257.  
*Qui* mauvaise leçon pour *cui*, page 257.  
*Qu'il* = parce qu'il, car, p. 64, 74.  
*Rain*, branche, rameau, figurément un peu, quelque partie de, p. 104.  
*Raison* prendre ou apprendre, page 177.  
 Raisonnement d'une logique douteuse, p. 261.  
*Raler*, retourner, son orthographe, p. 25.  
 Rapport de mots et sens de la phrase douteux, p. 119-120.  
*R'averez*, mauvaise orthographe, p. 173, 199.  
*Re-*. Verbes composés avec *re*, p. 25.  
*Recorder*, rappeler, raconter, page 220.  
*Redire*, dire à son tour, p. 25.  
 Redites confirmatives fréquentes dans Adenès, p. 255.  
*Remesent* ou *remestrent*, *remisent*, etc., prétérits du verbe *remetre*, p. 174, 176. — sa signification, ibid.  
*Rempris*, entrepris de nouveau, p. 11.  
*Rendre estal*, tenir tête, p. 50.  
*Revenroît* pour *revenroît*, p. 152.  
*Repairier*, p. 175.  
*Reskeurre*, secourir, p. 195.  
*Resliescié*, réjouir, p. 175.  
*Retenir*, accepter, croire, 165.  
*Reter* et *rester*, p. 192, 255.  
*Retours* = *recors*, pensée, p. 146.  
 Rétractation et désaveu, p. 164, 168. — Amende honorable de ma part, p. 252-54.  
*Retraïroit*, à lire *retraire iroit*, page 147.  
*Reveler*, significations, p. 229.  
*Ridé*, plissé, p. 225-6.  
*Rien* (*la*), la chose, p. 116.  
 Rime. La terminaison *ez* ne rime pas avec *iez*, p. 87, ni *en* avec *ien* p.  
*Rotruenges*, sorte de chanson, page 152-53.  
*Rubiés*, plur. du diminutif *rubiet*, p. 226, 261.  
*Slong* et *l* confondus (*s'en* pour *l'en*), p. 220. Cprz. v<sup>e</sup> 12673 la var. — s. flexion du sujet sing., p. 26, 66-67. — Dans certains subst. il appartient au thème. V. *Entremés*.  
*sac porter* (sic, sans article), être portefaix, p. 208.

*Sachier* (de prison) = tirer, p. 109.  
*Saisir, estre saisi et s'estre saisi*, p. 51.  
*Samblans* = sans blans, p. 225.  
*Sambue*, sorte de vêtement, housse, p. 127, 229.  
*Sans plus un seul don* = un seul, sans plus, p. 65., 206-7.  
*Saphirés*, acc. plur. du dimin. *saphiret*, p. 226, 261.  
*Saquer*, voyer *sachier*, affectation dans le retour des mêmes mots, p. 108, etc.  
*Schema pindaricum*, p. 67.  
*Se confondu avec ce*, p. 99. — *se... non*, p. 187.  
*Semé*, distribué, réparti çà et là, p. 229.  
*Sen*, raison, esprit; *sens*, sens, p. 261.  
*Serois* pour *seroie*, p. 111 et 112.  
*sés*, satiété, p. 18.  
*seue* (la-), la sienne, p. 50).  
*Si*, adv. intensif ou assévéatif, p. 104-5. — *si* mal écrit *s'i*, page 105. — *si* confondu avec *se*, p. 78; it. avec *s'i*, ibid. — *si* élidé, page 58. — *si* dans les formules de serment, p. 222.  
*Si*, adv. comparatif (tant, tellement, à tel point), p. 45, 171; it. absolu (certes, vraiment), p. 105.  
*Si* = jusqu'à ce que (?). Conjectures sur la nature et l'origine de cette particule. — Sa construction, p. 129-135, 135-138.  
*Se* (si) après le verbe *merveillier* = que, p. 164. — *Si com*, p. 88.  
*Sin*, latin, proposé comme origine de *si* = sinon, p. 135-154.  
*Sin*, thiois (*in allen sinnen*), n'appartient pas au lat. *sensus*, p. 182.  
Il en est de même du fr. *en tout sens*.  
*Si vraiment que*, espèce de serment, p. 197.  
*Soi*, variante de *lui*, p. 181.  
*Somme* (la somme), le résultat plutôt que l'ensemble, p. 206.  
*Son*, sommet, p. 61-2.  
*S'on* mal lu pour *c'on*, p. 49.  
*Songes*; ils sont vrais après minuit, p. 242.

*Sot*, sut, *s'ot*, s'eut (se eut), p. 51.  
*Cprz. s'aroit*, p. 58.  
*Souple*, variante de *dolent* = affligé, p. 122.  
*Spareware* ou *Sperwer*, épervier, oiseau, filet ou pavillon, p. 86.  
*Suer et serour*, p. 26 et 27.  
*Superlatif* (*miex* et *le* ou *li miex*), p. 178, 222-5.  
*Sur... à, de... à*, devant un inf., p. 204.  
*Tant, un tant*, p. 206-7. — *tant*, combien que, p. 142.  
*Tante* invariable pour *tant*, p. 59.  
*Tel fois fu*, à certains moments, p. 52.  
*Tendre*, couvrir, servir de rideau, p. 85.  
*Tenir à son oes*, p. 17, 18.  
*Tenir court*, serrer, presser, page 164.  
*Tenu* (être — de), p. 257.  
*Terminaisons -ier et -er* de l'infinif ne riment pas ensemble, page 44-45.  
*Terminaisons -oie et -ois*, de l'impf. et du condit., p. 43.  
*Terminaison -ie* fém. et *ie* masc., p. 25 et 26, 38, 50, 71, 84, 98.  
*Terminaison -iez* de la 2<sup>e</sup> pers. plur. de l'impf., p. 87.  
*Tous*, cas régime plur., mal mis pour *tout* sujet, p. 49, 55.  
*Tous*, à lire *tout*, adv., p. 151.  
*Toute jour* = tout le jour, p. 59.  
*Transposition* d'un mot dans le Ms. p. 258.  
*Tref*, plur. *trés*, baraque, tente, p. 55.  
*Trefferer*, percer, creuser, p. 82.  
*J'aurais pu comparer tregieler ou tresjeler*, mouler, ciseler.  
*Tréma*, sa valeur, 18.  
*Treüage*, p. 176.  
*Trifoire*, étymologie et signification, p. 82.  
*Trop*, beaucoup; *cprz. b.-lat. ni-mis = valde*, p. 169.  
*Trouver qq. en mensonge, en verité*, p. 65, 66.  
*U et n* souvent confondus, p. 54, 75, 258.  
*ues* ou *oes*, p. 115.

*Uevre* ou *œuvre*, p. 81.

*Uitkomen*, thiois, s'ébruiter, *venir* *fors*, p. 192.

*Un* employé d'une manière absolue, p. 207.

*Un tant*, *suns plus*, p. 206.

*Ut* pour *ot* (eut) est étranger au dialecte d'Adenès, p. 80.

Variantes remarquables, p. 11, 12, 13, 15, 29, 41, 81-2, 174, et 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 228-29, 238-39, 256, etc.

Variantes controuvées ou incomplètes, p. 47, 155.

*Venir fors* = s'ébruiter, p. 192.

*Venus* pour *benus*, ébène. p. 59.

Verbes employés substantivement, p. 31, 197-98. — composés avec

la particule *en*, p. 140. — suivis de *à*, p. 12, 195.

*Vernis* (*escu à vernis*), p. 199.

*Veulle* forme douteuse, p. 13.

*Volenté* (*avoir volenté à*), p. 195.

*Vorrois*, à lire *vorroie*, p. 98.

Voyez Conditionnel, *it.*, p. 110-111.

*Vou* pour *vous*, faute d'impr.?, p. 97. — *vous* mal supplé, p. 188.

*Voyant* (*veant*), *voyant tous*; v. *Oiant*.

*W*, emploi de cette lettre dans le vieux français, p. 61.

*Wile* pour (*vile*), p. 61.

*Y* et *i*, leur emploi peu rationnel, p. 77.

*z* final pour *s* dispense de l'accent sur la voyelle précédente, p. 77.

## ERRATA ET ADDENDA.

Page 14, l. 5, lisez : avant et après.

— 45, l. 8, lisez : *quantumvis*.

— 47, l. 11, lisez : *esbahi*, et l. 15, préféreront.

— 65, l. 9, pemis, lisez : permis.

— 66, l. 1, écrivez : débarrasser.

— 71, l. 15, mettez : côtés.

— 79, l. 14. Ma note sur ce vers a été omise ; j'y disais : Leçon probablement fautive, et je demandais si *arbaleste* n'avait pas autrefois aussi été masculin, me rappelant que, dans la Chanson de Roncevaux, l. III, v<sup>s</sup> 827, Génin donne :

D'un arbaleste ne poet traire un quarrel.

Dans ce cas on aurait pu lire dans Adenès *Un arbaleste*, ces mots se trouvent à l'accusatif, et le participe masculin *fait* cesserait d'être étrange. Je n'y insistais pas toutefois, et j'oserais d'autant moins le faire aujourd'hui, que je vois que Müller commence le vers de Turol d'une manière différente :

Plus qu'arbaleste ne poet traire un quarrel,

ce qui donne certainement un sens plus plausible. Karl Bartsch, dans sa *Chestomathie*, p. 345, corrige autrement le vers d'Adenès et lit :

Une arbaleste faite d'or,

quoique le Ms. de la Sorbonne qu'il a suivi, donne aussi *faite de cor*. Une arbalète d'or me gêne encore plus ici que les pots dont j'ai douté ailleurs ; mais il se peut que j'aie tort ici et là ; alors il faudra entendre incrustée d'or.

— 84, l. 21, pas s'agit, lisez : s'agit pas.

— 87, l. 5 en bas, mettez : aller ; et l. suiv. : à l'éditeur ou aux Mss.

— 97, l. dernière, écrivez : Au.

— 121, l. 2, mettez : dou praël.

— 127, l. 26, biffez : des mal répété devant *mul* ; de même p. 208, l. 4, le premier : encore.

— 145, l. 9, mettez : *se consirer* tout en italiques, et l. 8, pour quelques, lisez : quelques-uns.

— 146, l. 8, lisez : qui ; et p. suiv., l. 5, biffez l'.

— 150, l. 36, lisez : mieux transporter.

— 151, l. 6, changez le point avant qu'il en virgule.

— 159, l. 18, mettez une virgule après Elle est ; et même p., dernière l., écrivez : quelle, sans apotr.

— 161, l. 55, lisez : bons valets.

— 181, l. 4, mettez une simple virgule après : mais, et l. suiv. écrivez : (.VI., II. et I.).

— 191, j'aurais au moins dû signaler les v<sup>ss</sup> 11590, 11598 et 11606, où il y a d'un côté *les gardes* comme régime pluriel et de l'autre comme sujet plur.

— 205, l. 15, pour grand écrivez : grant.

— 206, l. 25, écrivez : volontiers.







